

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

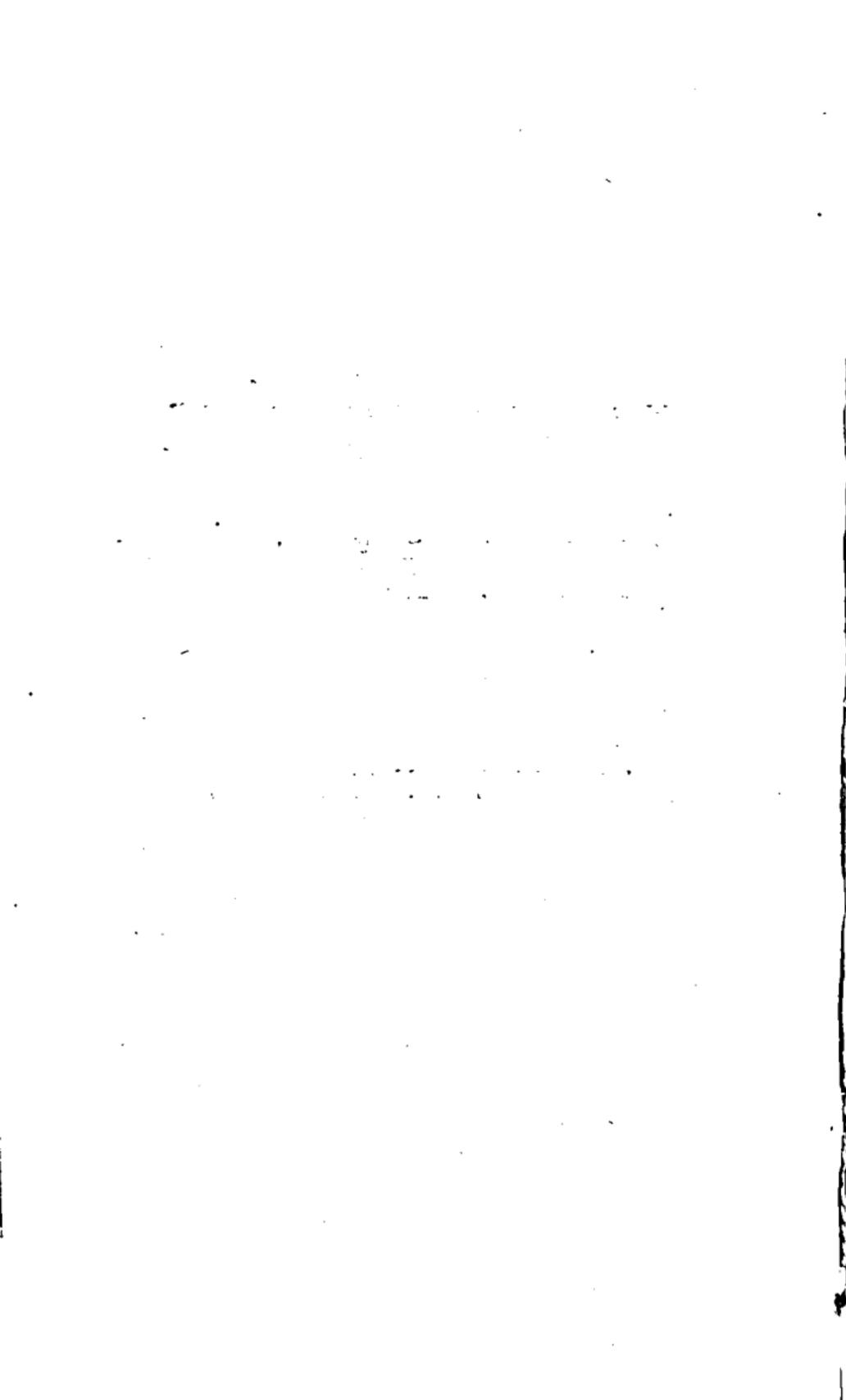
Google Livres

L'ODYSSÉE  
D'HOMÈRE.

---

---

TOME SECOND.



21570 R. 192277 88  
L'ODYSSÉE H 8  
D'HOMÈRE, 13  
TRADUITE EN FRANÇOIS, F  
A V E C  
D E S R E M A R Q U E S .

PAR MADAME DACIER.

TOME SECOND.

*Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée*



A P A R I S ,

*Du Fonds de Messieurs Rigaud & Anisson.*

Chez GABRIEL MARTIN, JEAN-BAPTISTE  
COIGNARD, & les Freres GUÉRIN, Libraires.

---

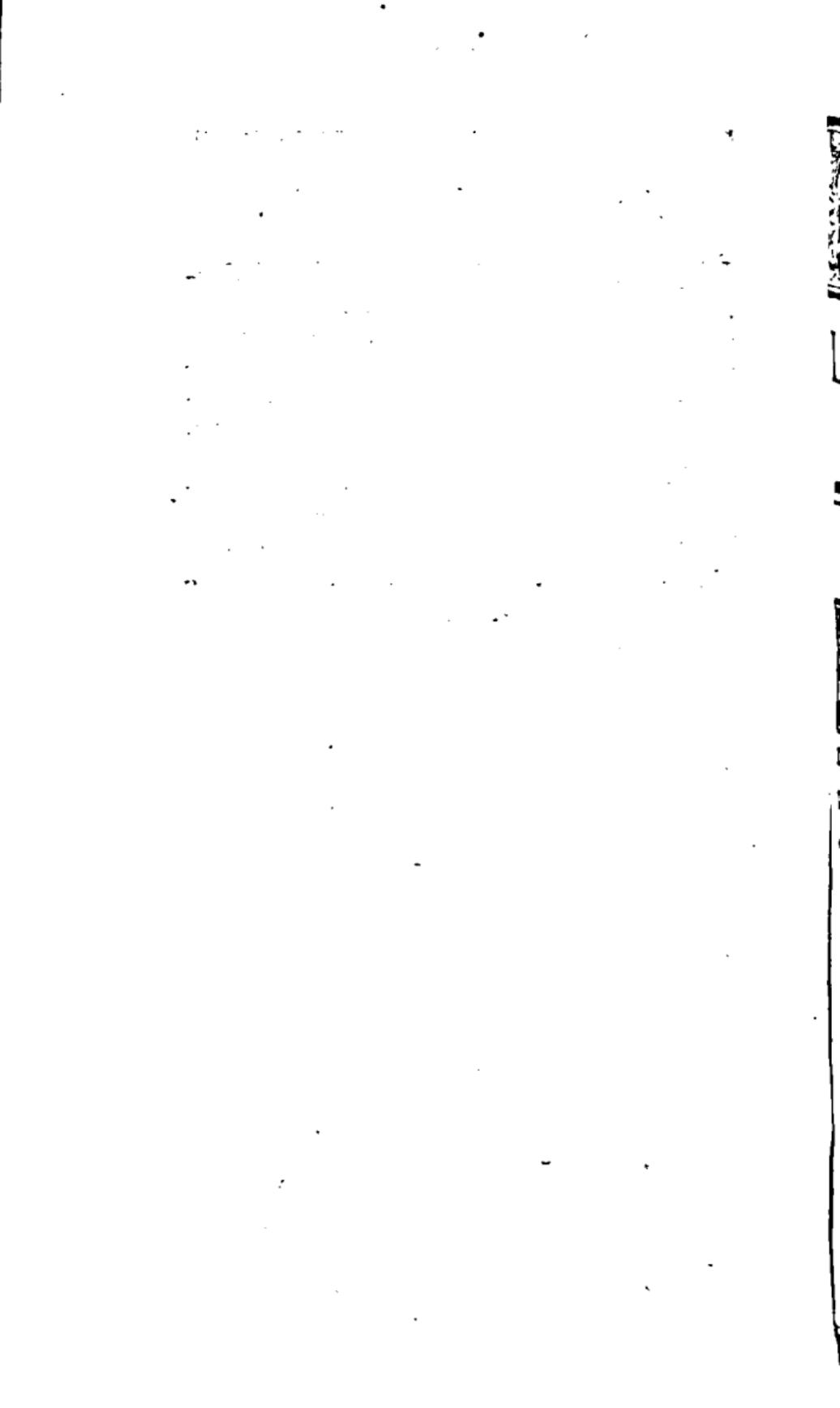
M. D C C. X L I .  
A V E C P R I V I L E G E D U R O I .



---

## Argument du Livre V.

**J**upiter, après avoir tenu un second Conseil avec tous les Dieux, envoie Mercure à la Nymphé Calypso, pour lui ordonner de renvoyer Ulyssé. La Nymphé obéit, & Ulyssé s'embarque; mais le dix-huitième jour Neptune brise son vaisseau. Ino, pour sauver ce Prince d'un si grand danger, lui donne son voile, & lui recommande de le jeter dans la mer dès qu'il aura pris terre. Ulyssé après avoir beaucoup souffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'île des Pheaciens.





# L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

## LIVRE V.

**L'**AUORE quittant la couche du beau Tithon, annonçoit aux hommes l'arrivée du jour : déjà les Dieux étoient assemblés pour le Conseil ; & Jupiter qui ébranle la terre par ses tonnerres , & dont la force est infinie , étoit à leur tête plein de majesté & de gloire. La Déesse Minerve leur racontoit toutes les peines que souffroit Ulysse dans le Palais de Calypso. Grand Jupiter, & vous, Dieux immortels ,

leur dit-elle , qui est le Roi por-  
tant sceptre qui voudra être doux  
& clement , & ne marcher que  
dans les voies de la justice ? ou  
plutôt qui est celui qui ne s'aban-  
donnera pas à toutes sortes d'in-  
justices & de violences , en pre-  
nant sa volonté seule pour la ré-  
gle de toutes ses actions , quand  
on voit que parmi les sujets du di-  
vin Ulyffe , il n'y en a pas un qui  
se souvienne de lui , quoiqu'il ait  
toujours eu pour eux les bontés  
d'un pere ? Il est resté dans une  
île accablé d'ennuis & de peines ,  
retenu malgré lui dans le Palais  
de Calypso , sans aucun moyen  
de retourner dans sa patrie ; car  
il n'a ni vaisseau ni rameurs qui  
puissent le conduire sur la vaste  
mer. Et son fils unique , qui est  
allé à Pylos & à Lacedemone  
pour apprendre de ses nouvelles ,  
va tomber dans les pieges des

Poursuivans , qui l'attendent pour  
lui ôter la vie.

Ma fille , lui répond le maître  
du tonnerre , quels discours ve-  
nez-vous de nous tenir ? N'avez-  
vous pas pris les mesures néces-  
saires pour faire qu'Ulysse de re-  
tour dans ses Etats , puisse se ven-  
ger de ses ennemis ? & pour Te-  
lemaque , conduisez-le vous-mê-  
me comme vous l'entendez. N'é-  
tes-vous pas toute-puissante ? Fai-  
tes qu'il arrive sans nul accident  
dans sa patrie , & que les Pour-  
suivans soient obligés de s'en re-  
tourner sans avoir exécuté leur  
pernicieux complot.

Ce Dieu parla ainsi , & appel-  
lant son fils Mercure , il lui dit :  
Mercure , car c'est vous , qui  
outre vos autres fonctions , êtes  
toujours chargé de mes ordres ,  
allez donner à Calypso un bon  
conseil ; persuadez-lui de laisser

6 L'ODYSSÉE

» partir Ulyffe, afin qu'il retourne  
 » dans ses Etats, & que sans être  
 » conduit ni par les Dieux ni par  
 » aucun homme, mais abandonné  
 » seul sur un radeau, après des pei-  
 » nes infinies, il arrive enfin le ving-  
 » tième jour dans la fertile Scherie,  
 » terre des Pheaciens, dont le bon-  
 » heur approche de celui des Immor-  
 » tels mêmes. Ces peuples fortunés  
 » l'honoreront comme un Dieu,  
 » le remèneront dans ses Etats, &  
 » lui donneront de l'airain, de l'or,  
 » des étoffes magnifiques; en un  
 » mot, ils lui feront tant de présens,  
 » qu'il auroit été moins riche si sans  
 » aucun accident il avoit apporté  
 » chez lui tout le butin qu'il avoit  
 » eû pour sa part à Troye, & qu'il  
 » avoit embarqué sur ses vaisseaux.  
 » C'est ainsi que le Destin veut  
 » qu'il retourne dans sa chere pa-  
 » trie, & qu'il revoye ses amis &  
 » son Palais.

Il dit , & Mercure obéit à cet ordre : il ajuste d'abord sur ses pieds ses talonnières immortelles & toutes d'or , avec lesquelles plus vîte que les vents il traverse les mers & toute l'étendue de la terre ; il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil , & les en retire quand il lui plaît ; & la tenant à la main il prend son vol , traverse la Pierie , & fondant du haut des airs , il vole sur les flots , semblable à un oiseau marin qui chassant aux poissons , vole légèrement sur la surface des ondes , qu'il bat de ses aîles ; tel Mercure vole sur la cime des flots. Quand il fut parvenu à cette île , qui est fort éloignée , il quitte la mer , & prenant la terre , il marche sur le rivage jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la grotte où la belle Nympe habitoit. Il la trouva dans cet-

te grotte : à l'entrée , il y avoit de grands brâsiers magnifiques d'où s'exhaloit une odeur de cedre & d'autres bois odoriferans qui parfumoient toute l'île. Devant elle étoit un beau métier où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or ; & en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuse. La grotte étoit ombragée d'une forêt d'aunes , de peupliers & de cyprès , où mille oiseaux de mer avoient leur retraite, & elle étoit environnée d'une vigne chargée de raisins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre differens côtés , & formoient quatre grands canaux autour de prairies émaillées de toutes sortes de fleurs ; les Immortels mêmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer & sans sentir dans leur cœur une secrete

joie : aussi Mercure en fut-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors il entra dans la grotte. Dès que la Déesse Calypso l'eut apperçu , elle le reconnut ; car un Dieu n'est jamais inconnu à un autre Dieu , quoiqu'ils habitent des régions très-éloignées. Ulysse n'étoit pas avec la Déesse ; il étoit assis sur le rivage de la mer , où il alloit ordinairement exhaler sa douleur & soupirer ses déplaisirs , le visage baigné de larmes , dévorant son cœur , accablé de tristesse , & la vue toujours attachée sur la vaste mer qui s'opposoit à son retour.

Calypso se leve , va au-devant de Mercure , le fait asseoir sur un siege admirable , qui brilloit comme le soleil , & lui adresse ces paroles ; Divin interprete des Dieux , Mercure , qui m'êtes si cher & si respectable , pourquoi venez-vous

dans cette île ? Elle n'avoit jamais  
 été honorée de votre présence ;  
 dites tout ce que vous désirez , je  
 suis prête à vous obéir , si ce que  
 vous demandez est possible & qu'il  
 dépende de moi. Mais avant que  
 de me dire le sujet de votre voya-  
 ge , venez que je vous présente  
 les rafraîchissemens qu'exige l'hos-  
 pitalité.

En même tems elle met de-  
 vant lui une table ; elle la couvre  
 d'ambrosie & remplit les coupes  
 de nectar. Mercure prend de cer-  
 te nourriture immortelle , & le  
 repas fini il dit à Calypso : Déesse ;  
 vous me demandez ce que je viens  
 vous annoncer ; je vous le déclai-  
 rerai donc sans aucun déguise-  
 ment , puisque vous me l'ordon-  
 nez vous-même. Jupiter m'a com-  
 mandé de venir ici , quelque ré-  
 pugnance que j'y eusse ; car qui  
 est-ce qui viendrait de son bon

gré traverser une si grande étendue de mers, où l'on ne trouve pas sur sa route une seule ville qui fasse des sacrifices aux Dieux & qui leur offre des hecatombes. Mais il n'est pas permis à aucun Dieu d'enfreindre ou de négliger les ordres de Jupiter. Il dit que vous avez auprès de vous le plus malheureux de tous ceux qui ont combattu neuf années entières sous les remparts de la ville de Priam, & qui après l'avoir saccagée la dixième année, se sont embarqués pour retourner chez eux. Mais à leur départ ils ont offensé Minerve; cette Déesse dans sa fureur a excité contre eux une violente tempête & a soulevé les flots. Ses vaisseaux ont été brisés, tous ses Compagnons engloutis dans les ondes; & lui, après avoir lutté long-tems contre la mort, a été poussé par les vents sur ce ri-

» vage. C'est lui que Jupiter vous  
 » ordonne de renvoyer sans aucun  
 » delai, car le Destin ne veut pas  
 » qu'il meure loin de ses Etats; la  
 » Parque file son retour & veut qu'il  
 » revoie ses amis, son Palais & sa  
 » chere patrie.

Ces paroles remplirent de dou-  
 leur & de dépit l'ame de la Dées-  
 se; elle en fremit, & éclata en  
 » ces termes: Que vous êtes injus-  
 » tes, vous autres Dieux qui habitez  
 » l'Olympe! L'envie la plus mali-  
 » gne a placé son thrône dans votre  
 » cœur. Vous ne pouvez souffrir  
 » que les Déeses choisissent des  
 » mortels pour maris. La belle Au-  
 » rore n'eut pas plutôt regardé fa-  
 » vorablement le jeune Orion, que  
 » l'envie s'alluma dans ces Dieux  
 » toujours heureux, & elle ne cessa  
 » qu'après que la chaste Diane avec  
 » ses fleches mortelles eut privé cet-  
 » te Déesse de son cher amant dans

l'île d'Ortygie. Dès que la blonde  
Cérès eut accordé ses bonnes gra-  
ces au sage Jason, voilà d'abord  
l'œil envieux de Jupiter ouvert  
sur ce mystère, & ce malheureux  
Prince en butte à ses traits. Moi  
de-même je ne puis, sans exciter  
votre envie, m'attacher un hom-  
me que je sauvai du naufrage,  
comme il flottoit sur une planche  
du débris de son vaisseau, après  
que d'un coup de foudre Jupiter  
l'eut brisé au milieu de la vaste  
mer, & que tous ses Compagnons  
étant périés, les vents & les flots  
l'eurent poussé sur cette côte. Je  
le tirai de ce danger, je le recueil-  
lis; je l'ai tenu depuis ce tems-là  
chez moi, & je lui ai fait tous les  
bons traitemens dont j'ai pû m'a-  
viser; je voulois même le rendre  
immortel & lui communiquer une  
vie exempte de vieillesse. Mais il  
n'est permis à aucun autre Dieu

» d'enfraindre ou de négliger les  
 » loix suprêmes de ce fils de Satur-  
 » ne. Que ce cher Prince périsse  
 » donc puisque ce Dieu le veut si  
 » fort , & qu'il ordonne qu'on l'ex-  
 » pose encore aux mêmes périls dont  
 » je l'ai tiré. Pour moi je ne le ren-  
 » voyerai point, car je n'ai ni vais-  
 » seau ni rameurs à lui donner pour  
 » le conduire. Tout ce que je puis  
 » faire , c'est , s'il veut me quitter ,  
 » de lui donner les avis & les con-  
 » seils dont il a besoin pour arriver  
 » heureusement dans sa patrie.

Le Messager des Dieux l'en-  
 tendant parler de la sorte , lui dit :  
 » Déesse , renvoyez ce Prince , &  
 » prévenez la colere de Jupiter , de  
 » peur qu'elle ne vous soit funeste.

En achevant ces mots , il la  
 quitte , & prend son vol vers l'O-  
 lympe. En même tems la belle  
 Nymphe , pour exécuter les or-  
 dres de Jupiter , prend le chemin

de la mer & va chercher Ulyffe. Elle le trouve assis sur le rivage, où il passoit les jours à pleurer & à se consumer, les regards toujours attachés sur la mer, & soupirant toujours après son congé qu'il ne pouvoit obtenir de cette Déesse; & la nuit il alloit coucher dans la grotte, mais toujours malgré lui. La Déesse s'approchant, lui adressa ces paroles :

Malheureux Prince, ne vous affligez plus sur ce rivage, & ne vous consumez plus en regrets; je suis prête à vous renvoyer aujourd'hui même; coupez tout-à-l'heure des arbres de cette forêt; assemblez un radeau & couvrez-le de planches, afin qu'il vous porte sur les flots. Je vous donnerai les provisions qui vous sont nécessaires, & de bons habits pour vous garentir des injures de l'air, & je vous enverrai un

» yent favorable qui vous conduira  
» heureusement dans votre patrie ,  
» si les Dieux qui habitent l'Olym-  
» pe , & qui sont plus puissans que  
» moi , soit pour bien penser , soit  
» pour exécuter leurs pensées , veu-  
» lent vous accorder un heureux  
» retour.

Elle dit , & Ulysse frémissant à  
cette proposition , lui répondit ,  
» tout consterné : Déesse , appa-  
» remment vous avez d'autres vûes  
» que celles de me renvoyer , puis-  
» que vous m'ordonnez de traver-  
» ser sur un radeau une mer si diffi-  
» cile , si dangereuse , & que les  
» meilleurs & les plus forts navires  
» accompagnés du vent le plus fa-  
» vorable , ne passent qu'avec beau-  
» coup de danger. Je vous déclare  
» donc que je ne partirai point mal-  
» gré vous , & à moins que vous ne  
» me fassiez le plus grand des ser-  
» mens que vous ne formez aucun

mauvais dessein contre ma vie. »

Il parla ainsi , & la Déesse se mit à rire ; & le prenant par la main , elle lui dit : Il faut avouer « que vous êtes un homme bien fin « & d'un esprit très-profond & plein « de solidité & de prudence. Le « discours que vous venez de me « tenir en est une grande preuve. « Je vous jure donc , & je prends « à témoin la terre , le ciel & les « eaux du Styx ; & c'est le plus « grand & le plus terrible serment « que les Dieux puissent faire. Je « vous jure que je ne forme aucun « mauvais dessein contre votre vie , « & que je vous donne les mêmes « conseils & les mêmes avis que je « prendrois moi-même si j'étois « dans le même état où vous vous « trouvez. Car mon esprit suit les « règles de la justice , & mon cœur « n'est point un cœur de fer , mais « un cœur sensible & plein de com- « passion.

En finissant ces mots, elle se mit à marcher & Ulyffe la suivit. Ils arriverent ensemble dans la grotte. Ulyffe se plaça sur le siege que Mercure venoit de quitter. La Déesse servit devant lui une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent se nourrir, & s'étant assise vis-à-vis de lui, ses Nymphes mirent devant elle une autre table, & lui servirent l'ambrosie & le nectar, nourriture ordinaire des Immortels.

Quand le repas fut fini, Calypso prenant la parole, dit à ce Prince : Fils de Laerte, vous voilà donc prêt à partir pour retourner dans votre chere patrie ; vous voulez me quitter ; malgré votre dureté je vous souhaite toute sorte de bonheurs ; mais si vous saviez tous les maux que vous avez à souffrir dans ce retour, vous choisiriez assurément de demeurer ici

avec moi, & vous préféreriez à l'immortalité à tant de travaux & de peines, quelque impatience que vous ayez de revoir votre femme, dont l'image vous occupe nuit & jour. J'ose me flatter que je ne lui suis inférieure ni en beauté, ni en bonne mine, ni en esprit; les mortelles pourroient-elles disputer quelque avantage aux Déeses?

Le sage Ulyffe lui répond: Venerable Déesse, que ce que je vais prendre la liberté de vous dire, n'allume point contre moi votre courroux. Je sai parfaitement combien la sage Penelope vous est inférieure en beauté & en majesté; car elle n'est qu'une simple mortelle, au-lieu que ni la mort ni la vieillesse n'ont point d'empire sur vous. Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie; jour & nuit je ne soupire qu'après

» cet heureux retour. Que si quel-  
 » que Dieu veut me persecuter au  
 » milieu des flots , je prendrai le  
 » parti de souffrir & d'armer mon  
 » cœur de patience. J'ai soutenu  
 » tant de travaux & essuyé tant de  
 » peines & à la guerre & sur la mer ,  
 » que j'y suis accoûtumé ; ces der-  
 » niers maux ne feront qu'augmen-  
 » ter le nombre de ceux que j'ai dé-  
 » ja soufferts.

Il parla ainsi. Le soleil se cou-  
 cha dans l'onde & les tenebres se  
 répandirent sur la terre. Calypso  
 & Ulyffe se retirèrent dans le fond  
 de la grotte , & oublierent leurs  
 chagrins & leurs inquietudes en-  
 tre les bras du sommeil.

Le lendemain dès que l'aurore  
 eut doré l'horison , Ulyffe se leva,  
 prit sa tunique & son manteau , &  
 la Déesse mit une robe d'une blan-  
 cheur qui éblouissoit les yeux , &  
 d'une finesse & d'une beauté que

rien n'égalait ; c'étoit l'ouvrage des Graces ; elle en arrêta les plis avec une ceinture d'or , & couvrit sa tête d'un voile admirable. Dès qu'elle fut habillée , elle ne pensa plus qu'à fournir à Ulyffe ce qui étoit nécessaire pour son départ. Elle lui donna une belle hache à deux tranchans , dont le manche étoit de bois d'olivier , & une scie toute neuve ; & se mettant à marcher devant lui , elle le mena à l'extrémité de l'île où les arbres étoient les plus grands : il y avoit des aulnes , des peupliers & des sapins , qui sont le bois le plus sec & par conséquent le plus léger & le plus propre pour la mer. Quand elle lui eut montré les plus grands & les meilleurs , elle le quitta & s'en retourna dans sa grotte. Ulyffe se met à couper ces arbres & à les tailler , & il avançoit considéra-

blement son ouvrage , parce qu'il étoit soutenu dans son travail par l'esperance d'un prompt départ qui le combloit de joie. Il abatit vingt arbres en tout , les tailla , les polit & les dressa. Cependant la Déesse lui apporta des terieres dont il se servit pour les percer & les assembler. Il les arrêta avec des clous & des liens , & fit un radeau aussi long & aussi large que le fond d'un vaisseau de charge qu'un habile charpentier a bâti selon toutes les regles de son art. Il l'environna de planches , qu'il attachâ à des solivaux qu'il mit debout d'espace en espace , & le finit en le couvrant d'ais fort épais & bien joints ; il y dressa un mât traversé d'une antenne ; & pour le bien conduire il y fit un bon gouvernail , qu'il munit des deux côtés de bons cables de saule , afin qu'il résistât à l'impétuosité des flots.

Enfin il mit au fond beaucoup de matiere comme une espèce de lest. Calypso lui apporta destoiles pour faire des voiles, qu'il tailla parfaitement ; il les attacha aux vergues, & mit les cordages qui servent à les plier & à les étendre, après quoi il tira son petit bâtiment sur le rivage avec de bons leviers pour le lancer à l'eau. Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour. Le lendemain, qui étoit le cinquième, la Déesse le renvoya de son île après l'avoir baigné & lui avoir donné des habits magnifiques & très-parfumés. Elle mit sur le radeau un outre de vin & un autre d'eau qui étoit beaucoup plus grand : elle y mit aussi dans des peaux le pain & toutes les autres provisions dont il avoit besoin & lui envoya un vent favorable. Ulysse plein de joie déploye ses voiles, & prenant le gouvernail,

se met à conduire sa nacelle sans jamais laisser fermer ses paupières au sommeil ; regardant toujours attentivement les Pleïades & le Bouvier qui se couche si tard , & la grande Ourse , qu'on appelle aussi le Chariot , qui tourne toujours sur son pôle , observant sans cesse l'Orion , & qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Océan. La Déesse avoit obligé Ulyssé de faire route en laissant à gauche cette constellation.

Il vogua ainsi dix-sept jours entiers. Le dix-huitième jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Pheaciens par où son chemin étoit le plus court. Cette île lui parut comme un bouclier au milieu de cette mer obscurcie par les brouillards & les nuages.

Neptune, qui revenoit de chez les Ethiopiens , l'aperçut de loin  
de

de dessus les montagnes des Soly-  
mes comme il voguoit heureuse-  
ment. En même tems il est en-  
flammé de colere , & branlant la  
tête , il dit en son cœur : Qu'est-ce  
que je vois ! les Dieux ont donc  
changé de résolution en faveur  
d'Ulyffe pendant que j'ai été chez  
les Ethiopiens ! le voilà déjà prêt  
de l'île des Pheaciens où le destin  
veut qu'il trouve la fin de tous les  
maux qui le menacent. Mais je  
trouverai bien le moyen de l'en-  
éloigner & de l'exposer à des mi-  
seres encore plus grandes.

En finissant ces mots , il assen-  
ble les nuages , bouverse la mer  
avec son trident , excite toutes les  
tempêtes , couvre la terre & la mer  
d'épaisses tenebres ; une nuit ob-  
scure tombe du ciel & cache le  
jour. Le vent de midi, le vent d'O-  
rient , le violent Zephyre , & le  
Borée , ce tyran des mers , se dé-

chaînent & élevent des montagnes de flots. Alors Ulyffe sent ses forces & son courage l'abandonner, & dans son defespoir il s'écrie : Ah ! malheureux que je suis, quels malheurs m'attendent encore ! Que je crains que la Déesse Calypso ne m'ait dit la vérité, quand elle m'a averti que j'avois encore bien des maux à effuyer avant que de pouvoir arriver dans ma chere patrie ; voila sa prédiction qui s'accomplit. De quels nuages noirs Jupiter a couvert le ciel ! Quel mugissement affreux des flots ! Tous les vents ont rompu leurs barrières ; on ne voit qu'orages affreux de tous côtés, je ne dois plus attendre que la mort. Heureux & mille fois heureux les Grecs qui, pour la querelle des Atrides, sont morts sous les murs de la superbe ville de Priam ! Eh pourquoi les Dieux ne me laisse-

rent-ils pas perir aussi le jour que  
 les Troyens dans une sortie firent  
 pleuvoir sur moi une si furieuse  
 grêle de traits autour du corps  
 d'Achille ? on m'auroit fait des fu-  
 nerailles honorables , & ma gloi-  
 re auroit été célébrée par tous les  
 Grecs ; au-lieu que presentement  
 je péris d'une mort triste & mal-  
 heureuse ?

Il achevoit à peine ces mots ,  
 qu'un flot épouvantable venant  
 fondre sur la pointe de la nacelle,  
 la fait tourner avec rapidité ; ce  
 mouvement impetueux jette Ulyf-  
 se bien loin , en lui faisant aban-  
 donner le gouvernail ; un furieux  
 coup de vent brise le mât par le  
 milieu ; la voile & l'antenne sont  
 emportées , & ce Prince est long-  
 tems enseveli dans les ondes sans  
 pouvoir vaincre l'effort de la va-  
 gue qui le couvroit ; car il étoit ap-  
 pesanti par les habits que lui avoit

donnés la Déesse. Enfin après beaucoup de peines il surmonte le flot & reparoît ; en même tems il rend par la bouche une grande quantité d'eau ; il en coule des ruisseaux de sa tête & de ses cheveux. Dans cet état, quoiqu'abattu & sans forces, il ne perd pourtant pas le jugement & n'oublie pas son radeau, mais faisant effort & s'élevant au-dessus des vagues, il l'approche, s'en saisit, s'assied au milieu & évite ainsi la mort qui l'environne : la nacelle est le jouet des flots qui la poussent çà & là. Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes, quoiqu'elles soient fort épaisses & entrelacées, de même les vents balotoient la nacelle de tous côtés. Tantôt le vent du midi la laisse emporter à l'Aquilon, & tantôt le vent d'Orient la cède au Zephyre.

La fille de Cadmus , la belle Ino , qui n'étoit autrefois qu'une mortelle , & qui alors étoit déjà adorée comme Déesse de la mer , sous le nom de Leucothée , voyant Ulyffe accablé de maux , & porté de tous côtés par la tempête , fut touchée de compassion , & sortant tout d'un coup du sein de l'onde , avec la rapidité d'un plongeon , elle vole sur la nacelle , & s'arrêtant vis-à-vis d'Ulyffe , elle lui dit : Malheureux Prince , pourquoi le redoutable Neptune est-il entré dans une si funeste colere contre vous ? Il vous poursuit avec tant d'animosité & il vous expose à tant de miseres ; mais quelqu'envie qu'il ait de vous faire périr , il n'en viendra pourtant pas à bout. Faites donc ce que je vais vous dire ; vous me paroissez homme prudent & avisé : quittez vos habits , abandonnez

» votre nacelle aux vents, & vous  
 » jettant à la mer, gagnez à la na-  
 » ge l'île des Pheaciens, où le De-  
 » stin veut que vous trouviez votre  
 » salut. Prenez seulement ce voile  
 » immortel que je vous donne, é-  
 » tendez-le devant vous & ne crai-  
 » gnez rien ; non seulement vous  
 » ne perirez point, mais il ne vous  
 » arrivera pas le moindre mal. Et  
 » dès que vous aurez gagné le riva-  
 » ge, ôtez ce voile, jetez-le dans  
 » la mer le plus loin que vous pour-  
 » rez ; & en le jettant, souvenez-  
 » vous de détourner la tête.

En finissant ces mots, elle lui  
 presente ce voile, & se replonge  
 dans la mer. Ulyffe repasse dans  
 son esprit ce qu'il vient d'enten-  
 dre, & penetré de douleur, il dit  
 » en lui-même : Ah, malheureux !  
 » que je crains que ce Dieu, quel  
 » qu'il soit, ne machine encore ma  
 » perte, puisqu'il me presse d'aban-

donner mon radeau. Mais je n'ai  
garde de lui obéir ; car la terre ,  
où il dit que je dois me sauver , je  
la vois encore fort éloignée. Voi-  
ci ce que je m'en vais faire , &  
c'est assurément le meilleur parti.  
Pendant que mon radeau sera en-  
tier , & que les liens maintien-  
dront l'assemblage des planches  
& des solives qui le composent ,  
je ne l'abandonnerai point , & j'y  
attendrai tout ce qui pourra m'ar-  
river. Mais si-tôt que la violence  
des flots l'aura defuni & mis en  
pieces , je me jetterai à la nage ;  
je ne saurois rien imaginer de  
meilleur.

Pendant que le divin Ulysse  
s'entretenoit de ces pensées , Nep-  
tune excita une vague épouvanta-  
ble aussi haute qu'une montagne ,  
& la poussa contre lui. Comme  
un tourbillon dissipe un monceau  
de pailles séches & les disperse

çà & là , cette vague dissipe de  
 même toutes les pieces du radeau.  
 Ulysse se fait d'une solive , mon-  
 re dessus & la mene comme un  
 cheval de selle. Alors il dépouille  
 les habits que Calypso lui avoit  
 donnés , attache devant lui le  
 voile de Leucothée , se jette à la  
 mer & se met à nager. Neptune  
 le vit , & branlant la tête , il dit  
 en son cœur : Après avoir tant  
 souffert va encore ; erre en cet  
 état sur les ondes , jusqu'à ce que  
 tu abordes chez ces heureux mor-  
 tels que Jupiter traite comme ses  
 enfans. Quand tu y seras arrivé ,  
 je ne crois pas que tu ayes sujet  
 de rire des maux que tu auras  
 soufferts.

En même tems il pousse ses  
 fougueux coursiers & arrive à  
 Aigues où il avoit un magnifi-  
 que Palais.

Cependant la fille de Jupiter ,

la puissante Minerve, pensa bien différemment : elle ferma les chemins des airs à tous les vents & leur commanda de s'appaiser ; elle ne laissa en liberté que le seul Borée avec lequel elle brisa les flots, jusqu'à ce qu'Ulysse fût arrivé chez les Pheaciens, & qu'il se fût dérobé aux attentats de la Parque. Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté sur les flots, toujours entre les bras de la mort ; mais quand la belle Aurore eut amené le troisième jour, le vent s'appaisa, la tempête fit place au calme, & Ulysse élevé sur la cime d'une vague, vit de ses yeux la terre assez près de lui. Telle qu'est la joie que des enfans sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui consumé par une longue maladie, dont un Dieu ennemi l'avoit affligé, étoit prêt à rendre

le dernier soupir ; telle fut la joie d'Ulyffe quand il découvrit la terre & les forêts : il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner le rivage ; mais quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix , il entendit un bruit affreux ; les flots , qui venoient se briser contre des rochers dont le rivage étoit bordé , mugiffoient horriblement & les couvroient d'écume. Il n'y avoit là ni ports à recevoir les vaisseaux , ni abri commode ; le rivage étoit avancé & tout hérissé de rochers & semé d'écueils. A cette vue Ulyffe sent son courage & ses forces l'abandonner , & dans cette extremité il dit en son

» cœur : Helas ! après que Jupiter  
 » a permis que je visse la terre que  
 » jen'esperois plus de voir ; après que  
 » j'ai passé avec tant de travaux &  
 » de peines ce long trajet de mer , je  
 » ne trouve aucune issue pour sortir

de ces abymes; je ne vois de tous  
côtés que des pointes d'écueils  
que les flots heurtent impetueuse-  
ment avec des meuglemens épou-  
ventables. Plus près du rivage je  
ne découvre qu'une chaîne de ro-  
chers escarpés, & une mer pro-  
fonde où l'on ne trouve point de  
fond pour se tenir sur ses pieds &  
reprendre haleine. Si j'avance,  
je crains que le flot m'envelop-  
pant ne me jette contre une de  
ces roches pointues, & que mes  
efforts ne me soient funestes. Si je  
suis assez heureux pour me tirer  
de ces écueils & pour approcher  
du rivage, j'ai à craindre qu'un  
coup de vent ne m'enleve & ne  
me rejette au milieu des flots, ou  
même que le puissant Dieu, qui  
me persecute, n'envoye contre  
moi quelque un des monstres ma-  
rins qui sont en si grand nombre  
dans le sein d'Amphitrite; car je

connois toute la colere dont Neptune est animé contre moi.

Dans le moment que toutes ces pensées lui passent dans l'esprit, le flot le pousse avec impetuosité contre le rivage bordé de rochers. Il se seroit brisé infailliblement si Minerve ne l'eût secouru, en lui inspirant d'avancer les deux mains; de se prendre au rocher & de s'y tenir ferme jusqu'à ce que le flot fût passé: par ce moyen il se déroba à sa fureur, mais le même flot repoussé par le rivage, le heurta à son retour & l'emporta bien loin dans la mer. Comme lorsqu'un polype s'est colé à une roche, on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec lui des parties de la roche même; ainsi Ulysse embrasse si fortement le rocher qu'il a saisi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher sans qu'il y laisse une partie de la chair de

ses mains : cette vague en l'emportant le couvre tout entier. Ce malheureux Prince alloit périr , contre l'ordre même des Destinées , si Minerve ne lui eût donné en cette terrible occasion une présence d'esprit admirable. Dès qu'il fut revenu au - dessus de l'eau au milieu des vagues qui le pouffoient contre le rivage , il se mit à nager sans approcher trop de la terre & sans s'en éloigner trop non plus , mais la regardant toujours & cherchant quelque roche avancée qui pût lui servir d'abri. Après beaucoup d'efforts il arrive vis-à-vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là lui parut très-commode , car il n'y avoit point d'écueils & il étoit à couvert des vents : il reconnut le courant , & dans son cœur adressant la parole au Dieu de ce fleuve , il dit : Grand Dieu , qui que vous

» foyez , vous voyez un étranger  
 » qui a grand besoin de votre se-  
 » cours & qui fuit la colere de Nep-  
 » tune. Tous les hommes , qui dans  
 » le pitoyable état où je me trouvé  
 » s'adreffent aux Dieux immortels ,  
 » font pour eux , si je l'ose dire , un  
 » objet respectable & digne de com-  
 » paffion. C'est pourquoi après avoir  
 » fouffert des peines infinies , je  
 » viens avec confiance dans votre  
 » courant embrasser vos genoux ;  
 » ayez pitié de ma misere , je me  
 » rends votre fuppliant.

Il dit , & le Dieu auffi-tôt ar-  
 rête son cours , retient fes ondes ,  
 fait devant ce Prince une forte de  
 ferenité & de calme , & le fauve  
 en le recevant au milieu de son  
 embouchure dans un lieu qui étoit  
 à fec. Ulyffe n'y est pas plutôt que  
 les genoux & les bras lui man-  
 quent , car son cœur étoit presque  
 fuffoqué par l'eau de la mer ; il

avoit tout le corps enflé , l'eau lui sortoit par la bouche & par les narines , & il demeura sans voix , sans respiration & sans pouls , tous les membres étant également accablés de fatigue & de lassitude. Quand il fut revenu de cette défaillance , il détache le voile que Leucothée lui avoit donné , & le jette dans l'embouchure du fleuve : les flots l'emporterent bien loin derriere lui , & Ino le retira promptement.

Ulysse sort ensuite du fleuve , & se couchant sur du jonc qui le bordoit , il baise la terre , & plein d'inquietude il dit en lui-même : Que vais-je devenir , & que doit-il encore m'arriver ! Si je couche ici près du fleuve , le froid de la nuit & la rosée du matin acheveront de m'ôter la vie dans la fosse où je suis ; car il se leve le matin des rivieres un vent très-

» froid. Que si je gagne la coline ,  
 » & qu'entrant dans le fort du bois  
 » je me jette sur des brossailles ,  
 » quand même je pourrois dissiper  
 » le froid & la lassitude , & m'en-  
 » dormir , je crains de servir de pâ-  
 » ture aux bêtes carnacieres de la  
 » forêt.

Après avoir bien balancé dans  
 son esprit , ce dernier parti lui pa-  
 rut le meilleur. Il prend donc le  
 chemin du bois , qui étoit assez  
 près du fleuve dans un lieu un peu  
 élevé , il se mit entre deux arbres  
 qui sembloient sortir de la même  
 racine , dont l'un étoit un olivier  
 sauvage , & l'autre un olivier franc.  
 Leurs rameaux étoient si entrelas-  
 sés & si ferrés , que ni les souffles  
 » des vents , ni les rayons du soleil ,  
 » ni la pluie ne les avoient jamais  
 » pénétrés , & qu'ils offroient une  
 » retraite tranquille. Ulysse s'y reti-  
 » ra , & se fit un lit de feuilles , car

la terre en étoit si couverte, qu'il y en auroit eu assez pour coucher deux ou trois hommes dans la saison de l'hyver quand le froid auroit été le plus rude. Ulyffe voyant cette richesse sentit une joie extrême ; il se coucha au milieu, & ramassant les feuilles des environs, il s'en fit une bonne couverture pour se garentir des injures de l'air. Comme un homme qui habite dans une campagne écartée & qui n'a autour de lui aucun voisin, couvre la nuit un tison sous la cendre pour se conserver quelque semence de feu, de peur que s'il venoit à lui manquer, il ne pût en avoir d'ailleurs : ainsi Ulyffe se couvrit tout entier de feuilles, & Minerve fit couler sur ses paupieres un doux sommeil pour le délasser de toutes ses fatigues.



REMARQUES  
SUR  
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

---

LIVRE V.

Page 3. **D** *Eja les Dieux assemblés pour le Conseil* ] Le premier Livre a commencé par un Conseil des Dieux qui se déterminent enfin à sauver Ulyssée & à le tirer de l'île d'Ogygie où il étoit retenu. Et voici dans ce Livre un second Conseil des Dieux où ils délibèrent sur les moyens.

Page 5. *N'avez-vous pas pris les mesures nécessaires* ] Car dans le premier Conseil il avoit été arrêté que l'on enverroit Mercure à Calypso.

*Car c'est vous qui, outre vos autres fonctions, êtes toujours chargé de mes ordres* ] Il veut dire que Mercure a des fonctions qui lui sont particulièrement assignées, & qu'il exécute sans être envoyé de Jupiter, comme par exemple celle de conduire les âmes dans les Enfers. Au reste il est aisé de voir pourquoi c'est Mercure qui est envoyé à Calypso. C'est la raison qui est au-dedans de

nous qui nous inspire tout le bien que nous devons faire ; & cette raison est une émanation de la raison souveraine. Cela a déjà été expliqué.

Page 6. *Et que sans être conduit ni par les Dieux ni par aucun homme* ] C'est-à-dire , sans être conduit visiblement par aucun Dieu ; car quoiqu'Ulysse parût abandonné des Dieux, il étoit pourtant conduit par les Dieux. Ce que Jupiter dit ici en sept ou huit vers, est le sommaire des huit Livres suivans , dans lesquels s'exécute tout ce qui est dit ici.

*Sur un radeau* ] C'est ainsi que j'explique, τὰ σκάδια. *Schedia*, est un petit bateau fait à la hâte, un bâtiment composé de plusieurs planches & de solivaux assemblés & liés ensemble. Σκάδια μικρὰ γὰρ ἢ ξύλα ἀ συνδέουσι καὶ οὐτὸ πλεῖστοι. *Schedia petite barque, ou plusieurs bois liés ensemble & sur lesquels on navige.* Hesychius.

*Il arrive enfin le vingtième jour* ] Homere fonde toujours ce qu'il a déjà dit de l'éloignement de l'île de Calypso, qu'il place contre la vérité dans la mer Atlantique pour rendre son recit plus merveilleux, comme nous le verrons dans la suite.

*Dans la fertile Scherie, terre des Pheaciens, dont le bonheur approche de celui des Immortels* ] C'est l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou. Je découvrirai dans la suite les fondemens sur lesquels Homere a bâti tout

ce qu'il dit de cette île anciennement si heureuse.

*Qu'il auroit été moins riche si sans aucun accident* ] Avec quel art Homere mêle des instructions morales dans ses simples recits. Un homme qui fait naufrage & qui a perdu tout son bien, qu'il avoit chargé sur ses vaisseaux, ne laisse pas d'arriver chez lui plus riche qu'il n'étoit. Il y a un Dieu puissant qui peut reparer ses pertes, & lui donner plus de richesses qu'il n'en avoit auparavant.

*C'est ainsi que le Destin veut* ] Le Destin n'est donc autre chose que la volonté de Jupiter & ce qu'il a une fois prononcé.

Page 7. *Il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil* ] De très-savans hommes ont fort bien vû que Mercure avec sa verge d'or a été forgé par les Anciens Mythologistes sur Moysé. Les convenances qu'ils trouvent entre leurs fonctions le prouvent suffisamment. On peut voir les Remarques sur la dixième Ode du 1. livre d'Horace. Mais indépendamment de cette découverte, qui me paroît sûre, je crois que ce qu'Homere dit ici de Mercure, qui plonge les hommes dans le sommeil & les en retire quand il lui plaît, peut n'avoir été imaginé que pour exprimer la force de la parole, qui calme les plus emportés, & qui excite les plus lâches & les plus tranquilles, & qui, comme par une espece d'enchan-

tement, nous fait recevoir des fables comme des vérités. La force de cette parole paroît bien dans ces vers; il semble qu'Homere nous ait touchés avec cette verge de Mercure, tant nous sentons de plaisir à lire cette belle poësie où tout est si animé. Les Poëtes posterieurs ont fait de cette verge de Mercure un caducée; mais Homere n'a jamais connu ce mot.

*Tel Mercure vole sur la cime des flots ]*  
Eustathe nous avertit que ce vers

*Τὰ ἴκελος πολέωσιν ὀχρήσασθ' κύμασιν Ἑρμῆς.*

avoit été marqué par les anciens Critiques comme un vers qui devoit être rejeté & qu'on avoit fourré là mal-à-propos. Le fondement de cette critique étoit que le mot *ὀχρήσασθ'*, étoit porté, ne répondoit pas à la vitesse du vol de Mercure; mais cette censure est très-mal fondée, & Eustathe s'en est moqué avec raison. *Etre porté* se peut dire du vol comme d'une simple marche.

*Quand il fut parvenu à cette île, qui est fort éloignée ]* J'ai déjà dit dans le premier Livre que c'est l'île appelée *Gaulus*, qui est très-voisine de Melite, ou Malte, & qui est comme elle entre le rivage d'Afrique & le promontoire de Sicile appelé *Pachine*. Homere en fait l'île Atlantique pour rendre sa narration plus merveilleuse. Il ne faut pas confondre cette île de *Gaulus* avec l'île de *Caude* ou *Gaude*, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres; celle-ci est près de Crete.

Page 8. *A l'entrée il y avoit de grands braziers magnifiques* ] Il ne faut pas douter qu'Homere ne peigne par tout les mœurs anciennes & même celles de son tems. C'étoit une partie de la magnificence d'avoir dans les appartemens de grands braziers de quelque riche métal où l'on faisoit brûler incessamment le bois le plus précieux. Chez les Grands le feu étoit en usage dans toutes les saisons, car on le croyoit bon pour la santé.

*Autour des prairies émaillées de toutes sortes de fleurs* ] J'ai mis les fleurs au-lieu des herbes, qui sont dans l'original. Le Roi Ptolomée Evergete avoit fort bien vû que dans le vers Grec au-lieu du mot *ἴρις* qui signifie une *violette*, il falloit remettre le mot *σίσις*, qui est une sorte d'herbe semblable à l'ache ou au persil. Le *Sion* vient ici fort bien avec le *Selinon*, mais non pas la *violette*. Il est glorieux à Homere d'avoir un si grand Roi pour restaurateur de son texte, mais il ne l'est pas moins à ce Roi d'avoir si heureusement corrigé le texte d'un si grand Poète.

*Les Immortels mêmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer* ] C'est à mon avis le véritable sens de ce passage. Homere parle en general. Au-reste l'admiration que les Dieux mêmes auroient pour ce beau lieu, nous ne saurions nous empêcher de l'avoir pour la belle description qu'Homere en a faite. Que n'ai-je pû en conserver les graces & les beautés dans ma Traduction !

Page 9. *Ulyffe n'étoit pas avec la Déesse* ] Eustathe a crû qu'Homere avoit imaginé cette absence d'Ulyffe , afin qu'il ne fût pas qu'elle avoit ordre de le laisser partir , & qu'il lui en eût toute l'obligation comme d'une grace qu'elle lui faisoit de son pur mouvement sans y être forcée. Mais cette raison me paroît froide. Il y en a une plus forte, qui est une raison de sagesse. La bienséance vouloit qu'Ulyffe ne fût pas auprès de Calypso quand Mercure arriva. S'il avoit été auprès d'elle , cela auroit pû donner des soupçons désagréables , & Ulyffe auroit fait le personnage d'une homme amoureux , qui n'auroit pû quitter un seul moment sa maîtresse , au-lieu qu'Homere lui fait jouer le rôle d'un homme sage qui est uniquement occupé de ses malheurs , & qui bien loin de s'oublier dans les délices , passe ses jours à aller entretenir ses tristes pensées sur le rivage de la mer. Il y a là beaucoup de sagesse & de décence.

Page 10. *Car qui est-ce qui voudroit de son bon gré traverser une si grande étendue de mers où l'on ne trouve pas sur sa route* ] C'est pour mieux fonder l'éloignement de cette île , & pour faire entendre qu'elle est au milieu de l'Océan. Tout ce qu'Homere dit de cette île fait comprendre que la tradition de l'île Atlantique , telle que Platon l'avoit reçue , est fort ancienne , puisqu'elle étoit avant lui.

Page 11. *Mais il n'est permis à aucun Dieu* ]

Cela est fort adroit, en parlant pour lui il parle aussi pour Calypso, car il lui donne par-là un conseil plein de sagesse, qui est d'obéir aux ordres de Jupiter. C'est une insinuation délicate, plus efficace qu'un conseil direct. Calypso le sent fort bien, car elle va bien-tôt repeter les mêmes termes.

Page 12. *La belle Aurore n'eut pas plutôt regardé favorablement le jeune Orion* ] Avec quelle adresse Homere fonde la vraisemblance de sa fable de l'amour de Calypso pour Ulysse, en rapportant des fables semblables divulguées & reçues avant lui ! Qui est-ce qui refusera de croire la passion de Calypso pour Ulysse, après celle de l'Aurore pour Orion, & celle de Cerès pour Jason ? Voilà comme Homere fait donner des couleurs à tout ce qu'il invente.

*Que l'envie s'alluma dans ces Dieux toujours heureux* ] C'est une ironie amere, c'est comme si elle disoit : Dans ces Dieux qui se vantent d'être toujours heureux, & qui cependant sont rongés d'envie.

*Et elle ne cessa qu'après que la chaste Diane avec ses fleches mortelles* ] Nous avons vu dans l'Iliade que les morts subites des hommes étoient attribuées à Apollon, & celles des femmes à Diane ; cependant voici Diane qui tue un homme avec ses fleches. Cela a rendu ce vers suspect à quelques anciens Critiques, qui n'ont pas compris la raison de ce changement. La mort d'Orion est justement

tement attribuée à Diane, parce qu'étant une Déesse chaste, c'est à elle plutôt qu'à Apollon à punir un crime commis contre la chasteté. Au reste, le sens caché sous cette fable de l'amour de l'Aurore pour Orion est sensible. Orion étoit un chasseur ; l'Aurore est favorable aux chasseurs, & Diane leur est contraire, parce que comme ils couchent souvent à la belle étoile, la plupart perissent par des maladies que leur causent l'humidité & la fraîcheur des nuits.

Page 13. *Dès que la blonde Cerès eut accordé ses bonnes grâces au sage Jason* ] Voici le sens caché sous cette fable : Cerès est la même que la terre ; Jason étoit un laboureur. Comme le laboureur jette son grain dans le sein de la terre, on a feint que la terre étoit amoureuse de lui. Et comme les excessives chaleurs sont contraires aux semences, on a feint sur cela que Jupiter avec ses foudres avoit puni ces amours & ruiné ce commerce. Et une marque sûre que c'est là le mystère caché sous cette enveloppe, c'est ce qu'Homère ajoute, *τρεῖς ἐνὶ τετραπέδῳ*, dans un gueret labouré qui a eu trois façons.

*Je ne puis sans exciter votre envie m'attacher un homme que je sauvai du naufrage* ] Cela est plaisant, Calypso regarde Ulysse comme un bien qui lui appartient par droit d'application.

*Mais il n'est permis à aucun autre Dieu d'enfreindre ou de négliger les loix suprêmes*  
Tome II. C

mes ] Calypso repete les mêmes termes dont Mercure s'est servi en parlant de lui-même)

Page 14. *Que ce cher Prince perisse donc , puisque ce Dieu le veut ]* Homere fait voir ici fort adroitement combien la passion aveugle ceux qu'elle possède. Calypso croit avoir raison contre Jupiter, & elle donne de si belles couleurs à sa cause, qu'on croiroit presque que la justice est de son côté. C'est elle qui a sauvé Ulysse, qui l'a recueilli, qui lui a fait toutes sortes de bons traitemens, qui lui a offert l'immortalité même; n'est-il pas juste qu'elle le garde? & c'est Jupiter qui veut le tirer d'un lieu où rien ne manque à son bonheur, & qui veut l'exposer encore aux mêmes perils pour le perdre; n'est-ce pas là une grande cruauté? Mais elle ne dit pas qu'Ulysse se trouve très-malheureux auprès d'elle; qu'il a une femme qu'il veut aller retrouver, des peuples auxquels il se doit; qu'en un mot elle le retient avec une extrême injustice, & que c'est Jupiter, ennemi de la violence, qui veut le tirer de cette captivité.

Page 15. *Mais toujours malgré lui ]* Homere remet toujours devant les yeux la sagesse d'Ulysse, & la violence qu'il se faisoit. Les bienséances sont bien observées. Mais dans le même tems qu'il marque la répugnance d'Ulysse, il peint par son expression l'empressement & l'amour de Calypso, *παρ' ὅτι ἰθέλων ἰβιλόσα*, *volens juxta volentem*. *Il se coucha malgré lui auprès de celle qui ne desi-*

voit que lui. Il ne faudroit que ce seul endroit pour faire juger de la bonne foi & de la rare prudence de l'Auteur du Parallele, qui dans l'envie de critiquer Homere, fait faire par son Abbé cette reflexion si judicieuse : *Ulyffe va tous les jours soupirer pour sa chere Penelope en se tournant vers le royaume d'Ithaque où elle étoit, & ensuite il alloit coucher avec la Nymphé Calypso. A quoi le Chevalier répond très-sagement, voilà un bel exemple de l'amour conjugal ; car on dit qu'il fit cette vie-là pendant sept ans. Ce pauvre Critique n'a pas daigné prendre garde à ces mots, mais toujours malgré lui, qui marquent & la sagesse d'Ulyffe & l'amour qu'il conservoit pour Penelope, & les bien-seances que ce Poète observoit, sans jamais les perdre de vue.*

Page 16. *Et qui sont plus puissans que moi, soit pour bien penser, soit pour exécuter leurs pensées ]* Homere marque par-tout la différence. & la subordination qu'il reconnoît entre les Dieux. Il en marque un seul tout puissant dont tous les autres sont les créatures ; & ces derniers, il reconnoît qu'ils n'ont pas été tous également partagés, & que les uns ont reçu plus de lumiere & de puissance que les autres.

*Accompagnés du vent le plus favorable ]*  
Le Grec dit *réjouis*, comme donnant du sentiment à ces vaisseaux.

*Que vous ne formez aucun mauvais dessein*

contre ma vie.] Ulyffe croyoit que Calypso pleine de ressentiment lui conseilloit de partir sur ce radeau, afin que l'effort des vagues venant à le délier, il périt malheureusement.

Page 17. Il faut avouer que vous êtes un homme bien rusé.] Ἀλιτρός signifie un scelerat, & comme les scelerats sont ordinairement plus rusés que les gens de bien, qui sont presque tous simples, ce mot a été pris pour un rusé, un homme déshonoré, οὐκ ἀποφάσμα ἰδὸς, non vana sciens.

Et je prends à témoin la terre, le ciel.] C'étoit-là le formulaire des anciens sermens; on intéressoit toute la nature, afin que si on venoit à les violer, toute la nature conspirât pour punir le parjure. C'est ainsi que dans le 12. liv. de l'Eneide Enée jure,

*Esto nunc sol testis, & hac mihi terra precanti.*

Et le Roi Latinus répond,

*Hac eadem, Ænea, terram, mare, sidera juro.*

Et pour remonter plus haut & à des témoignages plus respectables, Moïse dans son Cantique dit, comme le savant Grotius l'a remarqué, *Audite, cœli, quæ loquor, audiat terra verba oris mei.* Cieux, écoutez ce que je déclare, & que la terre entende les paroles qui sortent de ma bouche. Deutéron. 32. 1. Dans tous ces passages on regarde les cieux & la terre comme des êtres animés.

*Et mon cœur n'est point un cœur de fer ,  
mais un cœur sensible ] Ulyffe auroit eu tort  
s'il avoit exigé d'elle qu'elle en eût juré.*

Page 18. *Ulyffe se plaça sur le siege que  
Mercure venoit de quitter ] L'homme sage  
est seul digne de remplir un siege où Mercu-  
re a été assis.*

*La Déesse servit devant lui une table ] La  
Déesse se fait servir par ses Nymphes , mais  
elle ne souffre pas qu'elles servent Ulyffe ;  
elle veut avoir le plaisir de le servir elle-mê-  
me. Sa passion se marque par-tout.*

*Vous choisiriez assurément de demeurer ici  
avec moi , & vous prefereriez , &c. ] Qu'Ho-  
mere peint bien dans cette image la force ou  
plutôt la tyrannie de l'amour. Calypso vient  
de recevoir un ordre de Jupiter de renvoyer  
Ulyffe ; Mercure lui a déclaré que si elle n'o-  
béit, la colere de ce Dieu lui sera funeste.  
Malgré tout cela elle fait tous ses efforts pour  
le retenir. Les preceptes directs pourroient-  
ils être aussi instructifs que cette image ?*

Page 19. *Je sai parfaitement combien la  
sage Penelope vous est inferieure ] Je suis char-  
mée de l'adresse & de la finesse de cette ré-  
ponse , & je ne saurois la mieux faire sentir  
qu'en rapportant la remarque d'Eustathe ,  
qui en a parfaitement connu la beauté. Re-  
marquez , dit-il , la force de cette réponse ,  
il en a adouci d'abord la dureté , en deman-  
dant pardon par avance de ce qu'il va dire.*

Il amadoue la Déesse par une épithete de respect, en l'appellant venerable, *τιμίη θία*, & enfin il ravale extrêmement Penelope, en la mettant infiniment au-dessous d'elle; mais autant qu'il la rabaisse d'un côté, autant la relève-t-il de l'autre par cette seule épithete qu'il glisse finement, la sage Penelope, faisant entendre que cette sagesse étoit ce qui excitoit le plus en lui ce désir & cette impatience de la revoir, & comme lui disant, elle vous est inferieure en beauté, en majesté, en adresse, mais elle est bien au-dessus de vous par sa sagesse & par sa chasteté. Que servent aux femmes la beauté, la majesté, l'adresse, les agrémens de l'esprit sans la sagesse? L'immortalité même seroit pour elles en cet état un présent funeste. Homere fait donc entendre ici que par la sagesse seule une femme s'éleve au-dessus d'une Déesse même qui manque de cette qualité quoiqu'elle ait toutes les autres. En effet, quelle comparaison de Calypso à Penelope! Celle-ci est environnée d'une foule d'amans, tous Princes, tous ses égaux, & elle resiste constamment à toutes leurs poursuites. Et Calypso n'a pas plutôt reçu chez elle un étranger, un mortel, qui ne peut l'aimer, qu'elle tombe dans les plus indignes foibleffes.

*Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie*] Il y a ici une politesse qu'il est bon de remarquer. Il semble que la suite du discours d'Ulysse demandoit qu'il dit: *cependant j'aime mieux la voir que de demeurer près de vous*; mais comme ces termes

font trop durs pour être dits en face, il change son expression, & dit qu'il ne demande qu'à se revoir dans sa patrie : ce qui est beaucoup plus doux.

Page 21. *Ulyffe se met à couper ces arbres & à les tailler* ] On demande, est-il vraisemblable qu'un homme seul fasse tout ce que fait ici Ulyffe ? Oui, très-vraisemblable, & l'histoire fournit des exemples de choses encore plus difficiles, que la nécessité a fait exécuter à des hommes seuls & dénués de tout secours.

Page 22. *Il abat vingt arbres en tout* ] Je suis très-fâchée de ne pouvoir être ici du sentiment de l'Auteur du Traité du Poëme Epique, qui a crû qu'Ulyffe avoit employé vingt jours à faire son navire. Il s'est trompé manifestement à ce passage. Il y a dans le Grec, εἴκοσι δ' ἐκβαλε πάντα, il l'a expliqué, *il les abat en vingt jours*, & c'est ce qu'Homere n'a nullement dit ; il est même sans exemple qu'on ait jamais dit en Grec εἴκοσι, *en vingt*, pour εἴκοσι ἡμέρας, *en vingt jours*. Le mot εἴκοσι ne marque pas ici le nombre des jours, mais le nombre des arbres ; c'est un accusatif qui se joint avec πάντα δένδρα, *il abat vingt arbres*. Et c'est ce qu'Eustathe avoit bien senti ; car il a écrit que ce nombre de vingt arbres marque bien que ce radeau étoit fort large, & qu'il avoit fallu beaucoup de liens pour l'assembler. D'ailleurs Homere a fait entendre assez clairement sa pensée en disant que l'ouvrage fut fait très-

56      R E M A R Q U E S  
promptement. Or il auroit été fait fort lentement si Ulyffe avoit employé vingt jours à abbatre vingt arbres. Il ne fut à les abbatre, à les assembler & à faire son navire que quatre jours, comme Homere le dit dans la suite pour expliquer & confirmer ce qu'il a dit de la diligence avec laquelle tout cet ouvrage fut fait. Ce savant homme, qui a fait un ouvrage admirable, que les gens sensés loueront toujours, a été trompé par les traductions Latines.

*Il les arrête avec des clous & des liens ]*  
Je voudrois que Platon eût fait attention aux passages où Homere fait une imitation des arts les plus mécaniques, je suis persuadée qu'il auroit rendu plus de justice à son imitation, & qu'il auroit été forcé d'avouer qu'un charpentier n'auroit pas mieux bâti ce radeau qu'Homere l'a décrit.

*Page 23. Calypso lui apporta des toiles ]*  
Les Anciens ont bien senti la beauté de cet endroit & demêlé la finesse de Calypso; elle auroit pû lui donner tout à la fois tout ce qui lui étoit nécessaire pour achever & perfectionner son ouvrage, la hache, la scie, les terrieres, les toiles. Mais elle ne les donne que les unes après les autres, afin de se menager des prétextes de le revoir plus souvent, & de faire plus d'efforts pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise.

*Et mit les cordages qui servent à les plier & à les étendre ]* C'est ce que signifie propre-

ment *πέδες*. Les cordages des voiles. Les Latins les nomment de même *pedes*. C'est-à-dire des cordages attachés aux coins des voiles, & qui servent à les tourner du côté qu'on veut pour leur faire recevoir le vent; ce que Virgile appelle *facere pedem*.

*Unà omnes fecere pedem, pariterque sinistros,  
Nunc dextros sobvere finus.*

[*Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour*] C'est-à-dire, il fut fait à la fin du quatrième jour depuis qu'il fut commencé, & ce quatrième étoit le cinquième depuis l'arrivée de Mercure. Ulyffe ne fut donc que quatre jours à faire son navire, c'est pourquoi Homere a dit plus haut que son ouvrage fut fait promptement.

[*Ulyffe plein de joie déploya ses voiles*] Le Poète ne s'amuse point à rapporter les adieux de Calypso & d'Ulyffe; car outre qu'il va toujours à son but, *semper ad eventum festinat*; que faire dire à deux personnages, dont l'un part avec tant de joie & l'autre le voit partir avec tant de douleur?

Page 24. *Sans jamais laisser fermer ses paupières au sommeil.*] Un pilote peut-il dormir? Lycophron a fort bien défini l'art du pilote, *l'art où l'on ne dort point*, *ἄπνορος τέχνη*.

[*Et le Bouvier qui se couche si tard*] Car on prétend que le Bouvier, *Arctophylax*; ne se couche qu'après tous les autres astres qui se sont levés avec lui.

*Et qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Océan ] On peut voir ce qui a été remarqué sur le XVIII. Livre de l'Iliade.*

*La Déesse avoit obligé Ulyffe de faire route en laissant à gauche cette constellation ] Il falloit effectivement qu'Ulyffe eût toujours le pole à sa gauche, soit que l'on considère la véritable situation de l'île de Gaule d'où il partoit, soit que l'on considère la situation fabuleuse qu'Homere lui donne dans l'Océan. Car pour aller à Ithaque de l'Océan, il faut toujours avoir le pole à sa gauche, puisqu'on va du couchant au levant.*

*Il vogua ainsi dix-sept jours ] Voilà un grand trajet pour un homme seul, cela est-il vraisemblable, & Homere ne passe-t-il point ici les bornes des mensonges qu'il lui est permis de forger? Homere ne blesse point ici la vraisemblance, & l'Histoire nous a conservé des faits aussi prodigieux. Eustathe nous en rapporte un entierement semblable. Il dit qu'un homme de la Pamphylie ayant été fait prisonnier & emmené esclave à Taniathis d'Egypte, qui est la même que Damiette, il fut là plusieurs années; qu'enfin l'amour de la patrie se réveilla dans son cœur & lui inspira un violent désir d'y retourner. Pour y parvenir, il fit semblant d'être homme de mer; son maître lui confia une barque pour la pêche; il servit si bien qu'on lui laissa une entière liberté de s'adonner à cette profession. Il profita de cette confiance, &*

après avoir fait secrettement provision d'une voile & de tout ce qui étoit nécessaire pour un long voyage , un beau jour il prit l'occasion d'un vent favorable ; & se hazarda à voguer seul. Mettant donc à la voile , & gouvernant lui-même son bateau , il traversa cette vaste étendue de mers & arriva heureusement chez lui ; spectacle nouveau & qu'on n'auroit jamais espéré. Cet événement parut si prodigieux , qu'il fit changer son nom : on l'appella *Mononantes* , celui qui vogue seul. Et pour ne pas laisser perdre la memoire d'un si grand bonheur , sa famille conserva toujours depuis le même nom , & s'appella la famille de *celui qui vogue seul*. Eustathe témoigne qu'elle subsistoit encore de son tems.

*Le dix-huitième jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Pheaciens* ] Si l'on prend la peine de compter les lieues qu'un navire peut faire en dix-huit jours par un vent favorable , on imaginera à peu près la position qu'Homere donne à l'île de Calypso dans l'Océan. Ulysse arrive le dix-huitième jour à la vue de Corfou.

*Cette île lui parut comme un bouclier* ] Par sa petitesse & par sa figure qui est plus longue que large. D'autres expliquent autrement le mot *πίλον* ; car ils disent que les Illyriens appellent *αχλόν* , *πίλον*. Je ne saurois être du sentiment de ceux qui , au-lieu de *πίλον* , ont *λίανον* , un figuier sauvage. Cette idée est fautive.

Page 25. *De dessus les montagnes des Solymes* ] Les Solymes sont dans la Pisidie en Asie. Comment Neptune, qui revient de chez les Ethiopiens, c'est-à-dire, de la plage meridionale de l'Ocean, peut-il donc appercevoir Ulysse de dessus les montagnes des Solymes, qui sont si éloignées de son chemin ? Strabon, pour répondre à cette difficulté, suppose qu'Homere a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie meridionale le nom de *Solymes*, parce qu'elles ont par leur situation quelque rapport & quelque ressemblance avec les montagnes de la Pisidie. Que faisons même si de son tems ce nom de *Solymes* ne s'étendoit point à toutes les montagnes les plus élevées ? Selon Bochart le nom de *Solymes* vient de l'Hebreu *Selem*, qui signifie *ombre*, *tenebres*. De-là les pays montagneux & couverts de bois, ont été appelés *Solymi*, *noirs*, *tenebreux*.

*Les Dieux ont donc changé de resolution en faveur d'Ulysse* ] Neptune animé contre Ulysse se flattoit que les Dieux vouloient absolument le faire perir ; mais il se trompoit, & il étoit mal instruit de l'ordre des Destinées.

*En finissant ces mots il assemble les nuages* ] Cette description d'une affreuse tempête ne porte aucune marque de la vieillesse d'Homere ; il y a au contraire une force de Poësie dont rien ne peut approcher. Si Homere étoit vieux quand il composa ce Livre, il faut dire que sa vieillesse est plus jeune que la jeunesse des autres Poëtes.

Page 27. *Le jour que les Troyens dans une sortie firent pleuvoir sur moi une si furieuse grêle de traits autour du corps d'Achille ]*

Quand Achille eût été tué en trahison par Paris, les Troyens firent une sortie pour enlever son corps. Il se fit là un grand combat. Ulysse pour dégager le corps de ce heros le chargea sur ses épaules, & Ajax le couvrit de son bouclier. Comme la guerre de Troye n'est pas le sujet de l'Iliade, Homere n'a pu y parler de cette mort; mais, & Longin l'a remarqué, il rapporte dans l'Odyssée beaucoup de particularités qui sont les suites de ce qui s'est passé dans l'Iliade.

Page 28. *Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes]* Homere compare fort bien le radeau d'Ulysse à des épines, parce que les épines étant épaisses & entrelassées, elles ressemblent parfaitement à ce radeau composé de différentes piéces engagées les unes dans les autres.

Page 29. *La fille de Cadmus, la belle Ino]* Il n'étoit ni possible ni vraisemblable qu'Ulysse échappât d'un si grand danger par ses seules forces. C'est-pourquoi le Poete fait venir à son secours la Déesse Ino ou Leucothoé. Et cet épisode est fort bien choisi. Ino a été une mortelle, elle s'intéresse pour les mortels; elle a été maltraitée par son mari Athamas, & elle s'intéresse pour Ulysse qui est si bon mari.

Page 30. *Prenez seulement ce voile immor-*

*tel que je vous donne , étendez-le devant vous & ne craignez rien ]* On conjecture par cet endroit que du tems d'Homere & plus avant encore , on connoissoit ces préservatifs , *περίπλου* , que l'on portoit sur soi , & auxquels on attribuoit la vertu de délivrer des dangers contre lesquels on les avoit pris , souvent même on leur donnoit le nom des Dieux auxquels ils étoient comme dédiés , & qui les rendoient si salutaires. On peut donc croire qu'Ulysse , homme pieux , avoit sur lui une écharpe , une ceinture de Leucothoé , que l'on croyoit bonne contre les perils de la mer ; & que c'est ce qui a fourni l'idée de cet épisode , dont la fable n'est que l'enveloppe de la vérité. Cela me paroît fort naturel & fort vraisemblable , car les hommes ont toujours été ce qu'ils sont.

*Otez ce voile , jetez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez ]* Comme Ino le lui avoit ordonné. C'étoit un hommage qu'il devoit rendre à la divinité à laquelle il devoit son salut.

Page 31. *Mais je n'ai garde de lui obéir ]* Homere fait bien éclater ici le caractère de sagesse qu'il a donné à Ulysse , en lui faisant imaginer un parti plus sage & plus prudent que celui que la Déesse lui avoit conseillé de prendre. Et toute cette belle Poësie n'est que pour dire qu'une seconde reflexion est souvent meilleure que la première.

Page 32. *Et arrive à Aigues ]* Ville sur la

SUR L'ODYSSÉE. Livre V. 63  
côte Orientale de l'Eubée, où Neptune  
avoit un magnifique Temple. On peut voir  
ce qui a été remarqué sur le XIII. Livre de  
l'Iliade tome 3. pag. 236.

Page 33. Elle ferma les chemins des airs  
à tous les vents, & leur commanda de s'ap-  
paiser ] Homere reconnoît ici que Minerve  
commande aux vents, c'est-à-dire, qu'il  
donne à cette Déesse le même pouvoir & la  
même autorité qu'à Jupiter même. Et c'est  
sur cela que Callimaque a fort bien dit dans  
son hymne sur les bains de Pallas, *Que Mi-  
nerve est la seule fille de Jupiter à qui ce Dieu  
ait donné ce grand privilege d'avoir le même  
pouvoir que lui.*

.... Ἐπι μὲν Ζεὺς τὸν θυγατέραν  
Δάκει Ἀθηναίᾳ πατρῷα πάντα Φέρονται.

Comme je l'ai déjà remarqué ailleurs.

Elle ne laissa en liberté que le seul Borée  
avec lequel elle brisa les flots ] Car c'est le  
vent le plus propre pour ramener le calme  
& pour applanir la mer irritée. C'est pour-  
quoi il l'a appelé plus haut αἰθερῶνις, qui ra-  
mene la serenité, quoiqu'il parle d'une vio-  
lente tempête. Mais il ne produit ce bon ef-  
fet que quand il regne seul, car avec les au-  
tres il est furieux & augmente l'orage.

Deux jours & deux nuits ce Prince fut  
baloté ] Le dix-huit & le dix-neuf.

Mais quand la belle Aurore eut amené le

*troisième jour* ] Qui étoit le vingt. La Déesse Calypso lui avoit prédit qu'il n'arriveroit que le vingtième jour.

*Telle qu'est la joie que des enfans sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie* ] Homere ne compare pas Ulyffe à ces enfans, la comparaison ne seroit pas juste ; car Ulyffe souffre, & les enfans ne souffrent point, mais il compare la joie d'Ulyffe de se voir échappé de tant de dangers à celle de ces enfans, qui voyent revenir leur pere à la vie, après qu'il a été si long-tems entre les bras de la mort. Et cette comparaison fait honneur & à Homere & à ces tems heroïques. Rien n'égaloit la joie que les enfans avoient de voir leur pere se tirer d'un si grand danger. Car alors les peres étoient regardés comme un précieux tresor dans la maison, & comme l'image même de la Divinité. Presentement pour rendre la joie d'Ulyffe plus sensible, il faudroit peut-être changer la comparaison & dire, *telle qu'est la joie d'un pere qui voit revenir de la mort son fils unique, &c.* Car aujourd'hui l'amour des enfans pour les peres est bien refroidie, au-lieu que celle des peres pour les enfans se maintient toujours. Je connois pourtant encore des enfans capables de sentir la force & la beauté de la comparaison d'Homere, & qui ne permettroient pas de la changer.

*Dont un Dieu l'avoit affligé* ] Car ils étoient persuadés que c'étoit toujours quelque Dieu irrité qui envoyoit les maladies.

Et Hippocrate lui-même a reconnu qu'il se trouve des maladies où il y a quelque chose de divin, *9<sup>o</sup> n.* La saine Theologie n'est pas contraire à ce sentiment.

Page 36. *Comme lorsqu'un polype s'est colé à une roche* ] Voici encore une comparaison qui n'est juste que par un endroit. Homere ne compare nullement Ulyffe à un polype, la comparaison seroit vicieuse & contraire, puisque c'est le polype qui arrache des parties du rocher, & que c'est le rocher qui emporte des morceaux des mains d'Ulyffe. Mais la comparaison n'est faite, comme les anciens Critiques en ont averti, que pour marquer la force avec laquelle Ulyffe empoigne ce rocher. Comme le polype s'attache si fortement à une roche, qu'il ne peut en être arraché sans emporter avec lui des parties de cette roche, ainsi Ulyffe empoigne si fortement son rocher, qu'il ne peut en être arraché qu'il n'y laisse une partie de ses mains. La cause de l'un & de l'autre c'est la force avec laquelle ils se tiennent tous deux à leur rocher. Ainsi la comparaison est très-juste & très-sensible.

Page 38. *Sont pour eux, si je l'ose dire, un objet respectable* ] L'expression est hardie, mais pourtant vraie. Dieu respecte en quelque façon la misere & l'affliction des gens de bien; car il ne les perd pas de vûe, & il les en délivre enfin. Quelqu'un a fort bien dit, *res est sacra miser. Un malheureux est une chose sacrée.*

Fait devant ce Prince une sorte de serenité & de calme ] Homere parle ainsi avec des termes mesurés, il fit la serenité devant lui, πρόσθε δὲ οἱ ποίησι γαλήνην, parce qu'il ne dépendoit pas du Dieu d'un fleuve de faire une bonnace entiere; il n'avoit ce pouvoir que dans son courant, qui étoit son district.

Ulyffe n'y est pas plutôt, que les genoux & les bras lui manquent ] Je ne saurois être ici du sentiment d'Eustathe, qui donne au texte une explication qui me paroît trop forcée. Il veut que dans ce vers, ὁ δὲ ἀπ' ἀμφω γούνατ' ἔκαμψε, χείρας τε σιβαράς. Ille autem ambo genua flexit, & manus robustas : Homere ait dit qu'Ulyffe après les violens efforts qu'il avoit faits en nageant si long-tems, se voyant à terre, se mit à remuer les jambes & les mains par une raison physique, de peur que s'il les laissoit en repos, la longue tension où ils avoient été ne leur fit perdre leur souplesse ordinaire & ne les rendit inutiles; il falloit par le mouvement y faire couler les esprits. Mais comment cela peut-il s'accorder avec l'état où étoit Ulyffe, enflé par tout le corps, & qui demeure sans voix, sans respiration & sans poulx? Assûrément qu'ici ἔκαμψε γούνατα καὶ χείρας, il plia les genoux & les mains, signifie qu'il laissa tomber ses bras & ses genoux, & qu'ils lui manquerent de lassitude. Eustathe ne se souvenoit pas que κάμψεν γόνυ, signifie souvent dans Homere se reposer après un long travail.

Page 41. Car la terre en étoit si couverte]  
La tempête qui venoit de cesser, les avoit  
abbatues.

Comme un homme qui habite dans une  
campagne écartée, &c. couvre la nuit un  
tison ] Cette comparaison est très-agreable  
& très-juste. Ulyffe, à qui il ne restoit qu'un  
souffle de vie, & qui s'en va presque éteint,  
est très-bien comparé à un tison qui ne con-  
serve que dans un bout un reste de feu. Com-  
me ce tison caché la nuit sous la cendre se  
ranime le lendemain & s'embrase, de même  
Ulyffe rechauffé pendant la nuit sous cette  
couverture de feuilles, se ranimera le len-  
demain. Nous voyons de même dans l'Ecrite-  
ture un homme comparé à une étincelle.  
Une mere qui n'a plus qu'un fils qu'on veut  
lui arracher pour le faire mourir, dit à Da-  
vid, & *querunt extinguere scintillam meam  
que relicta est.* 11. ROIS 14. 7.

Pour se conserver quelque semence de feu ]  
J'ai hasardé en notre langue la figure de l'o-  
riginal, *σπικρα πυρος*, la semence du feu. Elle  
me paroît heureuse. Ce tison, qui ne conser-  
ve qu'une étincelle de feu, ne conserve pas,  
à parler proprement, du feu, mais une se-  
mence de feu, parce qu'on allume du feu à  
la faveur de cette étincelle, qui est par-là  
comme une semence, à *scintilla una auge-  
tur ignis.* Ecclesiastic. 11. 34.

---

## Argument du Livre VI.

**M**Inerve va dans l'île des Pheaciens ,  
apparoît en songe à Nausicaa fille du  
Roi Alcinoüs , & lui ordonne d'aller laver  
ses robes dans le fleuve , parce que le jour de  
ses noces approche. Nausicaa obéit. Après  
qu'elle eut lavé ses robes , elle se divertit avec  
ses femmes. A ce bruit Ulysse se réveille , &  
adresse ses prieres à la Princesse , qui lui don-  
ne de la nourriture & des habits , & le mene  
dans le Palais de son pere.



# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE VI.

**P**ENDANT que le divin Ulysse, accablé de sommeil & de lassitude après tant de travaux, repose tranquillement, la Déesse Minerve va à l'île des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie, près des Cyclopes, hommes violens qui les maltraitoient & les pilloient, en abusant injustement de leur force. Le divin Nausithoüs, lassé de ces violences, les retira de ces lieux, où ils étoient exposés à tant de maux, & les mena dans l'île de

Scherie , loin des demeures des gens d'esprit , où il bâtit une ville qu'il environna de murailles ; éleva des temples aux Dieux , bâtit des maisons & fit un partage des terres.

Après que Nausithoüs , vaincu par la Parque , fut passé dans le séjour tenebreux , Alcinoüs son fils , instruit dans la justice par les Dieux mêmes , regna en sa place , & ce fut dans le Palais de ce Roi que Minerve se rendit pour ménager le retour d'Ulyffe. Elle entre dans un magnifique appartement où étoit couchée la fille d'Alcinoüs , la belle Nausicaa , parfaitement semblable aux Déesses , & par les qualités de l'esprit & par celles du corps. Dans la même chambre aux deux côtés de la porte couchoient deux de ses femmes , faites comme les Graces ; la porte étoit bien fermée sur elles.

La Déesse se glisse comme un vent léger sur le lit de Nausicaa, se place sur sa tête, & prenant la figure de la fille de Dymes, une des compagnes de la Princesse, qui étoit de même âge, & qu'elle aimoit tendrement, elle lui adressa ces paroles : Nausicaa, pourquoi êtes-vous si paresseuse & si négligente ? Vous laissez-là vos belles robes sans en prendre aucun soin ; cependant le jour de votre mariage approche où il faudra que vous preniez la plus belle, & que vous donniez les autres aux amis de votre époux, qui vous accompagneront le jour de vos noces. Voilà ce qui donne aux Princesses comme vous une grande réputation dans le monde, & ce qui fait la joie de leurs parens. Allons donc laver ces belles robes dès que l'Aurore aura amené le jour. Je vous accompagnerai

» & je vous aiderai à préparer tout  
 » ce qui est nécessaire pour cette  
 » grande fête ; car assurément vous  
 » ne ferez pas long-tems sans être  
 » mariée. Vous êtes recherchée par  
 » les principaux des Pheaciens qui  
 » sont de même nation que vous.  
 » Allez donc promptement trouver  
 » le Roi votre pere ; priez-le de  
 » vous donner des mulets & un  
 » char où vous mettrez les couver-  
 » tures , les manteaux , les robes ,  
 » & où vous monterez vous-même ;  
 » il est plus honnête que vous y al-  
 » liez ainsi , que d'y aller à pied ,  
 » car les lavoirs sont trop loin de la  
 » ville.

Après avoir ainsi parlé , la Déesse  
 se retire dans le haut Olympe , où  
 est le séjour immortel des Dieux ;  
 séjour toujours tranquille , que les  
 vents n'agitent jamais ; qui ne sent  
 jamais ni pluies ni frimats ni nei-  
 ges ; où une serenité sans nuages  
 regne

D'HOMERE. *Liv. VI. 73*  
regne toujours ; qu'une brillante  
clarté environne, & où les Dieux  
ont sans aucune interruption des  
plaisirs aussi immortels qu'eux-  
mêmes. C'est dans cet heureux  
sejour que la sage Minerve se re-  
tira.

Dans le moment la riante Au-  
rore vint éveiller la belle Nausi-  
caa. Cette Princesse admire en  
secret le songe qu'elle a eu , &  
elle sort de sa chambre pour aller  
en faire part à son pere & à sa  
mere. Elle traverse le Palais &  
trouve le Roi & la Reine dans  
leur appartement. La Reine étoit  
assise près de son feu au milieu de  
ses femmes , filant des laines de  
la plus belle pourpre , & le Roi  
sortoit pour aller trouver les Prin-  
ces de sa Cour , & se rendre avec  
eux à un Conseil que les Phea-  
ciens devoient tenir & où ils l'a-  
voient appelé. Nausicaa s'appro-

che du Roi , & lui dit : Ne vou-  
 lez-vous pas bien , mon pere ,  
 qu'on me prepare un de vos meil-  
 leurs chars , afin que je porte au  
 fleuve les robes & les habits qui  
 ont besoin d'être lavés. Il est de la  
 dignité d'un Prince comme vous  
 & de la bienséance, de paroître ,  
 tous les jours aux assemblées &  
 aux Conseils avec des habits pro-  
 pres. Vous avez cinq fils , deux  
 qui sont déjà mariés , & trois qui  
 sont encore dans la fleur de la pre-  
 miere jeunesse. Ils aiment tous à  
 avoir tous les jours des habits lui-  
 sans de propreté pour paroître aux  
 danses & aux divertissemens , &  
 vous savez que ce soin-là me re-  
 garde.

Elle parla ainsi. La pudeur ne  
 lui permit pas de dire un seul mot  
 de ses noces. Le Prince qui pé-  
 nétrait les sentimens de son cœur,  
 lui répondit : Je ne vous refuserai,

ma chere fille , ni ce char , ni autre chose que vous puissiez me demander ; allez , mes gens vous prépareront un char bien couvert.

En même tems il donna l'ordre , qui fut aussi-tôt exécuté. On tire le char de la remise & on y attelle les mulets. Nausicaa fait apporter de son appartement une grande quantité de robes & d'habits précieux , & on les met dans le char. La Reine sa mere a soin d'y faire mettre dans une belle corbeille tout ce qui est nécessaire pour le dîner avec une outre d'excellent vin ; & elle donne une phiole d'or remplie d'essence , afin que la Princesse & ses femmes eussent de quoi se parfumer après le bain. Tout étant prêt , Nausicaa monte sur le char avec ses femmes , prend les rênes & pousse les mulets , qui remplissent l'air de leurs hennissemens.

Dès qu'elle fut arrivée au fleuve, où étoient les lavoirs, toujours pleins d'une eau plus claire que le cristal, les Nymphes détellerent les mulets & les lâcherent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve étoient revêtus, & tirant les habits du char, elles les porterent à brassées dans l'eau, & se mirent à les laver & à les nétoyer avec une sorte d'émulation, & se défiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavés, ces Nymphes les étendirent sur le rivage de la mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles se baignerent & se parfumerent, & en attendant que le soleil eût seché leurs habits, elles se mirent à table pour dîner. Le repas fini, elles quittent toutes leur voile, & commencent à jouer toutes ensemble à la paume, Nausicaa se met ensuite

à chanter. Telle qu'on voit Diane parcourir les sommets des montagnes du vaste Taigette ou du sombre Erymanthe, & se divertir à chasser le sanglier ou le cerf, suivie de ses Nymphes filles de Jupiter, qui habitent toujours les campagnes; la joie remplit le cœur de Latone, car quoique sa fille soit au milieu de tant de Nymphes, toutes d'une beauté parfaite & d'une taille divine, elle les surpasse toutes en beauté, en majesté & en belle taille, & on la reconnoît aisément pour leur Reine; telle Nausicaa paroît au-dessus de toutes ses femmes.

Quand elle fut en état de s'en retourner au Palais de son pere, & qu'elle se préparoit à faire atteler les mulets, après avoir plié les robes, alors Minerve songea à faire qu'Ulysse se réveillât & qu'il vît la Princesse, afin qu'elle

le menât à la ville des Pheaciens. Nauficaa prenant donc une balle, voulut la pousser à une de ses femmes, mais elle la manqua & la balle alla tomber dans le fleuve ; en même tems elles jettent toutes de grands cris ; Ulyffe s'éveilla à ce bruit, & se mettant en son

» séant, il dit en lui-même : En quel  
 » pays suis-je venu ? ceux qui l'ha-  
 » bitent sont-ce des hommes sauva-  
 » ges, cruels & injustes, ou des  
 » hommes touchés des Dieux, &  
 » qui respectent l'hospitalité ? Des  
 » voix de jeunes filles viennent de  
 » frapper mes oreilles ; sont-ce des  
 » Nymphes des montagnes, des  
 » fleuves, ou des étangs ? ou se-  
 » roient-ce des hommes que j'aurois  
 » entendus ? Il faut que je le voie &  
 » que je m'éclaircisse.

En même tems il se glisse dans le plus épais du buisson, & rompant des branches pour couvrir

D' H O M E R E. *Liv. VI.* 79  
sa nudité sous les feuilles , il sort  
de son fort comme un lion , qui  
se confiant en sa force , après avoir  
souffert les vents & la pluie court  
les montagnes ; le feu sort de ses  
yeux , & il cherche à se jeter sur  
un troupeau de bœufs ou de mou-  
tons , ou à déchirer quelque cerf ;  
la faim qui le presse est si forte ,  
qu'il ne balance point à s'enfermer  
même dans la bergerie pour se  
rassasier. Tel Ulysse sort pour abor-  
der ces jeunes Nymphes quoique  
nud ; car il est forcé par la néces-  
sité.

Dès qu'il se montre défiguré  
comme il est par l'écume de la  
mer , il leur paroît si épouvanta-  
ble , qu'elles prennent toutes la  
suite pour aller se cacher , l'une  
d'un côté , l'autre d'un autre , der-  
rière des rochers dont le rivage est  
bordé. La seule fille d'Alcinous  
attend sans s'étonner , car la Déef-

se Minerve bannit de son ame la frayeur , & lui inspira la fermeté & le courage. Elle demeure donc fans s'ébranler , & Ulyffe délibéra en son cœur s'il iroit embrasser les genoux de cette belle Nymphe , ou s'il se contenteroit de lui adresser la parole de loin , & de la prier dans les termes les plus touchans de lui donner des habits & de lui enseigner la ville la plus prochaine.

Après avoir combattu quelque tems , il crut qu'il étoit mieux de lui adresser ses prieres fans l'approcher , de peur que s'il alloit embrasser ses genoux , la Nymphe , prenant cela pour un manque de respect , n'en fût offensée. Choisissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de  
 » la fléchir , il dit : Grande Princess  
 » se , vous voyez à vos genoux un  
 » suppliant ; vous êtes une Déesse ,

ou une mortelle. Si vous êtes une  
des Déesſes qui habitent l'Olym-  
pe , je ne doute pas que vous ne  
ſoyez Diane fille du grand Jupiter,  
vous avez ſa beauté , ſa majeſté ,  
ſes charmes ; & ſi vous êtes une  
des mortelles qui habitent ſur la  
terre , heureux votre pere & vo-  
tre mere , heureux vos freres !  
Quelle ſource continuelle de plai-  
ſirs pour eux de voir tous les jours  
une jeune perſonne ſi admirable  
faire l'ornement des fêtes ! Mais  
mille fois plus heureux encore  
celui qui après vous avoir com-  
blée de preſens , préféré à tous  
ſes rivaux , aura l'avantage de  
vous mener dans ſon Palais. Car  
je n'ai jamais vû un objet ſi ſur-  
prenant ; j'en ſuis frappé d'éton-  
nement & d'admiration. Je crois  
voir encore cette belle tige de  
palmier que je vis à Delos près de  
l'autel d'Apollon , & qui s'étoit

« élevée tout d'un coup du fond de  
« la terre. Car dans un malheureux  
« voyage, qui a été pour moi une  
« source de douleurs, je passai au-  
« trefois dans cette île suivi d'une  
« nombreuse armée que je com-  
« mandois. En voyant cette belle ti-  
« ge, je fus d'abord interdit &  
« étonné, car jamais la terre n'en-  
« fanta un arbre si admirable. L'é-  
« tonnement & l'admiration que me  
« cause votre vue ne sont pas moins  
« grands. La crainte seule m'a em-  
« pêché de vous approcher pour  
« embrasser vos genoux; vous voyez  
« un homme accablé de douleur &  
« de tristesse; hier j'échappai des  
« dangers de la mer, après avoir été  
« vingt jours entiers le jouet des  
« flots & des tempêtes, en reve-  
« nant de l'île d'Ogygie; un Dieu  
« m'a jetté sur ce rivage, peut-être  
« pour me livrer à de nouveaux mal-  
« heurs, car je n'ose pas me flatter

que les Dieux soient las de me  
 persécuter ; ils me donneront en-  
 core des marques de leur haine.  
 Mais , grande Princesse , ayez  
 pitié de moi. Après tant de travaux  
 vous êtes la première dont j'im-  
 ploie l'assistance ; je n'ai rencon-  
 tré personne avant vous dans ces  
 lieux. Enseignez-moi le chemin  
 de la ville , & donnez-moi quel-  
 que méchant haillon pour me cou-  
 vrir , s'il vous reste quelque enve-  
 loppe de vos paquets. Ainsi les  
 Dieux vous accordent tout ce que  
 vous pouvez desirer ; qu'ils vous  
 donnent un mari digne de vous &  
 une maison florissante , & qu'ils y  
 répandent une union que rien ne  
 puisse jamais troubler. Car le plus  
 grand présent que les Dieux puis-  
 sent faire à un mari & à une fem-  
 me , c'est l'union. C'est elle qui  
 fait le désespoir de leurs ennemis,  
 la joie de ceux qui les aiment , &

» qui est pour eux un tresor de gloi-  
 » re & de réputation.

La belle Nausicaa lui répondit :

» Etranger , toutes vos manieres &  
 » la sagesse que vous faites paroître  
 » dans vos discours , font assez voir  
 » que vous n'êtes pas d'une naissan-  
 » ce obscure. Jupiter distribue les  
 » biens aux bons & aux méchans ,  
 » comme il plaît à sa providence. Il  
 » vous a donné les maux en partage,  
 » c'est à vous de les supporter. Pre-  
 » sentement donc que vous êtes ve-  
 » nu dans notre île , vous ne man-  
 » querez ni d'habits ni d'aucun se-  
 » cours qu'un étranger , qui vient  
 » de si loin , doit attendre de ceux  
 » chez qui il aborde. Je vous en-  
 » seignerai notre ville & le nom des  
 » peuples qui l'habitent. Vous êtes  
 » dans l'île des Pheaciens , & je suis  
 » la fille du grand Alcinoüs qui re-  
 » gne sur ces peuples.

Elle dit , & adressant la parole à

les femmes , elle leur crie : Arrê-  
tez , où suiez-vous pour avoir vû  
un seul homme ? pensez-vous que  
ce soit quelque ennemi ? Ne sa-  
vez-vous pas que tout homme qui  
oseroit aborder à l'île des Phea-  
ciens pour y porter la guerre , ne  
seroit pas long-tems en vie , car  
nous sommes aimés des Dieux ,  
& nous habitons au bout de la  
mer séparés de tout commerce.  
Celui que vous voyez est un hom-  
me persécuté par une cruelle des-  
tinée , & que la tempête a jetté  
sur ces bords. Il faut en avoir soin ,  
car tous les étrangers & tous les  
pauvres viennent de Jupiter ; le  
peu qu'on leur donne leur fait  
beaucoup de bien , & ils en ont  
de la reconnoissance ; donnez-lui  
donc à manger , & baignez-le  
dans le fleuve à l'abri des vents.

A ces mots les femmes s'arrê-  
tent & obéissent ; elles menent

Ulyffe dans un lieu couvert, comme la Princesse l'avoit ordonné, mettent près de lui le linge, la tunique & les autres habits dont il avoit besoin; lui donnent la phiole d'or où il restoit encore assez d'essence, & le pressent de se baigner dans le fleuve.

Alors Ulyffe prenant la parole,  
 » leur dit : Belles Nymphes, éloig-  
 » nez-vous un peu, je vous prie,  
 » afin que je nettoie moi-même tou-  
 » te l'écume & l'ordure de la mari-  
 » ne dont je suis couvert, & que je  
 » me parfume avec cette essence;  
 » il y a long-tems qu'un pareil ra-  
 » fraîchissement n'a approché de  
 » mon corps. Mais je n'oserois me  
 » baigner en votre présence, la pu-  
 » deur & le respect me défendent de  
 » paroître devant vous dans un état  
 » si indécent. En même tems les  
 Nymphes s'éloignent, & vont  
 rendre compte à Nausicaa de ce

qui les obligeoit de se retirer.

Cependant Ulyffe se jette dans le fleuve , nettoie l'écume qui étoit restée sur son corps , effuie sa tête & ses cheveux , & se parfume ; il met ensuite les habits magnifiques que la Princesse lui avoit fait donner. Alors la fille du grand Jupiter , la sage Minerve , le fait paroître d'une taille plus grande & plus majestueuse , donne de nouvelles graces à ses beaux cheveux , qui semblables à la fleur d'hyacinthe & tombant par gros anneaux ombrageoient ses épaules. Comme un habile ouvrier , à qui Vulcain & Minerve ont montré tous les secrets de son art , mêle l'or à un ouvrage d'argent , pour faire un chef-d'œuvre ; ainsi Minerve répand sur toute la personne d'Ulyffe la beauté , la noblesse & la majesté. Ce heros se retirant un peu , va s'asseoir un moment sur

le rivage de la mer ; il étoit tout brillant de beauté & de graces. La Princesse ne peut se lasser de l'admirer , & s'adressant à ses femmes , elle leur dit : Assûrément ce n'est point contre l'ordre de tous les Dieux que cet étranger est abordé dans cette île , dont le bonheur égale la félicité qui regne dans le ciel. D'abord il m'a voit paru un homme vil & méprisable , & presentement je vois qu'il ressemble aux Immortels qui habitent le haut Olympe. Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût fait comme lui ; qu'il voulût s'établir dans cette île & qu'il s'y trouvât heureux ! mais donnez-lui vite à manger , afin qu'il rétablisse ses forces.

Elles obéissent aussi-tôt , & elles servent une table à Ulysse , qui n'avoit pas mangé depuis longtems , & qui avoit grand besoin de prendre de la nourriture..

D'HOMERE. *Liv. VI.* 89

Cependant la belle Nausicaa pense à ce qu'elle doit faire pour son retour : elle attelle son char , met dedans les paquets & y monte. Ensuite s'adressant à Ulysse , elle lui parle en ces termes pour l'obliger de partir : Levez-vous , étranger , lui dit-elle , partons , afin que je vous mene dans le Palais de mon pere , où je m'assûre que les principaux des Pheaciens vous viendront rendre leurs respects. Voici la conduite que vous devez tenir , car vous êtes un homme sage. Pendant que nous serons encore loin de la ville , & que nous traverserons les campagnes , vous n'avez qu'à suivre doucement mon char avec mes femmes , je vous montrerai le chemin. La ville n'est pas fort éloignée ; elle est ceinte d'une haute muraille , & à chacun de ses deux bouts elle a un bon port , dont

» l'entrée est étroite & difficile , ce  
» qui en fait la sûreté. L'un & l'au-  
» tre sont si commodes , que tous  
» les vaisseaux y sont à l'abri de tous  
» les vents : entre les deux ports il  
» y a un beau temple de Neptune, &  
» autour du temple une grande pla-  
» ce qui leur est commune , toute  
» bâtie de belles pierres , & où l'on  
» prépare l'armement des vaisseaux,  
» les cordages , les mâts , les voi-  
» les , les rames. Car les Pheaciens  
» ne manient ni le carquois ni la fle-  
» che ; ils ne connoissent que les  
» cordages , les mâts , les vaisseaux  
» qui font tout leur plaisir , & sur  
» lesquels ils courent les mers les  
» plus éloignées. Quand nous ap-  
» procherons des murailles , alors  
» il faut nous séparer , car je crains  
» la langue des Pheaciens , il y en  
» a beaucoup d'insolens & de me-  
» disans parmi ce peuple ; je crain-  
» drois qu'on ne glosât sur ma con-

duite, si l'on me voyoit avec vous. <sup>ce</sup>  
 Car quelqu'un qui me rencontre- <sup>ce</sup>  
 roit, ne manqueroit pas de dire : <sup>ce</sup>  
*Qui est cet étranger si beau & si* <sup>ce</sup>  
*bien fait qui suit Nausicaa ? où l'a-* <sup>ce</sup>  
*t-elle trouvé ? Est-ce un mari qu'elle* <sup>ce</sup>  
*amene ? est-ce quelque voyageur, qui* <sup>ce</sup>  
*venant d'un pays éloigné, car nous* <sup>ce</sup>  
*n'avons point de voisins, & étant* <sup>ce</sup>  
*abordé dans notre île se soit égaré &* <sup>ce</sup>  
*qu'elle ait recueilli ? ou plutôt est-ce* <sup>ce</sup>  
*quelqu'un des Dieux qui à sa priere* <sup>ce</sup>  
*soit descendu du ciel & qu'elle préten-* <sup>ce</sup>  
*de retenir toujours ? Elle a très-bien* <sup>ce</sup>  
*fait d'aller d'elle-même donner la* <sup>ce</sup>  
*main à un étranger. Car il est aisé* <sup>ce</sup>  
*de voir qu'elle méprise sa nation, &* <sup>ce</sup>  
*qu'elle rebute les Pheaciens dont les* <sup>ce</sup>  
*principaux la recherchent en maria-* <sup>ce</sup>  
*ge. Voilà ce que l'on ne manque-* <sup>ce</sup>  
*roit pas de dire, & ce seroit une* <sup>ce</sup>  
*tache à ma réputation ; car moi-* <sup>ce</sup>  
*même je ne pardonnerois pas à* <sup>ce</sup>  
*une autre fille qui en useroit ainsi,* <sup>ce</sup>

» & qui sans la permission de son  
» pere & de sa mere paroîtroit avec  
» un homme avant que d'être ma-  
» riée à la face des autels. C'est pour-  
» quoi , genereux étranger , pen-  
» sez bien à ce que je vais vous di-  
» re , afin que vous puissiez obtenir  
» promptement de mon pere tout  
» ce qui est nécessaire pour votre  
» départ. Nous allons trouver sur  
» notre chemin un bois de peu-  
» pliers , qui est consacré à Miner-  
» ve ; il est arrosé d'une fontaine &  
» environné d'une belle prairie.  
» C'est-là que mon pere a un grand  
» parc & de beaux jardins , qui ne  
» sont éloignés de la ville que de la  
» portée de la voix. Vous vous ar-  
» rêterez là , & vous y attendrez  
» autant de tems qu'il nous en faut  
» pour arriver au Palais. Quand vous  
» jugerez que nous pourrons y être  
» arrivées , vous nous suivrez , &  
» en entrant dans la ville vous de-

manderez le Palais d'Alcinoüs. Il est assez connu, & il n'y a pas un enfant qui ne vous l'enseigne, car dans toute la ville, il n'y a point de Palais comme celui du heros Alcinoüs. Quand vous aurez passé la cour, & que vous aurez gagné l'escalier, traversez les appartemens sans vous arrêter jusqu'à ce que vous soyez arrivé auprès de la Reine ma mere. Vous la trouverez auprès de son foyer, qui à la clarté de ses brasiers & appuyée contre une colonne, filera des laines de pourpre d'une beauté merveilleuse; les femmes seront auprès d'elle attentives à leur ouvrage. Mon pere est dans la même chambre, & vous le trouverez assis à table comme un Dieu. Ne vous arrêtez point à lui, mais allez embrasser les genoux de ma mere, afin que vous obteniez promptement les secours nécessaires pour

vous en retourner. Car si elle vous reçoit favorablement , vous pourrez esperer de revoir vos amis & votre patrie.

En finissant ces mots elle pouffe ses mulets , qui s'éloignent des bords du fleuve. Mais elle menage sa marche , de maniere que ses femmes & Ulyffe , qui étoient à pied pussent suivre sans se fatiguer. Comme le soleil alloit se coucher ils arrivent au bois de peupliers qui étoit consacré à Minerve. Ulyffe s'y arrêta , & adressa cette priere à la fille du grand Jupiter :

» Invincible fille du Dieu qui porte  
 » l'égide , vous avez refusé de m'é-  
 » couter lorsque je vous ai invoquée  
 » dans les dangers auxquels le cou-  
 » roux de Neptune m'a exposé. Mais  
 » écoutez-moi aujourd'hui , faites  
 » que je sois bien reçu des Phea-  
 » ciens , & qu'ils ayent pitié de l'é-  
 » tat où je suis réduit.

D'HOMERE. *Liv. VI.* 95

Minerve exauça sa priere, mais elle ne lui apparut point, car elle craignoit son oncle Neptune, qui étoit toujours irrité contre le divin Ulysse avant son retour à Ithaque.





## REMARQUES

SUR

## L'ODYSSÉE D'HOMERE.

## LIVRE VI.

Page 69. **A** *L'île des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie* ] Homere nous apprend ici que les peuples qui habitoient l'île des Pheaciens, appelée aussi *Scherie*, qui est la même que Corcyre, Corfou, y étoient allés de la Sicile, où ils habitoient les plaines de Camarine qu'arrose le fleuve Hipparis, d'où cette ville de Camarine avoit été appelée *Hyperie*. Car il y a bien de l'affinité entre *Hyperie* & *Hipparis* ou *Hyparis*. Or cette migration étoit recente, puisqu'elle ne fut faite que par Nausithoüs pere d'Alcinoüs, qui regnoit quand Ulysse arriva dans cette île.

*Et les mena dans l'île de Scherie* ] L'Histoire nous apprend une infinité d'exemples de peuples, qui quittoient leurs pays pour aller chercher d'autres terres. *Scherie* étoit l'ancien nom de Corcyre ou Corfou, île qui est vis-à-vis du continent d'Epire. Et les Phe-niciens lui avoient donné ce nom du mot *schara*,

*Ichara*, qui signifie lieu de commerce ou de négoce. Car, comme Homere nous l'a déjà dit, les Corcyriens ne s'appliquoient qu'à la marine, & à l'exemple des Pheniciens ils alloient au loin pour le commerce. *Boch. Chanaan*, liv. 1. chap. 23.

Page 70. *Loïn des demeures des gens d'esprit* ] C'est ce que signifie ici *μακρὰ ἀνδρῶν αἰλῶ φησίων*, loin des hommes ingénieux, inventifs, qui trouvent dans leur esprit de grandes ressources. Et Homere n'ajoute pas cela en vain; il prépare déjà son lecteur à la simplicité & à la crédulité des Pheaciens; & par-là il fonde à leur égard la vraisemblance des contes incroyables qu'Ulysse leur va faire dans les Livres suivans, comme je l'expliquerai sur le ix. Liv. Je fais bon gré à Homere d'avoir marqué cette particularité, pour faire voir à tout Lecteur sage, d'un côté, que la vie molle & effeminée que menotent les Pheaciens, ôte l'esprit, & de l'autre que c'est une marque de petitesse & de foiblesse d'esprit, de n'écouter & de n'aimer que ces contes fabuleux & incroyables.

*Et fit un partage des terres* ] Comme cela se pratiquoit dans tous ces nouveaux établissemens. L'Histoire sainte & l'Histoire profane en fournissent assez d'exemples.

*Dans la même chambre, aux deux côtés de la porte, couchoient deux de ses femmes* ] Elles étoient comme ses gardes, & cette coutume est remarquable, car il paroît que

les Princesses & les filles de personnes considérables faisoient coucher dans leur chambre près de la porte, des femmes pour les garder.

Page 71. *Qui étoit de même âge & qu'elle aimoit tendrement* ] Voila pourquoi l'idée de cette chere compagne devoit plutôt revenir dans l'esprit de Nausicaa que celle d'une autre.

*Et que vous donniez les autres aux amis de votre époux, qui vous accompagneront le jour de vos nocés* ] Voici une coutume remarquable, les Pheniciens pouvoient l'avoir portée à Corcyre; car nous voyons quelque chose de fort approchant qui se pratiquoit parmi les Israélites, & nous en voyons des vestiges dans l'Histoire même de ces tems-là. Samson, contemporain d'Ulyffe, ayant épousé une fille des Philistins, donna à trente de ses amis, pour cette fête, trente manteaux & trente tuniques, après les leur avoir fait gagner par l'explication d'une Enigme. De cette coutume viennent encore les livrées que la mariée donne à ses amis & aux amis du marié.

Jug. 14.

*Allons donc laver ces belles robes* ] Dans mes Remarques & dans ma Préface sur l'Iliade j'ai assez parlé des mœurs de ces tems héroïques où les plus grands Princes & les plus grandes Princesses faisoient eux-mêmes ce que les personnes les plus mediocres font faire aujourd'hui par des valets & des ser-

vantes. C'est selon cette coutume, reste précieux de l'âge d'or, & que nous voyons si bien pratiquée dans l'Écriture sainte, que Nausicaa va elle-même laver ses robes avec ses amies & ses femmes. J'ai oui dire qu'encore aujourd'hui dans quelque Province du Royaume les filles de condition assistent elles-mêmes à ces fonctions du ménage, & qu'elles se font une espèce de fête de ces jours-là. Nous serions bienheureux de conserver encore dans leur entier des mœurs si simples & si sages, & avec lesquelles on ne ruinerait point sa maison.

Page 72. *Où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes* ] Minerve fait porter au lavoir toute la garde-robe de la Princesse & celle du Roi & des Princes ses enfans, afin qu'il s'y trouve de quoi couvrir la nudité d'Ulysse quand on l'aura découvert. Eustathe fait remarquer encore ici une simplicité, une modestie & une propreté de ces tems-là, toutes ces robes sont sans or & peuvent toutes être lavées.

Page 73. *La Reine étoit assise près de son feu au milieu de ses femmes, filant des laines de la plus belle pourpre* ] Voici une Reine qui dès le point du jour est à filer auprès de son feu au milieu de ses femmes, *De nocte surrexit, & digiti ejus apprehenderant fusum.* Cela est bien aussi éloigné de nos mœurs que d'aller laver des robes. Cependant cette Reine si laborieuse vivoit au milieu d'un peuple mou & effeminé, qui n'aimoit que les

plaisirs. Ces mauvais exemples ne l'avoient pas entraînée.

Page 74. *Ne voulez-vous pas bien, mon pere, qu'on me prépare un de vos meilleurs chars* ] Le Grec dit, *αίγιον ὑψηλὸν εὐκυκλον*. Le Critique dont j'ai déjà si souvent parlé, & qui veut à toute force trouver du ridicule dans Homere, qu'il n'a jamais entendu, pour se moquer de tout cet endroit, écrit avec cette finesse d'esprit qui lui étoit naturelle ; *Le sixième Livre de l'Odyssée où la Princesse Nausicaa, fille du Roi Alcinoüs, va laver la lessive, est délicieux d'un bout à l'autre, &c. Elle prie son pere de lui prêter ses mules & son chariot haut & rond pour s'en aller à la riviere. Il n'a pas vû que le ridicule qu'il donne ne vient que de lui, c'est-à-dire, de cette traduction plate, son chariot haut & rond, au-lieu des termes nobles & harmonieux dont le Poëte s'est servi. Nausicaa dit une chose très-sensée ; elle demande un char fort exhaussé, ὑψηλὸν, parce qu'elle a beaucoup de hardes à porter. C'étoit un char à deux étages, comme il l'explique dans la suite. Et εὐκυκλον ne signifie pas rond, mais garni de bonnes roues, εὐτροχον, comme Didyme l'a expliqué. Voilà comme ces grands Critiques montrent par-tout leur grande science & leur bon sens.*

*Pour paroître aux danses* ] Car les jeux, les danses & tous les plaisirs, étoient l'unique occupation des Pheaciens, comme nous le verrons dans la suite.

Et vous savez que ce soin-là me regarde ]  
C'étoit à la fille aînée de la maison d'avoir  
soin de toute cette sorte de menage.

Le Prince qui penetroit les sentimens de  
son cœur ] Le Grec dit , le Prince qui savoit  
tout. Peut-être que Minerve l'avoit averti de  
ce qu'elle venoit de faire. Ou peut-être que  
le seul empressement de Nausicaa lui fit soup-  
çonner ce qu'elle avoit dans l'esprit.

Page 75. Nausicaa monte sur le char avec  
ses femmes ] Plusieurs anciens Peintres a-  
voient peint ce sujet. Pausanias dans son 5.  
liv. qui est le premier des Eliaques , parle  
d'un tableau où l'on voyoit *παρθένος ἐπὶ ἡμιόνων* , *τὴν ἰδρὸν ἔχουσαν ἡγίας* , *τὴν δὲ ἰσχυρομένην*  
*κάλυμμα ἐπὶ τῆ κεφαλῇ* , *Ναυσικᾶν τε νομιζουσιν*  
*εἶναι τὴν Ἀλκίνοῦ καὶ τὴν Διοσίπυραν* , *ἐλαυνούσας*  
*ἐπὶ τοῖς πλοιοῖς*. Des Nymphes sur un char traî-  
né par des mulets , dont l'une tient les rênes ,  
& l'autre a la tête couverte d'un voile. On  
croit que c'est Nausicaa fille d'Alcinoüs , &  
une de ses femmes , qui vont au lavoir. *Ἐπὶ*  
*ἡμιόνων* ne signifie pas sur des mulets , mais  
sur un char traîné par des mulets , comme  
l'Interprete Latin l'a fort bien vû. Voici un  
passage de Plîne qui sert à expliquer celui  
de Pausanias. Il dit , liv. 35. chap. 10. que  
Protogene avoit peint dans le temple de Mi-  
nerve à Athenes *Hemionida* , *quam quidam*  
*Nausicaam vocant*. Ce que Pausanias dit ,  
*παρθένος ἐπὶ ἡμιόνων* , on voit manifestement  
que Plîne l'explique par *Hemionida* , avec  
cette différence que Plîne en fait un singu-

lier. Ce qui étoit apparemment le terme de l'art. Mais l'un & l'autre doivent être expliqués par cet endroit d'Homere.

Page 76. *Les porterent à brassées dans l'eau* ] C'est ainsi à mon avis qu'il faut expliquer ce vers, *καὶ ἰσφόρειον μέλαν ὕδωρ*, car c'est pour *φόρειον ἰσ μέλαν ὕδωρ*, & non pas *ἔ infundebant nigram aquam*, & elles portoient l'eau dans les lavoirs, ce qui me paroît ridicule; ces lavoirs étoient toujours remplis d'eau, comme Homere vient de nous le dire, *ἰπηλαῖοι*, qu'Hesychius a fort bien expliqué, *ἀδελφικῶς*, qui ne tarissent jamais. Au reste Plutarque dans son premier livre des *propos de table* fait proposer cette question, pourquoi Nausicaa lave ses robes plutôt dans la riviere que dans la mer, qui étoit si proche, & dont l'eau étant plus chaude & plus claire que celle de la riviere, paroissoit plus propre à bien laver & bien nettoyer. Le Grammairien Théon répond par une solution d'Aristote, qui dit dans ses problèmes que c'est parce que l'eau de la riviere étant plus déliée, plus legere & plus pure que celle de la mer, qui est grossiere, terrestre & salée, penetre plus facilement, & par conséquent nettoie mieux & emporte mieux la saleté & les taches. Themistocle, philosophe Stoicien, combat cette raison, en faisant voir au contraire que l'eau de la mer étant plus grossiere & plus terrestre que l'eau de la riviere, est plus propre à laver, ce qu'il confirme par la pratique ordinaire; car pour communiquer à l'eau de riviere cette vertu deterfive,

on met des poudres ou des cendres dans la lessive. Il faut donc chercher quelque autre raison ; & la véritable raison , qu'il donne , est que l'eau de la mer est onctueuse & grasse , & que ce qui est gras tache plutôt qu'il ne nettoie ; au-lieu que l'eau de riviere étant subtile & penetrante , elle s'insinue dans les moindres petits pores , les ouvre , les débouche , & en fait sortir toute la saleté.

*Et se mirent à les laver ]* Le Grec dit , & *les foulèrent*. C'est-à-dire qu'en ces tems-là on lavoit les hardes en foulant , & non pas en battant comme on fait aujourd'hui.

*Elles quittent toutes leur voile , & commencent à jouer toutes ensemble à la paume ]* Eustathe croit que c'est le jeu appelé *ιστινδα* & *φινος* , où l'on ne cherchoit qu'à se surprendre ; car on faisoit semblant de jeter la balle à un des joueurs , & on la jettoit à un autre , qui ne s'y attendoit pas. Sophocle avoit fait une tragedie sur ce sujet d'Homere qu'il appelloit *Παντοειας* , & où il representoit Nauficæa jouant à ce jeu. Cette piece réussit fort. Je voudrois bien que le tems nous l'eût conservée , afin que nous vissions ce que l'art pouvoit tirer d'un tel sujet. Au reste ce jeu de la paume , tel qu'Homere le décrit ici , étoit fort ordinaire même aux femmes. Suidas écrit qu'une femme nommée Larisse tomba dans le Penée en jouant à ce jeu-là.

Page 77. *En majesté & en belle taille ]* Le Grec dit qu'elle avoit au-dessus d'elles , *αίψα*

*ὄδὲ μέτωπον*, c'est-à-dire les épaules en haut, comme l'Écriture dit de Saül, *ab humero & sursùm eminebat super omnem populum.* 1. Rois 9. 2. Car c'est cette grande taille qui fait la majesté, & c'est pourquoi les peuples d'Orient la recherchoient sur-tout pour leurs Rois.

Page 78. *En quel pays suis-je venu ? ceux qui l'habitent sont-ce des hommes sauvages, cruels & injustes* ] C'est la même reflexion que fit Abraham quand il arriva à Gerare, *cogitavi mecum dicens, forsitan non est timor Domini in loco isto.* Genes. 20. 11. Car dans les lieux où la crainte de Dieu n'est point, là regnent tous les vices, & il ne faut attendre rien de bon de ses habitans, comme Grotius l'a remarqué.

Page 79. *Pour couvrir sa nudité sous les feuilles* ] C'est ainsi que nos premiers parens après que leurs yeux furent ouverts, se couvrirent de feuilles pour cacher leur nudité, *Et aperti sunt oculi amborum, cùmque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficus, & fecerunt sibi perizomata.* Genes. 3. 7. C'est une remarque de Grotius, qui ajoute que cette honte fut le premier effet du péché, & qu'Aristote même a reconnu que ce n'est pas la passion de l'homme de bien, de l'innocent, mais de celui qui se sent coupable. *Οὐδὲ γὰρ ἔπιεικούς ἐστιν ἡ αἰσχυνή, ἕπειρ γίνεται ἐπὶ τοῖς φαύλοις*, La honte, dit-il, n'est pas de l'homme de bien, puisqu'elle survient après de mauvaises actions. Liv. 4. des Morales à Nicom. chap. 9.

*Il sort de son fort comme un lion qui se confiant en sa force*] On veut qu'Homere tire cette comparaison, non de la disposition où étoit Ulyssé, ou de l'action qu'il faisoit en se montrant, mais de l'impression qu'il fit sur ces jeunes personnes, qui en le voyant, furent épouvantées comme si elles avoient vû un lion. Mais je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, & je crois qu'Homere peut aussi avoir égard à la disposition où Ulyssé se trouvoit; il entend de loin le bruit de plusieurs personnes, il ne sait s'il n'y a pas des hommes avec ces femmes dont la voix l'a frappé, & si ce sont des gens ferores ou des gens pieux; il est nud & sans armes; en cet état il a besoin de s'armer de résolution. Ainsi de ce côté-là il peut fort bien être comparé à un lion que la nécessité presse de s'exposer à tout pour se rassasier, & la comparaison est fort naturelle & fort juste. Cependant pour la rendre ridicule, voici comme l'Auteur du Parallele a jugé à propos de la rendre: *Ulyssé s'en vint tout nud à elles, comme un lion de montagne, qui se fiant sur ses forces, s'approche des bœufs & des cerfs sauvages.* Avec un si heureux talent de rendre plate-ment & grossièrement les choses, qu'est-ce qu'on ne pourra pas flétrir?

*Tel Ulyssé sort pour aborder ces jeunes Nymphes*] Le Peintre Polygnotus avoit peint ce sujet dans une des chambres de la citadelle d'Athenes. Pausanias dans ses Attiques, *ἔγραψε δὲ καὶ πρὸς τῷ ποταμῷ ταῖς ὁμοῖ Νηυσικίαι ἀλυτούσας ἰφιστάμενοι Ὀδυσσεύα;* &c. Ce que l'In-

terprete Latin a fort mal traduit. *Addidit Ulyssiem Nauficæ & lavantibus cum ea vestem puellis assistentem.* Le mot *ἰσιστάμενος* ne signifie pas ici *assistant*, mais *s'approchant & abordant*.

*La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'étonner, car la Déesse Minerve bannit de son ame la frayeur* ] Comme une certaine timidité sied bien aux femmes, qui ne doivent pas être trop hardies, & qu'il pourroit y avoir quelque chose contre la bienséance dans cette audace de Nauficæ, qui ne s'enfuit pas avec ses femmes en voyant approcher un homme nud, Homere a soin d'avertir que la Déesse Minerve bannit de son cœur la crainte. C'est pour dire que ce fut par une reflexion pleine de sagesse, qu'elle demeura,

Page 80. *Choissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de le fléchir, il dit* ] Je ne crois pas qu'il y ait nulle part un discours de suppliant plus rempli d'insinuation, de douceur & de force que ce discours d'Ulyffe.

Page 81. *Vous avez sa beauté, sa majesté, ses charmes* ] Il parle, soit qu'il eût vü Diane elle-même chassant dans les forêts, comme la Fable le suppose, soit qu'il n'en eût vü que des portraits & des statues.

*Quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours* ] Dans le texte il y a un désordre d'expression qui marque bien

le trouble que la vue d'une si belle Princesse a jetté dans l'ame d'Ulyffe. Après avoir dit *οφίσι θυμὸς ἰαίνεται*, il dit *λαοσύντων*, au lieu de *λαύωντων*, que demandoit la construction. Mais, comme dit fort bien Eustathe, un homme dans la passion n'est pas toujours maître de construire ses phrases. Et ce qui marque son trouble marque aussi son respect.

*De voir tous les jours une personne si admirable* ] L'expression Grecque est remarquable. Il y a mot-à-mot, *de voir une telle plante d'olivier*. Cette idée étoit familiere aux Orientaux. C'est ainsi que David a dit, *Filii tui sicut novella olivarum*. Psal. 127. 3. Il n'y a rien de plus poli ni de plus flatteur que tout ce qu'Ulyffe dit ici à cette Princesse. Mais l'Auteur du Parallele a jugé encore à propos de le gâter, en le rendant de cette maniere : *Ulyffe lui dit en l'abordant, qu'il croit qu'étant si belle & si grande, son père, sa venerable mere & ses bienheureux freres sont bien aises quand ils la voyent danser*. Il n'y a rien de plus divertissant que de voir comment ces beaux Critiques modernes défigurent ce qu'il y a de plus beau & de plus sensé.

*Qui après vous avoir comblés de presens, préféré à tous ses rivaux* ] Le Grec dit cela en deux mots, *ἰεδ' ὅμοι βελοῖσι*. Et Eustathe l'a fort bien expliqué : *Ce mot βελοῖσι, dit-il, signifie après avoir vaincu par ses presens tous ses rivaux : ce qui marque combien cette Nymphe étoit recherchée, & a'est une meta-*

phore empruntée des balances dont on fait pancher un des bassins par un plus grand poids qui l'emporte sur un moindre. M. Dacier m'a avertie que ce passage seroit à en corriger un d'Hesychius qui n'est pas intelligible; *Βελομαι*, dit-il, *βαρύναι*, ἄρμησται, κὶ νύμφαι. Ce dernier mot *νύμφαι* est manifestement corrompu, il faut lire *βελούς*, *βαρύνας*, ἄρμηστας κὶ νικῶσας. Ce mot *βελούς* veut dire ayant appesanti, s'étant jetté impetueusement & ayant vaincu. Ce *νικῶσας* prouve qu'Hesychius a fait allusion au passage d'Homere.

Je crois voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Delos près de l'autel d'Apollon ] Ulysse a déjà comparé la Princesse à une plante; *ταῖσιν δὲ θάλος*. Cette expression lui rappelle l'idée de ce beau palmier qui étoit à Delos. Car la fable dit qu'à Delos, dans le lieu où Latone devoit accoucher d'Apollon, la terre produisit tout-à-coup un grand Palmier contre lequel Latone s'appuya. Callimaque dans l'hymne à Delos,

Λύσσε δὴ ζωνίῳ, δ' ἄρ' ἐκλίθη ἴμπαλι  
αἶμοις,

Φοίνικος ποτὶ πρέμονον.

Latone délia sa ceinture & s'appuya des épaules contre le pied d'un palmier. Après ses couches on éleva à ce Dieu auprès de ce palmier un autel, qui par conséquent étoit à découvert, comme nous en voyons beaucoup d'autres dans l'Histoire sainte & dans l'Histoire profane. Ce palmier étoit très-célebre, comme étant né pour servir à Ja.

SUR L'ODYSSÉE. Livre VI. 109  
 naissance d'Apollon. C'est pourquoy la Religion l'avoit consacré, & les peuples toujours superstitieux, le regardoient comme immortel encore du tems de Ciceron, qui dit dans son 1. liv. des Loix : *Au quòd Homericus Ulysses Deli se proceram & teneram palmam vidisse dixit; hodie monstrant eandem.* Et du tems de Pline, qui écrit, liv. 14. chap. 44. *Nec non palma Deli ab ejusdem Dei arate conspicitur.*

Page 83. *Car le plus grand présent que les Dieux puissent faire à un mari & à une femme, c'est l'union* ] C'est une vérité qui n'est pas difficile à croire, quelque rare que soit cette union. Parmi les trois choses qui sont agréables à l'Esprit saint, l'Auteur de l'Ecclesiastique met, *Vir & mulier bene sibi consentientes.* Eccl. 25. 2. Et, *amicus & sodalis in tempore convenientes, & super utrosque mulier cum viro.* 40. 23. C'est dans cette vue que Salomon a dit : *recta jugiter perstillantia litigiosa mulier.* Proverb. 19. 13. Et, *melius est habitare in terra deserta, quàm cum muliere rixosa & iracunda.* 21. 19. Il y a encore plusieurs passages semblables, & ce qui me fâche, c'est que les femmes sont toujours mises comme la source de la mauvaise humeur, & par conséquent de la désunion & du malheur des familles. Les hommes n'y pourroient-ils pas avoir aussi leur part ?

Page 84. *Jupiter distribue les biens aux bons & aux mechans* ] Ce passage d'Homère a paru difficile à quelques anciens Critiques,

Il me paroît pourtant fort aisé. On peut voir Eustathe pag. 1560. sur ce qu'Ulyffe vient de dire qu'il est un homme accablé de douleur & de tristesse, & l'objet de la haine des Dieux, Nausicaa lui fait cette réponse, qui renferme une grande vérité, & qui est d'une grande politesse pour Ulyffe. Elle lui dit que les Dieux distribuent les biens comme il leur plaît aux bons & aux méchans, pour lui faire entendre qu'il ne faut pas juger d'un homme par la fortune que les Dieux lui envoient, puisqu'on voit souvent les méchans heureux & les bons persecutés; & qu'ainssi on se tromperoit très-souvent, si l'on pensoit qu'un homme malheureux fût un méchant homme; car au-contraire le malheur est le plus souvent la marque d'un homme de bien, sur-tout quand il supporte son malheur constamment, avec douceur & patience.

*Qu'un étranger qui vient de si loin* ] Le mot *παλαίριος* signifie proprement un homme qui vient d'une terre éloignée, *παλῶσιν ἐξ Ἀπίης γαίης ἀφιγμένος*, comme Ulyffe le dira bien-tôt lui-même. De-là ce mot a été pris dans les suites pour un homme malheureux, qui a éprouvé bien des miseres.

*Qui regna sur ces peuples* ] Le Grec dit, *de qui dépend toute la puissance & toute la force des Pheaciens*. L'expression est remarquable. Il paroît par la suite que le gouvernement des Pheaciens étoit mêlé de Royauté, d' Aristocratie & de Démocratie.

Page 85. *Que tout homme qui seroit assez hardi pour aborder à l'île des Pheaciens & pour y porter la guerre, ne seroit pas long-tems en vie* ] Elle ne veut pas louer par-là le courage, la force & la valeur de ces peuples; car on a déjà vû qu'ils n'étoient point belliqueux, & qu'ils ne connoissoient pas les armes. Mais elle veut faire valoir la protection des Dieux pour eux, protection plus sûre que toutes les forces. Et c'est cela même qui avoit fait donner le nom à cette île; car comme le savant Bochart l'a remarqué, les Pheniciens lui donnerent le nom de *Corcyræ*, du mot Arabe *Carcura*, qui signifie une terre où on vit tranquillement & en assurance. Dans l'Écriture sainte il est dit, *Zebee & Salmana erant in carcor*. Ce que saint Jérôme a traduit, *Zebee & Salmana requiescebant*. Jud. 8. 10. Cela fonde admirablement ce que Nausicaa dit ici, & fait voir la profonde connoissance qu'Homere avoit de toutes les Antiquités qui regardoient les lieux dont il parle.

*Et nous habitons au bout de la mer, séparés de tout commerce* ] Cela est faux, puisqu'ils sont très-voisins de l'Épire, mais Nausicaa dépayse ici son île, pour la rendre plus considérable, & pour mieux fonder ce qu'elle dit de son bonheur.

*Car tous les étrangers & tous les pauvres viennent de Jupiter* ] Les Payens dans tous les tems ont senti cette vérité, que les étrangers & les pauvres viennent de Dieu,

qui les adresse aux hommes pour exercer leur charité. Il semble qu'ils eussent vû dans les Livres de Moÿse le soin que Dieu en prend, & les ordres qu'il donne en leur faveur en les joignant, *pauperibus & peregrinis carpenda dimittes*. Levit. 14. 10. *nec remanentes spicas colligetis, sed pauperibus & peregrinis dimittetis*. cap. 23. 22.

*Le peu qu'on leur donne leur fait beaucoup de bien, & ils en ont de la reconnoissance* ] C'est le sens de ces mots, *δὸς εἰ ἐλίγη τι φίλη π*, mots pleins de sens. Pour exciter à exercer cette sorte de charité, Nausicaa dit qu'il faut peu de chose aux pauvres & aux étrangers pour les tirer de leur misère; qu'on leur donne beaucoup en leur donnant peu, & que la reconnoissance qu'ils en ont vaut mieux que le bien qu'on leur fait.

Page 87. *Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, nettoie l'écume qui étoit restée sur son corps* ] Je ne saurois mieux faire ici que de rapporter la remarque de Plutarque, qui à la fin de la dix-neuvième Question de son 1. liv. des *propes de table*, fait dire à Themistocle, Philosophe Stoïcien, qu'Homere a parfaitement connu & proprement exprimé, ce qui se fait quand ceux qui sortent de la mer se tiennent au soleil, la chaleur dissipe d'abord la partie la plus subtile & la plus legere de l'humidité, & ce qu'il y a de plus terrestre demeure & s'attache à la peau comme une croute, jusqu'à ce qu'on l'ait lavée dans de l'eau douce & propre à boire.

Alors la fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande & plus majestueuse, &c. ] Homere a déjà dit souvent que les Dieux relevent, quand il leur plaît, la bonne mine des hommes ; qu'ils augmentent leur beauté & les font paroître très-différens de ce qu'ils étoient ; cela est conforme à ce que nous voyons dans l'écriture sainte. Nous lisons dans l'histoire de Judith, qu'après qu'elle se fut baignée & parfumée d'essences, &c. Dieu lui donna encore un éclat de beauté qui la fit paroître beaucoup plus belle qu'elle n'étoit auparavant : *Cui etiam Dominus contulit splendorem, quoniam omnis compositio non ex libidine, sed ex virtute pendebat, & ideo Dominus hanc in illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.* Judith. 10. 4. Ce sentiment d'Homere a donc son fondement dans la vérité, mais cela n'empêche pas qu'on n'explique simplement ce miracle, en disant qu'il ennoblit par les fictions de la Poësie une chose très-ordinaire : la misere d'Ulysse & tout ce qu'il avoit souffert avoient effacé sa bonne mine & changé ses traits ; il se baigne, il se nettoie, il se parfume & met de beaux habits, le voilà tout changé, il revient à son naturel, & il paroît un autre homme ; il n'y a rien là que de très-ordinaire, car la belle plume fait le bel oiseau. Mais ce qui est ordinaire, la Poësie le releve par une belle fiction, en attribuant ce changement à un miracle qui devient très-vraisemblable par la connoissance qu'on a du pouvoir de la Divinité.

*Qui semblables à la fleur d'hyacinthe* ] C'est à-dire d'un noir ardent, comme l'hyacinthe des Grecs, qui est le *vaccinium* des Latins, & notre glayeur, dont la couleur est d'un pourpre enfumé, c'est pourquoi Theocrite l'appelle *noir* :

Καὶ τὸ ἰὸν μέλαν ἐστὶ καὶ ἡ χαρπία ὑακινθός,

que Virgile a traduit,

*Et nigra viola sunt & vaccinia nigra.*

Cette couleur de cheveux étoit la plus estimée. Anacreon après avoir dit au Peintre qui peignoit sa maîtresse, *fais-lui les cheveux déliés & noirs*, fait entendre ensuite de quel noir il les veut, en les appelant *subpurpureos*, ὑποπορφύρασι χείρῃσι. Od. 28.

*A qui Vulcain & Minerve ont montré tous les secrets de son art* ] Pourquoi Vulcain & Minerve ? l'un des deux ne suffit-il pas ? Vulcain c'est pour la main & Minerve pour l'esprit, c'est-à-dire, pour l'imagination & le dessein.

Page 88. *Affûrément ce n'est point contre l'ordre de tous les Dieux* ] Ulysse a fait entendre à Nausicaa qu'il étoit l'objet de la haine des Dieux qui ne cessent de le persecuter. Nausicaa conjecture au contraire que tous les Dieux ne le persecutent point & qu'il y en a qui lui sont favorables, puisqu'il est abordé à l'île des Pheaciens, dont le bonheur égale celui des Dieux-mêmes, & que les Dieux ont produit sur lui un si grand changement ; s'ils avoient voulu le perdre, ils l'auroient éloigné

d'une île où il n'y a point de malheureux, & ils n'auroient pas operé sur lui un si grand miracle. Voilà la première idée qui vient dans l'esprit de la Princesse, qui déjà prévenue favorablement pour Ulysse se fait un plaisir de penser qu'il a aussi des Dieux pour lui. Mais il y a ici une bienséance qu'il faut remarquer sur-tout; c'est que Nausicaa dit tout ceci à ses femmes sans être entendue d'Ulysse, qu'Homere a fait retirer exprès pour donner le tems à cette Princesse d'expliquer ses sentimens, qu'elle n'auroit pu faire paroître en sa présence.

*Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût comme lui*] Ce discours de Nausicaa n'est pas un discours dicté par une passion violente qu'elle ait conçue tout d'un coup pour cet étranger, dont la beauté l'a séduite, ce seroit une foiblesse dont une Princesse aussi vertueuse n'étoit pas capable. Mais elle parle comme une personne qui rappelant le songe qu'elle a eû le matin, & charmée d'ailleurs des sages discours qu'elle a entendus, voudroit que cet étranger fût celui que le songe lui auroit désigné pour mari. Et il n'y a rien là que de louable, sur-tout avec les ménagemens qui y sont observés.

Page 89. *Et qui à chacun de ses deux bouts a un port dont l'entrée est étroite & difficile, ce qui en fait la sûreté*] Toute cette description étoit fort difficile, & personne n'avoit tâché de l'expliquer; heureusement un Scholiaste de Dionysius Periegetes m'a servi à l'é-

claircir. Δύο λιμένας ἔχει ἡ Φαιακίς, τὸν μὲν Ἀλκινόου, τὸν δὲ Ὑλλοῦ. Διο Φησὶ Καλλιμάχης, Ἀμφίδυμος Φαίαξ. L'île des Pheaciens a deux ports, l'un appellé le port d'Alcinoüs, & l'autre le port de Hyllus, c'est pourquoy Callimaque l'a appellée la Pheacie au double port. Et Apollonius l'appellé par la même raison ἀμφιλαφής, où l'on aborde de deux côtés.

Page 90. *Qui font tout leur plaisir* ] J'ai tâché de rendre la force du mot ἦσαν ἀγαλλόμενοι. Homere fait de ses vaisseaux les ἀγάλλματα, comme les poupées des Pheaciens.

*Il y a beaucoup d'insolens & de medisans parmi ce peuple* ] Comme cela est ordinaire dans toutes les villes où regnent les jeux & les plaisirs; car si l'on y prend garde, ce sont ces vains amusemens qui produisent la medifance & qui la nourrissent. Il est aisé d'en voir la raison.

Page 91. *Qui est cet étranger si beau, si bien fait, qui suit Nausicaa* ] L'adresse d'Homere est admirable; toutes les douceurs & toutes les politesses que la Princesse n'auroit osé dire à Ulysse en parlant de son chef, car la passion y auroit été trop marquée, il trouve moyen de les lui faire dire, en faisant parler les Pheaciens: Καὶ οὕτως, dit fort bien Eustathe, ὃν ἱρωτικὴ εἶχεν εἰς τοῦτον, ἀνεκάλυψε καὶ θαυμασιὰν μέθοδον, ὡς ἄλλου πινός δῆδεν τριαῦτα ἱρόνους, ἄλλως γὰρ ἀνεκφορὸς ἦν. Et ainsi la passion qui s'étoit déjà emparée de son cœur, elle la découvre par cette methode admirable, &

rapportant simplement ce que les autres diroient, car autrement elle n'auroit pu la découvrir.

Où l'a-t-elle trouvé ] Elle lui marque par cette expression que les Pheaciens le regarderoient comme un précieux trésor qu'elle auroit trouvé par la faveur des Dieux. Cela est assez flatteur ; mais ce qui suit l'est encore davantage.

Est-ce quelqu'un des Dieux ] Ulysse a comparé la Princesse à Diane, & elle lui rend ici cette louange avec usure, en le faisant prendre pour un des Dieux, non par un seul homme, mais par plusieurs. Toutes les beautés de ce discours de la Princesse n'ont pas touché le Critique moderne dont j'ai déjà tant parlé. Voici comme il rend tout cet endroit : *Nausicaa dit à Ulysse, en l'entretenant dans le chemin, que ceux qui la verront accompagnée d'un homme si bien fait, croiront qu'elle l'a choisi pour son époux, mais qu'un tel jugement l'offenseroit, parce qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec un homme avant que de l'avoir épousé.* La seconde Remarque après celle-ci fera mieux sentir la grossièreté de cette traduction.

Qui à sa prière soit descendu du ciel ] Nausicaa fait entendre ici que les Pheaciens la regardoient comme une personne superbe qui les dédaignoit & à qui il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour mari. Et si elle se sert admirablement de ces discours publics

pour louer Ulyffe, elle ne s'en sert pas moins bien pour se louer elle-même, car il y a ici un éloge bien adroit.

Page 92. *Et qui sans la permission de son pere & de sa mere paroîtroit avec un homme avant que d'être mariées* ] En Grece les filles étoient fort retirées, & elles n'avoient la permission de voir des hommes que très-rarement & dans des occasions extraordinaires, & toujours en presence du pere & de la mere, à moins qu'ils ne les confiaient à des personnes dont on connoissoit la vertu. Mais quand elles étoient mariées, elles avoient plus de liberté, & elles voyoient des hommes comme Helene & Andromaque dans l'Iliade, & comme nous avons déjà vû Penelope se montrer aux Pour-suivans. Voilà le sens de ces paroles de Nausicaa, paroles pleines de pudeur & de modestie. Cependant c'est de ces paroles que l'Auteur du Parallele a tiré un sens très-ef-fronté. Il a été assez imprudent pour traiter Homere de grossier, & pour l'accuser d'avoir fait dire par Nausicaa à Ulyffe, *Qu'elle n'approuvoit pas qu'une fille sans la permission de ses parens couchât avec un homme, avant que de l'avoir épousé.* Voilà la plus insigne bevuë qui ait jamais été faite, & qui marque la plus parfaite ignorance. M. Despreaux l'a fort bien relevée dans ses Reflexions sur Longin, Reflex. 3. & fait voir les impertinences & les absurdités qu'elle entraîne. En cet endroit, *ἀνδράσι μιγάσαι*, être mêlée avec les hommes, signifie, paroître avec

**SUR L'ODYSSÉE. Livre VI. FIG**  
*aux, les voir, les frequenter. Et jamais il n'est dans l'autre sens que lorsqu'il y est déterminé par la suite naturelle du discours, ou par quelqu'autre mot qui y est joint. Μίγεται, ὃ ἐστὶ σύνεσις: est mêlée, c'est-à-dire, est avec lui, dit Eustathe; & il ajoute, sans la permission des parens. Car avec cette permission les filles pourront en leur presence se mêler avec les hommes, c'est-à-dire, paroître avec eux, être en leur compaignie. Καὶ ἄλλως δὲ μιχθήσονται, ὃ ἔστι παρίσταναι καὶ παρδύσει ἀνδράσιν ἰναπίον ἄνθρωπων. Mais quand personne ne l'auroit expliqué, la sagesse d'Homere & la vertu & l'honnêteté que Nausicaa a fait paroître dans tout ce qu'elle a dit & fait, devoient empêcher un Critique, quelque ignorant qu'il fût, de tomber dans une si étrange bevue.*

*Afin que vous puissiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui est nécessaire pour votre départ ] La passion que Nausicaa a commencé à sentir pour Ulyssé, & les souhaits qu'elle a formés, que ce soit lui que les Dieux lui ont destiné pour mari, n'empêchent pas qu'elle ne lui donne tous les avis nécessaires pour obtenir ce qu'il faut pour son départ. Voilà tout ce que peut la sagesse.*

*Page 93. Car dans toute la ville il n'y a point de Palais comme celui du heros Alcinoüs ] Elle infinue par-là qu'il y avoit dans la ville plusieurs autres Palais. Il y avoit en effet plusieurs Princes, qui devoient être bien logés.*

*Vous la trouverez auprès de son foyer ; qui à la clarté de ses brasiers ]* Voilà encore la Reine à son travail avec ses femmes comme elle y a été dès le matin. Et elle travaille à la lueur du feu ; car c'est ce que porte la lettre du texte. Mais on se tromperoit si on prenoit ceci pour une marque d'économie ; quand Homere dit que la Reine travailloit à la lueur du feu , il veut dire que c'étoit à la clarté du bois qui brûloit sur les brasiers & qui tenoit lieu de flambeaux.

*Mon pere est dans la même chambre , & vous le trouverez assis à table comme un Dieu ]* Le Grec dit : *Le thrône de mon pere est dans cette même chambre , éclairé par le feu de ces brasiers.* Car au-lieu d'αὐτῶν , il y a dans quelques exemplaires αὐτῶν , à la clarté , à la lueur. Ce qui suit , *& il est assis à table, où il fait grande chere comme un Dieu,* Homere le fait dire par Nausicaa , pour faire entendre que les Pheaciens faisoient confister la felicité dans le plaisir de la table , & qu'ils jugeoient les Dieux heureux parce qu'ils les imaginoient passant les jours dans des festins continuels. Le Critique moderne a si peu compris le sens & la raison de ces paroles , qu'il les rend très-ridiculement. *Auprès d'elle , dit-il , est la chaise de mon pere où il s'assied comme un Dieu quand il se met à boire ,* Cela n'est-il pas d'un grand goût ?

*Mais allez embrasser les genoux de ma mere ]* Nausicaa veut marquer à Ulyffe l'estime & la consideration qu'Alcinous avoit pour

SUR L'ODYSSE'E. Livre VI. 121  
pour la Reine sa femme, & lui faire entendre par-là que l'union, qu'il a tant vantée, regnoit entr'eux.

Page 94. *Et adressa cette priere à la fille du grand Jupiter*] A chaque nouvelle action une nouvelle priere. Voilà le précepte qu'Homere veut nous donner par cet exemple de la pieté d'Ulyffe.

Page 95. *Car elle craignoit son oncle Neptune, qui étoit toujours irrité*] Neptune venoit de marquer encore ce courroux implacable par la tempête qu'il venoit d'exciter, c'est ce qui oblige Minerve à garder ces mesures.



---

## Argument du Livre VII.

**N** *Ausicaa* arrive dans la ville sur le soir. *Ulyffe* la suit de près, entre dans le Palais sans être apperçu, & va se jeter aux pieds d'*Areté* femme du Roi *Alcinoüs*. Après le souper, la Reine demande à *Ulyffe* d'où il avoit les habits qu'il portoit, car elle les reconnut. Sur cela *Ulyffe* lui raconte tout ce qui lui est arrivé dans son voyage, depuis son départ de l'île d'*Ogygie* jusqu'à son arrivée chez les *Pheaciens*.



# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE VII.

**T**ELLE fut la priere qu'Ulyffe, exercé par tant de travaux, adressa à Minerve. Cependant Nausicaa arrive au Palais de son pere. Elle n'est pas plutôt entrée dans la cour, que ses freres, semblables aux Dieux, viennent au devant d'elle, détellent ses mulets & portent dans le Palais les paquets qui étoient dans le char. La Princesse va dans son appartement ; Eurymeduse, qui l'avoit élevée & qui avoit alors soin de sa chambre, lui alluma du feu.

C'étoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire sur leurs vaisseaux, & qu'ils choisirent pour en faire present à Alcinouïs, parce qu'il étoit leur Roi, & qu'ils l'écoutoient comme un Dieu. Eurymeduse lui alluma donc du feu & prépara son souper.

Alors Ulyffe jugea qu'il étoit tems de partir pour arriver à la ville. La Déesse Minerve, qui l'accompagnoit de sa protection, l'environna d'un nuage & le rendit invisible, de peur que quelqu'un des superbes Pheaciens le rencontrant ne lui dît quelque parole de raillerie, & ne lui demandât qui il étoit & ce qu'il venoit faire. Comme il étoit donc près d'entrer, la Déesse alla à sa rencontre sous la figure d'une jeune fille qui portoit une cruche.

» Ulyffe la voyant, lui dit : Ma fille,  
 » le, voudriez-vous bien me mener

D' H O M E R E. *Liv. VII.* 125  
au Palais d'Alcinoüs Roi de cette  
île ; je suis un étranger qui viens  
d'une contrée fort éloignée , &  
je ne connois aucun des habitans  
de ce pays.

La Déesse lui répondit : Etran-  
ger , je vous montrerai avec plai-  
sir le Palais que vous demandez ,  
car il est près de celui de mon  
pere. Vous n'avez qu'à marcher  
dans un profond silence , je vous  
conduirai moi-même ; souvenez-  
vous seulement de ne regarder &  
de n'interroger aucun de ceux que  
vous rencontrerez : ces habitans  
ne reçoivent pas volontiers les  
étrangers , ils ne les voient pas de  
bon œil , & ne leur rendent pas  
tous les soins qu'ils méritent : ce  
sont des hommes nés pour la ma-  
rine , & qui se confiant en la  
bonté de leurs vaisseaux , font des  
voyages de long cours ; car Nep-  
tune les a fait comme maîtres de

20 la mer. Leurs vaisseaux volent  
 20 plus vîte qu'un oiseau , ou que  
 20 la pensée même.

En finissant ces mots elle mar-  
 che la premiere , & Ulyffe la suit ;  
 aucun des Pheaciens ne l'apper-  
 çut comme il traversoit la ville au  
 milieu d'eux ; car la Déesse Mi-  
 nerve l'avoit environné d'un épais  
 nuage , qui les empêchoit de le  
 voir. Ulyffe en marchant ne pou-  
 voit se lasser d'admirer les ports ,  
 la beauté des navires dont ils é-  
 toient remplis , la magnificence  
 des places publiques , la hauteur  
 des murailles & les remparts pa-  
 lissadés, autant de merveilles dont  
 il étoit surpris.

Quand ils furent arrivés tous  
 deux devant le Palais du Roi ,  
 20 la Déesse dit à Ulyffe : Etranger ,  
 20 voilà le Palais que vous deman-  
 20 dez. Vous allez trouver le Roi à  
 20 table avec les Princes. Entrez har-

dimement & ne temoignez aucune crainte , car un homme hardi , quoiqu'étranger , réussit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend. Les affaires demandent du courage. Vous adresserez d'abord vos prieres à la Reine , elle se nomme Areté , & elle est de la même maison que le Roi son mari. Car il faut que vous sachiez que le Dieu Neptune eut de Peribée un fils nommé Nausithoüs ; Peribée étoit la plus belle des femmes de son tems , & fille du brave Eurymedon qui regnoit sur les superbes Geants. Cet Eurymedon fit perir tous ses sujets dans les guerres qu'il entreprit , & perit aussi avec eux. Après sa mort , Neptune devenu amoureux de sa fille , eut d'elle ce Nausithoüs , qui étoit un homme d'un courage heroïque , & qui regna sur les Pheaciens. Nausithoüs eut deux

20 fils , Rhexenor & Alcinoüs. Rhexe-  
 20 xenor peu de tems après son ma-  
 20 riage fut tué par les fleches d'A-  
 20 pollon , & ne laissa qu'une fille ,  
 20 qui est cette Areté. Alcinoüs l'a  
 20 épousée , & jamais femme n'a été  
 20 plus estimée ni plus honorée de  
 20 son mari qu'Areté l'est d'Alcinoüs.  
 20 Ses fils ont aussi pour elle tout le  
 20 respect & toute la soumission qu'ils  
 20 lui doivent , & elle est adorée de  
 20 ses peuples , qui la regardent com-  
 20 me leur Déesse tutelaire , & qui  
 20 ne la voyent jamais passer dans  
 20 les rues sans la combler de bene-  
 20 dictions. Aussi est-ce une femme  
 20 d'une prudence consommée &  
 20 d'une rare vertu. Tous les diffé-  
 20 rends qui s'élevent entre ses su-  
 20 jets , elle les termine par sa sa-  
 20 gesse. Si vous pouvez attirer sa  
 20 bienveillance & gagner son esti-  
 20 me , comptez que bien-tôt vous  
 20 aurez tous les secours nécessaires

Pour vous en retourner dans votre patrie, & revoir vos amis & votre Palais.

Après avoir ainsi parlé, la Déesse disparut, quitta l'aimable Scherie, & prenant son vol vers les plaines de Marathon, elle se rendit à Athènes & entra dans la célèbre cité d'Erechthée. Dans le même tems Ulysse entre dans le Palais d'Alcinous. En entrant il s'arrête, l'esprit agité de différentes pensées; car tout le Palais brilloit d'une lumière aussi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du soleil. Toutes les murailles étoient d'airain massif. Une corniche d'un bleu celeste regnoit tout autour. Les portes étoient d'or, les chambranles d'argent sur un parquet d'airain, le dessus des portes de même, & les anneaux d'or. Aux deux côtés des portes on voyoit des chiens d'une grandeur ex-

traordinaire , les uns d'or , les autres d'argent ; Vulcain les avoit faits par les secrets merveilleux de son art , afin qu'ils gardassent l'entrée du Palais d'Alcinoüs. Ils étoient immortels & toujours jeunes , la vieillesse n'ayant point de pouvoir sur eux. Des deux côtés de la sale les murs étoient bordés de beaux sieges tout d'une seule piece , & couverts de beaux tapis d'une finesse merveilleuse , ouvrage des femmes du pays. Les principaux des Pheaciens assis sur ces sieges celebroident un grand festin ; car ce n'étoit tous les jours que nouvelles fêtes. Sur des piédestaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or , tenant des torches allumées pour éclairer la sale du festin. Il y avoit dans ce Palais cinquante belles esclaves , dont les unes servoient à moudre les dons de la blonde

Cerès, les autres filoient ou travailloient sur le métier, & faisoient des étoffes précieuses. Elles étoient toutes assises de suite, & on voyoit en même tems remuer toutes leurs mains comme les branches des plus hauts peupliers quand elles sont agitées par les vents. Les étoffes qu'elles travailloient étoient d'une finesse & d'un éclat qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer; l'huile même auroit coulé dessus sans y laisser de tache. Car autant que les Pheaciens sont au-dessus des autres hommes pour gouverner les vaisseaux au milieu de la vaste mer, autant leurs femmes surpassent toutes les autres en adresse pour faire les plus beaux ouvrages, la Déesse Minerve leur ayant donné le bon esprit pour imaginer les plus beaux desseins, & toute l'habileté nécessaire pour les bien exécuter.

De la cour on entre dans un grand jardin de quatre arpens enfermé d'une haie vive. Dans ce jardin il y a un verger planté d'arbres fruitiers en plein vent, toujours chargés de fruits; on y voit des poiriers, des grenadiers, des orangers, dont le fruit est le charme des yeux, des figuiers d'une rare espèce, & des oliviers toujours verts. Jamais ces arbres ne sont sans fruit ni l'hiver ni l'été. Un doux zéphyre entretient toujours leur vigueur & leur sève, & pendant que les premiers fruits meurent, il en produit toujours de nouveaux. La poire prête à cueillir en fait voir une qui naît; la grenade & l'orange déjà mûres en montrent de nouvelles qui vont meurir; l'olive est poussée par une autre olive, & la figue ridée fait place à une autre qui la suit.

D'un autre côté il y a une vigne

qui porte des raisins en toute saison. Pendant que les uns sechent au soleil dans un lieu decouvert, on coupe les autres & on foule dans le pressoir ceux que le soleil a déjà préparés ; car les seps chargés de grappes toutes noires qui sont prêtes à couper, en laissent voir d'autres toutes vertes, qui sont prêtes à tourner & à meurir. Au bas du jardin il y a un potager très-bien tenu, qui fournit toutes sortes d'herbages, & qui par ses différens cartés, toujours verts & toujours fertiles, réjouit toute l'année celui qui l'entretient. Il y a deux fontaines, dont l'une se partageant en différens canaux, arrose tout le jardin, & l'autre coulant le long des murs de la cour, va former devant le Palais un grand bassin qui sert à la commodité des citoyens. Tels sont les magnifiques presens dont les

Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs. Ulyffe s'arrête pour les confiderer & ne peut fe lasser de les admirer.

Après les avoir admirés il entre dans la fale , où il trouve les Princes & les Chefs des Pheaciens , qui après le repas faisoient des libations à Mercure ; ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils verfoient le vin de leurs coupes quand ils étoient sur le point de s'aller coucher. Ulyffe s'avance couvert du nuage dont la Déefse l'avoit environné pour l'empêcher d'être vû ; il s'approche d'Arété & d'Alcinoüs, & embrasse les genoux de la Reine. Le nuage se dissipe dans ce moment , & les Pheaciens appercevant tout d'un coup cet étranger , demeurent dans le silence , remplis d'étonnement & d'admiration. Ulyffe tenant toujours les genoux de la

Reine, dit : Areté, fille de Rhe-  
 xenor, qui étoit égal aux Dieux,  
 après avoir souffert des maux in-  
 finis, je viens me jeter à vos  
 pieds & embrasser vos genoux,  
 ceux du Roi & ceux de tous ces  
 Princes qui sont assis à votre table;  
 veuillent les Dieux faire couler  
 leurs jours dans une longue prof-  
 perité, & leur faire la grace de  
 laisser à leurs enfans, après eux,  
 toutes leurs richesses & les hon-  
 neurs dont le peuple les a revêtus.  
 Mais donnez-moi les secours  
 nécessaires pour m'en retourner  
 promptement dans ma patrie, car  
 il y a long-tems qu'éloigné de ma  
 famille & de mes amis, je suis  
 en butte à tous les traits de la for-  
 tune.

En finissant ces mots il s'assied  
 sur la cendre du foyer. Le Roi &  
 les Princes demeurent encore  
 plus interdits. Enfin, le heros

Echeneus, qui étoit le plus âgé des Pheaciens, qui favoit le mieux parler, & de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit instruit, rompit le premier le silence, & dit: Alcinoüs, il n'est ni séant ni hommête que vous laissez cet étranger assis à terre sur la cendre de votre foyer. Tous ces Princes & Chefs des Pheaciens n'attendent que vos ordres; relevez-le donc & faites-le asseoir sur un de ces sieges; ordonnez en même tems aux herauts de verser de nouveau du vin dans les urnes, afin que nous fassions nos libations au Dieu qui lance la foudre; car c'est lui qui tient sous sa protection les supplians, & qui les rend respectables à tous les hommes. Et que la maîtresse de l'office lui serve une table de ce qu'elle a de plus exquis.

Alcinoüs n'eut pas plutôt entendu ces paroles, que prenant Ulyffe par la main, il le releve & le fait asseoir sur un siege magnifique, qu'il lui fait ceder par son fils Laodamas qui étoit assis près de lui, & qu'il aimoit plus que tous ses autres enfans. Une esclave bien faite apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent, & donne à laver à Ulyffe. Elle dresse ensuite une table, & la maîtresse de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulyffe mange & boit. Et le Roi adressant la parole à un de ses herauts, Pontonoüs, lui dit-il, <sup>ce</sup> mêlez du vin dans une urne, & <sup>ce</sup> servez-en à tous les convives, afin <sup>ce</sup> que nous fassions nos libations au <sup>ce</sup> Dieu qui lance le tonnerre & qui <sup>ce</sup> accompagne de sa protection les <sup>ce</sup> supplians. <sup>ce</sup>

Il dit : Pontonoüs mêle du vin.

dans une urne & en présente à tous les conviés. Après qu'on eut bû & que les libations furent faites , Alcinoüs élevant sa voix , dit :

» Princes & chefs des Pheaciens ,  
» puisque le repas est fini vous pouvez vous retirer dans vos maisons ; il est tems d'aller goûter le repos du doux sommeil ; demain nous assemblerons nos vieillards en plus grand nombre ; nous régalerons notre hôte ; nous ferons des sacrifices à Jupiter , & nous penserons aux moyens de le renvoyer , afin que sans peine & sans inquietude, par notre secours, il retourne promptement dans sa patrie , quelque éloignée qu'elle soit , & qu'il ne lui arrive rien de fâcheux dans son voyage. Quand il sera chez lui , & dans la suite des tems , il souffrira tout ce que la Destinée & les Parques inexorables lui ont préparé par leurs

fuséaux, dès le moment de sa nais-  
 sance. Que si c'est quelqu'un des  
 Immortels qui soit descendu de  
 l'Olympe pour nous visiter, c'est  
 donc pour quelque chose d'ex-  
 traordinaire, car jusqu'ici les Dieux  
 ne se sont montrés à nous que lors-  
 que nous leur avons immolé des  
 hecatombes. Alors ils nous ont  
 fait l'honneur d'assister à nos sa-  
 crifices & de se mettre à table  
 avec nous. Et quand quelqu'un  
 de nous est parti pour quelque  
 voyage, ils n'ont pas dédaigné  
 de se rendre visibles & de nous  
 accompagner. Car je puis dire que  
 nous leur ressemblons autant par  
 notre piété & par notre justice,  
 que les Cyclopes & les Géans se  
 ressemblent par leur injustice &  
 par leur impiété.

Ulysse entendant le Roi parler  
 de la sorte, lui répondit : Alci-  
 nous, changez de sentiment; je

vous prie, je ne ressemble en rien  
aux Immortels qui habitent le bril-  
lant Olympe : je n'ai ni leur corps  
ni aucune de leurs propriétés :  
mais je ressemble aux mortels,  
& à un des plus misérables mor-  
tels que vous puissiez connoître,  
car je le dispute aux plus infortu-  
nés. Si je vous racontois tous les  
maux que j'ai eû à souffrir par la  
volonté des Dieux, vous verriez  
que j'ai plus souffert que tous les  
malheureux ensemble. Mais per-  
mettez que j'acheve mon repas,  
malgré l'affliction qui me consu-  
me ; il n'y a point de nécessité  
plus imperieuse que la faim ; elle  
force le plus affligé à la satisfaire ;  
elle me fait oublier tous mes  
malheurs & toutes mes pertes  
pour lui obéir. Demain dès la  
pointe du jour ayez la bonté de  
me fournir les moyens de retour-  
ner dans ma chere patrie, tout

malheureux que je suis. Après tout ce que j'ai souffert je consens de tout mon cœur à mourir, pourvû que j'aye le plaisir de revoir mon Palais & ma famille.

Il dit : & tous les Princes louerent son discours & se préparèrent à lui fournir tout ce dont il auroit besoin, car sa demande leur parut juste. Les libations étant donc faites, ils se retirèrent tous dans leur maison pour se coucher. Ulyse demeura dans la sale, Areté & Alcinoüs demeurèrent près de lui, & pendant qu'on déservoit & qu'on ôtoit les tables, la Reine reconnoissant le manteau & les habits dont il étoit couvert, & qu'elle avoit faits elle-même avec ses femmes, prit la parole, & dit : Etranger, permettez-moi de vous demander premierement qui vous êtes, d'où vous êtes, & qui vous a donné ces habits ?

» Ne nous avez-vous pas dit qu'er-  
 » rant sur la vaste mer , vous avez  
 » été jetté sur nos côtes par la tem-  
 » pête ?

» Grande Reine , répond le pru-  
 » dent Ulyffe , il me seroit difficile  
 » de vous raconter en détail tous les  
 » malheurs dont les Dieux m'ont  
 » accablé , ils sont en trop grand  
 » nombre ; je fatisfèrai seulement à  
 » ce que vous me faites l'honneur  
 » de me demander. Fort loin d'ici  
 » au milieu de la mer est une île ap-  
 » pellée Ogygie , où habite la fille  
 » d'Atlas , la belle Calypso , Déesse  
 » très-dangereuse par ses attraits &  
 » par ses caresses , qui sont autant  
 » de pièges dont il est difficile de se  
 » garantir. Aucun ni des Dieux ni  
 » des hommes ne fréquente dans  
 » cette île ; un Dieu ennemi m'y  
 » fit aborder moi seul , après que  
 » Jupiter lançant sa foudre eut brisé  
 » mon vaisseau & fait périr mes

Compagnons. Dans ce péril j'em-  
brassai une planche du débris de  
mon naufrage, & je fus neuf jours  
le jouet des flots. Enfin la dixié-  
me nuit les Dieux me poussèrent  
sur la côte d'Ogygie où Calypso  
me reçut avec toutes les marques  
d'affection & d'estime, & me fit  
tous les meilleurs traitemens qu'on  
peut désirer. Elle m'offroit même  
de me rendre immortel, & de  
m'exempter pour toujours de la  
vieillesse; mais elle n'eut pas la  
force de me persuader. Je deme-  
rai avec elle sept années entières,  
baignant tous les jours de mes lar-  
mes les habits immortels qu'elle  
me donnoit. Enfin la huitième an-  
née étant venue, elle me pressa  
elle-même de partir; car elle avoit  
reçu par le messager des Dieux un  
ordre exprès de Jupiter, qui avoit  
entièrement changé son esprit. El-  
le me renvoya donc sur une espece

de radeau ; elle me fournit de tout  
 ce qui m'étoit nécessaire , de pain,  
 de vin , d'habits , & m'envoya  
 un vent très-favorable. Je voguai  
 heureusement dix-sept jours. Le  
 dix - huitième je découvris les  
 noirs sommets des montagnes de  
 votre île , & je sentis une très-  
 grande joie. Malheureux ! toute  
 ma mauvaise fortune n'étoit pas  
 encore épuisée ; Neptune me pre-  
 paroît de nouvelles persécutions.  
 Pour me fermer les chemins de  
 ma patrie , il déchaîna contre moi  
 les vents & souleva la mer pen-  
 dant deux jours & deux nuits. Les  
 flots qui heurtoient impetueuse-  
 ment ma petite nacelle , me mon-  
 troient la mort à tout moment ;  
 enfin la tempête devint si furieuse  
 qu'elle brisa & dissipa ce frêle vais-  
 seau. Je me mis à nager ; le vent  
 & le flot me poussèrent hier con-  
 tre le rivage. Et comme je pensois  
 m'y

m'y sauver, la violence du flot me repoussa contre de grands rochers dans un lieu fort dangereux ; je m'en éloignai en nageant encore, & je fis tant que j'arrivai à l'embouchure du fleuve. Là je découvris un endroit commode, parce qu'il étoit à couvert des vents & qu'il n'y avoit aucun rocher ; je le gagnai en rassemblant le peu qui me restoit de forces, & j'y arrivai presque sans vie. La nuit couvrit la terre & la mer de ses ombres, & moi, après avoir un peu repris mes esprits, je m'éloignai du fleuve ; je me fis un lit de branches & je me couvris de feuilles ; un Dieu favorable m'envoya un doux sommeil qui suspendit toutes mes douleurs. J'ai dormi tranquillement toute la nuit & la plus grande partie du jour. Comme le soleil baissoit, je me suis éveillé, & j'ai vû les femmes de

» la Princesse votre fille qui jouoient  
 » ensemble. Elle paroissoit au mi-  
 » lieu d'elles comme une Déesse.  
 » J'ai imploré son secours ; elle n'a  
 » pas manqué de donner en cette  
 » occasion des marques de son bon  
 » esprit & de ses inclinations nobles  
 » & genereuses ; vous n'oseriez at-  
 » tendre de si beaux sentimens de  
 » toute autre personne de son âge ,  
 » soit homme soit femme , car la  
 » prudence & la sagesse ne sont pas  
 » le partage des jeunes gens. Elle  
 » m'a fait donner à manger ; elle a  
 » ordonné qu'on me baignât dans  
 » le fleuve , & elle m'a donné ces  
 » habits. Voilà la pure vérité & tout  
 » ce que mon affliction me permet  
 » de vous apprendre.

Le Roi prenant la parole , dit  
 » à Ulysse : Étranger , il y a une  
 » seule chose où ma fille a manqué,  
 » c'est qu'étant la première à qui  
 » vous vous êtes adressé , elle ne

vous a pas conduit elle-même  
dans mon Palais avec ses femmes.

Grand Prince, repartit Ulyffe,  
ne blâmez point la Princesse vo-  
tre fille, elle n'a aucun tort; elle  
m'a ordonné de la suivre avec ses  
femmes, c'est moi qui n'ai pas  
voulu, de peur qu'en me voyant  
avec elle, votre esprit ne fût obs-  
curci par quelque soupçon com-  
me par un nuage; car nous au-  
tres mortels nous sommes fort ja-  
loux & fort soupçonneux.

Etranger, répond Alcinoïs, je  
ne suis point sujet à cette passion,  
& je ne me mets pas légèrement  
en colère. J'approuve toujours  
tout ce qui est honnête & juste.  
Plût à Jupiter, à Minerve & à  
Apollon que tel que vous êtes &  
ayant les mêmes pensées que moi,  
vous pussiez épouser ma fille &  
devenir mon gendre, je vous  
donnerois un beau Palais & de

» grandes richesses , si vous preniez  
» le parti de demeurer avec nous.  
» Il n'y a personne ici qui veuille  
» vous retenir par force , à Dieu ne  
» plaise. Je vous promets que de-  
» main tout sera prêt pour votre  
» voyage , dormez seulement en  
» toute sûreté. Les gens que je vous  
» donnerai observeront le moment  
» que la mer sera bonne , afin que  
» vous puissiez arriver heureuse-  
» ment dans votre patrie , & par-  
» tout où vous voudrez aller ; duf-  
» siez-vous aller au-delà de l'Eubée  
» qui est fort loin d'ici , comme nous  
» le savons par le rapport de nos Pi-  
» lotes , qui y menerent autrefois  
» le beau Rhadamanthe lorsqu'il al-  
» la voir Tityus le fils de la terre.  
» Quelqu'éloignée qu'elle soit , ils  
» le menerent & le ramenerent dans  
» le même jour sans beaucoup de  
» peine. Et vous-même vous con-  
» noîtrez par experience la bonté &

la legereté de mes vaisseaux, & l'adresse & la force de mes rameurs.

Il dit ; & Ulyffe penetré d'une joie qu'il n'avoit pas encore sentie , leva les yeux au ciel , & fit cette priere. Grand Jupiter , faites qu'Alcinoüs accomplisse ce qu'il me promet ; que la gloire de ce Prince , sans jamais s'affoiblir , remplisse la terre entiere , & que je retourne heureusement dans mes Etats !

Comme cette conversation alloit finir, Areté commanda à ses femmes de dresser un lit à Ulyffe sous le portique , de le garnir de belles étoffes de pourpre , d'étendre sur ces étoffes de beaux tapis , & de mettre par dessus des couvertures très-fines. Ces femmes traversent aussi-tôt les appartemens , tenant dans leurs mains des flambeaux allumés. Quand elles eu-

rent préparé le lit , elles revinrent avertir Ulyffe que tout étoit prêt. Aussi-tôt il prend congé du Roi & de la Reine , & il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui étoit destiné. Alcinoüs alla aussi se coucher dans l'appartement le plus reculé de son Palais , & la Reine se coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi.





# REMARQUES

## SUR

### L'ODYSSÉE D'HOMERE.

---

#### LIVRE VII.

Page 123. **E** *Eurymeduse qui l'avoit élevé e, & qui avoit alors soin de sa chambre* ] Le mot *δαλαμηπόλος* signifie une personne qui a soin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Eurymeduse, qui avoit élevé la Princesse, étoit parvenue à cet emploi, & c'étoit la fortune ordinaire dans les maisons des Princes; ils récompensent de cette charge ceux qui les avoient élevés.

Page 124. *C'étoit une femme que les Phœaciens amenèrent d'Épire* ] Comme ces peuples-là faisoient un grand commerce, ils achetoient des esclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait présent au Roi de celle-ci, & Homere fait entendre par-là que c'étoit une personne considérable.

*Et qu'ils l'écoutoient comme un Dieu* ] Et c'est comme les bons Rois doivent être écoutés, leurs paroles sont respectables comme des oracles.

Page 125. *Car il est près de celui de mon pere* ] Voici une fille qui va chercher de l'eau avec une cruche, & dont le pere a un Palais. J'ai fait voir ailleurs que les Princesses alloient elles-mêmes à la fontaine. Cette jeune fille répond donc comme une fille de qualité, mais cette réponse lui convient encore entant qu'elle est la Déesse Minerve. Car les Palais des bons Princes sont toujours près du Palais de Jupiter; c'est-à-dire, que Jupiter habite près d'eux.

*Ces habitans ne reçoivent pas volontiers chez eux les étrangers, & ils ne les voyent pas de bon œil* ] Cependant nous verrons qu'Ulyffe sera fort bien reçu dans la Cour d'Alcinoüs. Comment accorder donc avec cette bonne reception ce que cette fille dit ici? Parleroit-elle ainsi pour rendre Ulyffe plus précautionné? Je suis persuadée qu'elle dit la vérité. Ce qu'elle dit ici des Pheaciens est vrai de presque tous les insulaires; il n'y a que les honnêtes gens & les gens de condition qui traitent bien les étrangers, le peuple ne leur est point du tout favorable, nous en avons des exemples bien voisins. Les Pheaciens jouissoient d'un si grand bonheur, qu'ils pouvoient craindre que cela ne donnât envie aux étrangers de venir s'établir dans leur île, ou même de les en chasser.

*Ce sont des hommes nés pour la marine* ] Et par consequent plus grossiers & plus intraitables que les peuples qui cultivent les autres arts.

*Car Neptune les a fait comme maîtres de la mer* ] Voilà pourquoi, comme je l'ai déjà dit, cette île avoit été anciennement appelée *Scherie*, c'est-à-dire, *l'île du commerce*. Mais si cette île étoit si puissante, si son commerce étoit si étendu, d'où vient qu'Ulysse n'en connoît pas même le nom ? Est-il possible qu'avant la guerre de Troie cette île n'eût pas souvent envoyé des vaisseaux à Ithaque, qui n'en étoit qu'à une journée ? C'est à mon avis une des raisons qui ont obligé Homere à faire de cette île une île fort éloignée, afin de donner plus de vraisemblance à son recit. Cela aura pû aussi obliger Homere à grossir l'aversion que ces peuples avoient pour les étrangers.

Page 126. *Leurs vaisseaux volent plus vite qu'un oiseau, ou que la pensée même* ] Cette île n'est véritablement qu'à une journée d'Ithaque; aussi verra-t-on qu'Ulysse y arrivera en une nuit. Mais comme le Poete la fait très-éloignée, il a recours ici à cette hyperbole pour sauver cette prompte arrivée, qui ne devient vraisemblable que par l'extrême legereté de ces vaisseaux, *ils volent plus vite qu'un oiseau, ou que la pensée même*. Cette hyperbole, dont se sert ici cette jeune fille, fait connoître à Ulysse que ces peuples sont forts sur la figure; c'est pourquoi il les payera bien-tôt de la même monnoie, & ne gardera pas beaucoup de mesure dans les contes qu'il leur fera.

*Ulysse en marchant ne pouvoit se lasser.*

*d'admirer les ports* ] Homère parle de ce que vit Ulyffe avant que d'entrer dans la ville.

*La hauteur des murailles & les remparts palissadés* ] Le Grec dit, *les murailles hautes & fortifiées de palissades*. Il me paroît ridicule de placer ces palissades sur les murailles, leur hauteur suffisoit. Homère veut dire, à mon avis, que devant ces murailles il y avoit des fossés ou des remparts qui étoient palissadés. Sur cette sorte de fortification on peut voir ce que j'ai remarqué dans l'Iliade.

*Entrez hardiment & ne remoyez aucune crainte* ] Minerve se déclare ici pour ce qu'elle est ; une jeune fille ne pouvoit pas donner ces sages conseils à Ulyffe. Aussi cet épisode de Minerve auroit été chetif si elle n'étoit venue que pour lui enseigner le chemin ; au lieu qu'il est grand & noble quand c'est pour lui donner des avis qui lui sont nécessaires. Et c'est ce qu'Eustathe a fort bien senti.

Page 127. *Car un homme hardi, quoiqu'étranger, réussit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend* ] Il est certain que la timidité a gâté beaucoup de grandes affaires. Il faut de la hardiesse ; mais il faut que cette hardiesse soit conduite par la prudence.

*Cet Eurymedon fit périr tous ses sujets dans les guerres injustes qu'il entreprit* ] Ce passage est considérable, en ce qu'il nous fait entendre le tems où le reste des anciens

Geans avoit péri. Eurymedon leur Roi étoit grand-pere de Nausithous pere d'Alcinous. Ainsi les Geans furent exterminés quarante ou cinquante ans avant la guerre de Troye ; ce qui s'accorde avec l'ancienne Tradition, qui nous apprend qu'Hercule & Thésée acheverent d'en purger la terre. On peut voir ce que Plutarque a dit dans la vie de Thésée, & le beau portrait qu'il fait de ces Geans.

Page 128. *Fut tué par les fleches d'Apollon* ] C'est-à-dire, qu'il mourut de mort subite.

*Et jamais femme* ] Le Grec dit, & de toutes les femmes qui gouvernent leur maison sous les ordres de leurs maris. Homere enseigne par-là que le mari est le maître de la maison. L'éloge qu'il fait ici de cette Reine est d'une grande beauté.

Page 129. *Car tout le Palais brilloit d'une lumiere aussi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du soleil* ] Homere ne fait cette description si pompeuse du Palais d'Alcinous, que pour vanter les avantages du commerce, qui est la source inépuisable des richesses d'un Etat. Dans les lieux où le commerce fleurit, tout devient or ou métal précieux. L'Auteur du Parallele a si peu senti la beauté de cette Poésie, qu'il la deshonne à son ordinaire, & par la maniere dont il la rend, & par les réflexions dont il l'accompagne. *La Princesse Nausicaa*, dit-il, *étant arrivée chez le Roi son pere, ses freres semblables à des Dieux dételèrent les mules*

*Et portèrent les robes dans le Palais, dont les murs étoient d'airain, la porte d'or, ayant à ses côtés des chiens d'argent, immortels & non sujets à vieillir, que le sage Vulcain avoit faits pour garder la maison du magnanime Alcinoüs. Où est la Poësie qui se soutiendrait dans un style si malheureux ? Après le texte si indignement rendu, viennent les réflexions du Chevalier & de l'Abbé, deux assez fades personnages. Vous vous moquez, Monsieur, dit le premier, voilà une chose bien remarquable, que des chiens d'argent soient immortels & ne vieillissent point. Aimez-vous bien que ces chiens d'argent soient mis là pour garder le Palais d'Alcinoüs ? Mais comment peut-on concevoir qu'un Roi, dont le Palais est d'airain, qui a des portes d'or & d'argent, n'ait pas des palefreniers pour dételer les mules de son chariot, & qu'il faille que ses enfans les détellent eux-mêmes ? Cela est étonnant, répond l'Abbé, mais ne faut-il pas qu'il y ait du merveilleux dans un Poëme. Voilà comme ce grand Critique se moque toujours de la raison & de la plus belle Poësie, évitant sur-tout avec grand soin de dire quelque chose de sensé.*

*Et les anneaux d'or ] Les anneaux que l'on mettoit au milieu des portes pour les tirer ou les pousser, ou même pour frapper. C'étoit comme les marteaux.*

*Page 130. Vulcain les avoit faits par les secrets merveilleux de son art, afin qu'ils gardassent l'entrée du Palais ] Nous ne serons*

**SUR L'ODYSSÉE. Livre VII. 157**  
pas étonnés de voir des chiens d'or & d'argent garder le Palais comme s'ils étoient vivans, après les merveilles que nous avons vû exécuter à Vulcain dans l'Iliade, ces trepieds qui alloient aux assemblées & qui en revenoient, ces femmes d'or qui aidotent ee divin forgeron à son travail, &c. C'est ainsi que la Poésie d'Homere anime toutes choses.

*De beaux sieges tout d'une seule piece* ] Homere ne dit point de quelle matiere étoient ces sieges, il y a de l'apparence qu'il a voulu faire entendre qu'ils étoient aussi de métal, puisqu'il se sert de la même expression, *is μωρον ιξ ουδδδ*, pour dire qu'ils étoient massifs, & qu'ils n'étoient point en dedans d'une vile matiere couverte de feuilles de métal.

*Sur des piédestaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or* ] On a fort bien remarqué avant moi que c'est ce passage d'Homere que Lucrece a imité dans son second livre :

*Si non aurea sunt juvenum simulacra per  
edes*

*Lampadas igniferas manibus retinentia  
dextris,*

*Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,  
Nec domus argento fulget auroque renidet.*

*Tenant des torches allumées* ] Car alors on ne brûloit au-lieu de flambeaux que des

torches, c'est-à-dire, des branches de bois qui brûloient par le bout, comme dit Virgile,

*Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.*

On n'avoit encore inventé ni les flambeaux, ni les lampes, ni les chandees. A propos de chandees, je vois dans Eustathe que ce mot est purement Grec; car il cite un ancien Auteur qui a dit, *μακρῆς κωνίδης πρῶτα*. *Achette des chandees pour une petite piece d'argent.*

Page 131. *Et on voyoit toutes leurs mains se remuer en même tems comme les branches des plus hauts peupliers* ] Homere est un grand peintre, & il peint toujours; ainsi, pour bien entrer dans sa pensée, le véritable secret est de se remettre devant les yeux les sujets dont il parle, & avec le secours de ses expressions on s'en forme la même image qu'il s'est formée. Par exemple dans ce passage, si l'on ne suivoit cette maxime, on seroit embarrassé à exprimer la pensée du Poëte; mais si l'on se represente toutes ces femmes qui travaillent en même tems, & dont les mains se remuent tout à la fois, les unes deçà, les autres de-là, on conçoit une image de branches de peupliers agitées par les vents, & l'on connoît par-là que c'est ce qu'Homere a voulu dire par ces seuls mots, *οἵα τε φύλλα μακροῦ κωνίδης αἰγίροιο.*

*L'huile même auroit coulé dessus sans y laisser de tache* ] C'est à mon avis le seul veri-

SUR L'ODYSSE'E. Livre VII. 159  
table sens du vers Grec. Homere pour louer  
la manufacture de ces étoffes, dit qu'elles  
étoient si fines & si serrées, que l'huile même  
auroit coulé dessus sans pouvoir s'y attacher,  
& sans y laisser par conséquent la moindre tache;  
car les taches ne viennent que de l'impression  
que fait l'huile en s'infiltrant.

*Autant leurs femmes surpassent toutes les  
autres en adresse*] Par ce qu'Homere dit ici,  
car c'est lui qui parle, on ne peut pas douter  
que les femmes de Corcyre n'eussent de son  
tems cette réputation d'habileté. Apparemment  
leurs maris par leur commerce leur  
avoient amené des esclaves Sidoniennes  
qui les avoient instruites.

Page 132. *La poire prête à cueillir en fait  
voir une qui naît*] La plus grande idée que  
Dieu lui-même donne de la plus heureuse  
terre du monde, d'une terre décollante de  
lait & de miel, c'est que les arbres y seront  
chargés de fruit, que les vendanges attrape-  
ront la moisson, & que la moisson suivra im-  
mediatement les vendanges. *Pomis arbores  
replebuntur; apprehendet messium tritura  
vindemiam, & vindemia occupabit semen-  
tem.* La Poésie encherit sur cette heureuse  
fécondité, en disant que les arbres portent  
des fruits sans discontinuation; que pen-  
dant qu'il y en a de mûrs, on en découvre  
de verts qui vont meurir & d'autres qui  
poussent. Ainsi c'est une recolte, une cueil-  
lete continuelle & égale dans toutes les sai-

sons. On prétend que cela est fondé sur une vérité naturelle ; car il y a véritablement, dit-on, des arbres qui ont toujours fruit & fleurs, comme le citronier, dont Pline dit après Theophraste, *Arbos ipsa omnibus horis pomifera, aliis cadentibus, aliis maturiscentibus, aliis verò subnascentibus*. Le même Pline étend cela à d'autres arbres, *Novusque fructus in his cum annotino pendet*: Et il assure que le pin *habet fructum maturiscentem, habet proximo anno ad maturitatem venturum, ac deinde tertio, &c.* Homere grossit bien le miracle, en l'étendant à tous les arbres de cet heureux terroir. Mais on fait ce qu'il faut rabattre des hyperboles poétiques.

Page 133. *Pendant que les uns sechent au soleil dans un lieu découvert* ] Pour bien entendre cet endroit il faut savoir la maniere dont les Grecs faisoient leurs vendanges, car ils ne les faisoient pas comme nous. J'en ai fait autrefois une Remarque sur la cinquantième Ode d'Anacreon. On portoit à la maison tous les raisins que l'on avoit coupés ; on les exposoit au soleil dix jours ; on les laissoit aussi pendant ce tems-là exposés à la fraîcheur de la nuit. Après cela on les laissoit à l'ombre cinq jours, & au sixième on les fouloit & on mettoit le vin dans les vaisseaux. Voici le précepte qu'en donne Hesiode lui-même dans son Traité des oeuvres & des jours, vers 607. *Lorsque l'Orion & la Canicule seront au milieu du ciel & que l'aurore regardera l'Arcture, alors, mon cher*

*Persa*, porte tous tes raisins à la maison, expose-les dix jours au soleil & autant de nuits à l'air; tiens-les à l'ombre cinq jours, & au sixième fais couler dans les vaisseaux les presens de l'enjoué Bacchus. Homere marque ces trois états différens; le premier, des raisins qui ont déjà été au soleil & qu'on foule; le second, de ceux qu'on expose au soleil pendant qu'on foule ceux-là; & le troisième, de ceux qui, pendant que les seconds sont au soleil, sont prêts à couper pour être mis à leur place. Et il en donne la raison dans la suite; c'est que pendant que les ceps sont chargés de grappes noires & mûres, il y en a de vertes qui sont prêtes à tourner. Voilà, si je ne me trompe, la véritable explication de ce passage d'Homere, qui sans doute a fondé ce miracle poétique sur ce qu'il y avoit des vignes qui portoient des raisins trois fois l'année, comme Pline l'a remarqué: *Vites quidem & trisera sunt, quas ob id insanas vocant, quoniam in iis aliæ maturescunt, aliæ turgescunt, aliæ florent.* Lib. 16. cap. 27. Il y a des vignes qui portent trois fois, & qu'on appelle folles par cette raison: parce que pendant qu'il y a des grappes qui meurissent, il y en a d'autres qui commencent à grossir & d'autres qui sont en fleur.

Tels sont les magnifiques presens dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs ] Il n'y a rien en effet de plus admirable que ces jardins d'Alcinoüs tels qu'Homere les décrit, & j'ai toujours admiré le mauvais sens d'un

Ecrivain moderne, qui pour mettre notre siècle au-dessus du siècle d'Homere, a osé préférer nos magnifiques, mais stériles jardins, à ces jardins où la Nature toujours féconde prodiguoit en toute saison toutes ses richesses. Et voici comme il s'explique :

*Le jardin de ce Roi, si l'on en croit  
Homere,*

*Qui se plût à former une belle chimere,  
Utilement rempli de bons arbres fruitiers,  
Renfermoit dans ses murs quatre arpens  
tous entiers,*

*Là se cueilloit la poire, & la figue & l'o-  
range;*

*Ici dans un recoin se fouloit la vendange.*

Mais outre que dans cette misérable Poësie le Poëte ruine & détruit tous les miracles de la Poësie d'Homere & ceux de la Nature, car il n'y a rien de bien extraordinaire qu'on cueille dans un jardin des poires, des figues, des raisins, des oranges, & il n'y a point là de *belle chimere*, puisqu'on le voit très-souvent dans des jardins fort communs; où est le bon sens de préférer ces jardins stériles que le luxe a imaginés & où la Nature gémit de se voir captive, de les préférer, dis-je, à un jardin où la Nature renouvelle toujours ses dons? C'est-là le langage d'un homme qui a cru & enseigné que le luxe étoit un des beaux presens que Dieu ait faits aux hommes. Ce n'étoit pas là le sentiment des sages payens; & pour ne pas sortir de notre sujet, voyons ce qu'Horace dit des vas-

..... *Platanusque cœlebs* Od. 15. lib. 2.

*Evincet ulmos. Tum violaria &*

*Myrtus & omnis copia narium*

*Spargent olivetis odorem*

*Fertilibus domino priori.*

Le stérile plane va faire négliger l'ormeau. Les violiers, les myrtes & toutes sortes de fleurs parfumeront bien-tôt les lieux que l'on avoit auparavant plantés d'oliviers, & qui étoient d'un si grand revenu pour leurs premiers maîtres. Et il ajoute, Bientôt on verra les lauriers, qui par l'épaisseur de leur ombre défendront des rayons du soleil, quoique cela soit expressément défendu par les ordonnances de Romulus, par les loix du severe Caton, & par toutes les regles des premiers Législateurs. Mais sans regarder ni à l'utile ni au moral, qui est-ce qui ne préférera pas à toutes les plus grandes merveilles de l'art les merveilles de la Nature ? D'ailleurs la Poësie qu'Homere étale dans cette description est si charmante, que je ne puis assez m'étonner qu'un homme qui se piquoit d'être Poëte n'en ait pas été touché.

Page 134. Ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils versotent le vin de leurs coupes ] Mercure étoit le dernier à qui on faisoit des libations quand on étoit sur le point de s'aller coucher, car il présidoit au sommeil,

*Dat somnos adimitque.*

*Horace.*

Page 135. *Et les honneurs dont le peuple les a revêtus* ] Il paroît par ce passage que le gouvernement des Corcyriens étoit, comme les gouvernemens de ces tems-là, un composé de Royauté & de Démocratie, puisque nous voyons que le peuple donnoit les dignités. On peut voir une Remarque sur un passage du Livre suivant.

*Et finissant ces mots il s'assied sur la cendre du foyer* ] Le foyer étoit un lieu sacré à cause de Vesta. Et c'étoit la maniere de supplier la plus touchante & la plus sûre. Themistocle l'imita long-tems après, lorsqu'il se réfugia chez Admete Roi des Molosses : *Il s'assit*, dit Plutarque, *au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques*. Que peut-on répondre à l'Auteur du Parallele, qui pour rendre ridicule cet endroit, qu'il n'a point entendu, nous le présente ainsi : *Ulysse étant parvenu dans la chambre de la Reine, alla s'asseoir à terre parmi la poussiere auprès du feu*. Voilà un Critique bien instruit de l'Antiquité.

Page 136. *Et de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit instruit* ] Le Grec dit : *Et qui savoit les choses anciennes & plusieurs autres*. Il n'y a rien de plus capable d'instruire les hommes que l'Histoire ; c'est pourtant une connoissance assez négligée. L'Auteur du Livre de la Sageste en connoissoit bien le prix ; car en parlant du sage, il dit comme Homere, *Scit præterita & de futuris æstimat*. Sap. 8. 8.

SUR L'O D Y S S E E. Livre VII. 165  
Voilà le portrait qu'Homere fait d'Eche-  
née.

*Et qui accompagne de sa protection les sup-  
plians ]* Homere enseigne par-tout que Dieu  
protege les pauvres & les étrangers, & qu'il  
a une attention particuliere sur les supplians ;  
car les Prieres sont ses filles, comme nous  
l'avons vû dans l'Iliade ; aussi Dieu dit lui-  
même qu'il aime les étrangers & qu'il leur  
donne tout ce qui leur est nécessaire : *Amat  
peregrinum & dat ei victum & vestitum. Et  
vos ergo amate peregrinos. Deuteron. 10. 18.  
19.*

Page 138. *Tout ce que la Destinée & les  
Parques inexorables lui ont préparé par leurs  
fuseaux dès le premier moment de sa naissan-  
ce ]* Ce passage est remarquable. Homere sé-  
pare la Destinée & les Parques ; c'est-à-dire,  
que les Parques ne font qu'exécuter les or-  
dres de la Destinée, qui n'est autre que la  
Providence, & qui a réglé & déterminé la  
fortune de tous les hommes dès le moment  
qu'elle leur fait voir le jour.

Page 139. *Que si c'est quelqu'un des Im-  
mortels qui soit descendu de l'Olympe ]* Quand  
Nausicaa a comparé Ulysse à un Dieu, on au-  
roit pû croire que c'étoit l'effet de sa passion  
qui l'avoit aveuglée. Mais Homere la justifie  
bien ici, en faisant qu'Alcinoüs soupçonne  
de même que c'est un des Immortels.

*Car jusqu'ici les Dieux ne se sont montrés*

*à nous.*] Alcinoüs n'est point surpris que les Dieux daignent se montrer aux Pheaciens qui sont hommes justes ; mais il est surpris que ce soit à l'heure qu'il étoit, & de-là il juge que si c'est un Dieu, c'est pour quelque chose d'extraordinaire qu'il leur apparôit.

*Que lorsque nous leur avons immolé des hecatombes*] C'est ainsi qu'Homere recommande la pieté envers les Dieux, en faisant voir qu'ils honorent de leur presence les sacrifices qu'on leur fait.

*Et quand quelqu'un de nous est parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de se rendre visibles*] Les hommes ont toujours besoin de la protection de Dieu ; mais cette protection leur est encore plus nécessaire dans les voyages. Homere savoit que les Dieux, c'est-à-dire les Anges, se sont souvent rendu visibles pour conduire eux-mêmes des gens pieux ; c'est sur cela qu'il a imaginé ces conduites miraculeuses dont il est parlé dans l'Iliade & dans l'Odyssée. Alcinoüs relève bien ici les Pheaciens par cette distinction si marquée des Dieux en leur faveur.

*Car je puis dire que nous leur ressemblons autant par notre pieté & par notre justice*] C'est cette pieté & cette justice qui leur avoient attiré tout le bonheur dont ils jouissoient. Et c'est cela même qui leur avoit fait donner le nom de *Pheaciens* ; car selon la savante remarque de Bochart, ils furent ainsi

**SUR L'ODYSSE'E. Livre VII. 167**  
nommés de l'Arabe *phaik*, qui signifie, *éminent, sublime, qui est au-dessus des autres par sa dignité & par sa vertu.* Or il n'y a point d'hommes plus éminens & plus distingués que ceux qui s'élevent au-dessus des autres par leur piété, & qui ressemblent aux Dieux par leur justice. Mais il est bien difficile de conserver ces vertus dans une longue prospérité. Ces Pheaciens, qui se disent ici si pieux & si vertueux sont plongés dans le vice, comme Homere le fera voir, en nous les représentant uniquement occupés des plaisirs de l'amour & de la bonne chere. C'est donc en vain qu'ils se donnent un éloge qui n'appartient qu'à leurs ayeux, de la vertu desquels ils avoient fort dégénéré. Après être devenus très-vicieux, ils devinrent si superbes, qu'ils s'attirerent de grandes guerres & qu'ils perirent enfin par leur orgueil. Tout ce discours d'Alcinous est très-sensé. Cependant voici comme l'a traité l'Auteur du Parallele. *Le Roi pendant le souper fait un long discours à Ulysse, où je crois qu'il y a du sens, mais où je n'en vois point du tout: Ulysse prie qu'on le laisse manger parce qu'il en a besoin & qu'il n'est pas un Dieu.* La lecture seule de cet endroit de l'original fait voir le sens de ce Critique.

*Changez de sentiment* ] Ulysse ne peut souffrir qu'Alcinous le prenne pour un Dieu, & il reconnoît qu'il ne ressemble à aucun des Dieux, ni par le corps, ni par les propriétés qui élevent si fort la Divinité au-dessus de l'homme.

Page 141. *Pourvu que j'aye le plaisir de revoir mon Palais* ] Il ne nomme pas sa femme , de peur de refroidir par-là le Roi , que l'esperance de faire de lui un gendre prévenoit en sa faveur.

Page 142. *Aucun ni des Dieux ni des hommes ne fréquente dans cette île* ] Homere a le secret admirable de renfermer de grandes leçons dans les narrations les plus simples. Il nous fait voir l'indigne passion dont la Déesse Calypso a été prévenue pour Ulyffe , & les avances honteuses qu'elle lui a faites ; objet dangereux pour les mœurs. Que fait-il donc pour prévenir le poison que cet objet présente ? Il ne s'est pas contenté d'opposer la sagesse de Penelope à la folie de Calypso , & de faire sentir le grand avantage que la mortelle avoit sur la Déesse , il nous découvre ici la cause de cette folle passion , en nous disant qu'aucun des Dieux & des hommes ne frequentoit dans cette île. D'un côté l'éloignement des Dieux , & de l'autre la rareté des objets font qu'elle succombe à la vue du premier qui se présente. Tout objet est dangereux pour une personne qui est dans la solitude & qui n'a aucun commerce avec les Dieux , comme parle Homere.

Page 143. *Mais elle n'eut pas la force de me persuader* ] Car il savoit que l'immortalité ne dépend point de ces Divinités inferieures ; & il n'ignoroit pas qu'une personne qui aime promet toujours plus qu'elle ne peut & qu'elle ne veut même tenir.

Page 147. *Elle ne vous a pas conduit elle-même dans mon Palais avec ses femmes* ] Alcinoüs croit que sa fille a fait une faute, non seulement contre la politesse, mais encore contre l'hospitalité, de n'avoir pas conduit elle-même cet étranger; elle n'avoit rien à craindre puisqu'elle étoit avec ses femmes.

*C'est moi qui n'ai pas voulu* ] Ulyffe en homme fin & rusé croit que le discours d'Alcinoüs est un discours que le soupçon lui fait tenir, & que le Prince ne lui parle ainsi que pour découvrir comment tout s'est passé entre lui & la Princesse, c'est pourquoi il déguise un peu la vérité.

*Vous pussiez épouser ma fille* ] Alcinoüs à beau assurer Ulyffe qu'il est incapable de concevoir aucun soupçon, Ulyffe l'en croit fort capable; & l'offre si prompte que lui fait le Roi, le fortifie dans cette opinion; il est persuadé, commel'insinue Eustathe, que ce Prince ne cherche qu'à découvrir si sa fille n'a point conçu quelque passion pour lui, & s'il n'y a pas répondu. Au reste cette proposition que lui fait Alcinoüs, à cela près qu'elle est un peu prématurée, n'a rien d'extraordinaire pour ces tems-là; tout étoit plein d'exemples de ces sortes de mariages faits par occasion: un Roi prenoit pour gendre un étranger qui étoit arrivé chez lui, quand il connoissoit à ses manieres qu'il étoit digne de cet honneur. C'étoit ainsi que Bellerophon, Tydée, Polynice avoient été ma-

riés. On ne s'informoit pas alors si un homme étoit riche ; il suffisoit qu'il eût de la naissance & de la vertu.

Page 148. *Dussiez-vous aller au-delà de l'Eubée qui est fort loin d'ici, comme nous le savons par le rapport de nos pilotes* ] L'Eubée est en effet assez éloignée de Corcyre ou Corfou, puisque pour y aller il faut passer de la mer d'Ionie dans la mer Icarienne, & doubler tout le Peloponèse. Mais Alcinoüs fait cet éloignement encore beaucoup plus grand en dépayfant son île, & en la faisant une des Iles Fortunées ; car c'est de cette idée & de cette fausse supposition qu'il tire la particularité de Rhadamanthe qu'il va raconter.

*Qui y menerent autrefois le beau Rhadamanthe, lorsqu'il alla voir Tityus le fils de la Terre* ] Nous avons vû dans le IV. Livre que Rhadamanthe habitoit les champs Elyées en Espagne sur les bords de l'Océan. Alcinoüs veut donc faire croire ici que son île est près de cet heureux séjour, & pour le persuader il dit que Rhadamanthe voulant aller voir le Titan Tityus fils de la Terre, se servit des vaisseaux des Pheaciens, parce qu'ils étoient plus légers que les autres. Ce voyage de Rhadamanthe est imaginé sur ce que c'étoit un Prince très-juste, & que Tityus étoit un Titan très-injuste & très-insolent ; Rhadamanthe l'alloit voir pour le ramener à la raison par ses remontrances.

*Quelqu'éloignée qu'elle soit, ils le menerent*

& le ramenerent dans le même jour sans beaucoup de peine ] Quand Homere n'auroit pas déplacé Corcyre, & qu'il l'auroit laissée où elle est vis-à-vis du continent de l'Épire, cette hyperbole d'aller de Corcyre en Eubée & d'en revenir dans le même jour, seroit excessivement outrée; & c'est bien pis encore en la plaçant près des Isles Fortunées dans l'Océan. Mais rien n'est impossible à des vaisseaux qui vont aussi vite qu'un oiseau, ou que la pensée même. Cela abrège bien le chemin & rapproche les distances les plus éloignées. Homere fait voir ici que les Phéaciens étoient si fiers de leur bonheur & de la protection des Dieux, qu'ils croyoient que rien ne leur étoit impossible. C'est sur cela que sont fondées toutes ces hyperboles si extrêmes. Plus les hommes sont heureux, plus leur langage est outré, & plus ils sont portés à se forger des chimères avantageuses.

Page 149. *Grand Jupiter, faites qu'Alcinoüs accomplisse* ] Ulysse ne répond pas directement à l'obligeante proposition que le Roi lui a faite de lui donner sa fille, un refus auroit été trop dur. D'ailleurs comme il a connu ses soupçons, il répond à tout indirectement par cette prière, qui fait voir l'impatience qu'il a de retourner dans ses Etats, & la reconnoissance dont il est pénétré pour la promesse qu'il lui a faite de lui en fournir les moyens.

Page 150. *Que tout étoit prêt* ] Le Grec dit, *voire lit est fait*, qui est notre façon de  
 H ij

parler ordinaire. La phrase Grecque est souvent la même que la Françoisé.

*Il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui étoit destiné ]* Le Grec dit, *ἐν αἰθούσῃ ἰεραδύπῃ*, & cette épithete *ἰεραδύπῃ*, qui signifie *valdè sonante, fort sonore, fort résonnante*, est très-magnifique, pour dire un portique *superbe, fort élevé*, & qui par conséquent rend un grand bruit; car ces sortes de lieux retentissent à proportion de leur exhaussement. Comment donc l'Auteur du Parallele, qui se piquoit de se connoître en bâtimens & en architecture, a-t-il cherché à rendre cet endroit ridicule, en le traduisant de cette maniere: *Ensuite, dit-il, on le mena coucher dans une galerie fort résonnante*. Ce n'est pas l'original qui est ridicule, c'est la Traduction. Quel goût faut-il avoir pour faire d'une épithete noble, harmonieuse & pleine de sens, une chose très-absurde & très-plate. Mais c'est-là le talent de certains Critiques modernes; ils flétrissent tout par leurs expressions, & ensuite ils accusent Homere d'un ridicule qui ne vient pas de lui. On dira de même que ce Poëte est un sot d'avoir dit que *Minerve seringua une telle pensée dans l'esprit de Nausicaa*, parce que c'est ainsi qu'a traduit l'ancien Traducteur de l'Odyssée.

*Et la Reine se coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi ]* Nous avons vû à la fin du premier Liv. de l'Iliade, que Junon se couche près de Jupiter, & ici nous

Voyons que la Reine Areté se couche dans  
 un lit dressé près du lit d'Alcinoüs. Jupiter  
 & Junon n'ont qu'un lit, & Alcinoüs & la  
 Reine sa femme en ont deux. Homere a peut-  
 être voulu par-là marquer le luxe & la déli-  
 catesse de ces peuples heureux, qui vivant  
 dans l'abondance & dans la molesse, fuyoient  
 tout ce qui pouvoit les incommoder & les  
 gêner.



---

## Argument du Livre VIII.

**A**lcinoüs assemble le conseil des Pheaciens sur le port près des vaisseaux , pour délibérer sur la demande de l'étranger qui est arrivé chez lui. On équipe un vaisseau pour son départ , & les principaux des Pheaciens sont invités à un festin dans le Palais ; ils jouent ensuite au palet avec Ulysse , & on fait venir le chantre Demodocus , qui chante les amours de Mars & de Venus , & ensuite l'histoire du cheval de bois qui fut introduit dans la ville de Troye. A ce récit , Ulysse fond en larmes ; Alcinoüs , qui s'en apperçoit , lui demande le sujet de ses larmes , & le prie de lui dire qui il est , & d'où il est.



# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE VIII.

**L'**AURORE avoit à peine annoncé le jour, que le Roi Alcinoüs se leva. Ulyffe ne fut pas moins diligent. Le Roi le mena au lieu où il avoit convoqué l'assemblée pour le Conseil, & c'étoit sur le port devant les vaisseaux.

A mesure que les Pheaciens arrivoient, ils se plaçoient sur des pierres polies. La Déesse Minerve, qui vouloit assurer un heureux retour à Ulyffe, ayant pris la figure d'un heraut d'Alcinoüs,

H iv

étoit allée par toute la ville avant le jour , & avoit exhorté en ces termes tous les principaux des Pheaciens qu'elle avoit rencontrés : Princes & Chefs des peuples qui habitent cette isle , rendez - vous promptement au Conseil pour entendre les demandes d'un étranger , qui après avoir erré long-tems sur la vaste mer , est arrivé au Palais d'Alcinous , & qu'on prendroit pour un des Immortels.

Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous ces Princes. L'assemblée fut bien-tôt formée & tous les sièges remplis. On regardoit avec admiration le prudent fils de Laërte. Aussi la Déesse Minerve lui avoit inspiré une grâce toute divine , elle le faisoit paroître plus grand & plus fort , afin que par cette taille avantageuse & par cet air de majesté il attirât

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 177  
l'estime & l'affection des Pheaciens, & qu'il se tirât avec avantage de tous les combats que ces Princes devoient proposer pour éprouver ses forces.

Lorsque tout le monde fut placé, Alcinoüs prit la parole, & dit : Princes & Chefs des Pheaciens, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Je ne connois point cet étranger, qui après avoir perdu sa route sur la mer, est arrivé dans mon Palais. Je ne sai d'où il vient, si c'est des contrées du couchant ou des climats de l'aurore : mais il nous prie de lui fournir promptement les moyens de retourner dans sa patrie. Ne nous démentons point en cette occasion. Jamais étranger, qui est abordé dans notre isle, n'a demandé inutilement les secours dont il a eu besoin. Ordonnons donc sans différer qu'on mette en mer un vaisseau

H v.

» tout neuf, le meilleur qui soit dans  
 » nos ports, & choisissons cinquante-deux rameurs des plus habiles ;  
 » qu'ils préparent les rames , &  
 » quand tout sera prêt , qu'ils viennent manger chez moi , pour se  
 » disposer à partir ; on leur fournira  
 » tout ce qui est nécessaire. Et pour  
 » vous , Princes , rendez-vous tous  
 » dans mon Palais , vous m'aidez  
 » à faire les honneurs à mon hôte.  
 » Qu'aucun ne manque de s'y trouver , & qu'on fasse venir le chantre Demodocus , à qui Dieu a  
 » donné l'art de chanter , & qui par  
 » ses chants divins charme tous  
 » ceux qui l'entendent.

En finissant ces mots il se leve & marche le premier. Les Princes le suivent , & un heraut va avertir le chantre Demodocus. On choisit cinquante-deux rameurs qui se rendent aussi-tôt sur le rivage , mettent en mer

D' H O M E R E. *Liv. VIII.* 179  
le meilleur vaisseau, dressent le  
mât, attachent les voiles & pla-  
cent les avirons. Quand le vais-  
seau fut prêt à partir, ils se rendi-  
rent tous au Palais d'Alcinoüs.  
Les portiques, les cours, les sa-  
les furent bien-tôt remplies. Le  
Roi leur fit donner douze mou-  
tons, huit cochons engraisés &  
deux bœufs. Ils les dépouillerent  
& les préparèrent, & se mirent à  
table.

Le heraut amene cependant le  
chantre divin, que les Muses a-  
voient comblé de leurs faveurs ;  
mais à ces faveurs elles avoient  
mêlé beaucoup d'amertume, car  
elles l'avoient privé de la vue en  
lui donnant l'art de chanter. Le  
heraut Pontonoüs le place au mi-  
lieu des conviés sur un siège tout  
parsemé de clouds d'argent, qu'il  
appuye contre une colonne à la-  
quelle il pend sa lyre, en l'aver-

Hvj

tissant de l'endroit où il l'a mise, afin qu'il la puisse prendre quand il en aura besoin. Il met devant lui une petite table sur laquelle on sert des viandes, une coupe & du vin. On fait bonne chère, & le repas étant fini, la Muse inspire à Demodocus de chanter les aventures des héros. Il commença par un chant fort connu, & dont la réputation avoit volé jusqu'aux cieux; il contenoit la célèbre dispute qu'Ulysse & Achille avoient eue devant les remparts de Troye au milieu du festin d'un sacrifice, & dans laquelle ils en étoient venus aux grosses paroles, ce qui avoit fait un très-grand plaisir à Agamemnon; car ce Prince voyoit avec une extrême joie les premiers des Grecs disputer ensemble, parce que c'étoit là l'accomplissement d'un oracle qu'il avoit reçu au-

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 181  
trefois à Pytho , où il étoit allé  
consulter Apollon ; lorsqu'un  
long enchaînement de malheurs  
commençoit déjà à menacer les  
Troyens & les Grecs par les dé-  
crets de Jupiter. Ce chant étoit si  
admirable & si divin qu'il charma  
tout le monde. Ulysse , qui fondoit  
en larmes, eut toujours la tête cou-  
verte de son manteau pour cacher  
son visage, car il avoit quelque sor-  
te de honte que les Pheaciens le  
vissent pleurer. Toutes les fois  
que Demodocus cessoit de chan-  
ter , Ulysse essuyoit ses larmes &  
rabaissoit son manteau , & prenant  
une coupe il faisoit des libations  
aux Dieux. Mais dès que les Prin-  
ces le pressoient de reprendre sa  
lyre & qu'il recommençoit à chan-  
ter , Ulysse recommençoit aussi à  
répandre des larmes & à les ca-  
cher. Aucun des Princes , qui é-  
toient à table , ne s'en apperçut ,

Alcinoüs seul , qui étoit assis près de lui, vit ses pleurs & entendit ses profonds soupirs ; aussi-tôt élevant  
 » la voix, il dit : Princes & Chefs des  
 » Pheaciens, je croi que le repas est  
 » fini , & que nous avons entendu  
 » assez de musique , qui est pourtant  
 » le plus doux accompagnement des  
 » festins : sortons donc de table , &  
 » allons nous exercer à toutes sortes  
 » de combats , afin que quand cet  
 » étranger sera de retour dans sa  
 » patrie , il puisse dire à ses amis  
 » combien nous sommes au-dessus  
 » de tous les autres hommes aux  
 » combats du Ceste & de la Lutte ,  
 » à courir & à sauter.

Il se leve en même tems ; les Princes le suivent , & le heraut ayant pendu à la colonne la lyre, il prend Demodocus par la main , le conduit hors de la sale du festin , & le mene par le même chemin que tenoient tous les autres.

D' HOMERE. *Liv. VIII.* 183  
pour aller voir & admirer les  
combats.

Quand ils arrivèrent au lieu de  
l'assemblée, ils y trouvèrent une  
foule innombrable de peuple qui  
s'y étoit déjà rendu; plusieurs jeu-  
nes gens des mieux faits & des  
plus dispos se présentèrent pour  
combattre, Acronée, Ocyale,  
Elatrée, Nautes, Prumnes, An-  
chiale fils du charpentier Poly-  
née, Eretmes, Pontes, Prores,  
Thoon, Anabesinée, Amphiale  
semblable à l'homicide Mars, &  
Naubolides qui par sa grande tail-  
le & par sa bonne mine étoit au-  
dessus de tous les Pheaciens après  
le Prince Laodamas. Trois fils  
d'Alcinoüs se présentèrent aussi,  
Laodamas, Alius & le divin Cly-  
tonée. Voilà tous ceux qui se le-  
vèrent pour le combat de la  
Course. On leur marqua donc la  
carrière. Ils partent tous en mê-

me tems & excitent des tourbillons de poussière qui les dérobent aux yeux des spectateurs. Mais Clytonée surpassa tous ses concurrents, & les laissa tous aussi loin derrière lui que de fortes mules, traçant des sillons dans un champ, laissent derrière elles des bœufs pesants & tardifs.

Après la Course ils s'attachèrent au pénible combat de la Lutte. Et Euryale fut vainqueur. Amphiale fit admirer à ses rivaux mêmes sa legereté à sauter. Elatée remporta le prix du Disque, & le brave Laodamas fils d'Alcinous, fut victorieux au combat du Ceste.

Cette jeunesse s'étant assez divertie à tous ces combats, le Prince Laodamas prit la parole, & dit : Mes amis, demandons à cet étranger s'il n'a point appris à s'exercer à quelque combat, car

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 185  
il est très-bien fait & d'une taille «  
très-propre à fournir à toutes for- «  
tes d'exercices. Quelles jambes ! «  
quelles épaules ! quels bras ! Il «  
est même encore jeune. Mais «  
peut-être est-il affoibli par les «  
grandes fatigues qu'il a souffertes ; «  
car je ne croi pas qu'il y ait rien «  
de plus terrible que la mer , & de «  
plus propre à épuiser & anéantir «  
l'homme le plus robuste. «

Vous avez raison , Laodamas , «  
répond Euryale , & vous nous re- «  
montrez fort bien notre devoir. «  
Allez donc , provoquez vous-mê- «  
me votre hôte. «

A ces mots le brave fils d'Alci- «  
noüs s'avançant au milieu de l'af- «  
semblée , dit à Ulyffe : Généreux «  
étranger , venez faire preuve de «  
votre force & de votre adresse , «  
car il y a de l'apparence que vous «  
avez appris tous les exercices , & «  
que vous êtes très-adroit à toutes «

• sortes de combats , & il n'y a  
 • point de plus grande gloire pour  
 • un homme , que de paroître avec  
 • éclat aux combats de la Course &  
 • de la Lutte. Venez donc , entrez  
 • en lice avec nous , & bannissez de  
 • votre esprit tous ces noirs cha-  
 • grins qui vous dévorent ; votre  
 • départ ne fera pas long-tems dif-  
 • feré ; le vaisseau qui doit vous  
 • porter n'attend qu'un vent fa-  
 • vorable & vos rameurs sont tous  
 • prêts.

Alors Ulyffe prenant la parole ,  
 • répond : Laodamas , pourquoi me  
 • provoquez-vous en me piquant &  
 • en aiguillonnant mon courage ?  
 • Mes chagrins me tiennent plus au  
 • cœur que les combats. Jusqu'ici  
 • j'ai essuyé des peines extrêmes &  
 • soutenu des travaux infinis ; pré-  
 • sentement je ne paroiss dans cette  
 • assemblée que pour obtenir du  
 • Roi & de tout le peuple les

moyens de m'en retourner au plus tôt dans ma patrie.

Le fougueux Euryale ne gardant plus de mesures, s'emporta jusqu'aux invectives, & dit : Etranger, je ne vous ai jamais pris pour un homme qui ait été dressé à tous les combats qu'on voit établis parmi les peuples les plus célèbres, vous ressemblez bien mieux à quelque patron de navire, qui passe sa vie à courir les mers pour trafiquer, ou pour piller; ou même à quelque écrivain de vaisseau qui tient registre des provisions & des prises; vous n'avez nullement l'air d'un guerrier.

Ulyffe le regardant avec des yeux pleins de colere, lui dit : Jeune homme, vous ne parlez pas bien, & vous avez tout l'air d'un écervellé. Certainement les Dieux ne donnent pas à tous les

« hommes toutes leurs faveurs en-  
« semble, & le même homme n'a  
« pas toujours en partage la bonne  
« mine, le bon esprit & l'art de bien  
« parler. L'un est mal fait & de  
« mauvaise mine; mais Dieu répare  
« ce défaut, en lui donnant l'élo-  
« quence comme une couronne qui  
« le fait regarder avec admiration.  
« Il parle avec retenue, il ne hazar-  
« de rien qui l'expose au repentir,  
« & toutes ses paroles sont pleines  
« de douceur & de modestie; il est  
« l'oracle des assemblées, & quand  
« il marche dans la ville, on le re-  
« garde comme un Dieu. Un autre  
« a une figure si agréable qu'on le  
« prendroit pour un des Immortels;  
« mais les graces n'accompagnent  
« pas tous ses discours. Il ne faut  
« que vous voir; vous êtes parfaite-  
« ment bien fait; à peine les Dieux  
« mêmes pourroient - ils ajouter à  
« cette bonne mine, mais vous man-

quez de sens. Vos paroles étour-  
dies ont excité ma colere. Je ne  
suis pas si novice dans les combats  
que vous pensez. Pendant que j'ai  
été dans la fleur de la jeunesse, &  
que mes forces ont été entières,  
j'ai toujours paru parmi les pre-  
miers. Presentement je suis acca-  
blé de malheurs & de misères. Car  
j'ai passé par de grandes épreuves,  
& souffert bien des maux & bien  
des peines dans les diverses guer-  
res où je me suis trouvé, & dans  
mes voyages sur mer. Cependant  
quelque affoibli que je sois par tant  
de travaux & de fatigues, je ne  
laisserai pas d'entrer dans les com-  
bats que vous me proposez. Vos  
paroles m'ont piqué jusqu'au vif,  
& ont reveillé mon courage.

Il dit, & s'avançant brusque-  
ment sans quitter son manteau, il  
prend un disque plus grand, plus  
épais & beaucoup plus pesant

que celui dont les Pheaciens se servoient. Et après lui avoir fait faire deux ou trois tours avec le bras, il le pousse avec tant de force, que la pierre fendant rapidement les airs, rend un sifflement horrible. Les Pheaciens, ces excellens hommes de mer, ces grands rameurs étonnés & effrayés de cette rapidité, se baissent jusqu'à terre. Le disque poussé par un bras si robuste, passe de beaucoup les marques de ses rivaux. Minerve, sous la figure d'un homme, met la marque du disque d'Ulysse, & lui adressant la parole, elle lui dit : Etranger, un aveugle même distingueroit à tâtons votre marque de celle de tous les autres; car elle n'est point mêlée ni confondue avec les leurs, mais elle est bien au-de-là. Ayez bonne espérance du succès de ce combat, aucun des Phea-

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 191  
ciens n'ira jusques-là, bien-loin «  
de vous surpasser. «

La Déesse parla ainsi. Ulysse  
senta une joie secrète de voir  
dans l'assemblée un homme qui  
le favorisoit. Et encouragé par ce  
discours, il dit avec plus de har-  
dieffe : Jeunes gens, atteignez ce «  
but, si vous pouvez ; tout à l'heu- «  
re, je vais pousser un autre disque «  
beaucoup plus loin que le pre- «  
mier. Et pour ce qui est des au- «  
tres combats, que celui qui se «  
sentira assez de courage, vienne «  
s'éprouver contre moi, puisque «  
vous m'avez offensé. Au Ceste, à «  
la Lutte, à la Course, je ne cede «  
à aucun des Pheaciens qu'au seul «  
Laodamas, car il m'a reçu dans «  
son Palais. Qui est-ce qui vou- «  
droit combattre contre un Prince «  
dont il auroit reçu des faveurs si «  
grandes ? Il n'y a qu'un homme «  
de néant & un insensé qui puisse «

» deffier au combat son hôte dans  
» un pays étranger ; ce seroit con-  
» noître bien mal ses intérêts. Mais  
» de tous les Pheaciens , je n'en re-  
» fuse ni n'en méprise aucun. Me  
» voilà prêt d'entrer en lice contre  
» tous ceux qui se présenteront. Je  
» puis dire que je ne suis pas tout  
» à fait mal adroit à toutes sortes de  
» combats. Je sai assez bien manier  
» l'arc , & je me vante de frapper  
» au milieu d'un nombre d'ennemis  
» celui que je choisirai , quoique  
» tous ses compagnons qui l'envi-  
» ronnent ayent l'arc tendu & prêt  
» à tirer sur moi. Philoctete étoit le  
» seul qui me surpassoit quand nous  
» nous exercions sous les remparts  
» de Troye. Mais de tous les autres  
» hommes , qui sont aujourd'hui  
» sur la terre , & qui se nourrissent  
» des dons de Cerés , il n'y en a  
» point sur lesquels je ne remporte  
» le prix. Car je ne voudrois pas  
m'égaler

m'égalé aux héros qui ont été avant nous, à Hercule & à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'adresse à tirer de l'arc, osoient entrer en lice même contre les Dieux. Voilà pourquoi le grand Eurytus ne parvint pas à une grande vieillesse : il mourut jeune ; car Apollon irrité de ce qu'il avoit eu l'audace de le défier, lui ôta la vie. Je lance la pique comme un autre lance le javelot. Il n'y a que la course, où je craindrois que quelqu'un des Pheaciens ne me vainquît. Car je suis bien affoibli par toutes les fatigues & par la faim même que j'ai souffertes sur la mer, mon vaisseau ayant été brisé après une furieuse tempête, & les vivres m'ayant manqué, ce qui m'a causé une foiblesse dont je ne suis pas encore revenu.

Après qu'il eut cessé de parler, un profond silence regna parmi

ces Princes. Alcinoüs seul prenant la parole , lui répondit :

- » Etranger , tout ce que vous venez de dire nous est très-agréable ,
- » & nous voyons avec plaisir que
- » vous voulez bien faire preuve de
- » votre force & de votre adresse ,
- » piqué des reproches qu'Euryale a
- » osé vous faire au milieu de nous.
- » Il est certain qu'il n'y a point
- » d'homme , pour peu qu'il ait de
- » prudence & de sens , qui ne rende justice à votre mérite. Mais écoutez-moi , je vous prie , afin
- » que quand vous serez de retour
- » chez vous & que vous serez à table
- » avec votre femme & vos enfans ,
- » vous puissiez raconter aux heros
- » qui vous feront la cour , l'heureuse vie que nous menons , & les
- » exercices dont Jupiter veut bien que nous la partagions sans discontinuation depuis nos premiers
- » peres. Nous ne sommes bons aux

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 195  
combats ni du Ceste ni de la  
Lutte ; notre fort est la Course &  
l'art de conduire des vaisseaux ;  
nos divertissemens de tous les  
jours ce sont les festins , la musi-  
que & la danse ; nous aimons la  
magnificence en habits , les bains  
chauds & la galanterie. Allons  
donc que nos plus excellens dan-  
seurs viennent tout présentement  
faire voir leur adresse , afin que cet  
illustre étranger puisse dire à ses a-  
mis combien les Pheaciens sont au  
dessus des autres hommes à la  
Course , à la danse & dans la musi-  
que , aussi-bien que dans l'art de  
conduire des vaisseaux. Que quel-  
qu'un aille promptement prendre  
la lyre qui est dans mon Palais &  
qu'il l'apporte à Demodocus.

Ainsi parla le divin Alcinoüs ,  
& un heraut partit pour aller cher-  
cher la lyre dans le Palais ; & neuf  
juges choisis par le peuple , pour

regler & préparer tout ce qui étoit nécessaire pour les jeux , se levent en même tems. Ils applanifent d'abord le lieu où l'on devoit danser , & marquent un assez grand espace libre.

Cependant le heraut apporte la lyre à Demodocus qui s'avance au milieu , & les jeunes gens , qui devoient danser , se rangent autour de lui , & commencent leur danse avec une legereté merveilleuse. Ulyffe regardoit attentivement les vifs & brillans mouvemens de leurs pieds & la justesse de leurs cadences , & ne pouvoit se lasser de les admirer. Le chanteur chantoit sur sa lyre les amours de Mars & de Venus ; comment ce Dieu avoit eu pour la premiere fois les faveurs de cette Déesse dans l'appartement même de Vulcain , & comment il l'avoit comblée de presens pour souiller la

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 197  
gouche de son mari. Le Soleil qui  
les vit , en alla d'abord avertir ce  
Dieu , qui apprenant cette fâcheu-  
se nouvelle , entre d'abord dans  
sa forge , l'esprit plein de grands  
desseins de vengeance ; il met son  
énorme enclume sur son pied , &  
commence à forger des liens in-  
dissolubles pour arrêter les cou-  
pables. Quand il eut trouvé ces  
liens en état de servir son ressen-  
timent , il alla dans la chambre où  
étoit son lit , que l'on avoit des-  
honoré. Il étendit ces liens en bas  
tout autour & en haut , il en cou-  
vrit le dedans du ciel du lit & des  
pantes , & les disposa de maniere,  
que par un secret merveilleux ils  
devoient envelopper ces deux a-  
mans dès qu'ils seroient couchés.  
C'étoient comme des toiles d'a-  
raignée , mais d'une si grande fi-  
nesse , qu'ils ne pouvoient être  
apperçus d'aucun homme , non.

pas même d'un Dieu, tant ils étoient imperceptibles, & se déroboient aux yeux les plus fins.

Quand ce piège secret fut bien dressé, il fit semblant de partir pour Lemnos, qu'il aime plus que toutes les autres terres qui lui sont consacrées. Son départ n'échappa pas au Dieu Mars, que son amour tenoit fort éveillé. Il ne le vit pas plutôt parti, qu'il se rendit chez ce Dieu, dans l'impatience de revoir sa belle Cytherée. Elle ne venoit que d'arriver du Palais de Jupiter son pere, & elle s'étoit assise toute brillante de beauté. Le Dieu de la guerre entre dans sa chambre, lui prend la main, & lui parle en ces termes : Belle Déesse, profitons d'un tems si favorable; les momens sont précieux aux amans; Vulcain n'est point ici, il vient de partir pour Lemnos, & il est

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 199  
allé voir ses Sintiens au langage  
barbare.

Il dit, & Venus se laissa persuader. Ils ne furent pas plutôt couchés, que les liens de l'industriel Vulcain se répandirent sur eux & les envelopperent de manière, qu'ils ne pouvoient ni se dégager ni se remuer. Alors ils connurent qu'il ne leur étoit pas possible d'éviter d'être surpris. Vulcain de retour de ce voyage, qu'il n'avoit pas achevé, entre dans ce moment, car le Soleil, qui étoit en sentinelle pour lui, l'avertit du succès de ses pièges. Il s'avance sur le seuil de la porte; à cette vue il est saisi de fureur, & se met à crier avec tant de force, qu'il est entendu de tous les Dieux de l'Olympe. Pe-  
re Jupiter, s'écria-t-il, & vous,  
Dieux immortels, accourez tous  
pour voir des choses très-infa-

mes, & qu'on ne peut supporter.  
 La fille de Jupiter, Venus me  
 méprise parce que je suis boiteux,  
 & elle est amoureuse de Mars, de  
 ce Dieu pernicieux qui devoit être  
 l'horreur des Dieux & des  
 hommes. Elle l'aime parce qu'il  
 est beau & bien fait & que je suis  
 incommodé. Mais est-ce moi qui  
 suis cause de mon malheur, ne  
 sont-ce pas ceux qui m'ont donné  
 la naissance ? hé pourquoi me la  
 donnoient-ils ? Venez, venez voir  
 comme ils dorment tranquille-  
 ment dans ma couche, enyvres d'a-  
 mour. Quel spectacle pour un ma-  
 ri ! Mais quelque amoureux qu'ils  
 puissent être, je suis sur que bien-  
 tôt ils voudroient bien n'être pas  
 si unis, & qu'ils maudiront l'heu-  
 re de ces rendez-vous, car ces  
 liens, que j'ai imaginés, vont les  
 retenir jusqu'à ce que le Pere de  
 cette débauchée m'ait rendu la

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 201  
dot & tous les présens que je lui  
ai faits pour elle. Sa fille est assu-  
rément fort belle, mais ses mœurs  
deshonorent sa beauté.

A ces cris tous les Dieux se  
rendent dans son appartement.  
Neptune qui ébranle la terre,  
Mercure si utile aux hommes, &  
Apollon dont les traits sont inévi-  
tables, s'y rendirent comme les  
autres. Les Déeses par pudeur  
& par bienséance demeurèrent  
dans leur Palais. Les Dieux étant  
arrivés, s'arrêterent sur le seuil de  
la porte, & se mirent à rire de  
tout leur cœur en voyant l'artifice  
de Vulcain. Et l'on entendoit  
qu'ils se disoient les uns aux au-  
tres : Les mauvaises actions ne  
prosperent pas ; le pesant a surpris  
le léger. Car nous voyons que  
Vulcain, qui marche pesamment  
& lentement parce qu'il est boi-  
teux, a attrapé Mars, qui est le plus

• leger & le plus vîte de tous les Im-  
 • mortels. L'art a suppléé à la natu-  
 • re. Mars ne peut s'empêcher de  
 • payer la rançon que doivent les  
 • adulteres pris sur le fait.

Voilà ce qu'ils se disoient les  
 uns aux autres. Mais Apollon ad-  
 dressant la parole à Mercure , lui  
 • dit : Fils de Jupiter , Mercure ,  
 • qui portez les ordres des Dieux ,  
 • & qui faites de si utiles présens aux  
 • hommes , ne voudriez - vous pas  
 • bien tenir la place de Mars , &  
 • être surpris dans ces pièges avec  
 • la belle Venus ?

Le Messager des Immortels lui  
 • répondit : Apollon , je m'estime-  
 • rois très-heureux d'avoir une pa-  
 • reille aventure , ces liens dussent-  
 • ils encore être plus forts , & duf-  
 • siez-vous tous , tant que vous êtes  
 • de Dieux & de Déesses dans l'O-  
 • lympe , être spectateurs de ma  
 • captivité ; les faveurs de la belle

Venus me consoleroient de vos  
brocards & de toutes vos raille-  
ries.

Il dit, & le ris des Immortels  
recommença. Neptune fut le seul  
qui ne rit point, mais prenant son  
sérieux, il prioit instamment Vul-  
cain de délier Mars. Déliez ce  
Dieu, lui disoit-il, je vous prie,  
& je vous répons, devant tous  
les Dieux qui m'entendent, qu'il  
vous payera tout ce qui sera jugé  
juste & raisonnable.

Vulcain lui répond : Neptune,  
n'exigez point cela de moi ; c'est  
une méchante affaire que de se  
rendre caution pour les méchants.  
D'ailleurs comment pourrois-je  
vous retenir dans mes liens au mi-  
lieu de tous les Dieux, si Mars en  
liberté emportoit ma dette ?

N'ayez point cette crainte, re-  
partit Neptune ; si Mars délivré  
de ses liens s'enfuit sans vous sa-

« tisaire , je vous assure que je vous  
« satisfèrai.

• Cela étant , reprit Vulcain , je  
« ne puis ni ne dois rien refuser à  
« vos prières.

En même tems il délie ces mer-  
veilleux liens. Les captifs ne se  
sentent pas plutôt libres , qu'ils se  
levent & s'envolent : Mars prend  
le chemin de Thrace , & la Mere  
des jeux & des ris celui de Cy-  
pre , & se rend à Paphos où elle  
a un temple & un autel , où les  
parfums exhalent continuelle-  
ment une fumée odoriférante.

Dès qu'elle y est arrivée , les  
Graces la deshabillent , la bai-  
gnent , la parfument d'une essence  
immortelle qui est réservée pour  
les Dieux , & l'habillent d'une  
robe charmante , qui relève sa  
beauté & qu'on ne peut voir sans  
admiration.

Voilà quelle étoit la chanson,

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 205  
que chantoit Demodocus. Ulyſſe  
l'entendoit avec un merveilleux  
plaiſir , & tous les Pheaciens é-  
toient charmés. Alcinoüs appel-  
le ſes deux fils Halius & Laoda-  
mas , & voyant que perſonne ne  
vouloit leur diſputer le prix de la  
danſe , il leur ordonne de danſer  
ſeuls. Ces deux Princes , pour  
montrer leur adreſſe , prennent  
un balon rouge que Polybe leur  
avoit fait. L'un d'eux ſe pliant &  
ſe renverſant en arriere , le pouſſe  
juſqu'aux nues ; & l'autre s'élan-  
çant en l'air avec une admirable  
agilité , le reçoit. & le repouſſe  
avant qu'il tombe à leurs pieds.  
Après qu'ils ſe furent aſſez exer-  
cés à le pouſſer & le repouſſer plu-  
ſieurs fois , ils finirent cette dan-  
ſe haute & en commencerent une  
baſſe. Ils firent pluſieurs tours &  
retours avec une juſteſſe merveil-  
leuſe. Tous les autres jeunes gens,

qui étoient debout tout autour ,  
 battoient des mains , & tout reten-  
 tissoit du bruit des acclamations &  
 des louanges.

Alors Ulyffe dit à Alcinoüs :  
 » Grand Prince , qui par votre bon-  
 » ne mine effacez tout ce que je voi  
 » ici , vous m'aviez bien promis  
 » que vous me feriez voir les plus  
 » habiles danseurs qui soient sur la  
 » terre. Vous m'avez tenu parole ,  
 » & je ne puis vous exprimer toute  
 » mon admiration.

Ce discours fut très agréable à  
 Alcinoüs , qui prenant aussi-tôt la  
 » parole , dit : Princes & Chefs des  
 » Pheaciens , écoutez-moi. Cet é-  
 » tranger me paroît homme sage  
 » & d'une rare prudence ; faisons-  
 » lui , selon la coutume , un pre-  
 » sent , mais un present qui soit pro-  
 » portionné à son merite. Vous ê-  
 » tes ici douze Princes qui gouver-  
 » nez sous moi , & qui rendez la

justice au peuple ; portons ici cha-  
 cun un manteau , une tunique &  
 un talent d'or , afin que cet étran-  
 ger les recevant de notre main ,  
 se mette à table ce soir avec plus  
 de joie. J'ordonne aussi qu'Euryale  
 l'appaise par ses soumissions  
 & par ses presens , parce qu'il ne  
 lui a pas parlé avec le respect  
 qu'il lui devoit , & qu'il l'a offen-  
 sé contre toute sorte de justice.

Il dit. Tous les Princes ap-  
 prouverent son discours , & en-  
 voyerent chacun leur heraut pour  
 apporter les presens. En même  
 tems Euryale dit à Alcinoüs :  
 Grand Roi , je ferai à cet étran-  
 ger la satisfaction que vous m'or-  
 donnez , & je lui donnerai une  
 belle épée d'un acier très-fin , dont  
 la poignée est d'argent , & le  
 fourreau de la plus belle ivoire  
 qu'on ait jamais travaillée : je suis  
 sûr qu'il ne la trouvera pas indi-  
 gne de lui.

En finissant ces mots , il pré-  
 sente cette épée à Ulyffe , & lui  
 dit : *Genereux étranger , si je vous*  
*ai dit quelque parole trop dure ,*  
*souffrez que les vents l'empor-*  
*tent , ayez la bonté de l'oublier ,*  
*& je prie les Dieux qu'ils vous*  
*fassent la grace de revoir votre*  
*femme & votre patrie , & qu'ils*  
*finissent les maux que vous souf-*  
*frez depuis long-tems , éloigné*  
*de vos amis & de votre famille.*  
*Mon cher Euryale , repart*  
*Ulyffe , puissiez-vous n'avoir ja-*  
*mais que des sujets de joie , &*  
*que les Dieux vous combent de*  
*prosperités , & fassent que vous*  
*n'ayez jamais besoin de cette é-*  
*pée dont vous me faites présent ,*  
*après m'avoir appaisé par vos pa-*  
*roles pleines de douceur & de*  
*politesse. En achevant ces mots ,*  
 il met à son côté cette riche é-  
 pée.

Comme le soleil étoit près de se coucher , les magnifiques présents arrivent , & les herauts les portent au Palais d'Alcinoüs , où les fils du Roi les prennent eux-mêmes des mains des herauts & les portent chez la Reine leur mere. Le Roi marchoit à leur tête.

Dès qu'ils furent arrivés dans l'appartement de la Reine , ils s'assirent , & Alcinoüs dit à Areté : Ma femme , faites apporter ici le plus beau coffre que vous ayez , après y avoir mis un riche manteau & une belle tunique , & ordonnez à vos femmes d'aller tout à l'heure faire chauffer de l'eau ; notre hôte , après s'être baigné & après avoir vu ces présents bien rangés dans ce coffre , en soupera plus gayement & goûtera mieux le plaisir de la musique. Je lui donnerai ma belle cou-

» pe d'or , afin que quand il sera de  
 » retour chez lui, il s'en serve à fai-  
 » re des libations à Jupiter & aux  
 » autres Dieux en se souvenant tou-  
 » jours de moi.

La Reine en même tems donne ordre à ses femmes d'aller promptement faire chauffer un bain. Elles obéissent , & mettent sur le feu un grand vaisseau d'airain , elles le remplissent d'eau & elles mettent dessous beaucoup de bois ; dans un moment le vaisseau est environné de flammes & l'eau commence à frémir.

Cependant Areté ayant fait tirer de son cabinet son plus beau coffre , le presente à Ulysse , & devant lui elle y met l'or , les manteaux & les tuniques dont les Pheaciens lui avoient fait present, & elle y ajoute un beau manteau & une tunique magnifique. Quand elle eut tout bien rangé ,

elle lui dit : Etranger , voyez ce coffre , il ferme fort bien , vous n'avez qu'à y faire votre nœud , de peur que dans votre voyage quelqu'un ne vous vole pendant que vous dormirez tranquillement dans votre vaisseau.

Le divin Ulyffe n'eut pas plutôt entendu la Reine parler ainsi , qu'il jeta les yeux sur ces riches presens , les enferma & les scella du nœud merveilleux dont l'ingenieuse Circé lui avoit donné le secret. Dans le moment la maîtresse de l'office le presse de s'aller mettre au bain. Ils vont dans la chambre des bains. Ulyffe est ravi de voir des bains chauds , car depuis qu'il avoit quitté le Palais de la belle Calypso , il n'avoit pas eu la commodité d'en user. Mais alors il avoit tout à souhait comme un Dieu.

Quand il fut baigné & parfumu-

mé, & que les femmes lui eurent mis des habits magnifiques, il sortit de la chambre des bains & alla à la salle du festin.

La Princesse Nausicaa, dont la beauté étoit égale à celle des Déesses, étoit à l'entrée de la salle. Dès qu'elle vit Ulyffe elle fut frappée d'admiration, & lui adressant la parole, elle lui dit : Etranger, je vous souhaite toute sorte de bonheur, mais quand vous serez de retour dans votre patrie, ne m'oubliez pas; souvenez-vous que c'est à moi que vous avez l'obligation de la vie.

Le sage Ulyffe lui répond : Belle Princesse, fille du magnanime Alcinoüs, que le mari de la vénérable Junon, le grand Jupiter, me conduise seulement dans ma patrie & me fasse la grace de revoir ma femme & mes amis, je vous promets que tous les

jours je vous adresserai mes vœux comme à une Déesse, car je ne tiens la vie que de vous.

Après avoir parlé de la sorte, il s'assied près du Roi. Cependant on fait les portions pour le festin, & on mêle le vin dans les urnes. Un heraut s'avance, conduisant par la main le divin chanteur Demodocus, il le place au milieu de la table & l'appuye contre une colombe. Alors Ulysse s'adressant au heraut & lui mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on lui avoit servi, il lui dit : Heraut, prenez cette partie de la portion dont on m'a honoré, & donnez-la de ma part à Demodocus, l'assurant que quelque affligé que je sois, je l'admire & je l'honore parfaitement ; les chanteurs comme lui doivent être honorés & respectés de tous les hommes, parce

» que c'est la Muse elle-même qui  
 » leur a appris leurs chansons , &  
 » qu'elle les aime & les favorise.

Il dit , & le heraut presente  
 de sa part cette portion au heros  
 Demodocus , qui la reçoit avec  
 joie. On mange , on fait grand  
 chere ; & quand l'abondance eut  
 chassé la faim, Ulyffe prenant la  
 » parole , dit à Demodocus : Divin  
 » chantre , je vous admire , & je  
 » vous loue plus que tous les au-  
 » tres mortels, car ce sont les Mu-  
 » ses filles du grand Jupiter qui  
 » vous ont enseigné , ou plutôt  
 » c'est Apollon lui-même ; vous  
 » chantez avec une suite qui mar-  
 » que une connoissance profonde ,  
 » les malheurs des Grecs , tout ce  
 » qu'ils ont fait & souffert , & tous  
 » les travaux qu'ils ont essuyés ,  
 » comme si vous aviez été present ,  
 » ou que vous l'eussiez appris d'eux-  
 » mêmes. Mais continuez , je vous

prie , & chantez-nous le strata-  
 gême du cheval de bois qu'Epée  
 construisit par le secours de Mi-  
 nerve , & qu'Ulyffe par un arti-  
 fice assez heureux fit entrer dans  
 la citadelle , après l'avoir rem-  
 pli de guerriers qui faccagerent  
 Troye. Si vous me chantez bien  
 en détail toute cette aventure , je  
 rendrai témoignage à tous les  
 hommes que c'est Apollon lui-  
 même qui vous a dicté une si  
 merveilleuse chanson.

Il dit , & le chantre rempli  
 de l'esprit du Dieu , commença à  
 chanter , & exposa parfaitement  
 toute l'histoire , comme fort bien  
 informé , commençant au mo-  
 ment que les Grecs , faisant sem-  
 blant de se retirer , monterent sur  
 leurs vaisseaux , après avoir mis  
 le feu à leurs tentes. Ulyffe &  
 tous les officiers d'élite , enfer-  
 més dans ce cheval, étoient au mi-

lieu de la place, car les Troyens eux-mêmes l'avoient trainé jufques dans la citadelle. Ce cheval étoit là au milieu, & les Troyens afsemblés tout autour, difcouroient & propofoient plufieurs chofes fans pouvoir convenir. Il y avoit trois avis principaux. Les uns vouloient que l'on mît en pièces cette énorme machine : les autres confeilloient qu'on la trainât au haut de la citadelle & qu'on la précipitât des murailles ; & le troifième parti étoit de ceux qui, frappés de la Religion, foutenoient qu'elle devoit être inviolable, & qu'il falloit la laiffer comme une offrande agréable aux Dieux & capable de les appaifer, & ce dernier avis l'emporta, car c'étoit l'ordre des Destinées que Troye perît, puisqu'elle avoit reçu dans fes murs cette grande machine, groffe de tant de braves

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 217  
ves capitaines , qui portoient  
aux Troyens la ruine & la mort.  
Il chanta ensuite comment les  
Grecs sortis du ventre du cheval ,  
comme d'une vaste caverne , fac-  
cagerent la ville ; il representa  
ces braves chefs répandus dans  
tous les quartiers & portant par  
tout le fer & la flamme. Il racon-  
ta comment Ulysse accompagné  
de Menelas & semblable au Dieu  
Mars , alla dans le Palais de  
Deïphobus, & soutint là un grand  
combat , qui fut long-tems dou-  
teux , & dont la victoire leur de-  
meura enfin par le secours de Mi-  
nerve.

Voilà ce que chanta ce chan-  
tre divin. Ulysse fondeoit en lar-  
mes , son visage en étoit couvert.  
Il pleuroit aussi amerement qu'une  
femme ; qui voyant tomber son  
époux combattant devant les mu-  
railles de sa ville pour la défen-

se de sa patrie & de ses enfans ;  
 fort éperdue & se jette sur ce  
 cher mari palpitant encore ,  
 remplit l'air de ses gemissemens  
 & le tient embrassé , pendant  
 que ces barbares ennemis l'a-  
 chevent à coups de piques &  
 préparent à cette infortunée une  
 dure servitude & des maux infi-  
 nis. Elle gemit , elle crie , elle  
 pleure , pénétrée de la plus vive  
 douleur. Ainsi pleuroit Ulysse. Ses  
 larmes ne furent apperçues que  
 du seul Alcinoüs , qui étoit assis  
 près de lui & qui entendit ses  
 sanglots. Touché de sa douleur ,  
 • il dit aux Pheaciens : Princes &  
 • Chefs de mon peuple , écoutez  
 • ce que j'ai à vous dire. Que De-  
 • modocus cesse de chanter & de  
 • jouer de la lyre , car ce qu'il chan-  
 • te ne plaît pas également à tous  
 • ceux qui l'entendent. Depuis que  
 • nous sommes à table & qu'il a

commencé à chanter , cet étran-  
ger n'a cessé de pleurer & de  
gémir , & une noire tristesse s'est  
emparée de son esprit. Que De-  
modocus cesse donc , afin que  
notre hôte ne soit pas le seul af-  
fligé , & qu'il ait autant de plai-  
sir que nous , qui avons le bon-  
heur de le recevoir ; c'est ce que  
demande l'hospitalité & l'honnê-  
teté même. Cette fête n'est que  
pour lui seul ; c'est pour lui que  
nous préparons un vaisseau ; c'est  
à lui que nous avons fait de si  
bon cœur tous ces présens. Un  
suppliant & un hôte doivent être  
regardés comme un frere par tout  
homme qui a tant soit peu de sens.  
Mais aussi , mon hôte , ne nous  
cachez point par une finesse in-  
téressée ce que je vais vous de-  
mander ; vous nous devez les mê-  
mes égards. Apprenez-nous quel  
est le nom que votre pere & vo-

» tre mere vous ont donné , & sous  
» lequel vous êtes connu de vos  
» voisins ; car tout homme en ce  
» monde , bon ou méchant , a né-  
» cessairement un nom , qu'on lui  
» donne dès qu'il vient de naître.  
» Dites-nous donc quel est le vôtre,  
» quelle est votre patrie & quelle est  
» la ville que vous habitez , afin que  
» nos vaisseaux , qui sont doués d'in-  
» telligence , puissent vous reme-  
» ner. Car il faut que vous sachiez  
» que les vaisseaux des Pheaciens  
» n'ont ni gouvernail ni pilote ,  
» comme les vaisseaux des autres  
» nations , mais ils ont de la con-  
» noissance comme les hommes , &  
» ils savent d'eux-mêmes les che-  
» mins de toutes les villes & de tous  
» les pays. Ils font très prompte-  
» ment les plus grands trajets , tou-  
» jours enveloppés d'un nuage obf-  
» cur qui les empêche d'être décou-  
» verts. Et jamais ils n'ont à crain-

dre ni de périr par un naufrage ,  
 ni d'être endommagés par les  
 flots , par les vents ou par les é-  
 cueils. Je me souviens seulement  
 d'avoir oui autrefois Naufithoüs  
 mon pere , qui nous disoit que le  
 Dieu Neptune étoit irrité contre  
 nous , de ce que nous nous char-  
 gions de reconduire tous les hom-  
 mes sans distinction , & que par là  
 nous les faisons jouir du privi-  
 lège que nous avons seuls de  
 courir les mers sans aucun péril ,  
 & qu'il nous menaçoit qu'un jour  
 un de nos vaisseaux , revenant de  
 conduire un étranger chez lui ,  
 seroit puni de ce bienfait , qu'il  
 périroit au milieu de la mer , &  
 qu'une grande montagne tombe-  
 roit sur la ville des Pheaciens &  
 la couvriroit toute entiere. Voilà  
 ce que ce sage vieillard nous  
 contoit sur la foi de quelque an-  
 cien oracle. Et ce Dieu peut ac-

» complir ces menaces ou les ren-  
» dre vaines comme il le jugera à  
» propos. Mais contez - moi , je  
» vous prie , sans déguisement ,  
» comment vous avez perdu votre  
» route ; sur quelles terres vous a-  
» vez été jetté ; quelles villes ,  
» quels hommes vous avez vus ;  
» quels sont les peuples que vous  
» avez trouvé cruels , sauvages &  
» sans aucun sentiment de justice ,  
» & quels sont ceux qui vous ont  
» paru humains , hospitaliers & tou-  
» chés de la crainte des Dieux !  
» Dites-nous aussi , pourquoi vous  
» vous affligez en vous - même ,  
» & pourquoi vous pleurez en  
» entendant chanter les malheurs  
» des Grecs & ceux d'Ilion. Ces  
» malheurs viennent de la main  
» des Dieux , qui ont ordonné la  
» mort de tant de milliers d'hom-  
» mes , afin que la Poësie en tire  
» des chants utiles à ceux qui vien-

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 223  
'dront après eux. Avez-vous perdu  
devant les murs de cette place un  
beau pere , un gendre , ou quel-  
que autre parent encore plus pro-  
che , ou quelque bon ami & com-  
pagnon d'armes sage & prudent ?  
Car un ami , qui a ces bonnes qua-  
lités , n'est ni moins aimable ni  
moins estimable qu'un frere.





R E M A R Q U E S  
S U R  
L'ODYSSEÉ D'HOMERE.

---

L I V R E V I I I .

Page 175. **E** *T c'étoit sur le port devant les vaisseaux ] C'étoit dans la place qui étoit entre les deux ports , & au milieu de laquelle on avoit bâti un temple à Neptune , comme nous l'avons vû à la fin du sixième Livre.*

*La Déesse Minerve , &c. ayant pris la figure d'un heraut d'Alcinoüs ] Homere feint que le heraut qu'Alcinoüs envoie appeller les Princes & les Chefs au Conseil , est Minerve elle-même , parce que cet envoi est l'effet de la sagesse du Prince , & que par consequent c'est Minerve qui lui a inspiré ce conseil.*

Page 176. *Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous les Princes ] Il n'y a point de peuple si curieux qu'un peuple riche , qui n'a d'autre occupation que les jeux & les divertissemens ; car il cherche avidement tout ce qui peut lui fournir de nouveaux*

REMARQ. SUR L'ODYSSE'E. Liv. VIII. 225  
plaisirs. Rien n'étoit donc plus capable d'ex-  
citer la curiosité des Pheaciens que de leur  
annoncer un étranger si extraordinaire, qui  
avoit erré si long-tems sur la mer, & qui de-  
voit faire des demandes à l'assemblée.

Page 177. *Mais il nous prie de lui fournir  
promptement* ] Il dit *nous*, parce que, com-  
me je l'ai déjà dit ailleurs, le gouvernement  
des Pheaciens n'étoit pas despotique, non  
plus que tous les gouvernemens de ces  
tems-là ; le peuple avoit ses droits, & il  
étoit représenté par ces personnages qui sont  
appelés *Princes & Chefs*. C'est ce qu'Aristote  
a fort bien établi, quand il a dit : Βασιλείας  
μὲν εἶδη τρεῖς, τέτταρα τὸν αἰεθμόν. μία μὲν ἡ  
κατὰ τοὺς Ἡρωϊκούς χρόνους. αὕτη δ' ἡ ἐκόντων μὲν  
ἐπὶ ποίῳ αἰεθμόν. Στρατηγὸς γὰρ ἡ καὶ δικαστὴς ὁ  
Βασιλεὺς, καὶ τῶν πρὸς τοὺς Θεοὺς κύριος. Il y  
avoit donc quatre sortes de Royauté. La pre-  
miere celle des tems Heroïques, qui com-  
mandoit à des hommes soumis volontaire-  
ment, mais à de certaines conditions qui  
étoient réglées. Le Roi étoit le general &  
le juge, & il étoit le maître de tout ce qui  
regardoit la Religion. Politiq. 3. 4.

*Un vaisseau tout neuf, le meilleur qui soit  
dans nos ports* ] L'épithete de πρωτόπλοος signi-  
fie non seulement un vaisseau qui vient d'ê-  
tre bâti & qui va faire son premier voyage,  
mais un vaisseau plus léger que les autres,  
qui va toujours devant les autres.

Page. 178. *A qui Dieu a donné l'art de*  
K V

*chanter* ] Homere infinie par-tout que toutes les bonnes & grandes qualités sont des dons de Dieu. On ne peut pas douter que la musique, qui embrasse la Poësie, n'en soit un considerable. Il y avoit de ces chantres dans toutes les Cours des Princes. Nous avons déjà vû Phemius à Ithaque; nous en avons vû un autre à Lacedemone chez Menelas, & voici Demodocus chez le Roi Alcinoüs. Le goût pour la musique a toujours été general. Les Hebreux l'avoient encore plus que les autres peuples. On fait les effets que les chants de David faisoient sur l'esprit de Saül. Salomon dit dans l'Ecclesiaste, *feci mihi cantores & cantatrices.* 11. 8. & comme les Grecs, ils admettoient ces chantres à leurs festins. C'est pourquoi l'Auteur de l'Ecclesiastique compare la musique des festins à une émeraude enchassée dans de l'or. 31. 8.

Page 179. *Mais à ces faveurs elles avoient mêlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vue* ] Je suis persuadée que c'est sur ce passage que les Anciens se sont imaginé qu'Homere étoit aveugle; car ils ont crû que ce Poëte s'étoit dépeint lui-même sous le nom de Demodocus. Il est vrai que toutes les grandes choses qui sont dites ici de Demodocus, conviennent à Homere. Il est un chantre divin comme Demodocus; comme lui il charme tous ceux qui l'entendent; comme lui il a chanté les aventures des Grecs devant Troye. En un mot, pour me servir de ce qu'Eustathe a dit fort

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 117  
ingenieusement , comme Hecube dit à sa  
fille dans Euripide , *Malheureuse ; car en te  
donnant ce nom , je me le donne à moi-même.* Homere peut dire avec autant de raison  
à Demodocus : *Chantre divin , chantre mer-  
veilleux , chantre qui charmez les Dieux &  
les hommes ; car en vous donnant ces louan-  
ges je me les donne à moi-même.* Mais il ne  
faut pas pousser cette ressemblance plus loin.

Page 180. Il contenoit la celebre dispute  
qu'*Ulysse & Achille* avoient eue devant les  
remparts de Troye au milieu du festin d'un  
sacrifice ] Didyme , & après lui Eustathe ,  
nous ont conservé une ancienne tradition ,  
qui portoit qu'après la mort d'Hector les  
Princes Grecs étant assemblés chez Aga-  
memnon à un festin après un sacrifice , on  
agita quel moyen on prendroit pour se ren-  
dre maîtres de Troye , qui venoit de perdre  
son plus fort rempart , & que sur cela Ulysse  
& Achille eurent une grande dispute. Achille  
voulait qu'on attaquât la ville à force ouver-  
te ; Ulysse au contraire qu'on eût recours à  
la ruse. Et ce dernier avis l'emporta. C'est  
sur cela qu'Athenée a écrit , liv. 1. Dans  
Homere les generaux des troupes Grecques  
sont modestement & frugalement chez  
Agamemnon ; & si l'on voit dans l'*Odyssée*  
qu'*Ulysse & Achille* disputent ensemble à un  
souper , à la grande satisfaction d'Agamem-  
non , ce sont de ces disputes utiles pour le  
bien des affaires , car ils cherchent si c'est par  
la force ou par la ruse qu'il faut attaquer  
Troye.

*Parce que c'étoit-là l'accomplissement d'un oracle* ] Agamemnon, avant que d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon, & ce Dieu lui répondit que la ville seroit prise lorsque deux Princes qui surpassoient tous les autres en valeur & en prudence, seroient en dispute à un festin. Agamemnon voyant donc après la mort d'Hector Ulysse & Achille s'échauffer pour soutenir leurs avis, ne douta plus de l'accomplissement de l'oracle.

Page 182. *Et allons nous exercer à toutes sortes de combats* ] Les Pheaciens d'abord après le dîner vont s'exercer à des combats fort rudes. Quoique ces peuples fussent fort adonnés aux plaisirs & aux divertissemens, ils ne laissoient pas d'avoir toujours quelque chose de ces tems heroïques. Ces exercices étoient un jeu pour eux.

*Combien nous sommes au-dessus de tous les autres hommes* ] Alcinoüs dit, nous sommes, en se mettant de la partie, parce que la gloire du peuple est la gloire du Roi.

*Et le mene par le même chemin que tenoient tous les autres* ] On mene Demodocus à cette assemblée, parce qu'il y sera question de danses & de musique.

Page 183. *Acronée, Ocyale, Elatrée* ] Tous ces noms, excepté celui de Leodamas, sont tirés de la marine.

Page 184. *Et les laissa tous aussi loin derrière lui que de fortes mules* ] C'est la même comparaison dont il s'est servi dans le x. Liv. de l'Iliade , où il fait voir l'avantage qu'une charue de mules a sur une charue de bœufs. On peut voir les Remarques, tom. 2. page 513. Les comparaisons qu'on tire de l'agriculture sont toujours agréables.

*Et Euryale fut vainqueur* ] Homere passe rapidement sur ces jeux , & ne s'amuse pas à les décrire, comme il a fait ceux du xxiii. Liv. de l'Iliade. La raison de cela est qu'ici ils ne sont pas du sujet ; ils ne sont amenés que par occasion , & le Poète a des choses plus pressées qui l'appellent ; au-lieu que dans l'Iliade ils sont nécessaires & entrent dans le sujet , car il falloit bien honorer les funeraillcs de Patrocle.

Page 187. *Et vous avez tout l'air d'un écervelé* ] Ulyffe répond dans les mêmes termes dont Euryale s'est servi. Euryale lui a dit par la negative , *vous n'avez nullement l'air d'un guerrier* ; & Ulyffe lui répond par l'affirmative , *ô vous, vous avez tout l'air d'un homme peu sage*. Quand on traduit, il faut s'attacher à rendre ces tours & ces finesses , parce qu'elles servent à la justesse des expressions.

Page 188. *Il parle avec retenue, il ne hazarde rien qui l'expose au repentir, & toutes ses paroles sont pleines de douceur & de modestie* ] Homere dit tout cela en quatre

mots : ὁ δὲ ἀσφαλῆως ἀγρήσει λιδοῖ μιουχῆ.  
 Mais ces quatre mots renferment tout ce que j'ai dit. *Ἀσφαλῆως ἀγρήσει*, parler sûrement, signifie, parler avec retenue sans broncher, c'est-à-dire, sans faire aucune faute contre la prudence. Il y a un proverbe Grec qui dit : *Il vaut mieux broncher des pieds que de la langue.*

*A peine les Dieux même pourroient-ils ajouter à cette bonne mine ]* Je suis étonnée de l'explication qu'Eustathe a donnée à ce vers, οὐδὲ κεν ἄλλως οὐδὲ θεὸς τεύξει, qu'il explique, *Dieu même ne peut pas changer ce qui est fait.* Rien n'est plus hors de propos ni plus éloigné de la pensée d'Homere, qui donne ici un grand éloge à la beauté & à la bonne mine d'Euryale, en lui disant, *un Dieu même ne vous feroit pas autrement,* c'est-à-dire, vous ne seriez pas mieux fait si vous sortiez de la main d'un Dieu, & qu'un Dieu lui-même vous eût formé. Et la suite prouve que c'est là la véritable explication, *mais vous manquez de sens.*

*Page 189. Vos paroles étourdies ont excité ma colere ]* Il dit cela pour excuser la dureté de sa réponse, & pour en demander une espece de pardon à toute l'assemblée.

*Sans quitter son manteau ]* Homere veut faire entendre que les Pheaciens étoient à demi nuds, ce qui étoit un grand avantage.

*Page 190. Les Pheaciens, ces excellens*

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 231  
*hommes de mer, ces grands rameurs* ] Ces épithètes ne sont pas ajoutées ici inutilement. Ce sont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple, si appliqué à la marine, ne devoit rien disputer aux autres hommes dans les jeux & les combats auxquels on s'exerce sur terre.

Page 191. *Puisque vous m'avez offensé* ] Ulysse ajoute cette parenthèse, pour adoucir en quelque sorte l'audace de son défi.

Page 192. *Quoique tous ses compagnons qui l'environnent aient l'arc tendu & prêt à tirer sur moi* ] Jusqu'ici on a fort mal expliqué ce passage : Eustathe même s'y est trompé. Il a cru qu'Ulysse ne loue ici que sa promptitude à tirer, & qu'il dit que quand même il auroit autour de lui plusieurs compagnons avec l'arc tendu & prêt à tirer, il les prévendrait tous & frapperoit son ennemi avant qu'ils eussent seulement pensé à décocher leur fleche. Ce n'est point là le sens. Ulysse dit une chose beaucoup plus forte. Il dit qu'au milieu d'une foule d'ennemis il frapperoit celui qu'il auroit choisi, quand même tous ces gens là auroient l'arc bandé, & qu'ils seroient prêts à tirer sur lui ; ce qui marque en même tems & l'assurance de la main & l'intrepidité du courage. Car j'ai toujours oui dire, & cette raison est bien naturelle, que ce qui fait très-souvent que ceux qui tirent le mieux à la chasse, tirent mal au combat, c'est qu'à la chasse ils n'ont rien à craindre, & qu'au combat ils voyent

des hommes prêts à tirer sur eux. Voilà ce qui rend tant de coups inutiles ; en un mot, il y a plus d'adresse & de fermeté à frapper un ennemi environné de gens qui tirent, que s'ils ne tiroient point. Le danger rend la main moins sûre.

*Qui sont aujourd'hui sur la terre & qui se nourrissent des dons de Cérés ] Σίτην ἰδόντες, & par-là Ulyssé veut marquer les nations civilisées, policées, & non pas des nations barbares qui ne connoissent pas l'usage du bled.*

Page 193. *Ni à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'adresse à tirer de l'arc, osoient entrer en lice même contre les Dieux ]* Il falloit bien que cet Eurytus Roi d'Oechalie se sentit bien adroit à tirer de l'arc, puisque pour marier sa fille Iole il fit proposer un combat, promettant de la donner à celui qui le vaincroit à cet exercice. Au-reste, les Anciens ne s'accordent point sur cette ville d'Oechalie dont Eurytus étoit Roi. Les uns la mettent en Theffalie, les autres en Eubée, les autres dans la Messénie, & Pausanias croit que les derniers ont raison. Je m'en étonne ; car Homere dans le II. Liv. de l'Iliade la met parmi les villes de Theffalie. *Ceux, dit-il, qui habitoient Tricca, l'escarpée Ithome & Oechalie qui étoient de la domination d'Eurytus.* Car toutes ces villes étoient de Theffalie.

*Il n'y a que la course ]* Il a déjà défié les

Pheaciens à la course, emporté par la colère ; ici il rabat un peu de cette audace, & sentant ses forces affoiblies par tout ce qu'il a souffert, il reconnoît qu'il pourroit être vaincu à la course.

*Mon vaisseau ayant été brisé après une furieuse tempête, & les vivres m'ayant manqué* ] Il me semble qu'Eustathe a fort mal expliqué ce passage, quand il a dit que le mot *κομιδή*, provision, étoit pour *ναὺς ἕκαστα κομιδῶν*, pour le navire même. *κομιδή* ne signifie ici que la provision. Les provisions qu'il avoit pû faire dans l'île de Circé où la tempête l'obligea de relâcher, furent perdues quand son vaisseau fut brisé par un coup de foudre; & après qu'il eut regagné son mât, que le flux lui ramena des gouffres de Charibde, il fut dix jours sur ce mât le jouet des vents, sans prendre aucune nourriture, comme Ulysse lui-même nous l'expliquera à la fin du douzième Livre.

Page 195. *Et l'art de conduire des vaisseaux* ] Il y a de l'apparence qu'il parle ici des courses & des combats qu'ils faisoient sur l'eau pour s'exercer & pour se dresser à la marine.

*Ce sont les festins, la musique & la danse* ] Voilà, comme dit fort bien Eustathe, la vie d'un Sardanapale ou d'un Epicure, le heraut de la volupté, & nullement d'un peuple vertueux. Mais Homere ne propose pas cela comme un exemple à suivre. Au-contre

il le propose comme un exemple à fuir, & c'est ce que l'on verra dans la suite.

*Que nos plus excellens danseurs ]* Il y a dans le Grec, *allons donc, nos plus excellens danseurs, παιῶντες*. Et on dispute sur ce mot pour savoir s'il vient de *παίζω*, *ludere, danser*, ou de *παίω*, *ferire, frapper*. L'un & l'autre peuvent se soutenir. S'il vient de *παίω*, *ferire*, il faut sousentendre *πρὸς τὴν γῆν* *la terre*, & *frapper la terre* est le synonyme de *danser*, c'est ainsi qu'Horace a dit *quatiant terram*. Od. 6. du liv. 1. Et *pepulisse terram*. Od. 18. liv. 3.

Page 196. *Et commencent leurs danses avec une legereté merveilleuse ]* Ce passage est remarquable, non en ce qu'il dit que ces danseurs dansoient au son de la lyre & aux chansons du musicien, car il n'y a rien là d'extraordinaire, nous l'avons vû dans l'Iliade, Livre XVIII. mais en ce qu'il fait voir que dès ce tems-là on dansoit déjà des histoires, s'il m'est permis de parler ainsi, c'est-à-dire, que les danseurs par leurs gestes & par leurs mouvemens, exprimoient l'histoire que chantoit le chantre, & que leur danse étoit l'imitation des aventures exprimées dans la chanson. On se rendit ensuite si habile dans cette sorte d'imitation qu'on imitoit ces aventures sans chant & sans paroles.

*Le chantre chantoit sur sa lyre les amours de Mars & de Venus ]* Scaliger a fait un cri-

me à Homere de cette chanson, & par cette raison il lui préfere Virgile. *Demodocus*, dit-il, chante les saletés des Dieux dans le festin d'*Alcinoüs*, & l'*Iopas* de Virgile chante des choses dignes d'un Roi dans le festin de *Didon*. Cette critique est mauvaise de toutes manieres. Scaliger ne s'est pas souvenu de la belle regle qu'Aristote a donnée pour juger si une chose est bonne ou mauvaise, c'est d'avoir égard à celui qui parle, & à ceux à qui il s'adresse. Poëtiq. chap. 26. Cette regle justifie entierement Homere; ce n'est ni lui ni son heros qui chantent ces amours, c'est un musicien qui les chante pendant le festin à un peuple mou & effeminé. Ainsi sans avoir recours à l'allegorie physique & morale que cette fable peut renfermer, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du Poëme épique, liv. 5. chap. 11. on fait voir que ce sujet est très-convenable aux mœurs des Pheaciens, gens mous & effeminés, qui ne pensoient tous les jours de leur vie qu'aux jeux, aux plaisirs & à l'amour, & qu'Homere fait parfaitement accommoder ses recits aux genies des peuples dont il parle. Il enseigne par-là que la vie molle & oisive est la source des voluptés criminelles, & que les hommes qui vivent de cette maniere, uniquement occupés de leurs plaisirs, n'aiment que ces contes d'amour libres & licencieux, qui ne seroient pas écoutés à la table des sages, & qu'ils se plaisent à entendre ces recits honteux, & à faire les Dieux aussi vicieux & aussi corrompus qu'eux-mêmes. L'on peut donc conclure

que ce recit d'Homere est bien moins un exemple pernicieux d'adultere & d'impieté, qu'un avis très-utile qu'il donne à ceux qui veulent être honnêtes gens, en leur insinuant que pour éviter ces crimes, il faut fuir les arts & les voies qui y conduisent, & en mêlant à ce recit des termes infamans, qui font connoître le jugement qu'on doit porter de cette action honteuse, & qui sont les préservatifs contre le poison de la fiction. C'est ce que Plutarque a bien reconnu ; car dans son *Traité comment il faut lire les Poëtes*, il nous avertit que *dans cette fable des amours de Mars & de Venus, l'intention d'Homere est de faire entendre à ceux qui sont capables de reflexion, que la musique lascive, les chansons dissolues & les discours sur les sujets licencieux, rendent les mœurs desordonnées, les vies lubriques & effeminées, les hommes lâches & sujets à leurs plaisirs, aux délices, aux voluptés & aux amours de folles femmes. Il faut bien des précautions à un Poëte, dit parfaitement le R. P. le Bossu, pour traiter des incidens aussi dangereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal ; il doit étudier le besoin, l'interêt, l'humeur de ses Auditeurs, & l'effet que ces sujets pourront faire sur leur esprit. Mais à vrai dire, nous ne sommes plus dans un tems où la simplicité puisse rendre cette matiere tolerable aux honnêtes gens, & où on puisse la proposer sans corrompre la meilleure partie de ses auditeurs, & sans entretenir la corruption & le vice qui est dans les autres. Ainsi quelque judicieux ou excusable qu'ait été*

Homere en cette invention, un Poëte ne seroit aujourd'hui ni judicieux ni excusable, si en cela il osoit imiter cet Ancien. Il est bon d'enseigner ce qu'il a enseigné; mais il seroit très-mauvais de l'enseigner comme il a fait, & encore plus mauvais d'étaler cette aventure sur nos theatres; ce seroit fouler aux pieds non seulement les mœurs & les bienfiances, mais encore la Religion. Et malgré la licence de nos mœurs, j'ose dire que jamais Poëte ne le feroit avec succès. Homere est bien louable d'avoir mêlé à cette fiction si dangereuse par elle-même des instructions qui la corrigent. On peut voir ce Poëte encore mieux justifié dans les Remarques de M. Dacier sur la Poétique d'Aristote pag. 441. & 442. Au reste ce chant de Demodocus confirme parfaitement ce que j'ai déjà dit de nos *Cantates*.

*Et comment il l'avoit comblée de presens* ] Il y a donc long-tems que les presens ont un grand pouvoir, & sur les Déeses mêmes.

Page 197. *Entre d'abord dans sa forge; l'esprit plein de grands desseins de vengeance; il met son énorme enclume sur son pied, & commence à forger des liens indissolubles* ] L'auteur du Parallele n'a pas mieux réussi à critiquer Homere sur les arts, que sur ses idées & sur ses expressions. On voit, dit son Abbé, que *Vulcain forge sur une grosse enclume des liens aussi menus que des toiles d'araignée*. Le Chevalier se recrie sur cela & dit fort doctement : *Le pere de tous les arts*

*peut-il parler ainsi ? Est-il besoin d'une grosse enclume pour faire des liens aussi menus que des toiles d'araignée ? Le bon homme savoit que les orfevres & les forgerons ont de grosses enclumes , il ne faut pas lui en demander davantage. Voilà un ridicule Critique. Homere a grande raison de dire que Vulcain eut recours à son enclume ; car quoique ces liens fussent aussi déliés que des toiles d'araignée & imperceptibles , ils ne pouvoient être forgés que sur l'enclume , parce que tout déliés qu'ils étoient , il falloit encore qu'ils eussent beaucoup de force , afin que ceux qu'ils devoient retenir ne pussent les rompre. L'enclume a été malheureuse à ce Critique ; car elle lui a fait déjà commettre une faute très-grossiere, comme nous l'avons vû sur le 111. Livre.*

*Page 198. Qu'il aime plus que toutes les autres terres qui lui sont consacrées ] On a dit que Vulcain aimoit particulièrement Lemnos , à cause des feux souterrains qui sortent de cette île , car le feu est l'ame des forges. Et c'est pourquoi aussi on a feint qu'il étoit tombé dans cette île quand il fut précipité du ciel.*

*Et il est allé voir ses Sintiens ] Les Sintiens étoient les peuples de Lemnos , & ils étoient venus de Thrace s'établir dans cette île. Il dit qu'ils parloient un langage barbare , parce que leur langue étoit un composé de la langue des Thraces , de celle des Asiatiques & de la Grecque fort alterée.*

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 239  
& corrompue. Quand Mars dit, *il est allé voir ses Sintiens au langage barbare*, il y a dans ces paroles une sorte de raillerie & de mépris; il veut faire sentir à Venus la sottise d'un homme qui quitte une si belle femme pour aller voir des peuples si grossiers.

Page 199. *Accourez tous pour voir des choses infames* ] Il y a dans le texte, tel que nous l'avons aujourd'hui, *accourez pour voir des choses risibles*. Διὸδ' ἵνα ἴρῃα γλαστὰ, &c. Or il n'est ni vraisemblable ni possible que Vulcain appelle cette aventure *risible*, car elle est très peu risible pour un mari; j'ai donc crû devoir suivre l'ancienne leçon qu'Eustathe a rapportée, ἴρῃ' ἀγλαστὰ, *des choses dont je n'ai pas sujet de rire*. Les Dieux en riront, mais Vulcain n'en rit point.

Page 200. *Et que je suis incommodé* ] Homere a bien senti que la laideur d'un mari est souvent un surcroit de beauté pour l'amant.

*M'aït rendu la dot & tous les presens que je lui ai faits* ] Dans mes Remarques sur l'Iliade j'ai assez parlé de cet ancien usage, par lequel il étoit établi que le marié donnoit au pere de la mariée une sorte de *dot*, c'est-à-dire, qu'il lui faisoit des presens dont il achetoit en quelque façon sa fiancée. Voici donc la jurisprudence qu'Homere rapporte de ces anciens tems: le pere de la femme surprise en adultere, étoit obligé de rendre au mari tous les presens que le mari avoit faits. A plus forte raison

le mari étoit-il en droit de retenir la dot que le pere avoit donnée à sa fille, comme la jurisprudence des siècles suivans l'a décidé.

Page 201. *Mais ses mœurs deshonnorent sa beauté* ] Homere mêle toujours quelque mot utile qui fait connoître le véritable jugement qu'il fait des actions qu'il décrit.

*Les Déeses par pudeur & par bienfiance demeurèrent dans leur Palais* ] Ces Déeses ne devoient ni ne pouvoient assister à un tel spectacle. Homere donne toujours des marques de sagesse dans les fictions mêmes les plus licentieuses.

*Les mauvaises actions ne prospèrent pas* ] Voici de ces instructions cachées qu'Homere mêle adroitement dans ses narrations pour former les mœurs & pour empêcher les jeunes gens d'avalier le poison que la fiction présente. Cette fable est d'un pernicieux exemple; mais Homere en corrige autant qu'il peut le venin par cette réflexion très-sage qu'il fait faire aux Dieux, & qui enseigne aux hommes, même aux plus puissans, qu'ils ne doivent pas se flatter que leurs mauvaises actions seront toujours heureuses; que ce que l'on croit le plus caché, vient enfin en évidence, & que rien ne demeure impuni.

Page 202. *Mars ne peut s'empêcher de payer la rançon que doivent les adulteres pris sur le fait.* ] Il y avoit donc dans ces anciens  
tems

SUR L'O D Y S S E'E. Livre VIII. 241  
tems des peines pecuniaires pour les adulteres qui avoient été surpris.

*Apollon, je m'estimerois très-heureux d'avoir une pareille aventure* ] On ne pouvoit pas attendre d'autre réponse de Mercure, qui avoit servi à tant de commerces secrets. D'ordinaire les confidens ne sont pas plus sages que ceux qu'ils servent.

Page 203. *Mais prenant son sérieux, il prioit instamment Vulcain de délier Mars* ] Pourquoi Neptune prend-il plus d'intérêt à la délivrance de Mars que les autres Dieux ? C'est ce que je voudrois que nous eussent expliqué ceux qui ont entrepris de développer l'allegorie de cette fiction, & qui nous disent que l'adultere de Mars avec Venus signifie que quand la planete de Mars vient à être conjointe avec celle de Venus, ceux qui naissent pendant cette conjonction, sont enclins à l'adultere, & que le Soleil venant à se lever là-dessus, les adulteres sont sujets à être découverts, & pris sur le fait. Que signifie donc Neptune intervenant pour la délivrance de Mars & se rendant même caution pour lui ? Il ne faut pas esperer de pouvoir rendre raison de toutes les fables.

*C'est une méchante affaire que de se rendre caution pour les méchans* ] On a expliqué ce vers de trois différentes manieres, qu'Eustathe a rapportées page 1599. J'ai suivi le sens qui m'a paru le plus naturel. Dans le temple de Delphes on avoit écrit cette sentence,

*ἰγγία πείραξ ἀ' αἴα.* La perte sûre suit la caution. Et les sages ont toujours blâmé cette facilité de cautionner. Salomon a dit : *Stultus homo plaudet manibus cùm sponderit pro amico.* Proverb. 17. 18. Mais comme il y auroit de la dureté à refuser en certaines occasions d'être caution, par exemple, pour un pere, pour un frere, pour un neveu, &c. Homere corrige cette sentence, en disant que *c'est une mauvaise affaire que de se rendre caution pour les mechans*, car il est indubitable qu'on sera obligé de payer pour eux. C'est pourquoi Salomon a dit aussi : *Emportez les meubles & les habits de celui qui a cautionné pour l'étranger. Tolle vestimentum ejus qui sponderit pro extraneo.* Proverb. 20. 16. & 27. 13.

Page 204. *Mars prend le chemin de la Thrace, & la mere des jeux & des ris celui de Cypre* ] Homere peint par-là le genie & le naturel de ces deux peuples. Mars va en Thrace, parce que les Thraces sont belliqueux, & Venus va en Cypre, dont les habitans sont mous & effeminés, & adonnés à l'amour.

Page 205. *Ulysse l'entendoit avec un merveilleux plaisir* ] Homere enseigne par-là que les sages peuvent quelquefois entendre avec plaisir ces sortes de chansons, mais le plaisir qu'elles leur donnent est bien différent de celui qu'elles font aux foux. *Le sage, dit fort bien Eustathe, est charmé de la beauté de la Poësie & de la musique, il sent ce qu'il*

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 149  
y a d'utile & d'instructif, & il démente même par son intelligence les mystères cachés sous une fiction ingénieuse ; au-lieu que les autres ne goûtent que ce qui favorise leur corruption.

L'un deux se pliant & se renversant en arriere, le pousse jusqu'aux nues ] C'étoit une sorte de danse où l'un pouffoit un balon en l'air, l'autre le repouffoit, & ils se le renvoyoient ainsi plusieurs fois, sans le laisser tomber à terre, & cela se faisoit en cadence. C'étoit une espece de danse haute, c'est pourquoi elle étoit appelée *αιεία* & *ουραία*, aérienne & celeste. Le medecin Herophile avoit compris parmi les exercices de la Gymnastique cette danse au balon. C'est pourquoi l'on avoit ajouté un balon à tous les instrumens de la gymnastique dont on avoit orné la statue.

Ils finirent cette danse haute, & en commencerent une basse ] C'est le véritable sens de ce vers *ἀρχιδὴν δὴ πρὸς πρὸς χθονί*. Ils commencerent à danser à terre. Il oppose manifestement la danse à terre à la danse au balon, dont il vient de parler, qui est la danse haute ; & comme celle-ci étoit appelée *ουραία*, celeste ; l'autre, comme dit Eustathe, pouvoit être appelée *χθονία*, c'est-à-dire, terrestre.

Page 206. Vous m'aviez bien promis ] Le Grec dit : Vous m'aviez menacé, *ἀπειλήσεις*. Les Grecs ont dit menacer pour promettre ;  
L ij

& les Latins les ont imités : c'est ainsi qu'Horace a dit,

..... *Multa & præclara minantem.*

*Vous êtes ici douze Princes ] Il y a dans le Grec : Il y a ici douze Rois qui regnent sur le peuple , & je suis le treizième. Ces mots, & je suis , ne marquent pas l'égalité , mais au contraire la superiorité ; car on voit que c'est lui-même qui donne les ordres. Ces douze Rois ou Princes étoient les principaux qui gouvernoient sous lui ; car , comme je l'ai déjà remarqué , c'étoit un état mêlé de Royauté , d'oligarchie & de démocratie. Ces douze Rois ou Princes étoient à peu près ce qu'étoient autrefois les douze Pairs en France.*

Page 208. *Il présente cette épée à Ulyffe ] Il paroît par ce passage que les Pheaciens portoient l'épée ; car quoiqu'Alcinouïs ait dit qu'ils ne manioient ni l'arc ni le carquois , ils ne laissoient pas de porter des armes défensives.*

*Et fassent que vous n'ayez jamais besoin de cette épée ] Eustathe a donné un sens tout contraire : Puissai-je n'avoir jamais besoin de cette épée. Car comme on croyoit que les presens des ennemis étoient funestes , Ulyffe pour détourner l'augure , souhaite de n'avoir jamais besoin de recourir à cette épée , mais de la garder comme un dépôt. Je crois qu'Eustathe se trompe ; le souhait d'Ulyffe ne doit pas être en faveur de lui-même , il*

SUR L'ODYSSÉE: Livre VIII. 243  
 doit être en faveur de celui qu'il remercie  
 & dont il reçoit le present : c'est aussi le sens  
 naturel que le vers d'Homere presente : ΜΗΔ  
 πρὸς ἑσπέριος γὰρ ποτὴν μετόπισθε γήεσσι. *Neque tibi  
 in posterum desiderium ensis eveniat.* Ce tibi  
 est décisif. *Fassent les Dieux que vous n'ayez  
 jamais besoin de cette épée.* C'est-à-dire, fas-  
 sent les Dieux que vos jours coulent en paix,  
 & que jamais ni guerre étrangere ni démêlé  
 domestique ne vous oblige à la tirer, &  
 à regretter celle dont vous m'honorez.

Page 209. *Faites apporter ici le plus beau  
 coffre que vous ayez* ] Une des grandes somp-  
 tuosités des femmes de ces tems-là consistoit  
 en de beaux coffres, & c'est de ces coffres  
 qu'on a voulu expliquer ce verset du Pseaume  
 44. *Myrrha & gutta & casia à vesti-  
 mentis tuis à domibus eburneis.* Car les cof-  
 frès sont élégamment appellés les *maisons des  
 habits*. Le goût de ces beaux coffres s'est  
 conservé fort long-tems, & ce n'est que le  
 dernier siecle qui l'a vû finir.

*Je lui donnerai ma belle coupe d'or* ] Il a  
 ordonné que chacun des Princes donneroit  
 un talent d'or, & lui il donne sa coupe. Il  
 faut donc, ou que le talent d'or ne fût pas  
 d'un si grand poids que celui que nous con-  
 noissons; car le Roi ne doit pas donner  
 moins que les autres; ou que le travail ren-  
 dît cette coupe plus précieuse; ou que le  
 Roi la donnât de surcroît, quoiqu'il n'en  
 parle point; ou enfin qu'elle pesât plus d'un  
 talent.

Page 211. *Et les scella d'un nœud merveilleux dont l'ingenieuse Circé lui avoit donné le secret* ] Dans ces anciens tems , avant l'usage des clefs , on avoit accoutumé de fermer avec des nœuds que chacun faisoit à sa fantaisie. Il y en avoit de si merveilleux & de si difficiles que celui qui les avoit faits & qui en sçavoit le secret , étoit le seul qui pût les délier. Tel étoit par exemple le nœud Gordien.

Page 212. *Je vous promets que tous les jours je vous adresserai mes vœux comme à une Déesse* ] Il ne se peut rien ajouter à la politesse d'Ulysse ; la Princesse le prie de se souvenir d'elle , & de ne pas oublier les secours qu'elle lui a donnés , & Ulysse lui promet de l'invoquer comme une Déesse.

Page 213. *Alors Ulysse s'adressant au heraut , & lui mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on lui avoit servi* ] Il faut être entièrement étranger dans l'Antiquité pour avoir tiré de cet endroit un sujet de moquerie , comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ulysse , dit-il , coupe un morceau de cochon , qu'il donne à manger au musicien , qui étoit derrière lui , lequel en fut bien aise.* Rien n'est plus mal exposé que le fait , & rien n'est plus ridicule que cette critique. Le dos d'un cochon étoit la partie la plus honorable ; on la sert à Ulysse , & Ulysse ne donne pas un morceau de cochon à Demodocus , mais il lui donne une partie de cette portion , & Demodocus

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 247  
la reçoit avec joie comme une marque de  
distinction & d'honneur.

Page 214. *Car ce sont les Muses, filles du grand Jupiter, qui vous ont instruit, ou plutôt c'est Apollon lui-même* ] Ulyssé ne dit pas cela seulement pour louer la beauté des chants de Demodocus, mais pour faire voir qu'ils sont l'effet de l'inspiration & de l'enthousiasme. Car ce chanteur habitant une île si éloignée de tout commerce, selon la supposition des Pheaciens, il n'étoit pas possible qu'il eût été instruit par quelqu'un des aventures des Grecs. Il faut donc que ce soit Apollon qui les lui ait révélées. C'est pourquoi il dit ensuite qu'il les chante comme s'il avoit été présent, ou qu'il les eût apprises des Grecs mêmes. Ce passage est fort beau & d'une adresse merveilleuse; car en louant parfaitement les Poètes, il fonde la vérité de toutes les aventures avec tant de sûreté & d'évidence, qu'il est impossible d'en douter.

*Vous chantez avec une suite qui marque une connoissance profonde, les malheurs des Grecs* ] Il faut remarquer la grande sagesse qu'Homere donne ici à Ulyssé. Demodocus a chanté deux fois. La première, pendant le festin, & il a chanté les aventures des héros & la célèbre dispute d'Ulyssé & d'Achille; & la seconde après le festin, pour faire danser les Pheaciens, & il a chanté les amours de Mars & de Venus. On se remet à table, & Demodocus va chanter pour la troisième



SUR L'ODYSSE'E. *Livre VIII.* 249  
se servit pour obliger les Troyens à faire entrer cet énorme cheval dans la citadelle. Cela auroit pourtant bien fait ici. Virgile ne l'a pas négligé ; & par l'heureux épisode de Sinon , il a jetté un grand ornement dans son Poëme.

*Si vous me chantez bien en détail toute cette aventure , je rendrai témoignage ]* Ulysse ne se contente pas des preuves que Demodocus a déjà données , qu'il est véritablement inspiré , puisqu'il a chanté ces aventures des Grecs avec autant de vérité que s'il les avoit vues , il veut s'en assurer encore davantage , & pour cela il lui propose de chanter l'histoire du cheval de bois ; car s'il la chante telle qu'elle est , on ne peut plus douter que ce ne soit Apollon qui l'instruit , en lui revelant les choses passées , & en lui dictant lui-même sa chanson. Encore une fois quelle adresse merveilleuse pour nous forcer à regarder toutes ces aventures de la guerre de Troye , non comme des fables , mais comme des histoires dont il n'est pas permis de révoquer en doute la certitude & la vérité. Homere est donc véritablement ce Poëte instruit par Apollon même , & ce qu'il chante est aussi vrai que s'il l'avoit vû.

*Et le chancre rempli de l'esprit du Dieu ]* Homere ne veut pas que nous perdions un moment de vue cette vérité , que ce que chante Demodocus lui est revolé par Apollon même.

*Commençant au moment*] La chanson qu'a chantée Demodocus sur les amours de Mars & de Venus est rapportée telle qu'il l'a chantée, mais il n'en est pas de même de celle-ci; Homere n'en rapporte que l'abregé, & comme le cannevas; & cela paroît manifestement par la suite, comme lorsqu'il dit, *il chanta comment les Grecs saccagerent la ville*; ce qui n'est point détaillé ici. Et il *représenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers*, ce qui n'y est point représenté, non plus que le combat qu'Ulysse & Menelas soutinrent dans le Palais de Deïphobus. Homere enseigne ici parfaitement l'art de faire des abregés, comme Eustathe l'a remarqué. Cette histoire étoit trop longue pour la rapporter entière.

Page 216. *Et les Troyens assemblés tout autour*] Virgile, qui a si bien profité de cet endroit, a changé le tems, car il feint que tout ceci se passa avant qu'on eût reçu ce cheval dans la ville.

*Comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiser*] Homere ne dit point que cette machine étoit consacrée à Minerve; il dit seulement qu'après que les Grecs l'eurent construite, Ulysse par un artifice digne de lui, porta les Troyens à la faire entrer dans leur ville, & que la plupart furent d'avis qu'il falloit la respecter & la regarder comme inviolable, & la laisser comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiser. De-là les Poëtes qui

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 251  
font venus dans la suite ont tiré tout ce qu'ils ont dit du vœu fait à Minerve. Accius avoit traité ce sujet dans sa piece intitulée *Deïphobus*, & je ne doute pas que Virgile n'ait profité des idées de ce Poëte dans l'admirable recit qu'il fait de cette aventure au 11. liv. de son Eneïde.

Page 217. *Il pleuroit aussi amèrement qu'une femme qui voit tomber son époux* ] Ceux qui voudroient critiquer cette comparaison pourroient dire qu'elle n'est pas juste, en ce que la femme a grand sujet de verser des larmes, puisqu'elle tombe dans le plus grand de tous les malheurs, & qu'Ulysse n'a aucun sujet de pleurer; car de quoi pleure-t-il? Pleure-t-il de ce que son artifice a eû tout le succès qu'il avoit désiré? Mais ce seroit-là une fausse critique. Homere ne compare nullement la fortune d'Ulysse à celle de cette femme si malheureuse; il compare seulement les larmes de l'un aux larmes de l'autre, & fait une image très-touchante. Et quant au sujet des larmes d'Ulysse, c'est bien mal connoître la nature que de demander ce qui l'obligeoit à pleurer.

Page 219. *Un suppliant & un hôte doivent être regardés comme un frere* ] Voilà une maxime digne d'un Chretien.

*Apprenez-nous quel est le nom que votre pere & votre mere vous ont donné, & sous lequel vous êtes connu* ] Alcinoüs specifie cela en détail, pour l'obliger à dire son vérita-

ble nom, & non pas un nom supposé, un nom deguerre qu'il pourroit avoir pris pour se cacher & s'empêcher d'être connu. Cela est donc très-sensé. Cependant l'Auteur du Parallele relève cet endroit comme une grande sottise d'Homere. *Alcinoüs*, dit-il, demande à *Ulysse* de quel nom son pere, sa mere & ses voisins l'appellent; car, ajoutet-il, il n'y a point d'homme qui n'ait un nom, soit qu'il ait du merite ou qu'il n'en ait point. A quoi le Chevalier ajoute cette sage réflexion: C'étoit dire à *Ulysse* que quand même il seroit le plus grand belifstre du monde, comme il en avoit un peu la mine, il ne laisseroit pas d'avoir un nom, &c. Voilà comment cet Auteur manioit la fine critique.

Page 220. *Car tout homme en ce monde, bon ou mechant* ] Cela est vrai en general, mais il peut y avoir quelque exception: les Anciens ont marqué des nations barbares où personne n'avoit de nom.

*Afin que nos vaisseaux qui sont doués d'intelligence, puissent vous remener, &c.* ] *Alcinoüs* ne s'est pas contenté de dire de ses vaisseaux qu'ils étoient aussi vîtes que l'oïseau ou même que la pensée; il pousse l'hyperbole jusqu'au dernier excès, en leur attribuant de l'intelligence, & en en faisant presque des personnes animées à qui il ne manque que la parole. *Alcinoüs* fait ce conte prodigieux pour étonner son hôte, & pour lui faire envisager que s'il ne dit la vérité, ses vaisseaux, au-lieu de le remener dans la

patric, le meneront par-tout où il aura dit. Mais diront nos judicieux Critiques, cette hyperbole n'est-elle pas insensée, *des navires qui ont de l'intelligence?* Non, elle ne l'est point du tout pour ce siècle-là. Ne disoit-on pas que le chêne de Dodone parloit? Et n'a-t-on pas dit la même chose de la navire Argo?

Page 221. *Que le Dieu Neptune étoit irrité contre nous de ce que nous nous chargions de reconduire, &c.* ] Cela est fondé sur ce qu'il est naturel qu'un Prince ne veuille point que dans son Empire il y ait quelqu'un qui ne soit pas soumis à son pouvoir, & qui se tire de sa dépendance. Les Phéaciens ne se contentoient pas d'avoir le privilège de courir les mers sans danger, ils associoient à ce privilège tous ceux qu'ils reconduisoient. Ainsi c'étoient autant de gens contre lesquels Neptune ne pouvoit rien entreprendre, ce qui bleffoit beaucoup son autorité. Mais toutes ces fictions si poétiques & si exagérées, ne sont que pour louer l'adresse & l'habileté des Phéaciens dans l'art de la marine, & leur générosité pour tous les étrangers, & on ne sauroit imaginer d'éloge plus parfait & plus magnifique.

*Et qu'il nous menaçoit qu'un jour un de nos vaisseaux revenant de conduire un étranger chez lui* ] Eustathe nous avertit que dans les anciens manuscrits cet endroit étoit marqué d'une pointe & d'une étoile. De la pointe, pour marquer que tout cet endroit, qui

regarde cet ancien oracle, est déplacé ici, & de l'étoile, pour marquer qu'il est fort beau. On prétend que la véritable place est dans le XIII. Livre. Car, disoit-on, il n'y a pas d'apparence que si Alcinoüs s'étoit souvenu dans cette occasion de l'ancien oracle & de la menace de Neptune, il eût été assez hardi & assez imprudent pour remener l'ennemi de ce Dieu. Mais cette critique me paroît très mal fondée, & il me semble qu'on en doit juger tout autrement, & que cet oracle est très bien placé ici. Cet endroit renferme une leçon très-importante. Les Pheaciens sont avertis par un ancien oracle des maux qui leur doivent arriver un jour pour avoir remené chez lui un étranger. Ils ne laissent pas de faire cette action de charité, & ils laissent aux Dieux le soin d'effectuer leurs menaces, ou de les changer, persuadés que c'est aux hommes à faire leur devoir, & à laisser aux Dieux le soin du reste. Et que ce fut-là leur esprit, ce qu'Alcinoüs ajoûte le marque certainement ; *Et ce Dieu peut accomplir ses menaces, ou les rendre vaines.* En effet Dieu peut changer ses decrets, & on peut esperer qu'il les changera toujours en faveur de ceux qui font le bien.

*Qu'il periroit au milieu de la mer ]* Cette première partie de l'oracle s'accomplit dans le XIII. Liv. ce vaisseau est changé en rocher. Mais il n'est rien dit de la montagne.

*Et qu'une grande montagne tomberoit sur*

*la ville des Pheaciens* ] On prétend qu'Homere a imaginé la chute de cette montagne, pour empêcher la posterité de rechercher où étoit cette île des Pheaciens, & pour la mettre par-là hors d'état de le convaincre de mensonge ; car qui est-ce qui ira chercher une île qui n'existe peut-être plus, & qui n'est qu'un écueil, & au milieu de la mer ? Homere fait tomber cette montagne sur cette île, comme il a fait ruiner par les fleuves, par les vagues de la mer, & par les eaux des cieus la muraille qu'il a feint que les Grecs avoient bâtie au devant de leurs vaisseaux. Mais cette remarque n'est pas entièrement juste ; car Homere ne dit pas formellement que cette montagne tomberoit véritablement sur la ville des Pheaciens ; mais il fait entendre qu'elle menaceroit d'y tomber, & que cette ville seroit couverte d'une montagne qui menaceroit toujours de l'écraser. C'est ainsi que Neptune s'explique lui-même dans le Liv. XIII. & l'on ne voit pas même que cette menace ait été effectuée. Homere donne lieu de penser que le repentir des Pheaciens & le sacrifice qu'ils offrirent à ce Dieu, l'empêchent d'achever sa vengeance.

Page 222. *Afin que la Poësie en tire des chants utiles à ceux qui viendront après eux* ] Car voilà la destination de la Poësie ; des choses qui sont arrivées, & dont Dieu s'est servi pour punir le crime & pour récompenser la vertu, la Poësie en tire des sujets utiles pour ses chants qui instruisent la poste-

256 REMARQUES SUR L'ODYSSE'E , &c.  
rité. Celle qui n'est propre qu'à corrompre  
les hommes , n'est pas digne du nom de Poë-  
sie. Et voilà pourquoi Homere merite sur  
tous les autres le nom de Poëte & de Poëte  
divin , parce que des malheurs des Grecs &  
des Troyens il en a tiré des chants utiles à  
tous les siecles.

Page 223. *Avez-vous perdu devant les  
murs de cette place un beau-pere , un gendre* ]  
Homere rassemble ici les trois différens liens  
qui attachent les hommes les uns aux au-  
tres , & marque les degrés de préférence ,  
le sang le premier , l'alliance le second , &  
l'amitié le troisiéme. Et ce n'est qu'après  
lui que les Philosophes ont distingué ces  
trois différentes liaisons.

*Car un ami qui a ces bonnes qualités* ] Je  
suis charmée de voir qu'Homere , après  
avoir placé l'amitié dans le rang que la na-  
ture lui donne , la releve & l'égale au sang  
même.



---

## Argument du Livre IX.

**U** Lyffe obligé de se déclarer, raconte aux Pheaciens toutes ses aventures, ses combats contre les Ciconiens, son arrivée chez les Lotophages, & de-là chez le Cyclope Polypheme. Il leur raconte aussi comment ce Cyclope devora six de ses Compagnons, la vengeance qu'il en tira, & la ruse dont il se servit pour sortir de la caverne où il étoit enfermé.



# L' O D Y S S E ' E

## D' H O M E R E .

### L I V R E I X .

**L**E prudent Ulyffe , ne pou-  
 vant resister aux prieres d'Al-  
 cinous , lui répond : Grand Roi ,  
 qui effacez tous les autres Prin-  
 ces , c'est assurément une belle  
 chose que d'entendre un chantre  
 comme celui que nous avons en-  
 tendu , dont les chants égalent  
 par leur beauté les chants des  
 Dieux mêmes. Et je suis persuadé  
 que la fin la plus agréable que  
 l'homme puisse se proposer , c'est  
 de voir tout un peuple en joie , &  
 dans toutes les maisons des festins

où l'on entende de belle musi-  
que, les tables bien couvertes &  
les urnes bien pleines de bon vin,  
d'où un échanfon en verse dans  
toutes les coupes pour en donner  
à tous les conviés. Voilà ce qui  
me paroît très beau. Mais pour-  
quoi m'ordonnez-vous de vous  
raconter tous mes malheurs, dont  
le recit ne peut que m'affliger en-  
core davantage & troubler vo-  
tre plaisir? Par où dois-je com-  
mencer ces tristes recits? par où  
dois-je les finir? car je suis l'hom-  
me du monde que les Dieux ont  
le plus éprouvé par toutes sortes  
de traverses. Il faut d'abord vous  
dire mon nom, afin que vous me  
connoissiez tous, & qu'après que  
je serai échappé de tous les mal-  
heurs qui me menacent encore,  
je sois lié avec vous par les liens  
de l'hospitalité, quoique j'habite  
une contrée fort éloignée. Je suis

Ulyffe fils de Laërte. Ulyffe si  
connu de tous les hommes par  
ses ruses & par ses stratagèmes de  
guerre, & dont la gloire vole jus-  
qu'au ciel ; je demeure dans l'isle  
d'Ithaque, dont l'air est fort tem-  
peré, & qui est célèbre par le  
mont Nerite tout couvert de bois.  
Elle est environnée d'Isles toutes  
habitées. Elle a près d'elle Duli-  
chium, Samé & plus bas Zacyn-  
the qui n'est presque qu'une forêt,  
& elle est la plus prochaine du  
continent & la plus voisine du  
pole : les autres sont vers le mi-  
di & vers le levant. C'est une isle  
escarpée, mais qui porte une  
brave jeunesse, & pour moi je  
ne vois rien qui soit plus agréa-  
ble à l'homme que sa patrie. La  
Déesse Calypso a voulu me rete-  
nir dans ses grottes profondes &  
me prendre pour mari. La char-  
mante Circé, qui a tant de mer-

veilleux secrets, m'a fait les mêmes offres, & n'a rien oublié pour me retenir dans son Palais, mais inutilement. Jamais elle n'a pû me persuader, car nous n'avons rien de plus doux ni de plus cher que notre patrie & nos parens, & pour les revoir nous quittons volontiers le pays le plus abondant & les établissemens les plus avantageux & les plus solides. Mais il faut commencer à vous dire tous les malheurs qu'il a plû à Jupiter de m'envoyer depuis mon départ de Troye.

Je n'eus pas plutôt mis à la voile avec toute ma flotte, que je fus battu d'un vent orageux qui me poussa sur les côtes des Ciconiens vis-à-vis de la ville d'Ismare. Là je fis une descente; je battis les Ciconiens; je saccoyai leur ville & j'emmenai un grand butin. Nous partageâmes notre

» proie avec le plus d'égalité qu'il  
» fut possible, & je pressois mes  
» Compagnons de se rembarquer  
» sans perdre de tems ; mais les in-  
» sensés refuserent de me croire, &  
» s'amuserent à faire bonne chere  
» sur le rivage ; le vin ne fut pas é-  
» pargné, ils égorgerent quantité  
» de moutons & de bœufs. Cepen-  
» dant les Ciconiens appellerent à  
» leur secours d'autres Ciconiens  
» leurs voisins, qui habitoient dans  
» les terres, & qui étoient en plus  
» grand nombre, plus aguerris  
» qu'eux, mieux disciplinés & mieux  
» dressés à bien combattre à pied &  
» à cheval. Ils vinrent le lendemain  
» à la pointe du jour avec des trou-  
» pes aussi nombreuses que les feuil-  
» les & les fleurs du printems.  
» Alors la fortune commença à se  
» déclarer contre nous par l'ordre  
» de Jupiter, & à nous livrer à  
» tous les malheurs ensemble. Les

Ciconiens nous attaquèrent de-  
vant nos vaisseaux à grands coups  
d'épées & de piques. Le combat  
fut long & opiniâtré. Tout le ma-  
tin pendant que la sacrée lumière  
du jour croissoit, nous soutînmes  
heureusement leurs efforts, quoi-  
qu'ils fussent très superieurs en  
nombre ; mais quand le soleil  
commença à pancher vers son  
couchant, ils nous enfoncerent &  
nous tuerent beaucoup de mon-  
de. Je perdis six hommes par cha-  
cun de mes vaisseaux, le reste se  
sauva, & nous nous éloignâmes  
avec joie d'une plage qui nous  
avoit été si funeste. Mais quelque  
pressés que nous fussions, mes  
navires ne partirent point que  
nous n'eussions appelé trois fois à  
haute voix les ames de nos Com-  
pagnons qui avoient été tués.  
Alors le souverain maître du ton-  
nerre nous envoya un vent de nord

très - violent avec une furieuse  
tempête ; la terre & la mer furent  
en un moment couvertes d'épais  
nuages , & une nuit obscure tom-  
ba tout d'un coup des cieux. Mes  
vaisseaux étoient poussés par le  
travers sans tenir de route certai-  
ne ; leurs voiles furent bien-tôt  
en pieces par la violence du vent ;  
nous les baissâmes & les pliâmes  
pour éviter la mort qui nous me-  
naçoit , & à force de rames nous  
gagnâmes une rade où nous fu-  
mes à couvert. Nous demeurâ-  
mes-là deux jours & deux nuits  
accablés de travail & dévorés par  
le chagrin. Le troisiéme jour ,  
dès que l'aurore eut paru , nous  
relevâmes nos mats, & déployant  
nos voiles , que nous avions ra-  
commodées , nous nous remîmes  
en mer. Nos pilotes , secondés  
par un vent favorable , nous me-  
noient par le plus droit chemin,  
&

& je me flattois d'arriver heureu-  
 fement dans ma patrie ; mais  
 comme je doublois le cap de Ma-  
 lée, le violent Borée & les cou-  
 rans de cette mer me repousse-  
 rent & m'éloignerent de l'isle de  
 Cythere. De-là je voguai neuf  
 jours entiers abandonné aux  
 vents impetueux, & le dixième  
 jour j'abordai à la terre des Lo-  
 topages, qui se nourrissent du  
 fruit d'une fleur. Nous descendi-  
 mes, nous fîmes de l'eau, &  
 mes Compagnons se mirent à pré-  
 parer leur diner. Après le repas  
 je choisis deux des plus hardis de  
 la troupe, & je les envoyai avec  
 un heraut reconnoître le pays &  
 s'informer quels peuples l'habi-  
 toient. Ils marchent bien délibe-  
 rés, & se mêlent parmi ces peu-  
 ples, qui ne leur firent aucun  
 mauvais traitement ; ils leur don-  
 nerent seulement à gouter de leur

» fruit de lotos. Tous ceux qui man-  
» gerent de ce fruit ne vouloient  
» ni s'en retourner, ni donner de  
» leurs nouvelles, ils n'avoient d'au-  
» tre envie que de demeurer-là avec  
» ces peuples, & de vivre de lotos  
» dans un entier oubli de leur pa-  
» trie. Mais je les envoyai prendre,  
» & malgré leurs larmes je les fis  
» monter sur leurs vaisseaux, je les  
» attachai aux bancs, & je comman-  
» dai à tous mes autres Compag-  
» nons de se rembarquer, de peur  
» que quelqu'un d'entre eux venant  
» à gouter de ce lotos, n'oubliât son  
» retour. Ils se rembarquent tous  
» sans différer & font écumer les  
» flots sous l'effort de leurs rames.  
» Nous nous éloignons de cette cô-  
» te fort affligés, & nous sommes  
» portés par les vents sur les terres  
» des Cyclopes, gens superbes qui  
» ne reconnoissent point de loix : &  
» qui se confiant en la providence

des Dieux , ne plantent ni ne se-  
 ment , mais se nourrissent des  
 fruits que la terre produit sans être  
 cultivée. Le froment , l'orge & le  
 vin croissent chez-eux en abon-  
 dance , les pluies de Jupiter gros-  
 sissent ces fruits , qui meurissent  
 dans leur saison. Ils ne tiennent  
 point d'assemblées pour délibérer  
 sur les affaires publiques , & ne  
 se gouvernent point par des loix  
 générales qui reglent leurs mœurs  
 & leur police , mais ils habitent  
 les sommets des montagnes , &  
 se tiennent dans des antres. Cha-  
 cun gouverne sa famille & regne  
 sur sa femme & sur ses enfans , &  
 ils n'ont point de pouvoir les uns  
 sur les autres.

Vis-à-vis & à quelque distance  
 du port de l'isle que ces Cyclo-  
 pes habitent , on trouve une pe-  
 tite isle toute couverte de bois &  
 pleine de chevres sauvages , par-

ce qu'elles n'y font point épou-  
vantées par les hommes , & que  
les chasseurs , qui se donnent tant  
de peine en brossant dans les fo-  
rêts & en courant sur les cimes  
des montagnes , n'y vont point  
pour les poursuivre. Elle n'est fre-  
quentée ni par des bergers qui  
gardent des troupeaux , ni par des  
laboureurs qui travaillent les ter-  
res , mais demeurant toujours in-  
culte , elle n'a point d'habitans ;  
voilà pourquoi elle est si pleine de  
chevres sauvages. Et ce qui la  
rend inhabitée , c'est que les Cy-  
clopes ses voisins n'ont point de  
vaisseaux , & que parmi eux il  
n'y a point de charpentiers qui  
puissent en bâtir pour aller com-  
mercer dans les autres villes ,  
comme cela se pratique parmi les  
autres hommes qui traversent les  
mers , & vont & viennent pour  
leurs affaires particulieres. S'ils a-

voient eu des vaisseaux , ils n'au-  
 roient pas manqué de se mettre  
 en possession de cette isle , qui  
 n'est point mauvaise , & qui por-  
 teroit toutes sortes de fruits , car  
 tous les rivages sont bordés de  
 prairies bien arrosées , toujours  
 couvertes d'herbages tendres &  
 hauts ; les vignes y seroient ex-  
 cellentes & le labourage très-ai-  
 sé , & l'on y auroit toujours des  
 moissons très-abondantes , car le  
 terroir est fort gras. Elle a de plus  
 un port commode & sûr , où l'on  
 n'a besoin d'arrêter les vaisseaux  
 ni par des ancres ni par des cor-  
 dages ; quand on y est entré , on  
 peut attendre tranquillement que  
 les pilotes & les vents appellent.  
 A la tête du port est une belle  
 source d'une eau excellente sous  
 une grotte toute couverte d'aulnes.  
 Nous abordâmes à cette isle par  
 une nuit fort obscure , un Dieu

• fans doute nous conduifant , car  
• nous ne l'avions pas apperçue ;  
• ma flotte étoit enveloppée d'une  
• profonde obfcurité & la lune n'é-  
• clairroit point , car les nuages la  
• couvroient toute entière. Aucun  
• de nous n'avoit donc découvert  
• l'ifle, & nous ne nous apperçûmes  
• que les flots fe brifoient contre les  
• terres que quand nous fûmes en-  
• trés dans le port. Dès que nous y  
• fûmes, nous pliâmes les voiles,  
• nous descendîmes fur le rivage,  
• & nous abandonnant au fommeil,  
• nous attendîmes le jour. Le len-  
• demain l'aurore n'eut pas plutôt  
• ramené la lumière que nous com-  
• mençâmes à nous promener dans  
• cette ifle dont la beauté nous ra-  
• viſſoit. Les Nymphes, filles de  
• Jupiter, firent lever devant nous  
• des troupeaux de chevres fauva-  
• ges, afin que nous euſſions de  
• quoi nous nourrir. Auffi-tôt nous

allons prendre dans nos vaisseaux  
des dards attachés à des cour-  
roies, & nous étant partagés en  
trois bandes, nous nous mettons  
à chasser. Dieu nous eut bien-tôt  
envoyé une chasse assez abondan-  
te. J'avois douze vaisseaux, il y  
eut pour chaque vaisseau neuf  
chevres, & mes Compagnons en  
choisirent dix pour le mien. Nous  
passâmes tout le reste du jour à ta-  
ble jusqu'au coucher du soleil ;  
nous avions de la viande en abon-  
dance & le vin ne nous man-  
quoit point, car à la prise de la  
ville des Ciconiens, mes Com-  
pagnons avoient eu soin de s'en  
fournir & d'en remplir de gran-  
des urnes. Nous découvrons la  
terre des Cyclopes, qui n'étoit  
separée de nous que par un pe-  
tit trajet, nous voyions la fumée  
qui sortoit de leurs cavernes, &  
nous entendions les cris de leurs  
troupeaux.

« Dès que le soleil se fut couché  
« & que la nuit eut répandu ses te-  
« nebres sur la terre , nous nous mê-  
« mes à dormir sur le rivage , & le  
« lendemain à la pointe du jour j'af-  
« semblai mes Compagnons , & je  
« leur dis : Mes amis , attendez-moi  
« ici ; avec un seul de mes vaisseaux  
« je vais reconnoître moi - même  
« quels hommes habitent cette ter-  
« re que nous voyons près de nous,  
« & m'éclaircir s'ils sont insolens ,  
« cruels & injustes , ou s'ils sont  
« humains , hospitaliers & touchés  
« de la crainte des Dieux. En ache-  
« vant ces mots je montai sur un de  
« mes vaisseaux , & je commandai  
« à un certain nombre de mes Com-  
« pagnons de me suivre & de dé-  
« lier les cables ; ils obéissent , &  
« s'étant assis sur les bancs ils firent  
« force de rames. En abordant à  
« cette isle , qui n'étoit pas éloi-  
« gnée , nous appercûmes dans l'en-

droit le plus reculé près de la mer  
 un antre fort exhaussé, tout cou-  
 vert de lauriers, où des trou-  
 peaux de moutons & de chevres  
 faisoient entendre leurs cris. Tout  
 autour étoit une basse-cour spa-  
 cieuse, bâtie de grosses pierres  
 non taillées; elle étoit ombragée  
 d'une futaie de grands pins & de  
 hauts chênes. C'étoit-là l'habita-  
 tion d'un homme d'une taille pro-  
 digieuse, qui païssoit seul ses trou-  
 peaux fort loin de tous les autres  
 Cyclopes, car jamais il ne se mê-  
 loit avec eux, mais se tenant tou-  
 jours à l'écart, il menoit une vie  
 brutale & sauvage. C'étoit un  
 monstre étonnant; il ne ressem-  
 bloit point à un homme, mais à  
 une haute montagne dont le som-  
 mets s'éleve au-dessus de toutes  
 les montagnes voisines. J'ordon-  
 nai à mes Compagnons de m'at-  
 tendre & de bien garder mon

vo vaisseau , & après en avoir choisi  
vo seulement douze des plus déter-  
vo minés , je m'avançai portant avec  
vo moi un outre d'excellent vin rou-  
vo ge , que m'avoit donné Maron ,  
vo fils d'Evanthes & grand Prêtre  
vo d'Apollon , qui étoit adoré à If-  
vo mare. Il m'avoit fait ce présent par  
vo reconnoissance de ce que tou-  
vo chés de son caractère , nous l'a-  
vo vions sauvé avec sa femme & ses  
vo enfans & garanti du pillage , car  
vo il demouroit dans le bois sacré  
vo d'Apollon. Il me donna encore  
vo sept talens d'or & une belle cou-  
vo pe d'argent , & après avoir rem-  
vo pli douze grandes urnes de cet  
vo excellent vin , il fit boire tous  
vo mes Compagnons. C'étoit un vin  
vo délicieux sans aucun mélange ,  
vo une boisson divine. Il ne la laif-  
vo soit à la disposition d'aucun de ses  
vo esclaves , pas même de ses en-  
vo fans ; il n'y avoit que sa femme

& lui & la maîtresse de l'office «  
qui en eussent la clef. Quand on «  
en buvoit chez lui, il mêloit dans «  
la coupe vingt fois autant d'eau «  
que de vin, & malgré ce mêlan- «  
ge il en sortoit une odeur céles- «  
te qui parfumoit toute la maison. «  
Il n'y avoit ni sagesse ni tempé- «  
rance qui pussent tenir contre cet- «  
te liqueur. J'emplis donc un ou- «  
tre de ce vin, je le pris avec moi, «  
avec quelques autres provisions, «  
car j'eus quelque pressentiment «  
que nous aurions affaire à quelque «  
homme d'une force prodigieuse, «  
à un homme sauvage & cruel, «  
& qui ne connoîtroit ni raison ni «  
justice. En un moment nous arri- «  
vâmes dans la caverne. Nous ne «  
l'y trouvâmes point; il avoit me- «  
né ses troupeaux au pâturage. «  
Nous entrons & nous admirons «  
le bel ordre où tout est dans cet «  
antre; les paniers de jonc pleins de «

» fromage ; les bergeries remplies  
 » d'agneaux & de chevreaux, & ces  
 » bergeries toutes séparées; il y en a-  
 » voit de différentes pour les diffé-  
 » rens âges. Les plus vieux étoient  
 » d'un côté, ceux d'un âge moyen  
 » d'un autre, & les plus jeunes é-  
 » toient aussi à part. Il y avoit quanti-  
 » té de vaisseaux pleins de lait caillé,  
 » & on en voyoit d'autres tout prêts  
 » pour traire ses brebis & ses che-  
 » vres quand elles reviendroient du  
 » pâturage. Tous mes Compa-  
 » gnons me prioient instamment de  
 » nous en retourner sur l'heure mê-  
 » me, de prendre ses fromages,  
 » d'emmener ses agneaux & ses che-  
 » vreaux, & de regagner prompte-  
 » ment notre vaisseau. Je ne voulus  
 » jamais les croire; c'étoit pour-  
 » tant le meilleur parti: mais à quel-  
 » que prix que ce fût, je voulois voir  
 » le Cyclope, & savoir s'il ne me  
 » feroit pas les presens d'hospitalité,

quoique je crusse bien que sa vûe ne seroit pas fort agréable à mes Compagnons. Nous allumons du feu pour offrir aux Dieux un léger sacrifice , & nous nous mettons à manger de ces fromages , en attendant le retour de notre hôte. Enfin nous le voyons arriver ; il portoit sur ses épaules une charge horrible de bois sec pour préparer son souper. En entrant il jette à terre sa charge , qui fit un si grand bruit , que nous en fûmes effrayés , & que nous allâmes nous tapir dans le fond de l'ancre. Après cela il fit entrer les brebis & laissa à la porte tous les mâles. Il ferma ensuite sa caverne avec une roche que vingt charrettes attelées de bœufs les plus forts n'auroient pû remuer , si énorme étoit la masse de pierre dont il boucha l'entrée de sa caverne. Quand il se fut bien fermé, il s'af-

» fit , commença à traire ses brebis  
 » & ses chevres , mit sous chacune  
 » son agneau & son chevreau , fit  
 » cailler la moitié de son lait , qu'il  
 » mit dans des paniers pour en fai-  
 » re du fromage , & réserva l'autre  
 » moitié dans des vaisseaux pour le  
 » boire à son souper. Tout ce me-  
 » nage étant fini , il alluma du feu ,  
 » & nous ayant apperçus à la clarté  
 » du feu , il nous cria , Etrangers ,  
 » qui êtes-vous ? d'où venez-vous  
 » en traversant les flots ? Est-ce pour  
 » le négoce ? ou errez-vous à l'a-  
 » vanture comme des pirates qui é-  
 » cument les mers , en exposant leur  
 » vie pour piller tous ceux qui tom-  
 » bent entre leurs mains ?

» Il dit. Nous fumes saisis de  
 » frayeur en entendant sa voix épou-  
 » vantable & en voyant cette taille  
 » prodigieuse. Cependant je ne lais-  
 » sai pas de lui répondre : Nous  
 » sommes des Grecs qui après le fié-

ge de Troye avons été long-tems  
le jouet des vents & des tempêtes. En tâchant de regagner notre patrie nous avons été écartés de notre route, & nous avons été portés en divers pays. C'est ainsi que l'a ordonné le grand Jupiter, maître de la destinée des hommes. Nous sommes sujets du Roi Agamemnon, dont la gloire remplit aujourd'hui la terre entière, car il vient de saccager une ville célèbre & de ruiner un Empire florissant. Nous venons embrasser vos genoux; traitez-nous comme vos hôtes, & faites-nous les présents qu'exige l'hospitalité; respectez les Dieux, nous sommes vos supplians, & souvenez-vous qu'il y a dans les cieux un Jupiter qui préside à l'hospitalité, & qui prenant en main la défense des étrangers, punit sévèrement ceux qui les outragent.

« Ces paroles ne touchèrent  
« point ce monstre ; il me répondit  
« avec une dureté impie : Etran-  
« ger, tu es bien dépourvû de sens,  
« ou tu viens de bien loin, toi qui  
« m'exhortes à respecter les Dieux  
« & à avoir de l'humanité. Sache  
« que les Cyclopes ne se foucient  
« point de Jupiter ni de tous les  
« autres Dieux, car nous sommes  
« plus forts & plus puissans qu'eux ;  
« & ne te flatte point que pour me  
« mettre à couvert de sa colére,  
« j'aurai compassion de toi & de tes  
« Compagnons, si mon cœur de lui-  
« même ne se tourne à la pitié. Mais  
« dis-moi où tu as laissé ton vaisseau?  
« Est-ce près d'ici, ou à l'extrémi-  
« té de l'isle ? que je sache où il est.  
« Il parla ainsi pour me tendre  
« des pièges, mais j'avois trop d'ex-  
« périence pour me laisser surpren-  
« dre à ses ruses. J'usai de ruse à  
« mon tour & je lui répondis : Nep-

tune , qui ébranle la terre quand il lui plaît , a fracassé mon vaisseau en le poussant contre des roches à la pointe de votre terre , les vents & les flots en ont dispersé les débris , & je suis échappé seul avec les Compagnons que vous voyez devant vous.

A peine eus-je fini ces mots que le barbare se jette sur mes Compagnons , en empoigne deux & les froisse contre la roche comme de petits faons. Leur cervelle rejaillit de tous côtés & le sang inonda la terre tout aux environs. Il les met en pièces , les prépare pour son souper , & les dévore comme un lion qui a couru les montagnes sans trouver de proye ; il mange non seulement les chairs , mais les entrailles & les os. A la vûe de cet horrible spectacle nous fondions en larmes , levant les mains au ciel & ne sachant que

devenir. Après qu'il eut rempli  
son vaste estomac des chairs de  
mes Compagnons, & bu une gran-  
de quantité de lait, il se jette par  
terre en s'étendant dans sa caver-  
ne au milieu de ses brebis. Cent  
fois mon courage m'inspira la pen-  
sée de mettre l'épée à la main, de  
me jeter sur lui & de lui percer  
le cœur, mais une considération  
très-forte me retint. Si je l'avois  
fait nous aurions tous péri mal-  
heureusement dans cette caverne,  
car jamais nous n'aurions pû ôter  
de la porte l'épouvantable roche  
dont il l'avoit bouchée. Nous pas-  
sâmes ainsi la nuit dans la dou-  
leur & dans les angoisses en at-  
tendant le jour. Le lendemain dès  
que l'aurore eut doré les cimes  
des montagnes, il allume du feu,  
se met à traire ses brebis les unes  
après les autres & à donner à cha-  
cune ses agneaux. Sa besogne é-

tant faite , il prend encore deux «  
de mes Compagnons & en fit son «  
dîner. Quand il fut rassasié il ou- «  
vrit la porte de l'ancre , fit sortir «  
ses troupeaux , sortit avec eux & «  
referma la porte sur nous avec cet- «  
te énorme roche, aussi facilement «  
qu'on ferme un carquois avec son «  
couvercle ; & faisant retentir tou- «  
te la campagne du son effroyable «  
de son chalumeau , il mena ses «  
troupeaux vers la montagne. Je «  
demeurai donc enfermé dans cet «  
ancre, méditant sur les moyens de «  
me venger , si Minerve vouloit «  
m'accorder la gloire de punir ce «  
monstre. Plusieurs pensées me pas- «  
serent dans la tête , mais enfin «  
voici le parti qui me parut le «  
meilleur. Dans la caverne il y a- «  
voit une grande massue de bois «  
d'olivier encore vert , que le Cy- «  
clope avoit coupée pour la porter «  
quand elle seroit sèche ; à la voir, «

elle nous parut comme le mât  
d'un vaisseau de charge à vingt  
rames , qui affronte toutes fortes  
de mers ; elle étoit aussi haute &  
aussi grosse. J'en coupai moi-même  
environ la longueur de quatre  
coudées , & la donnant à mes  
Compagnons , je leur ordonnai  
de la dégrossir. Ils la raboterent  
& l'amenuisèrent , & moi la retirant  
de leurs mains , je l'aiguifai  
par le bout , j'en fis aussi-tôt durcir  
la pointe dans le feu , & je la  
cachai dans du fumier dont il y a  
voit grande quantité dans cette  
caverne. Ensuite je fis tirer tous  
mes Compagnons au sort, afin que  
la fortune choisît ceux qui devoient  
avoir la résolution de m'aider à  
enfoncer ce pieu dans l'œil  
du Cyclope , quand il seroit enseveli  
dans un profond sommeil.  
Mes Compagnons tirèrent , &  
heureusement le sort tomba sur les

quatre que j'aurois moi-même  
choisis, à cause de leur intrépidité  
& de leur audace. Je me mis vo-  
lontairement à leur tête pour con-  
duire cette entreprise si péril-  
leuse.

Sur le soir le Cyclope revint  
des paturages à la tête de ses trou-  
peaux ; il les fait tous entrer , &  
contre sa coutume il ne laissa au-  
cune bête à la porte , soit qu'il crai-  
gnît quelque surprise , ou que  
Dieu l'ordonnât ainsi pour nous  
sauver du plus grand de tous les  
dangers. Après qu'il eut bouché  
sa porte avec cet horrible rocher ,  
il s'assit & se mit à traire ses brebis  
& ses chevres à son ordinaire , leur  
donna à chacune leurs petits , &  
quand tout fut fait , il prit encore  
deux de mes Compagnons , dont  
il fit son souper. Dans ce moment  
je m'approchai de ce monstre , &  
lui présentant de ce vin que j'avois

» apporté , je lui dis : Cyclope , te-  
 » nez , buvez de ce vin , vous a-  
 » vez assez mangé de chair humai-  
 » ne ; vous verrez quelle est cette  
 » boisson , dont j'avois une bonne  
 » provision dans mon vaisseau ; le  
 » peu que j'en ai sauvé , je l'ai ap-  
 » porté avec moi pour vous faire  
 » des libations comme à un Dieu ,  
 » si touché de compassion vous avez  
 » la bonté de me renvoyer dans ma  
 » patrie. Mais vous vous êtes porté  
 » à des excès de cruauté indignes  
 » de vous. Eh qui pensez - vous de-  
 » formais qui voudra venir dans vo-  
 » tre isle , quand on saura avec quel-  
 » le inhumanité vous traitez les é-  
 » trangers !

» Il prit la coupe de mes mains  
 » sans me répondre , & but. Il trouva  
 » cette boisson si délicieuse , qu'il  
 » m'en demanda encore. Donne-  
 » moi un second coup de ce vin sans  
 » l'épargner , me dit - il , & dis-moi

tout présentement ton nom , afin  
que je te fasse un présent d'hof-  
pitalité dont tu sois content. Cette  
terre fournit aux Cyclopes d'ex-  
cellent vin que les pluies de Ju-  
piter nourrissent , mais il n'appro-  
che pas de celui-ci ; ce vin que  
tu me donnes , ce n'est pas du vin ,  
c'est la mere goutte du Nectar &  
de l'ambrosie même des Dieux.  
Je lui en présentai une troisième  
coupe , & il eut l'imprudence de  
la boire. Quand je vis que le vin  
commençoit à faire son effet & à  
lui porter à la tête , je lui dis a-  
vec beaucoup de douceur : Cy-  
clope , vous me demandez mon  
nom , il est assez connu dans le  
monde , je vais vous l'apprendre  
puisque vous l'ignorez , & vous  
me ferez le present que vous m'a-  
vez promis. Je m'appelle *Person-  
ne* ; mon pere & ma mere me  
nommerent ainsi , & tous mes

» Compagnons me connoissent par  
 » ce nom.

» Oh, bien puisque tu t'appelles  
 » Personne, me répond ce monf-  
 » tre avec une cruauté inouïe, Per-  
 » sonne sera le dernier que je man-  
 » gerai ; je ne le mangerai qu'après  
 » tous les Compagnons ; voilà le  
 » présent que je te prépare.

» En finissant ces mots il tombe  
 » à la renverse, son énorme cou re-  
 » plié sur son épaule. Le sommeil,  
 » qui dompte tous les animaux,  
 » s'empare de lui. Le vin lui sort de  
 » la gorge avec des morceaux de la  
 » chair de mes Compagnons qu'il  
 » a dévorés. Alors tirant le pieu  
 » que j'avois caché sous le fumier,  
 » je le mis dans la cendre vive pour  
 » le faire chauffer, & m'adressant  
 » à mes Compagnons, je leur dis  
 » tout ce que je crus le plus capa-  
 » ble de fortifier leur courage, afin  
 » qu'aucun d'eux ne fût faisi de  
 frayeur

frayeur & ne reculât dans le moment de l'exécution. Bien-tôt le pieu fut si chaud que quoiqu'encore vert, il alloit s'enflammer, & il étoit déjà tout rouge. Je le tire donc du feu, mes Compagnons tout prêts autour de moi. Alors Dieu m'inspira une audace furnaturelle. Mes Compagnons prenant le pieu, qui étoit pointu par le bout, l'appuient sur l'œil du Cyclope, & moi m'élevant par dessus, je le faisois tourner. Comme quand un charpentier perce avec un virebrequin une planche de bois pour l'employer à la construction d'un vaisseau, il appuie l'instrument par dessus, & ses garçons au dessous le font tourner avec sa courroie qui va & vient des deux côtés & le virebrequin tourne sans cesse; de même nous faisons tourner ce pieu dans l'œil de ce monstre. Le sang rejaillit

» autour du pieu tout ardent. La va-  
 » peur qui s'éleve de sa prunelle,  
 » lui brûle les paupieres & les sour-  
 » cils , & les racines de son œil  
 » embrasées par l'ardeur du feu , jet-  
 » tent un sifflement horrible. Com-  
 » me lorsqu'un forgeron , après a-  
 » près avoir fait rougir à sa forge le  
 » fer d'une hache ou d'une scie , le  
 » jette tout brûlant dans l'eau froi-  
 » de pour le durcir , car c'est ce qui  
 » fait la bonté de sa trempe , ce fer  
 » excite un sifflement qui fait reten-  
 » tir la forge ; l'œil du Cyclope sif-  
 » fla de même par l'ardeur du pieu.  
 » Le Cyclope s'éveillant , jette  
 » des cris épouvantables dont tou-  
 » te la montagne retentit. Saisis de  
 » frayeur nous nous éloignons ; il  
 » tire de son œil ce pieu tout dé-  
 » goutant de sang , le jette loin de  
 » lui & appelle à son secours les  
 » Cyclopes qui habitoient tout au-  
 » tour dans les antres des monta-

gnes voisines. Ces Cyclopes entendant sa voix, arrivent en foule de tous côtés & environnant l'antre ils lui demandent la cause de sa douleur : Polypheme, que vous est-il arrivé? Qu'est-ce qui vous oblige à nous réveiller au milieu de la nuit, & à nous appeler à votre aide? Quelqu'un emmene-t-il vos troupeaux? Quelqu'un attente-t-il à votre vie à force ouverte ou par la ruse? Le terrible Polypheme répond du fond de son antre, Helas! mes amis, Personne. Plus il leur dit ce nom, plus ils sont trompés par cette équivoque. Puisque ce n'est personne qui vous a mis en cet état, lui disent-ils, que pouvons-nous faire? Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plaît à Jupiter de vous envoyer? Ayez donc recours à votre pere Neptune, & lui adressez vos vœux pour le prier de vous secourir.

Après lui avoir donné cette belle consolation ils se retirent. Je ne pus m'empêcher de rire de l'erreur où ce nom si heureusement trouvé les avoit jettés.

Le Cyclope soupirant & rugissant de douleur, s'approche à tâtons de l'entrée de sa caverne, en ôte la pierre & s'assied au milieu, ses deux bras étendus pour nous prendre quand nous sortirions, car il me croyoit assez imprudent pour tenter de sortir avec ses troupeaux. Mais le péril étoit trop manifeste. Je me mis donc à penser aux moyens que je pourrois trouver pour garantir de la mort mes Compagnons & pour me sauver moi-même. Il n'y a point de ruse, point de stratagème qui ne me passât alors dans l'esprit, car il s'agissoit de la vie & le danger étoit pressant. Voici enfin le parti qui me parut le plus sur.

Il y avoit dans ses troupeaux des beliers fort grands & fort beaux, & dont la laine de couleur de violette-étoit fort longue & fort épaisse. Je m'avisai d'en lier trois ensemble, & pour cet effet je pris les branches d'ozier qui servoient de lit à ce monstre abominable en toutes sortes d'injustices & de cruautés. Avec ces branches j'assemble ces beliers & les lier trois à trois; celui du milieu portoit un de mes Compagnons, & les deux des côtés lui servoient comme de rempart. Les voilà donc chacun d'eux porté par trois beliers. Il y avoit un belier d'une grandeur & d'une force extraordinaire, qui marchoit toujours à la tête du troupeau, je le réservai pour moi. M'étendant donc sous lui & empoignant sa laine à pleines mains, je me tenois collé fortement à son ventre.

avec beaucoup de résolution.  
Nous passons la nuit en cet état,  
non sans beaucoup de crainte &  
d'inquiétude. Le lendemain dès  
que l'aurore eut ramené le jour,  
le Cyclope fit sortir ses troupeaux  
pour le pâturage. Les brebis n'é-  
tant point traites à leur ordinaire,  
& se sentant trop chargées de lait,  
remplirent de leurs bêlemens la  
bergerie. Leur berger, qui sentoît  
des douleurs très aiguës, tâtoit  
avec ses mains le dos de ses mou-  
tons, qui fortoient, & jamais, in-  
sensé qu'il étoit, il ne soupçonna  
que mes Compagnons étoient é-  
tendus sous le ventre de ceux du  
milieu. Le belier sous lequel j'é-  
tois, sortit le dernier, chargé  
d'une toison fort épaisse & de moi  
qui étois fort agité & fort inquiet.  
Le terrible Polyphème le tâte  
avec ses mains & lui parle en ces  
termes : Mon cher belier, pour-

quoi fors - tu aujourd'hui le der-  
nier de mon antre ? Avant ce jour  
ce n'étoit pas ta coutume de for-  
tir après mes moutons , & tous  
les matins tu marchois le premier  
à la tête du troupeau. Tu étois  
toujours le premier dans les ver-  
tes prairies , toujours le premier  
dans les eaux des fleuves , & tous  
les soirs tu revenois le premier  
dans ma caverne. Aujourd'hui tu  
fors le dernier. Qu'est-ce qui peut  
causer ce changement ? Est-ce la  
douleur de voir que tu n'es plus  
conduit par l'œil de ton maître ?  
Un méchant , nommé *Personne* ,  
assisté de ses Compagnons aussi  
scélérats que lui , m'a rendu aveu-  
gle , après avoir lié mes forces  
par le vin. Ah , je ne croi pas qu'il  
lui fût possible d'éviter la mort ,  
si tu avois de la connoissance &  
que tu pusses parler & me dire où  
se cache ce malheureux pour se

» dérober à ma fureur , bientôt é-  
 » crasé contre cette roche , il rem-  
 » pliroit ma caverne de son sang &  
 » de sa cervelle dispersée de tous  
 » côtés , & alors mon cœur senti-  
 » roit quelque soulagement dans les  
 » maux affreux que m'a fait ce mi-  
 » sérable , ce scélérat de Person-  
 » ne.

» En finissant ces mots il laisse  
 » passer son belier. Quand nous  
 » nous vîmes un peu loin de la ca-  
 » verne & de la cour , je me deta-  
 » chai le premier de dessous mon  
 » belier , j'allai détacher mes Com-  
 » pagnons , & sans perdre un mo-  
 » ment nous choisîmes les meilleurs  
 » moutons du troupeau que nous  
 » poussâmes devant nous , & nous  
 » prîmes le chemin de notre navi-  
 » re. Notre arrivée causa une gran-  
 » de joie à nos Compagnons , qui  
 » n'espéroient plus de nous revoir ;  
 » mais en même tems ils se mi-

rent à pleurer ceux qui nous man-  
 quoient. Je leur fis signe de ces-  
 ser ces larmes, & leur ordonnai  
 d'embarquer promptement notre  
 proie & de gagner la haute mer.  
 Ils remontent tous dans le vais-  
 seau, & remplissant les bancs ils  
 font gemir les flots sous l'effort  
 de leurs rames.

Quand je me vis éloigné de la  
 caverne de la portée de la voix,  
 j'adressai ces paroles piquantes au  
 Cyclope, & je lui criai de toute  
 ma force: Cyclope, tu as eu  
 grand tort d'abuser de tes forces  
 pour devorer les Compagnons  
 d'un homme sans défense, & ces  
 maux vengeurs ne pouvoient pas  
 manquer de t'arriver. Malheu-  
 reux, tu as dévoré dans ton an-  
 tre tes supplians & tes hôtes, &  
 c'est pourquoi Jupiter & les au-  
 tres Dieux t'ont puni de ton inhu-  
 manité.

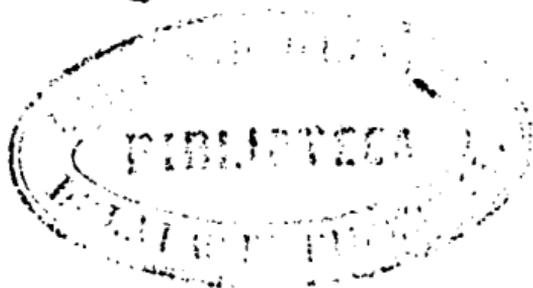
Ces paroles augmentèrent sa  
 fureur. Il détacha la cime d'une  
 haute montagne & la jetta avec  
 tant de force, qu'elle tomba de-  
 vant notre vaisseau. La chute de  
 cette masse énorme excita un mou-  
 vement si violent dans la mer, que  
 le flot en reculant repoussa notre  
 vaisseau contre la terre, comme  
 auroit pu faire le flux de l'océan,  
 & pensa le briser contre le rivage;  
 mais moi prenant aussitôt un  
 long aviron, je le repoussai & l'é-  
 loignai. Et exhortant mes Com-  
 pagnons je leur ordonnai d'un si-  
 gne de tête de faire force de rames  
 pour nous mettre à couvert du  
 danger qui nous menaçoit. Ils ra-  
 ment en même tems sans se me-  
 nager. Quand nous fûmes une  
 fois aussi loin, j'adressai encore la  
 parole au Cyclope, quoique tous  
 mes Compagnons tâchassent de  
 m'en empêcher. Cruel que vous

êtes , me disoient-ils , pourquoi  
 voulez-vous irriter davantage cet  
 homme barbare , qui en lançant  
 contre nous cette énorme masse  
 comme un trait , a ramené notre  
 vaisseau contre le rivage. Nous a-  
 vons cru n'en pas revenir. S'il en-  
 tend encore vos insultes , ou seu-  
 lement votre voix , il nous écri-  
 fera & brisera notre vaisseau avec  
 quelque masse de rocher encore  
 plus grande , qu'il lancera contre  
 nous.

Leurs remontrances furent inu-  
 tiles , j'étois trop irrité contre ce  
 monstre , pour me retenir. Je lui  
 criai donc : Cyclope , si un jour  
 quelque voyageur te demande  
 qui t'a causé cet horrible aveugle-  
 ment , tu peux répondre que c'est  
 Ulysse le destructeur de villes ,  
 fils de Laërte , qui habite à Itha-  
 que.

A ces mots ses heurlemens re-

» doublent & il se met à crier : Hei  
 » las ! voilà donc l'accomplissement  
 » des anciens oracles. Il y avoit au-  
 » trefois ici un célèbre devin nom-  
 » mé Telemus, fils d'Eurymus, qui  
 » avoit le don de prédire l'avenir,  
 » & qui a vieilli parmi les Cyclo-  
 » pes en exerçant sa profession. Il  
 » m'avertit un jour que tout ce que  
 » je souffre m'arriveroit, & me dit  
 » en propres termes, que je serois  
 » privé de la vûe par les mains d'U-  
 » lysse. Sur cette prédiction je m'at-  
 » tendois à voir arriver ici quelque  
 » homme beau, bien fait, de gran-  
 » de taille & d'une force bien au-  
 » dessus de la nôtre. Et aujourd'hui  
 » c'est un petit homme, sans force,  
 » de méchante mine, qui m'a cre-  
 » vé l'œil après m'avoir dompté  
 » par le vin. Ha, je t'en prie, Ulyf-  
 » se, approche que je te fasse les  
 » présens d'hospitalité, & que je  
 » presse Neptune de favoriser ton



retour ; je suis son fils , & il se glorifie d'être mon pere. S'il veut , il a le pouvoir de me guérir , & je n'attens ma guérison ni d'aucun autre Dieu , ni d'aucun homme.

Ne te flatte point de ta guérison , lui répondis-je , & plutôt à Dieu que j'eusse aussi-bien pu te priver de la vie , & te précipiter dans le sombre Royaume de Pluton , comme il est sûr que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu.

Le Cyclope piqué de ces paroles , adresse en même tems ses prières à Neptune , & lui dit en levant les mains au ciel :

Grand Neptune , qui avez la force d'ébranler la terre jusqu'à ses fondemens , écoutez les vœux que je vous adresse : si je suis véritablement votre fils , & si vous êtes véritablement mon pere , accordez-

• moi ce que je vous demande ;  
 • empêchez Ulyffe , le destructeur  
 • de villes , fils de Laërte , qui ha-  
 • bite à Ithaque , de retourner ja-  
 • mais dans son Palais ; ou si c'est  
 • l'ordre des Destinées qu'il revoie  
 • sa patrie , sa famille & ses amis ,  
 • qu'il n'y arrive qu'après longues  
 • années , qu'il n'y arrive qu'après  
 • avoir perdu ses Compagnons , en  
 • mechant équipage & sur un vais-  
 • seau d'emprunt , & qu'il trouve sa  
 • maison pleine de troubles.

• Il fit cette prière , & Neptune  
 • l'exauça. En même tems il leve  
 • une roche plus grande que la pre-  
 • mière , & lui faisant faire plusieurs  
 • tours avec son bras pour lui don-  
 • ner plus de force , il la lance ; la ro-  
 • che tombe derriere notre vaisseau.  
 • Il s'en fallut bien peu qu'elle ne  
 • tombât sur le bout de la poupe &  
 • qu'elle ne fracassât le gouvernail.  
 • La chute de cette masse énorme

fait reculer la mer, & le flot agité pouffe en avant notre vaisseau & l'approche de l'isle où nous avions laissé notre flotte, & où nos Compagnons nous attendoient dans une extrême affliction. Dès que nous fûmes abordés, nous tirâmes notre vaisseau sur le sable, & descendus sur le rivage, nous nous mêmes d'abord à partager les moutons que nous avions enlevés au Cyclope : tous mes Compagnons en eurent leur part, & d'un commun consentement ils me firent present à moi seul du bœuf qui m'avoit sauvé. Je l'offris dès le moment en sacrifice au fils de Saturne qui regne sur les hommes & sur les Dieux. Mais mon sacrifice ne lui fut pas agréable ; il me préparoit de nouveaux malheurs, & rouloit dans sa tête le dessein de faire périr mes vaisseaux & tous mes chers Compagnons.

» gnons. Nous passâmes tout le res-  
 » te du jour jusqu'au coucher du so-  
 » leil à faire bonne chere & à boire  
 » de mon excellent vin. Quand le  
 » soleil fut couché & que la nuit eut  
 » répandu ses voiles sur la terre ;  
 » nous nous couchâmes sur le rivage  
 » même , & le lendemain à la poin-  
 » te du jour je pressai mes Compa-  
 » gnons de se rembarquer & de dé-  
 » lier les cables. Ils montent tous  
 » dans leurs vaisseaux ; prennent les  
 » rames & fendent le sein de la vas-  
 » te mer. Nous nous éloignons de  
 » cette terre fort joyeux d'avoir é-  
 » chappé la mort , mais fort tristes  
 » de la perte que nous avions faite,





# REMARQUES

SUR

## L'ODYSSÉE D'HOMERE.

### LIVRE IX.

Page 258. **E**T je suis persuadé que la fin la plus agréable que l'homme puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple en joie ] Le but d'Homere est toujours de donner des instructions utiles, & de faire voir que la volupté est très-opposée à la vertu & toujours très-pernicieuse. C'est ce qu'il fait en toute occasion. Cependant voici un passage considerable qui, en relevant la volupté, semble avoir pû donner lieu dans les siècles suivans à Epicure d'en faire la principale fin de l'homme. Les Anciens ont beaucoup discouru sur cet endroit, & le résultat de ce qu'ils ont dit, est qu'Ulysse s'accommode au tems, aux coûtumes & aux mœurs de ceux à qui il parle; qu'il flate le Prince dont il a besoin, & qu'il loue ce que ce Prince trouve agréable & aimable. Alcinoüs lui a dit dans le Livre precedent, pag. 195. *Nos divertissemens de tous les jours ce sont les festins, la musique, la danse, la galanterie, &c.* Ulysse par complaisance fait sem-

blant de trouver cela fort beau. On peut voir Athenée, liv. 12. chap. 1. Je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir de la complaisance & de la dissimulation dans ces paroles d'Ulysse, mais je suis persuadée qu'on peut les prendre à la lettre sans que ce sentiment puisse être blâmé, & sans qu'Homere doive craindre aucun reproche. Ulysse vient d'esfuyer des maux infinis; il vient de voir finir une guerre qui a desolé une grande partie de l'Europe & de l'Asie, & après tant de malheurs il arrive dans une île où l'on ne connoît point la guerre, & où le peuple est heureux & passe sa vie dans les plaisirs. Que fait-il sur cela? il loue ce qu'il y a de plus honnête, les festins & la musique, & ne dit pas un mot de la galanterie dont Alcinoüs a parlé, ce qui me paroît très-digne d'attention; ce n'est pas une petite marque de la sagesse d'Homere. De plus il tourne en éloge pour le Prince le bonheur dont ses Peuples jouissent sous lui: *Je suis persuadé, dit-il, que la fin la plus agréable que l'homme, c'est-à-dire le Prince, puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple se divertir.* Certainement on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'un Prince est très-digne de louange, quand il se propose de rendre ses peuples heureux & de les voir dans la joie. Et la plus grande marque du bonheur & de la joie d'un peuple ce sont les festins & la musique, quand on n'en abuse point. Il faudroit être bien severe pour blâmer ces plaisirs, qui n'ont rien de contraire à l'honnêteté & à la vertu, & qui font un contraste admirable avec toutes les hor-

SUR L'ODYSSÉE. Livre IX. 307  
teurs qu'Ulysse vient de voir regner à Troye,  
& qui ont produit la ruine de tant d'Etats.

*La fin la plus agréable* ] Le terme Grec  
*τέλος* signifie proprement la fin. Et je crois  
que c'est de ce passage d'Homere que les  
Philosophes ont pris leur mot *τέλη*, *fines*,  
dont ils se servent dans la morale, pour dire  
le but auquel on rapporte toutes ses pen-  
sées, toutes ses actions; en un mot la fin  
où tout le monde tend & que tout le monde  
se propose. On connoît les beaux livres de  
Cicéron de *Fimibus*.

Page 259. *Quoique j'habite une contrée  
fort éloignée* ] Ulysse fait bien faire sa cour  
à ce Prince, en lui faisant croire par ces pa-  
roles qu'il est convaincu de la vérité de tout  
ce qu'il lui a dit de l'éloignement de son île.

Page 260. *Et plus bas Zacynthe, qui n'est  
presque qu'une forêt* ] Zacynthe, Zanthé  
au midi de Céphalénie ou Samé. C'est une  
île de soixante milles de tour, toute pleine  
de hautes montagnes couvertes de bois, &  
c'est ce qui lui fit donner ce nom; car, com-  
me Bochart l'a remarqué, les Pheaciens la  
nommerent ainsi du mot *Zachuth*, qui si-  
gnifie hauteur.

*Et elle est la plus prochaine du continent  
& la plus voisine du pôle* ] Strabon nous a  
avertis que ce vers

Ἄσπη δὲ χθονὸς ἐστὶν περὶ τὴν εἰς τὴν ἡλίου κίετον  
Μετὰ Ζάφειον.

a été mal expliqué par quelques anciens Grammairiens :

*Ipsa autem humilis & sublimis in mari  
sita est*

*Versus caliginem.*

Comment peut-on appeller basse une île qu'Homere appelle encore ici *τηρχεῖαν*, *escarpée*, & qui est comme un nid sur des rochers, pour me servir des paroles de Cicéron? & il nous en donne la véritable explication. Ce mot *χαμαλή*, dit-il, ne signifie pas ici basse, mais prochaine du continent, *χαμαλή* pour *χαμαλή*, voisine de la terre: & *πυροπύλατη* ne signifie pas haute, mais plus septentrionale, plus voisine du pole, ce qu'il détermine par ce mot *πρὸς ζόφον*, *versus caliginem*: car par cette obscurité il désigne le nord, comme par l'*aurore* & le *soleil* il marque le côté du monde opposé au septentrion. On peut voir l'endroit dans son liv. 9. Il est vrai que pour ces derniers mots, *πρὸς ἢ πρὸς ἡλίον τε*, je me suis éloignée de son sentiment, & je les ai expliqués, les autres sont vers le midi & vers le levant. Et je n'ai fait en cela que suivre la situation que nos Cartes mêmes donnent aujourd'hui à ces îles par rapport à Ithaque, qui est la plus voisine du continent de l'Épire, & la plus septentrionale. Elle a au levant *Dulichium* & quelques autres îles, & au midi elle a *Samé* & *Zacynthe*.

*La charmante Circé*] Il y a dans le Grec: *Circé de l'île d'Æa*, & j'expliquerai au

commencement du XII. Liv. ce que c'est que cette île. On peut voir là mes Remarques. Circé est appelée *δολόισσα*, à cause de ses charmes & de ses enchantemens.

Page 261. *Je n'eus pas plutôt mis à la voile avec toute ma flotte* ] Voici où il faut prendre le commencement de l'Odyssée ; pour la réduire à une narration simple, naturelle, & affranchie du renversement poétique.

*Que je fus battu d'un vent violent qui me poussa sur les côtes des Ciconiens* ] Ces Ciconiens étoient sur les côtes de Thrace près de Maronée, qu'on prétend la même qu'Ismare, dont Homere parle ici. Ulysse les attaqua, parce qu'ils avoient envoyé du secours aux Troyens, comme nous l'avons vû dans le XI. Livre de l'Iliade, où Homere dit : *Euphemus, fils de Træzenus & petit-fils de Ceus, commandoit les belliqueux Ciconiens.*

Page 262. *De se rembarquer sans perdre temps* ] Le Grec dit, *διηρπὸς ποδῖ*, & je ne vois pas comment on a pû expliquer cela d'un vaisseau. *Διηρπὸς ποδῖ* signifie proprement le pied encore mouillé, & c'est pour dire promptement, sans se rafraichir.

*Et s'amuserent à faire bonne chere* ] Comme cela est fort naturel. La bonne chere est le premier fruit que les soldats veulent tirer de leur victoire.

Page 263. *Je perdis six hommes par chacun de mes vaisseaux* ] Voici un des endroits que l'impertinent Zoïle avoit critiqués. Comment est-il possible qu'il perisse justement six hommes de chaque vaisseau, & qu'aucun vaisseau n'en perde pas davantage ? Voilà, disoit-il, un partage ridiculement égal. Mais c'est la critique qui est ridicule & non pas le partage. Ulysse avoit douze vaisseaux ; dans ce combat il perdit soixante & douze hommes, ce n'est pas que la perte fût égale pour chaque vaisseau, mais c'est que prenant le total & le répandant ensuite sur toute la flotte, c'étoit justement six hommes par chaque vaisseau.

*Que nous n'eussions appelé trois fois à haute voix les ames de nos Compagnons* ] C'étoit la coutume quand les Payens n'avoient pas le tems d'enterrer les morts dans une terre étrangere, ils se contentoient d'appeller trois fois leurs ames à haute voix, comme pour déclarer qu'il ne tenoit pas à eux qu'ils ne les ramenassent dans leur patrie ; & par-là ils croyoient avoir satisfait à la Religion. C'est ainsi que dans le liv. 6. de l'Eneïde, Enée dit à Deïphobus :

. . . . . *Et magna manes ter voce vocavi.*

Page 264. *Mes vaisseaux étoient poussés par le travers* ] C'est ce que signifie *επιπνεύσαι*, *oblique*, *de côté*, lorsque les vaisseaux ne vont pas droit par la prouë, mais qu'ils sont poussés par le côté.

*Nous les baissâmes & les pliâmes pour éviter la mort*] Car quoique les voiles fussent déchirées, elles ne laissoient pas de donner encore prise au vent.

*Nous gagnâmes une rade où nous fûmes à couvert*] Homere ne nomme pas la rade où Ulysse aborda, car comme il ne s'attache pas toujours à l'exacte Geographie, & qu'il imagine une Geographie fabuleuse pour rendre ses contes plus merveilleux, il veut empêcher qu'on ne le suive, & qu'on ne découvre par-là les mensonges dont il enveloppe les vérités qu'il a prises pour fondement.

Page 265. *De-là je voguai neuf jours entiers abandonné aux vents impetueux, & le dixième jour j'abordai à la terre des Lotophages*] Il y avoit sur cet endroit une grande dissertation de Polybe, dont Strabon nous rapporte le précis, liv. 1. Ce grand homme soutenoit qu'ici Homere n'avoit pas placé cette terre des Lotophages dans l'ocean Atlantique, comme il y a placé celle de Calypso & celle de Circé, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'en si peu de tems, en dix jours, les vents les plus forts eussent poussé Ulysse du cap de Malée dans l'ocean; il faut donc convenir que le Poëte a suivi ici l'exacte Geographie, qu'il n'a point déplacé l'île des Lotophages, & qu'il l'a laissée où elle est, c'est-à-dire, dans la mediterrannée, car un bon vent peut très bien porter du cap de Malée à cette île en dix jours. Et

quand Ulyffe appelle les vents qui le poussent *ἄλοοις*, *impetueux*, *pernicieux*, c'est parce qu'ils l'écartoient de sa route, quoique d'ailleurs ils le pouffassent tout droit. Cela fait voir qu'Homere suit quelquefois la vérité sans fiction, & que d'autres fois il ajoute la fiction à la vérité.

*Et le dixième jour j'abordai à la terre des Lotophages* ] Cette terre des Lotophages est une petite île qui a trois cens stades de longueur & un peu moins de largeur près de la petite Syrte sur les côtes d'Afrique, dont elle n'est séparée que d'environ troiscens cinquante pas. Elle est appelée *Menix*, & par les Arabes *Girba*, nom qui a formé celui qu'elle conserve aujourd'hui, car on la nomme *Gerbi* ou *Zerbi*. Bochart a découvert que cette île étoit appelée *Menix*, du Phénicien *me-niks*, qui marque des eaux qui se retirent, *aquas defectus*, parce que le petit bras de mer qui la separe du continent est souvent à sec en été. Et elle a eu le nom de *Girba*, de l'Arabe *Chirba*, qui signifie un *Chameleon*, parce que ce petit animal abonde dans cette île. *Habet lepores item multos*, dit M. de Thou, & *Chamæleontes*, qui la *certa magnitudine pares sant*.

*Lotophages* ] C'est-à-dire, qui se nourrissent du fruit du Lotos; c'est pourquoi cette île étoit aussi appelée *Lotophagitis*. Il y a plusieurs especes de Lotos, il y en a une qui est proprement une herbe comme du Sain-foin, qui ser voit de pature aux animaux;

maux ; c'est de celle-là dont il est parlé dans le XIV. Liv. de l'Iliade & dans le IV. Liv. de l'Odyssée. Il y en a une autre appelée *Lotos Ægyptia*, c'étoit une sorte de Lys, qui selon Herodote naît abondamment dans les eaux du Nil quand il a inondé les terres. Après qu'ils l'ont cueilli, dit cet Historien, liv. 2. ils le font sécher au soleil, & quand il est sec, ils prennent ce qui est au milieu du Lys & qui ressemble à un pavot, le cuisent & en font du pain. Cette espece conviendroit assez au passage d'Homere, qui l'appelle le fruit d'une fleur. Mais les Anciens prétendent que ce Poëte parle d'une troisième espece appelée *Libyca*, dont Polybe, qui l'avoit souvent vue & examinée, fait cette description selon le rapport d'Athenée qui nous a conservé le passage. Le *Lotos* est un petit arbre rude & épineux, qui a la feuille verte comme le buisson, mais un peu plus épaisse & plus large. Son fruit est d'abord semblable en couleur & en grosseur aux baies de Myrte, mais en croissant il devient de couleur de pourpre. Il est de la grosseur de l'olive ronde & a un noyau fort petit. Quand il est mûr on le cueille, on le fait broyer avec du bled, & on le conserve dans des pots pour la nourriture des esclaves. Pour les personnes libres, ils en font sans noyau qu'ils gardent de même. Cet aliment a le goût de la Figue & des Dates, & une odeur encore plus agréable. En le faisant tremper & broyer dans l'eau, on en tire un vin très-agréable & qui a le goût du vin mêlé avec du miel. On le boit pur, mais il ne se conserve que dix jours.

*c'est pourquoi on n'en fait qu'à mesure pour le besoin.* On peut voir Pline, liv. 13. ch. 17. C'est cette dernière espèce qui parut si agréable aux Compagnons d'Ulysse.

*Et je les envoyai avec un heraut ]* Il envoie avec eux un heraut pour les rendre plus respectables & inviolables.

Page 266. *Tous ceux qui mangerent de ce fruit ]* De la manière dont Homere s'explique ici, il paroît qu'il y eut encore d'autres de ses Compagnons, outre les trois qu'il avoit envoyés, qui mangerent de ce fruit. Car en parlant de trois seulement, il n'auroit pas dit, τῶν δὲ ὅσων.

*Ils se remarquent tous sans différer ]* Ulysse ne dit point combien de tems il séjourna dans cette île des Lotophages. Il faut pourtant bien qu'il y ait fait quelque séjour, & il n'est pas vraisemblable qu'il en soit parti le jour même, car une après-dinée ne suffisoit pas pour lui faire juger si ses Compagnons avoient perdu l'envie de s'en retourner, & s'ils ne pensoient pas lement à donner de leurs nouvelles.

*Et nous sommes portés par les vents sur les terres des Cyclopes ]* Voici encore une Géographie exacte sans mélange de fiction; car de l'île des Lotophages on peut facilement être porté dans un jour sur les terres des Cyclopes, qui habitoient la Sicile qui est vis-à-vis. Car les Cyclopes occupoient

la partie occidentale de la Sicile près de Lilybée & de Drepane, & c'est de-là même qu'ils ont tiré leur nom, comme Bochart l'a fort bien montré. *Les Cyclopes*, dit-il, *ont été ainsi nommés du Phenicien Chek-lub, par contraction, pour Chek-lelub, c'est-à-dire, le golphe de Lilybée, ou le golphe vers Lilybée.* Ainsi les habitans de ces terres furent appelés par les Pheniciens & les Libyens *homines Chek-lub*, c'est-à-dire, les habitans du golphe de Libye. Et les Grecs qui ne savoient pas cette langue, & qui vouloient rapporter à la leur tous les noms, de *Chek-lub* formerent le mot de *Cyclopes*, & donnerent à ce nom une origine Grecque, comme s'ils avoient été ainsi nommés, parce qu'ils n'avoient, disoient-ils, qu'un œil tout rond au milieu du front.

*Gens superbes* ] Le mot Grec *υπερφιάλας* peut signifier aussi des gens d'une taille prodigieuse. Et c'est dans ce sens qu'Eustathe le prend ici, car ces Cyclopes étoient une espece de Geans. Et c'est de-là sans doute que venoient ces ossemens prodigieux qu'on a trouvés de tems en tems dans la Sicile.

*Qui ne reconnoissent point de loix* ] Le mot *ἀδύμωτος* signifie également celui qui connoît des loix & qui n'en suit point, & celui qui n'en a aucune connoissance. Et il est ici dans le dernier sens. Les Cyclopes n'avoient point de loix; car ils ne vivoient point en police réglée, chacun regnoit chez soi, comme Homere va l'expliquer.

*Et qui se confiant en la providence des Dieux ]* Quoique ces Cyclopes soient superbes, sauvages, & qu'ils ne reconnoissent point de loix qui reglent leurs mœurs & leur police, Homere ne laisse pas de leur attribuer quelque sentiment de la Divinité; ils se reposent sur la Providence. Mais peut-être veut-il faire entendre que c'est plutôt par habitude que par sentiment.

Page 267. *Ils ne plantent ni ne sement, mais ils se nourrissent des fruits que la terre produit sans être cultivée ]* C'est pour louer la fertilité de la Sicile. Eustathe compare à cette vie des Cyclopes celle des Anachorettes qui habitent les montagnes & les antres des rochers, qui ne sement ni ne plantent, & qui se nourrissent des fruits que la terre leur fournit d'elle-même, ou que la Providence a soin de leur envoyer. Cette comparaison m'a paru plaisante pour un Archevêque.

*Ils ne tiennent point d'assemblées pour délibérer sur les affaires publiques, & ne se gouvernent point par des loix generales ]* Platon établit dans son liv. 3. des Loix, qu'après le Déluge il y eut trois formes de vie qui succederent l'une à l'autre. La première fut simple & sauvage; les hommes effrayés encore des eaux du Déluge, qu'ils venoient d'éviter, habiterent les sommets des montagnes sans aucune dépendance, & chacun regnant dans sa famille. A celle-là succeda la seconde forme, un peu moins sauvage; les hommes commençant à se gue-

tir de la peur , descendirent au pied des montagnes , & commencerent à avoir un plus grand commerce entr'eux. De cette seconde vint la troisième , plus polie , lorsque la confiance étant pleinement revenue on commença à habiter la plaine. Les Cyclopes menoient encore du tems d'Ulysse , la premiere vie ; comme ils n'avoient jamais eû aucun commerce avec les autres peuples à cause de leur ferocité , leurs mœurs ni leurs coûtumes n'avoient point été adoucies. Ce que Platon a dit de ces trois sortes de vie se peut justifier par l'Écriture sainte. Après le Déluge la vie des premiers hommes fut simple & sauvage ; ils s'occupoient à cultiver la terre & à nourrir des troupeaux , & chaque pere de famille regnoit sur sa maison sans aucune subordination des uns aux autres.

*Chacun gouverne sa famille , & regne sur sa femme & sur ses enfans ]* C'est là la premiere vie que les hommes menerent après le Déluge , comme je viens de l'expliquer dans la Remarque précédente. Cette vie grossiere & sauvage ne laissa pas de continuer , même dans quelques villes Grecques , longtemps après que le commerce eut donné lieu à la police & aux loix ; car Aristote dans le 10. liv. de ses Morales , se plaint que de son tems l'éducation des enfans étoit négligée dans plusieurs villes , & que chacun y vivoit à sa fantaisie , gouvernant sa famille à la maniere des Cyclopes , & regnant sur sa femme & sur ses enfans. *Εἰ δὲ τῶν πλείστων τῶν πόλειν ἰζημίληται περὶ τῶν ποιόντων , καὶ ζῆ ἕκαστος*

περὶ οἷς βούλεται Κυκλωπιχῶς θεισιτύων παιδῶν ἢ δὲ ἀλόχου. Aujourd'hui que notre police est si réglée, fortifiée par les loix & perfectionnée par la Religion, nous ne laisserions pas, si nous voulions, de trouver encore dans des familles quelque reste de cette vie de Cyclopes.

*Vis-à-vis à quelque distance du port de l'île que ces Cyclopes habitent, on trouve une petite île* ] Quand on ne sauroit pas certainement d'ailleurs que la Sicile étoit le pays des Cyclopes, la position & le voisinage de cette petite île, dont Homere parle ici, le feroit assez connoître; car il est évident qu'il parle de l'île appelée *Ægusa*, qui signifie l'île des chevres. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode, & son terroir est fort gras. Clavier qui l'a visitée, y a observé toutes ces choses: *Prata mollia & irrigua, solum fertile, portum commodum, fontes limpidos*: ce qui fait grand honneur à Homere d'avoir si bien marqué & la situation & la nature du pays. Il ne nomme point l'île, parce qu'il est vrai-semblable que n'étant point encore habitée, elle n'avoit pas encore de nom.

Page 268. *Et que les Cyclopes ses voisins n'ont point de vaisseaux* ] C'est ce qui pourroit faire croire que les Cyclopes n'étoient pas venus d'ailleurs, & qu'ils étoient nés dans le pays, car s'ils étoient venus sur des vaisseaux, ils en auroient retenu l'usage, & comme dit Homere, ils s'en seroient

servis pour se rendre maîtres d'une île si bonne, si commode & qui étoit si fort à leur bienséance. Cela n'est pourtant pas concluant ; car ils pouvoient être arrivés en Sicile sur des vaisseaux étrangers & n'en avoir pas conservé l'usage.

Page 269. *Nous abordâmes à cette île par une nuit fort obscure, un Dieu sans doute nous conduisant* ] Cela est menagé avec beaucoup d'art pour la vraisemblance, car s'il eût fait jour & qu'ils eussent vû à se conduire, ils seroient plutôt abordés en Sicile, & par-là ils se seroient perdus, & n'auroient jamais pû échapper des mains des Cyclopes. Au-lieu qu'ayant été portés à cette petite île, Ulysse s'en servit comme d'un fort, y laissa ses vaisseaux, & n'en retint qu'un sur lequel il passa en Sicile, où il exécuta tout ce qu'il va nous raconter, & se sauva heureusement. C'est pourquoi il ajoûte, *un Dieu sans doute nous conduisant*. Cette remarque est d'Eustathe, & elle m'a paru très judicieuse.

Page 270. *Les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous* ] Le bon air & les pluies douces font croître les herbages & les plantes ; & les bons herbages & les bonnes plantes nourrissent les animaux. Ces chevres sauvages étoient donc abondantes dans cette île, à cause de la bonne nourriture qu'elles y trouvoient en abondance, voilà pourquoi il dit, *les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous, &c.* Voilà comme la Poësie fait des Divinités des vertus & des facultés

ce de Socrates *Κυκλιανῶν Σιαιτίων πάλαι ἦν*  
 sans doute lui que notre police est si  
 sage, formée par les loix & perfection-  
 née par la Religion, nous ne laisserions pas,  
 à nous mêmes, de trouver encore dans  
 ses fables quelque reste de cette vie de  
 Cyclopes.

*Il y a à quelque distance du port de l'île*  
*de Cyclopes il y a une petite*  
*île. Quand on ne sauroit pas certainement*  
*à quels lieux que la Sicile étoit le pays des Cyclo-*  
*pes, à voir le & le voisinage de cette petite*  
*île, dont Homere parle ici, le seroit assez con-*  
*noître : car il est évident qu'il parle de l'île*  
*appelée Egea, qui signifie l'île des che-*  
*vres. Elle a des pierres, des fontaines, un*  
*port commode, & son terroir est fort gras.*  
*Cluver qui l'a visitée, y a observé toutes*  
*ces choses : *Frax mellea & irrigua, solum**  
*arborum, terram pinguem, fontes limpi-*  
*dos &c.* qui fait grand honneur à Homere  
 d'avoir si bien marqué & la situation & la  
 nature du pays. Il ne nomme point l'île,  
 parce qu'il est vraisemblable que n'étant  
 point encore habitée, elle n'avoit pas enco-
 re de nom.

Page 278. *De quo l'is Cy*

278

*De quo l'is Cy*

SUR L'ORDRE DE LA REINE  
servis pour le service de la  
bonne, à comble de sa bonté  
leur bienfaisance. C'est un grand  
cluant; car ils pourrissent sans  
cile sur des vaisseaux qui ne  
pas confierve l'usage.

Page 169. M. de la Roche  
une nuit, il se leva de son lit  
nous conduisit dans un grand  
coup d'air pour le service de  
eût fait tout ce qu'il fallait  
re, ils furent tous ensemble  
par-là ils se firent un grand  
jamais de leur vie. Au lieu  
Au lieu de faire de la poudre  
île, Ulysse se fit un grand  
laissa les vaisseaux de son  
lequel il passa en Italie. Il  
ce qu'il se trouva de son  
reusement. C'est un grand  
sans être tout seul. Il se  
d'Europe, il se fit un grand

Page 170. Le Seigneur  
ter, il se fit un grand  
les plantes sèches sont  
les plantes; & il se fit un grand  
ni.

e  
m-  
rien

ort loin de

V.

tés les plus naturelles. *Αἱ ὑμῶν κερῶν Διὸς ἀλλήγοι κερῶν αἱ τῶν φυτῶν αὐξητικῆ δυνάμει, αἱ δὲ Ζεὺς ποιεῖ*, dit fort bien Eustathe.

Page 271. *Dieu nous eut bien-tôt envoyé une chasse assez abondante* ] Homere attribue la bonne chasse à la benediction de Dieu, & c'est une suite de sa doctrine; car il a reconnu qu'une bête ne sauroit être prise par un chasseur si Dieu ne le permet. C'est ainsi que Jacob répondant à son pere, qui s'étonnoit de ce qu'il étoit si-tôt revenu de la chasse, & qui lui disoit: *Quomodo tam citò invenire potuisti?* lui dit: *Voluntas Dei fuit ut citò occurreret mihi quod volebam.* C'est la volonté de Dieu qui a fait trouver si promptement devant moi ce que je cherchois. Genes. 27. 20.

Page 272. *Avec un seul de mes vaisseaux je vais reconnoître moi-même quels hommes habitent cette terre* ] Il n'envoye plus de ses compagnons reconnoître le pays, car il ne se fioit plus à eux, après ce qui venoit de lui arriver dans l'île des Lotophages & dans le pays des Ciconiens, il y va lui-même. Tout cela est admirablement bien conduit.

Page 273. *C'étoit-là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuse* ] Ce qu'Homere dit ici est fondé sur ce que dans ces siècles-là on voyoit des Geans. *Ce siècle-là*, dit Plutarque dans la vie de Thesee, *portoit des hommes d'une taille prodigieuse.* Et cela est confirmé par l'écriture sainte. Long-tems avant la guerre de Troye ceux que Moysé envoya

pour reconnoître la terre promise , rapporterent que le peuple qui l'habitoit , étoit de haute stature , & qu'ils y avoient vû des hommes monstrueux de la race des Geans. *Populus quem aspeximus procera statura est : ibi vidimus monstra quædam filiorum Enac de genere Giganteo.* Nomb. 13. 33. 34. Et Dieu lui-même dit à Moïse en parlant de la terre des fils d'Ammon , *Terra Gigantum reputata est , & in ipsa olim habitaverunt Gigantes , &c.* Deuteron. 2. 2. Og Roi de Basan étoit un de ces Geans. *Solus quippe Og Rex Basan restiterat de stirpe Gigantum ; monstratur lectus ejus ferreus qui est in Rabbath filiorum Ammon , novem cubitos habens longitudinis & quatuor latitudinis.* Ibid. 3. 11. Ce lit de neuf coudées de longueur & de quatre de largeur , fait voir quelle étoit la taille de ces Geans. Tel étoit Goliath que David tua ; il avoit six coudées & une paume de haut , sa cuirasse pesoit cinq mille sicles , c'est-à-dire , près de cent cinquante livres. Le bois de sa pique étoit comme l'ensuble d'un Tisseran , & le fer dont elle étoit armée pesoit six cens sicles , c'est-à-dire , dix-huit ou dix-neuf livres. Cependant cela n'approche point de la taille qu'Homere donne au Cyclope , qu'il égale à la plus haute montagne. Mais il faut se souvenir que ce Poëte exagere ici sur la taille de ce Geant , parce qu'il parle à des peuples simples & credules , & qui n'aimoient rien tant que ces contes outrés.

*Qui passoit seul ses troupeaux fort loin de*

*tous les autres Cyclopes*] Homere a grand soin de nous faire entendre que le Cyclope vivoit éloigné de tous les autres, *son antre étoit dans l'endroit le plus reculé ; il païssoit seul ses troupeaux*. Cela ne lui suffit pas, il ajoute, *fort loin de tous les autres*. Ce n'est pas encore assez, il nous dit qu'il ne se méloit jamais avec eux, & il charge cela encore, en ajoutant qu'il se tenoit toujours à l'écart. Et pourquoi cela ? pour fonder la vraisemblance de sa fable. Il ne faut pas que nous oublions que le Cyclope est éloigné de tout secours.

Page 274. *Maron, fils d'Evanthes, grand Prêtre d'Apollon*] C'est peut-être de ce Maron que la ville d'Ismare fut appelée *Maronée*.

*De ce que touchés de son caractère*] C'est ce que signifie *αἰζόπειρος*. Les gens pieux respectent toujours les ministres de la Religion.

*Et une belle coupe d'argent*] Le Grec dit, *route d'argent*, parce qu'il y avoit des coupes d'argent dont les bords étoient d'or.

*Il ne la laissoit à la disposition d'aucun de ses esclaves*] Voici un précepte œconomique. Ce qu'on a de plus excellent ne doit être confié qu'à peu de gens & d'une fidélité connue. J'ai autrefois connu un homme de qualité qui avoit toujours le plus excellent vin & qui n'en confioit la clef à personne ; il l'avoit toujours, & il alloit lui-même faire tirer son vin.

Page 275. *Il méloit dans la coupe vingt fois autant d'eau que de vin* ] Il n'y a point de vin qui puisse porter cette quantité d'eau là. Mais Homere exagere la force de celui-ci pour préparer ses Lecteurs à l'effet surprenant qu'il va produire sur le Cyclope, qui en sera yvre-mort pour en avoir bu seulement trois coups.

*Car j'eus quelque pressentiment que* ] Les hommes ont quelquefois des pressentimens de ce qui leur doit arriver, & les sages profitent de ces pressentimens & se munissent contre tous les accidens qui les menacent, & qu'ils prévoient.

Page 276. *Et les plus jeunes* ] Pour dire, *les plus jeunes*, Homere se sert du mot *ἴσπον*, qui signifie *la rosée*. Il appelle donc *ἴσπον* les agneaux & les chevreaux *les plus tendres*, c'est-à-dire, les plus jeunes & qui sont comme la rosée. C'est ainsi qu'Eschyle dans son *Agamemnon* a appelé les petits oiseaux qui viennent d'éclorre, *ἴσπον*, *de la rosée*. De là les Grecs ont dit *des chairs de rosée*, pour dire, des viandes tendres & délicates. Alciphron a dit, *ἴσπον ἴσπον ἀποροίους*, *un foye semblable à la rosée*, & comme nous disons, *tendre comme rosée*. C'est une remarque de Casaubon Athen. liv. 9. ch. 8.

*Jenevoulus jamais les croire, c'étoit pourtant le meilleur parti.* ] Ulysse ne fait pas de difficulté d'avouer qu'en cette occasion ses Compagnons avoient eû plus de prudence

que lui, & par cette fincerité il gagne encore plus de créance sur l'esprit des Pheaciens, & les dispose mieux à croire tous ses contes comme très-veritables.

Page 279. *Nous sommes sujets du Roi Agamemnon, dont la gloire* ] Après qu'Ulyssé a representé ses malheurs pour tâcher d'exciter quelque sorte de compassion dans le cœur du Cyclope, il essaye de faire naître quelque espece de terreur, en lui disant qu'ils sont des sujets du Roi Agamemnon qui vient de ruiner un grand Empire. Par-là il veut lui faire envisager qu'un Prince, qui a détruit un Empire si florissant, pourroit bien venger une injure faite à ses sujets. Mais un monstre qui ne craint pas les Dieux, ne craint guère les hommes.

Page 280. *Ou tu viens de bien loin* ] C'est-à-dire, *ou tu es bien simple & bien ignorant*. Car il faut venir de l'autre monde pour ne pas connoître les Cyclopes. C'est ainsi que nous disons qu'un homme est bien de son pays, ou qu'il n'est jamais sorti de son pays, pour dire qu'il est simple & niais.

*Si mon cœur de lui-même ne se tourne à la pitié* ] De lui-même, c'est-à-dire, sans aucune consideration, sans aucun respect ni pour les Dieux dont tu parles, ni pour ton Agamemnon. Ce que le Cyclope ajoute ici fait un bon effet pour le Poëme, car en laissant Ulyssé entre la crainte & l'esperance, il y tient aussi son Lecteur.

*Il parla ainsi pour me tendre des pièges ]*  
 C'est ici le sens du mot *πιεζίζων*, car il ne signifie pas *pour me tenter*, ni *pour m'éprouver*, mais *pour me tendre des embûches, des pièges*, & je crois qu'Hesychius avoit ce passage en vue quand il écrit, *πιεζίζων, ιεροδρέων, ληστέων.*

Page 283. *Aussi facilement qu'on ferme un carquois avec son couvercle ]* Cette comparaison est très-agréable, elle adoucit le ton horrible de cette narration, & fait voir la force énorme de ce monstre qui n'a pas plus de peine à boucher l'entrée de sa caverne avec cette effroyable masse de rocher qu'un homme en a à fermer son carquois de son couvercle.

*Que le Cyclope avoit coupée ]* C'est ainsi qu'il y a dans toutes les Editions, *τὸ μὲν ἔκπεδη*. Mais Eustathe nous avertit que dans les Manuscrits les plus-corrects il y a *τὸ μὲν ἔκασπε*, que le Cyclope avoit arrachée. Et c'est à mon avis la leçon qu'il faut retenir. Un Geant de la force du Cyclope ne s'amuse pas à couper un arbre, il l'arrache.

*Pour la porter quand elle seroit sèche ]*  
 Car la massue étoit l'arme ordinaire des Geans, témoin le Geant Periphètes qui fut appelé *Corynetes*; c'est-à-dire *porte-massue*, parce qu'il avoit une massue d'airain. Thésée le tua, & porta toujours sa massue. Dans le VII. Liv. de l'Iliade nous avons vu un *Aréïthois* appelé aussi *porte-massue*, parce qu'il

avoit une massue de fer. Par cette arme Homere fait juger de la taille de celui qui la portoit.

Page 284. *J'en fis aussi-tôt durcir la pointe dans le feu* ] Pour le rendre plus ferme & plus solide en lui donnant une espece de trempe. Cela se pratique encore , car on se sert de bâtons brûlés par le bout.

*Ensuite je fis tirer tous mes Compagnons au sort* ] Pour une entreprise si perilleuse Ulysse ne devoit ni ne pouvoit choisir ceux qu'il auroit voulu ; la prudence & la justice vouloient qu'il en remit le choix au sort , afin qu'aucun ne pût se plaindre ni d'avoir été préféré , ni de n'avoir pas été choisi.

*Et heureusement le sort tomba sur les quatre que j'aurois moi-même choisis* ] Ulysse fait entendre que les Dieux qui vouloient le tirer de ce danger , firent tomber le sort sur les quatre qui étoient les plus hardis. Car les hommes tirent au sort , mais c'est Dieu qui regle le sort même. *Sortes mittuntur in sinum, sed à Domino temperantur.* Prov. 16. Nous avons vû dans l'Iliade de quelle maniere étoient ces sorts ; c'étoient des marques , chacun donnoit la sienne.

Page 285. *Je me mis volontairement à leur tête* ] Comme la prudence & la justice demandoient qu'Ulysse fît tirer au sort ses Compagnons , l'honneur & la generosité exigeoient qu'il se mît volontairement à leur

tête sans tirer au sort. Thésée avoit déjà donné l'exemple, quand on eut choisi au sort les sept jeunes garçons & les sept jeunes filles que les Athéniens envoioient tous les neuf ans à Minos; Thésée reconnoissant qu'il étoit juste de courir la même fortune que ses sujets, s'offrit volontairement lui-même sans vouloir tenter la faveur du sort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé qu'il s'égalât lui-même au peuple, & qu'il eût des sentimens, non de Roi, mais de citoyen. *Plutarque dans la vie de Thésée.*

*Soit qu'il craignît quelque surprise* ] C'est ce que signifie ici le mot *δυσμύδος*, *augurant quelque mal*. Ces étrangers qu'il avoit laissés dans son antre, lui faisoient soupçonner, qu'il y en avoit d'autres cachés pour le piller.

*Ou que Dieu l'ordonnât ainsi* ] Car tous les jours il arrive que Dieu fait faire aux méchans des choses pour leur perte & pour le salut des gens de bien. Si Polyphème n'avoit pas fait entrer contre sa coutume les moutons & les boucs dans son antre, jamais Ulysse n'auroit pû se sauver.

Page 286. *Cyclope, tenez, buvez de ce vin* ] Ce discours d'Ulysse est mêlé de remontrance, de commisération & de flatterie, comme Eustathe l'a très-bien remarqué.

*Je l'ai apporté avec moi pour vous faire des libations comme à un Dieu* ] Voilà une

flatterie bien forte. Ulyffe fait semblant de regarder comme un Dieu ce monstre, qui vient de dévorer six de ses Compagnons. Homere veut faire voir par-là à quoi réduit la crainte d'un danger qui paroît inévitable.

Page 287. *C'est la mere-goute du nectar & de l'ambrosie même des Dieux* ] Ἄπιπτον ἐστὶν ἰκίπτασμα, ἀπίπτοια, ce qui coule sans être pressé, c'est ce que nous appellons aujourd'hui la mere-goute, ou la premiere goutte. Ce que ce Cyclope dit ici pourroit paroître trop poli, si on ne se souvenoit que ce monstre est fils de Neptune, & qu'il étoit vraisemblable qu'il avoit souvent oui parler du nectar & de l'ambrosie des Dieux. Au-reste dans Homere le nectar & l'ambrosie ne sont jamais confondus : le nectar est dit de la liqueur, & l'ambrosie de la nourriture solide. Mais dans cet endroit il semble que l'un & l'autre soient mis pour la boisson. Homere a peut-être donné cela à la grossiereté du Cyclope. Les Poètes qui sont venus après Homere ont fait tout le contraire ; ils ont mis le nectar pour la nourriture sèche & l'ambrosie pour la liquide. Alexis a écrit,

..... Τὸ νέκταρ ἰδίᾳ πίνω  
Μάτων, ἄγπινω τ' ἀμβροσίαν, καὶ τῷ Δίῃ.  
Διακρινῶ.

*Je mange le nectar & je bois l'ambrosie, j'en verse même à Jupiter.* Alcman a dit de même : τὸ νέκταρ ἰδίᾳ πίνω. *Les Dieux mangent le nectar.* Et Sapho,

Ἀμβροσίας μὲν κατὴν ἐκίκατον.  
*L'urne d'ambrosie étoit préparée.*

*Je m'appelle Personne* ] Ce nom est plus heureux en Grec ; car afin que le Cyclope ne puisse pas soupçonner la ruse & découvrir que c'est l'adjectif οὔτις , composé de la négative οὐ & de τίς , il le décline , & dit : *mon pere & ma mere m'ont appelé οὔτις* , ce qui acheve de tromper le Cyclope , en lui persuadant que c'est un nom propre ; car οὔτις nom propre fait à l'accusatif οὔτινα , au-lieu que l'adjectif fait οὔτινα.

Page 288. *Personne sera le dernier que je mangerai* ] Il y a dans le Grec une grace que l'on ne sauroit conserver , & qui consiste dans une équivoque que fait l'élision d'une seule lettre ,

Οὔτις ἔγω πιματον ἔδομα.

οὔτις pour οὔτινα par élision. *Je ne mangerai plus personne*. Le Cyclope prophétise sans y penser. On peut voir Eustathe p. 1633.

*Voilà le present que je te prépare* ] C'est ce qui a donné lieu au proverbe , *le present du Cyclope* : & comme nous disons aujourd'hui , *la grace du Cyclope*.

Page 289. *Comme quand un charpentier perce avec un virebrequin une planche de bois* ] On ne sauroit former une image plus vive ni plus naïve pour représenter l'action d'Ulyse & de ses Compagnons qui crevent l'œil du Cyclope , que celle qu'en donne Homere par cette comparaison. On ne lit pas la chose , on la voit.

*Le sang rejaillit autour du pieu embrasé, la vapeur qui s'éleve de la prunelle, &c.* ] Cette description est admirable, & rien n'égale la noblesse & l'harmonie des termes qu'Homere y a employés. Sophocle a bien senti la beauté de ce passage, car il l'a imité dans son Oedipe, lorsqu'il décrit la maniere dont ce Prince se creve les yeux.

Page 290. *Comme lorsqu'un forgeron* ] Cette comparaison n'est ni moins juste ni moins vraie que la précédente. Elle met si fort l'objet devant les yeux, qu'on ne le verroit pas mieux dans la nature qu'on le voit dans l'image. C'est en quoi Homere a excellé. Toutes ses comparaisons sont des images de la nature, mais si vraies, qu'un miroir ne représente pas mieux les objets, que ses comparaisons représentent tout ce qu'elles peignent, & rien ne marque si bien l'étendue & la justesse de l'esprit.

Page 291. *Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plaît à Jupiter de vous envoyer* ] Cette réponse des Cyclopes fait voir qu'ils n'étoient pas tous si impies que Polypheme l'a dit, puisqu'ils reconnoissent que les maladies viennent des Dieux, & qu'il faut leur en demander la guérison. Mais les impies croient toujours que les autres sont aussi impies qu'eux.

Page 292. *Je ne pus m'empêcher de rire de l'erreur où ce nom si heureusement trouvé les avoit jettés* ] Homere nous dit ici deux cho-

ses ; la première que ce nom équivoque fut heureusement trouvé & avec beaucoup de sagesse & de prudence, & la seconde que c'est une invention fort plaisante. L'Auteur du Parallele, qui avoit un esprit bien supérieur, n'en juge pas de même. *Mais voici quelque chose qui est bien joli*, dit-il, *Polypheme ayant demandé à Ulysse comment il s'appelloit, Ulysse lui dit qu'il s'appelloit Personne, &c.* Et le Chevalier ajoute : *Quand on a douze ans passés, peut-on prendre plaisir à de tels contes ? Pour moi qui ai douze ans passés, j'avoue que ce conte me divertit, & que je le trouve très-heureusement imaginé dans l'occasion présente.* Ce Critique n'en savoit pas assez pour voir que l'équivoque du mot Grec est mieux fondée & plus naturelle que celle de notre mot *personne*, qu'on ne peut ajuster sans lui faire violence. Au lieu que le mot *ὄντις* peut être fort naturellement un nom propre. On peut voir les Reflexions d'Eustathe sur ce mot.

Page 293. *Il y avoit un belier d'une grandeur & d'une force extraordinaire, je le réservai pour moi* ] Ulysse réserve pour lui le plus grand belier, non qu'il eût plus de soin de sa vie que de celle de ses Compagnons ; car on voit au contraire qu'il a plus de soin de celle de ses Compagnons que de la sienne, puisqu'il les fait sauver les premiers, mais parce qu'il étoit apparemment plus grand, & que d'ailleurs il n'avoit que le belier seul, car son belier n'étoit point au milieu de deux autres, comme ceux qui portoitent ses Compagnons.

Page 294. *Les brebis n'étant point traitées à leur ordinaire, & se trouvant trop chargées de leur lait* ] Il semble que cette particularité ne fait rien ici, & qu'elle n'y est pas nécessaire. Mais il en est de la Poësie comme de la Peinture, l'une & l'autre employent avec succès des circonstances qui ne sont pas proprement ni nécessairement du sujet, mais qui en sont les accompagnemens, & qui servent à rendre la chose plus vraisemblable & à lui donner un plus grand air de vérité.

*Le belier sous lequel j'étois, sortit le dernier* ] Voilà le heros. Ulysse fait sauver ses Compagnons & demeure le dernier. Homere ne manque à rien de tout ce que demandent l'honneur & la generosité la plus héroïque.

*Et lui parle en ces termes : Mon cher belier* ] Il n'y a rien de plus ordinaire, sur-tout dans la passion, que de parler, non seulement aux bêtes, mais aux choses mêmes les plus insensibles. Nous en avons des exemples dans l'Iliade & ailleurs. Cependant un Critique moderne en a voulu faire un reproche à Homere : ce Poëte en a été assez bien justifié.

Page 295. *Un méchant homme nommé Personne assisté de ses Compagnons aussi scelerats que lui* ] Cela est plaisant qu'un monstre comme le Cyclope, qui a dévoré six de ses supplians & de ses hôtes, ose appeller quelqu'un méchant & scelerat. Mais voilà la na-

ture bien peinte. Les méchans n'appellent injustice & sceleratesse que celles qu'ils souffrent, & ils regardent d'un autre œil celles qu'ils font.

Page 297. *Je leur fis signe de cesser ces larmes* ] Ulysse dit, *je leur fis signe*, car il n'osoit encore parler, se trouvant trop près de l'autre, & craignant encore quelque terrible coup de desespoir de ce monstre, & la suite fait bien voir qu'il avoit raison.

*Et ces maux vengeurs ne pouvoient pas manquer de l'arriver* ] Homere étoit donc persuadé que les crimes attiroient tôt ou tard sur ceux qui les commettent, des maux certains & inévitables.

Page 298. *Qu'elle tomba devant notre vaisseau* ] Ce vers dans toutes les Editions est suivi de cet autre,

Τοῦ δὲν ἰδύμενον εἰ οἰήσιον ἄκρον ἰσόθαυ.

*Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombât sur notre gouvernail.* Et Eustathe avertit que les anciens Critiques avoient marqué ce vers d'une étoile & d'une pointe. D'une étoile pour marquer que le vers est beau & qu'il est d'Homere; & de la pointe, pour marquer qu'il est déplacé. En effet, il ne convient point ici, car il ne se peut que cette masse qui est tombée devant le vaisseau, c'est-à-dire, devant la proue, soit tombée presque sur le gouvernail qui est à la poupe. Il est inutile de dire, comme quel-

ques anciens Critiques ont fait pour sauver cette contradiction, qu'Ulyffe avoit tourné son vaisseau pour parler au Cyclope ; car quelle nécessité y avoit-il de le tourner ? Ne pouvoit-il pas lui parler aussi bien de la poupe que de la proue ? En un mot, ce vers a été rapporté ici mal à propos, & repeté sans raison. On l'a tiré de l'endroit qui suit, où Homere parle de la seconde roche que le Cyclope jetta contre Ulyffe ; c'est-là sa place, comme les premiers Critiques l'ont reconnu.

*La chute de cette masse enorme excita un mouvement si violent dans la mer ]* Quelle force de Peinture ! & quels Peintres pourroient exprimer les images que cette Poësie nous presente ?

Page 300. *Il y avoit autrefois ici un celebre devin ]* Le Grec ajoute fort & grand, pour faire entendre qu'il étoit de la race des Cyclopes, qu'il étoit d'une force & d'une taille prodigieuse comme eux. Puisque les Cyclopes avoient un devin, c'est une marque qu'ils n'étoient pas si barbares.

*Et me dit en propres termes, que je serois privé de la vue par les mains d'Ulyffe ]* Le Poëte a menagé ceci avec bien de l'art, pour faire admirer la sagesse d'Ulyffe d'avoir déguisé son nom. Que seroit-il devenu s'il s'étoit nommé ?

*Je m'attendois de voir arriver ici quelque*

*homme beau, bien fait, de grande taille* ] Car quelle apparence y avoit-il qu'un homme ordinaire osât approcher du Cyclope? Polypheme attendoit un homme beau, bien fait, &c. c'est-à-dire, un monstre qui n'eût qu'un oeil comme lui au milieu du front, &c. car c'étoit la beauté des Cyclopes.

*Et aujourd'hui c'est un petit homme sans force & de mauvaise mine* ] Cet homme que les Pheaciens ont trouvé beau, grand, bien fait & de bonne mine, est traité par le Cyclope d'homme laid, sans force & de méchante mine. Le plus grand homme auprès de ce monstre n'auroit pû passer que pour un nain. Ulysse ne hazarde rien en rapportant aux Pheaciens le mépris que le Cyclope avoit eû pour lui, & il se relève bien en faisant voir combien la prudence est au-dessus de la force.

*Je t'en prie, Ulysse, approche, que je te fasse les presens d'hospitalité* ] Le Cyclope n'est pas si insensé de se flatter qu'Ulysse se remettra entre ses mains. Ce sont de ces choses que la rage fait dire, & qui marquent tout le contraire de ce que l'on dit.

Page 301. *Et je n'attens ma guerison d'aucun autre Dieu* ] Il croit qu'il n'y a aucun Dieu qui le puisse guerir que Neptune, & il le croit parce qu'il est son pere; sans cela il douteroit de son pouvoir comme de celui de tous les autres Dieux. Ce caractère est bien soutenu.

*Comme il est sûr que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu* ] Ce n'est pas qu'Ulysse refuse aux Dieux le pouvoir de rendre la vue aux aveugles , il est très-persuadé qu'ils peuvent le faire. Mais c'est que Polypheme ayant été aveuglé par l'ordre des Destinées , & cet aveuglement étant une punition de sa barbarie , les Dieux ne le gueriront jamais.

*En levant les mains au ciel* ] Quoique Neptune soit le Dieu de la mer, il ne laisse pas d'être au ciel comme les autres Dieux , & c'est là que le Cyclope lui adresse ses prieres.

*Si je suis véritablement votre fils , & si vous êtes véritablement mon pere* ] Cela est spécifié avec cette précision , parce qu'on donnoit souvent le nom de pere & celui de fils à des gens qui ne l'étoient point véritablement.

Page 302. *Ulysse, le destructeur des villes, fils de Laerte, qui habite à Ithaque* ] Il repete les mêmes titres qu'Ulysse s'est donnés , afin qu'il n'y ait point d'équivoque.

*La roche tombe derriere notre vaisseau* ] La premiere étoit tombée devant le vaisseau, parce qu'il n'étoit pas encore bien avant dans la mer ; mais comme depuis cela il a fait du chemin , celle-ci tombe justement derriere.

*Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombât ]*  
Voici l'endroit où ce vers est fort bien placé, aussi dans les anciennes Editions il étoit marqué d'une étoile.

*La chute de cet te masse énorme fait reculer la mer , & le flot agité pousse en avant notre vaisseau ]* Comme la première roche en tombant devant le vaisseau , l'avoit fait reculer vers la Sicile , celle-ci tombant derrière , le doit pousser en avant vers l'île d'Ægusa qui est vis-à-vis.

Page 304. *Mais fort tristes de la perte que nous avons faite ]* Homere ne manque à aucune bienséance. Je suis charmée de ce sentiment qu'il donne à Ulysse. Combien de gens à qui la joie d'être échappés d'un si grand danger, feroit oublier la perte de leurs camarades.



---

## Argument du Livre X.

**U**lysse arrive dans l'île d'Eolie où regne Eole Roi & gardien des vents. Eole lui donne le Zephyre pour le conduire heureusement, & lui livre tous les autres vents enfermés & liés dans un outre. Pendant son sommeil, ses Compagnons ouvrent cet outre, pensant que ce fût de l'or. Ces vents déchaînés repoussent Ulysse sur les côtes d'Eole, qui refuse de le recevoir. Ulysse s'éloigne de cette île & arrive chez les Lestrygons. Il perd là onze de ses vaisseaux; & avec le seul qui lui reste, il part & arrive à l'île d'Eée, & envoie la moitié de ses Compagnons choisis par le sort avec Euryloque pour reconnoître le pays & ceux qui l'habitent. Tous ceux qu'il envoie, excepté Euryloque sont changés en pourceaux par Circé. Ulysse va pour les chercher; Mercure lui donne une plante appelée Moly, excellent antidote contre les enchantemens, qui le garantit de ceux de Circé. Ses Compagnons reprennent leur première forme, & Ulysse après avoir demeuré un an auprès de Circé, se rembarque par ses ordres pour descendre aux Enfers.



# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE X.

**N**OUS arrivâmes heureusement dans l'isle d'Eolie, où regnoit Eole fils d'Hippotes & favori des Dieux. C'est une isle flottante, ceinte tout autour d'une forte muraille d'airain & bordée en dehors de roches escarpées. Ce Roi a douze enfans, six garçons & six filles. Il a marié les freres avec les sœurs, & ces jeunes gens passent leur vie auprès de leur pere & de leur mere dans des festins continuels où ils n'ont rien à désirer pour la bonne che-

« re. Pendant le jour le Palais par-  
« fumé de parfums délicieux , re-  
« tentit de cris de joie , on y en-  
« tend un bruit harmonieux , & la  
« nuit les maris vont coucher près  
« de leurs femmes sur des tapis &  
« sur des lits magnifiques. Nous ar-  
« rivâmes donc dans ce Palais. Le  
« Roi me régala pendant un mois ,  
« & me fit mille questions sur le  
« siège de Troye , sur la flotte des  
« Grecs & sur leur retour. Je satisfis  
« sa curiosité & je lui racontai en  
« détail toutes nos aventures. Je lui  
« demandai ensuite la permission de  
« m'en retourner , & la faveur de  
« m'en donner les moyens. Il ne  
« me refusa point , & prépara tout  
« ce qui m'étoit nécessaire pour  
« mon voyage. Il me donna un ou-  
« tre fait de la peau d'un des plus  
« grands bœufs , où il enferma les  
« souffles impetueux des vents , car  
« le fils de Saturne l'en a fait le dif-

pensateur & le garde , enforte  
qu'il est le maître de les retenir  
ou de les lâcher comme il lui  
plaît. Il lia lui-même cet outre  
dans mon vaisseau avec un cor-  
don d'argent , afin qu'il n'en é-  
chappât pas la moindre haleine. Il  
laissa seulement en liberté le Ze-  
phyre , auquel il donna ordre de  
conduire mes vaisseaux ; ordre  
qu'il n'exécuta point , car nous  
l'en empêchâmes par notre folie,  
qui pensa nous faire tous périr.  
Nous voguâmes heureusement  
pendant neuf jours entiers , & le  
dixième jour nous découvrions  
déjà notre chere patrie , & nous  
voyions les feux allumés sur le  
rivage pour éclairer les vaisseaux ,  
mais accablé de travaux & de las-  
situde , je me laissai malheureu-  
sément surprendre au sommeil ,  
car j'avois toujours tenu le gou-  
vernail , & je n'avois pas voulu

me reposer de ce soin sur d'autres , afin d'arriver plus promptement & plus surement. Pendant que je dormois , mes Compagnons se mirent à parler ensemble , dans la pensée que cet outre , que j'avois dans mon vaisseau , étoit rempli d'or & d'argent qu'Eole m'avoit donné. Ils se dirent donc les uns aux autres : Grands Dieux, combien Ulyffe est cheri & honoré de tous ceux chez qui il arrive ! Il emmene de son voyage de Troye un riche butin , & nous , qui avons été les compagnons de toutes ses courses , & qui avons essuyé les mêmes dangers , nous nous en retournons dans nos maisons les mains vuides. Voilà encore un sac plein d'or , dont lui a fait présent le Roi Eole pour gage de son amitié. Allons donc , ouvrons ce sac & voyons toutes les gran-

D'HOMERE. *Liv. X.* 343  
des richesses dont il est plein. <sup>cc</sup>

Ainsi parlerent mes Compagnons, & ce funeste conseil fut <sup>cc</sup>  
suiwi. Ils ouvrirent le sac; en même <sup>cc</sup>  
tems tous les vents sortirent <sup>cc</sup>  
en foule & exciterent une furieuse <sup>cc</sup>  
tempête qui emporta mes vaisseaux & les éloigna de ma chere <sup>cc</sup>  
patrie. Reveillé par ce bruit affreux, & par les cris & les larmes <sup>cc</sup>  
de mes Compagnons, je m'abandonnai presque au désespoir. <sup>cc</sup>  
Je déliberai en moi-même si je <sup>cc</sup>  
ne me jetterois point dans la mer <sup>cc</sup>  
pour périr dans ses gouffres, ou si <sup>cc</sup>  
je supporterois encore ce revers <sup>cc</sup>  
sans me plaindre & sans recourir <sup>cc</sup>  
à la mort. Je pris ce dernier parti <sup>cc</sup>  
comme le plus digne de l'homme, <sup>cc</sup>  
& me couvrant la tête de mon <sup>cc</sup>  
manteau, je me couchai sur le <sup>cc</sup>  
tillac de mon navire. Toute ma <sup>cc</sup>  
flotte est repoussée par la tempête <sup>cc</sup>  
sur les côtes de l'isle d'Eolie d'où <sup>cc</sup>

» j'étois parti. Mes Compagnons  
» ne pouvoient se consoler & fon-  
» doient en larmes. Nous descendî-  
» mes sur le rivage, nous fîmes de  
» l'eau, & mes Compagnons pré-  
» parerent le dîner. Après un léger  
» repas je pris avec moi un heraut  
» & un de mes Compagnons, &  
» j'allai avec eux au Palais d'Eole,  
» que je trouvai à table avec sa fem-  
» me & ses enfans. En entrant dans  
» la salle nous nous arrêtons à la  
» porte & nous nous asseïons sur le  
» seuil. Eole & ses fils, étonnés de  
» nous revoir, Ulyffe, me dirent-ils,  
» pourquoi êtes-vous revenu? Quel  
» Dieu ennemi vous a fait éprou-  
» ver sa colere? nous vous avions  
» donné de bonne foi tous les  
» moyens nécessaires pour vous en  
» retourner dans votre patrie, &  
» pour aller par-tout où vous au-  
» riez voulu.  
» Helas ! leur répondis-je avec

toutes les marques d'une vérita-  
 ble douleur, ce sont mes infidé-  
 les Compagnons qui m'ont trahi.  
 C'est un moment d'un malheureux  
 sommeil qui m'a livré à cette in-  
 fortune. Mais ayez la charité, mes  
 amis, de remédier encore une fois  
 à tous mes malheurs. Les Dieux  
 vous en ont donné le pouvoir.

Je tâchois ainsi d'attirer leur  
 compassion par la douceur de mes  
 paroles. Ils demeurèrent tous dans  
 le silence. Le Roi le rompt enfin,  
 & me regardant avec des yeux  
 d'indignation : Va, me dit-il, fui  
 promptement de cette isle, le plus  
 méchant de tous les mortels. Il ne  
 m'est permis, ni de recevoir, ni  
 d'assister un homme que les Dieux  
 immortels ont déclaré leur enne-  
 mi. Va, fui, puisque tu viens dans  
 mon Palais chargé de leur haine  
 & de leur colere.

Il me renvoya ainsi de son isle

» avec inhumanité, malgré l'état pi-  
» toyable où il me voyoit. Nous  
» nous éloignâmes donc de cette  
» terre fort affligés. Le courage de  
» mes Compagnons étoit abbatu de  
» la pénible navigation à laquelle  
» nous nous voyions encore expo-  
» sés par notre imprudence ; car  
» nous n'avions plus aucune espé-  
» rance de retour. Cependant nous  
» fîmes route six jours entiers, & le  
» septième nous arrivâmes à la hau-  
» teur de la ville de Lamus, de  
» la spacieuse Leftrygonie qui a-  
» bonde en toutes sortes de trou-  
» peaux, car le berger qui ramene  
» son troupeau de moutons le soir,  
» appelle le pasteur de bœufs, qui  
» entendant sa voix, fait sortir aussitôt  
» ses bœufs pour le pâturage. Là  
» un berger, qui pourroit se passer  
» de dormir la nuit, gagneroit dou-  
» ble salaire : il meneroit paître les  
» moutons le jour, & la nuit il me-

neroit les bœufs , car ces deux  
differens pâturages sont fort voi-  
sins. Nous nous présentâmes pour  
entrer dans le port , qui est fort cé-  
lébre , mais l'entrée n'en est pas fa-  
cile ; la nature l'a environné de ro-  
ches fort hautes , & des deux côtés  
le rivage s'avance & fait deux  
pointes qui ne laissent au milieu  
qu'un passage fort étroit. Mes  
Compagnons entrèrent dans ce  
port & attachèrent leurs vaisseaux  
à terre les uns près des autres ; car  
la marée étoit basse & la mer fort  
tranquille. Mais moi , je n'y en-  
traï point , & je tins mon vaisseau  
dehors près d'une de ces poin-  
tes , & après en avoir attaché le  
cable à un rocher , je montai sur  
une éminence d'où je ne décou-  
vris aucuns travaux de laboureurs ,  
je vis seulement de la fumée qui  
s'élevoit & qui marquoit que le  
pays étoit habité. Aussi-tôt je choi-

» sis deux de mes Compagnons que  
» j'envoyai à la découverte , & je  
» leur donnai un heraut pour les ac-  
» compagner. Ils prirent le grand  
» chemin par où les charrettes por-  
» toient à la ville le bois des mon-  
» tagnes voisines. Près de la ville  
» ils rencontrèrent une jeune fille  
» qui étoit sortie pour aller puiser  
» de l'eau à la fontaine d'Artacie ,  
» & c'étoit la fille même d'Anti-  
» phate Roi des Leftrygons. Mes  
» gens s'approchèrent & lui de-  
» manderent qui étoit le Roi du  
» pays , & quels étoient les peuples  
» qui lui obéissoient. Elle leur mon-  
» tra le Palais de son pere ; ils y  
» allerent & trouverent à l'entrée la  
» femme du Roi , dont la vûe leur  
» fit horreur , car elle étoit aussi  
» grande qu'une haute montagne.  
» Dès qu'elle les vit , elle appella  
» son mari Antiphate , qui étoit à  
» la place publique , qui leur pré-

para une cruelle mort ; car empoi-  
gnant d'abord un de mes Compa-  
gnons , il le mangea pour son di-  
ner. Les autres tâcherent de re-  
gagner leurs vaisseaux par la fui-  
te ; mais ce monstre se mit à crier  
& à appeller les Lestrygons. Sa  
voix épouvantable fut entendue  
de toute la ville. Les Lestrygons  
accourent de par tout à milliers  
sur ce port , semblables non à des  
hommes , mais à des Geans , &  
ils nous accabloient de grosses  
pierres du haut de ces roches ef-  
carpées. Un bruit confus d'hom-  
mes mourans & de vaisseaux bri-  
sés s'éleve de ma flotte. Les Les-  
trygons enfilant ces malheureux  
comme des poissons , les empor-  
tent pour en faire bonne chere.  
Pendant qu'on maltraite ainsi mes  
vaisseaux qui sont dans le port ,  
je tire mon épée , & coupant le  
cable qui attachoit le mien hors

du port à la pointe d'un rocher,  
 j'ordonnai à mes Compagnons de  
 ramer de toutes leurs forces pour  
 nous dérober au danger qui nous  
 menaçoit. Aussi-tôt la mer blan-  
 chit sous l'effort de leurs rames,  
 & dans un moment mon vaisseau  
 fut hors de la portée des roches  
 dont on tâchoit de l'accabler.  
 Mais les autres périrent tous dans  
 le port sans qu'il en échappât un  
 seul.

Nous cinglâmes vers la haute  
 mer, fort affligés de la perte de  
 nos vaisseaux & de la mort de nos  
 Compagnons, & nous arrivâmes  
 à l'isle d'Ææa, qui étoit la de-  
 meure de la Déesse Circé dont  
 la beauté de la voix répondoit à  
 celle de son visage. Elle étoit  
 sœur du sévère Æètes; le soleil  
 qui éclaire tous les hommes, les  
 avoit eus tous deux de la Nym-  
 phe Persa, fille de l'Océan. Nous

entrâmes dans le port sans faire le moindre bruit, conduits par quelque Dieu. Nous descendîmes à terre, & nous fûmes-là deux jours & deux nuits à nous reposer, car nous étions accablés de douleur & de fatigue.

Le matin du troisième jour dès que l'aurore eut doré les sommets des montagnes, je pris mon épée & ma pique, & j'avançai dans la campagne pour voir si j'entendrois pas quelque voix, ou si je ne trouverois point quelques terres labourées. Je montai sur un tertre élevé, & jettant ma vue de tous côtés, j'apperçus au loin de la fumée qui sortoit du Palais de Circé, du milieu des bocages & des forêts qui l'entourent. Aussi-tôt ma première résolution fut d'aller moi-même m'informer; mais après y avoir bien pensé, je trouvai qu'il étoit plus à propos

de retourner à mon vaisseau , de  
faire repaître mes Compagnons ,  
& de les envoyer prendre langue.  
J'étois déjà près de mon vaisseau  
lorsque quelqu'un des Dieux im-  
mortels eut pitié de me voir dé-  
nué de tout secours , & envoya  
sur mon chemin un grand cerf qui  
sortoit de la forêt pour aller se dé-  
faltrer dans le fleuve , car l'ar-  
deur du soleil avoit irrité sa soif.  
Comme il passoit devant moi , je  
le frappai au milieu du dos & le  
perçai de part en part d'un coup  
de pique. Il tombe mort sur la  
poussière en poussant un grand cri.  
Je courus aussi-tôt sur lui , & lui  
mettant le pied sur la gorge , j'ar-  
rachai ma pique de son corps , je  
la posai à terre , & j'allai prendre  
quelques branches d'ozier dont je  
fis une corde d'environ quatre  
coudées avec laquelle j'attachai  
ensemble les quatre pieds de ce

monstrueux animal & le chargeai  
sur mon cou, ma tête passée en-  
tre ses jambes; je le portai ainsi  
dans mon vaisseau, m'appuyant  
sur ma pique, car il n'étoit pas  
possible de le porter sur mon é-  
paule d'une seule main, il étoit  
trop grand & trop fort. En arri-  
vant je jettai mon fardeau à terre,  
& j'excitai mes Compagnons en  
leur adressant ces paroles, qui ne  
leur furent pas désagréables: Mes  
amis, quelque douleur qui nous  
presse nous n'irons pas visiter en-  
semble le sombre Royaume de  
Pluton avant le jour marqué par  
la Destinée. Levez-vous, faisons  
bonne chere, puisque nous avons  
une assez bonne provision, &  
chassons la faim qui nous livroit  
déjà une cruelle guerre. A ces  
mots ils reviennent de leur abba-  
tement, & se découvrent la tête  
qu'ils avoient couverte de leurs

» manteaux par désespoir. Ils se le-  
» vent & regardent avec admira-  
» tion ce cerf, qui étoit d'une gran-  
» deur énorme ; quand ils se furent  
» rassasiés du plaisir de le contem-  
» pler , ils laverent les mains & se  
» mirent à préparer le souper. Nous  
» passâmes le reste du jour à boire  
» & à faire bonne chere , & dès que  
» le soleil fut couché & que la nuit  
» eut répandu ses ténèbres sur les  
» campagnes , nous nous couchâ-  
» mes près de notre vaisseau sur le  
» rivage même. Le lendemain au  
» point du jour j'assemblai mes  
» Compagnons , & leur dis : Mes  
» amis , nous voici dans une terre  
» entièrement inconnue , car nous  
» ne savons en quelle partie du mon-  
» de nous sommes par rapport au  
» septentrion & au midi , au cou-  
» chant & au levant. Voyons donc  
» quel conseil nous avons à pren-  
» dre , s'il y en a quelqu'un , & je

doute qu'il y en ait un bon, car étant monté sur une éminence, j'ai reconnu que nous sommes dans une isle fort basse & environnée d'une vaste mer ; & j'ai vû sortir de la fumée du milieu de ses bocages & de ses forêts.

Ces paroles abbattirent entièrement le courage de mes Compagnons, à qui les cruautés d'Antiphate & celles du terrible Cyclope Polypheme ne manquèrent pas de revenir dans l'esprit. Ils se mirent tous à crier & à verser des torrens de larmes. Eh, à quoi servent les cris & les larmes dans l'affliction ? Mais moi, après les avoir tous passés en revue & bien comptés, je les partageai en deux bandes ; je leur donnai à chacune un chef, je me mis à la tête de la première, & Euryloque commanda la seconde. Je jettai en même tems deux forts dans un

» casque pour voir quelle compa-  
 » gnie devoit aller à la découverte.  
 » Le fort d'Euryloque fortit le pre-  
 » mier. Il se met aussi-tôt en marche  
 » à la tête de ses vingt-deux Compa-  
 » gnons. Ils ne purent nous quitter  
 » sans pleurer amèrement, ni nous  
 » les voir partir sans fondre en lar-  
 » mes.

» Dans le fond d'une vallée ils  
 » trouverent le Palais de Circé qui  
 » étoit bâti de belles pierres de taille  
 » & environné de bois. On voyoit  
 » à l'entrée des loups & des lions  
 » qu'elle avoit apprivoisés par ses fu-  
 » nestes drogues. Ils ne se jetterent  
 » point sur mes gens, au contraire  
 » ils se leverent pour les flatter en  
 » remuant la queue. Comme des  
 » chiens domestiques caressent leur  
 » maître qui sort de table, car il leur  
 » apporte toujours quelque dou-  
 » ceur; de même ces lions & ces  
 » loups caressent mes Compa-

gnons, qui ne laissoient pas d'être effrayés de leur taille énorme. Ils s'arrêterent sur la porte de la Déesse, & ils entendirent qu'elle chantoit d'une voix admirable; en travaillant à un ouvrage de tapisserie, ouvrage immortel, d'une finesse, d'une beauté & d'un éclat qui ne se trouvent qu'aux ouvrages des Déeses. Le brave Polites, qui étoit le plus prudent de la troupe & qui m'étoit le plus cher, prit la parole & dit: Mes amis, j'entends quelque personne, qui en travaillant à quelque ouvrage, chante merveilleusement, c'est une femme, ou plutôt une Déesse; ne craignons point de lui parler.

En même tems ils se mettent à l'appeller. Elle se leve de son siège, ouvre ses portes éclatantes, & les convie d'entrer. Ils entrent par un excès d'imprudence. Eu-

» ryloque , seul soupçonnant quel-  
» que embûche , demeura dehors.  
» La Déesse fait d'abord affeoir ces  
» malheureux sur de beaux sièges ,  
» & leur sert un breuvage compo-  
» sé de fromage , de farine & de  
» miel détremé dans du vin de  
» Pramne , & où elle avoit mêlé  
» des drogues enchantées pour leur  
» faire oublier leur patrie. Dès qu'ils  
» eurent avalé ce breuvage empoi-  
» sonné , elle leur donna sur la tête  
» un coup de sa verge , & les en-  
» ferma dans l'étable. Ils avoient la  
» tête , la voix , les foyes , enfin  
» tout le corps de véritables pour-  
» ceaux , mais leur esprit étoit en-  
» core entier comme auparavant.  
» Ils entrèrent dans l'étable en pleu-  
» rant. Avant que de les enfermer ,  
» la Déesse remplit leur auge de  
» gland & de gouffes , dont les  
» pourceaux ont accoutumé de  
» se nourrir. Euryloque retourne

promptement au vaisseau pour nous annoncer la malheureuse & surprenante aventure de mes Compagnons. Il étoit si pénétré de douleur qu'il ne pouvoit parler, quelque envie qu'il eût de nous l'apprendre, & ses yeux étoient noyés de pleurs. Par l'état où nous le voyions, il étoit aisé de juger que son affliction étoit extrême. Enfin nous le pressâmes tant de parler, qu'il nous apprit le malheur qui venoit d'arriver. Divin Ulysse, me dit-il, nous avons parcouru ces bois selon vos ordres. Nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé; là nous avons entendu une voix mélodieuse; c'étoit une femme ou plutôt une Déesse qui chantoit. Nos Compagnons ont commencé à l'appeller. Elle a quitté promptement son siège, elle est venue ouvrir les portes &

• pourceaux dans des étables. Ve-  
• nez-vous pour les délivrer ? je ne  
• croi pas que vous en sortiez ja-  
• mais ; vous ne ferez qu'augmen-  
• ter le nombre. Mais j'ai pitié de  
• vous , je veux vous garentir de ce  
• danger : prenez le contrepoison  
• que je vais vous donner ; avec ce  
• remede vous pouvez surement  
• entrer dans ce Palais , il éloignera  
• de vous tous les maux qu'on vou-  
• droit vous faire. Je vais vous dé-  
• couvrir les pernicious desseins de  
• Circé. Dès que vous serez ar-  
• rivé, elle vous préparera une boif-  
• son mixtionnée où elle mêlera des  
• drogues plus dangereuses que les  
• poisons. Mais ses enchantemens  
• seront inutiles sur vous. Le reme-  
• de que je vous donne est un excel-  
• lent préservatif, & voici de quelle  
• manière vous devez vous con-  
• duire. Quand elle vous aura frappé  
• de sa longue verge , tirez prom-

ptement l'épée & jetez-vous sur elle comme si vous aviez dessein de la tuer. Effrayée de cette audace, elle vous offrira sa couche, & gardez-vous bien de la refuser, afin qu'elle délivre vos Compagnons, & qu'elle vous donne tous les secours qui vous sont nécessaires. Mais auparavant obligez-la de jurer le plus grand serment des Immortels, qu'elle ne vous tendra aucune sorte de piège, afin que quand elle vous tiendra désarmé, elle ne vous rende pas lâche & efféminé.

Ce Dieu ayant parlé ainsi, me présente cet antidote, qu'il arracha de terre, & dont il m'enseignales vertus : c'étoit une espee de plante dont la racine étoit noire & la fleur blanche comme du lait. Les Dieux l'appellent *Moly*. Il est difficile aux mortels de l'arracher, mais les Dieux peuvent toutes choses.

les a conviés d'entrer. Ils font en-  
trés par un excès d'imprudence ;  
mais moi , soupçonnant quelque  
embûche , je suis demeuré à la  
porte. Ils font tous péris dans le  
Palais , aucun d'eux n'a reparu ,  
quoique j'aye attendu long-tems  
pour en avoir quelques nouvelles.  
A ces mots je pris mon épée  
& un javelot , & j'ordonnai à Eu-  
ryloque de me conduire par le  
même chemin qu'il avoit tenu.  
Mais lui se jettant à mes genoux ,  
& les embrassant étroitement , me  
conjuroit avec larmes de renon-  
cer à ce dessein. Généreux Ulyf-  
se , n'allez point-là , me disoit-il ,  
je vous en prie , & ne m'y menez  
pas malgré moi. Laissez-moi plu-  
tôt ici , je fai que vous n'en re-  
viendrez point , & que vous ne  
ramenerez pas un seul de votre  
troupe. Fuyons sans perdre un  
moment ; peut-être est-il encore  
tems

tems de nous dérober au danger  
qui nous menace & d'éviter ce  
funeste jour.

Euryloque, lui dis-je, demeu-  
rez donc ici à faire bonne chere  
sur votre vaisseau; pour moi je  
suis résolu d'aller, car c'est une né-  
cessité indispensable. Je le quitte  
en même tems, & je m'éloigne  
du rivage.

J'avois à peine traversé le bois  
& parcouru une partie de la val-  
lée, que, comme j'approchois du  
Palais de Circé, Mercure vint à  
ma rencontre sous la forme d'un  
jeune homme qui est à la fleur de  
sa jeunesse, & m'abordant & me  
prenant la main, il me dit, Où  
allez-vous, malheureux, en par-  
courant ainsi seul ces côteaux,  
sans avoir aucune connoissance  
des lieux où vous êtes? Vos Com-  
pagnons sont dans ce Palais de  
Circé, enfermés comme des

• pourceaux dans des étables. Ve-  
• nez-vous pour les délivrer ? je ne  
• croi pas que vous en fortiez ja-  
• mais ; vous ne ferez qu'augmen-  
• ter le nombre. Mais j'ai pitié de  
• vous , je veux vous garentir de ce  
• danger : prenez le contrepoison  
• que je vais vous donner ; avec ce  
• remede vous pouvez sûrement  
• entrer dans ce Palais , il éloignera  
• de vous tous les maux qu'on vou-  
• droit vous faire. Je vais vous dé-  
• couvrir les pernicioeux desseins de  
• Circé. Dès que vous ferez ar-  
• rivé , elle vous préparera une boif-  
• son mixtionnée où elle mêlera des  
• drogues plus dangereuses que les  
• poisons. Mais ses enchantemens  
• seront inutiles sur vous. Le reme-  
• de que je vous donne est un excel-  
• lent préservatif , & voici de quelle  
• manière vous devez vous con-  
• duire. Quand elle vous aura frappé  
• de sa longue verge , tirez prom-

ptement l'épée & jetez-vous sur elle comme si vous aviez dessein de la tuer. Effrayée de cette audace, elle vous offrira sa couche, & gardez-vous bien de la refuser, afin qu'elle délivre vos Compagnons, & qu'elle vous donne tous les secours qui vous sont nécessaires. Mais auparavant obligez-la de jurer le plus grand serment des Immortels, qu'elle ne vous tendra aucune sorte de piège, afin que quand elle vous tiendra désarmé, elle ne vous rende pas lâche & efféminé.

Ce Dieu ayant parlé ainsi, me présente cet antidote, qu'il arracha de terre, & dont il m'enseignait les vertus : c'étoit une espèce de plante dont la racine étoit noire & la fleur blanche comme du lait. Les Dieux l'appellent *Moly*. Il est difficile aux mortels de l'arracher, mais les Dieux peuvent toutes choses.

En finissant ces mots , il s'éle-  
ve dans les airs & prit son vol vers  
l'Olympe. Je continuai mon che-  
min vers le Palais de Circé , & en  
marchant j'étois agité de différen-  
tes pensées. Je m'arrêtai à la por-  
te de la Déesse , je l'appellai , elle  
entendit ma voix , vint elle-même  
ouvrir les portes & me pria d'en-  
trer. Je la suivis plongé dans une  
profonde tristesse. Elle me mena  
dans la salle , & après m'avoir fait  
asseoir sur un beau siège à mar-  
che - pied & tout parsemé de  
clouds d'argent , elle me présen-  
te dans une coupe d'or cette boif-  
son mixtionnée où elle avoit mê-  
lé ses poisons , qui devoient pro-  
duire une si cruelle metamorpho-  
se. Je pris la coupe de ses mains  
& je bus , mais elle n'eut pas l'ef-  
fet qu'elle en attendoit ; elle me  
donna un coup de sa verge , & en  
me frappant elle dit : *Va dans l'é-*

*table, va retrouver tes Compagnons, & être comme eux.* En même tems je tire mon épée, & je me jette sur elle comme pour la tuer. Elle se met à érier, & tombant à mes genoux, elle me dit, le visage couvert de larmes : Qui êtes-vous ? d'où êtes vous ? Je suis dans un étonnement inexprimable de voir qu'après avoir bu mes poisons, vous n'êtes point changé. Jamais aucun autre mortel n'a pu résister à ces drogues, non seulement après en avoir bu, mais même après avoir approché la coupe de ses levres. Il faut que vous ayez un esprit supérieur à tous les enchantemens, ou que vous soyez le prudent Ulysse ; car Mercure m'a toujours dit qu'il viendrait ici au retour de la guerre de Troye. Mais remettez votre épée dans le fourreau, & ne pensons qu'à l'amour. Donnons-nous des gages

» d'une passion réciproque pour é-  
» tablir la confiance qui doit regner  
» entre nous.

» Elle me parla ainsi. Mais moi  
» sans me laisser surprendre à ces dé-  
» monstrations trop suspectes , je lui  
» répondis : Circé , comment vou-  
» lez-vous que je réponde à votre  
» passion , vous qui venez de chan-  
» ger si indignement mes Compa-  
» gnons en pourceaux , & qui me  
» retenant dans votre Palais , m'of-  
» frez insidieusement de partager a-  
» vec moi votre couche , afin que  
» quand je serai défarmé , je sois à  
» votre discrétion , & que vous  
» triomphiez de moi comme d'un  
» homme sans vertu & sans force.  
» Non , jamais je ne consentirai à  
» ce que vous me proposez , si ,  
» comme Déesse que vous êtes ,  
» vous ne me faites le plus grand  
» serment des Immortels que vous  
» ne me tendrez aucun autre piège..

Elle ne balanço point : elle me fit le serment que je demandois. Ce serment fait tout du long sans aucune ambiguité, je consentis à ce qu'elle demandoit de moi.

Elle avoit près d'elle quatre Nymphes dignes des vœux de tous les mortels; elles la servoient & avoient soin de tout dans son Palais. C'étoient des Nymphes des fontaines, des bois & des fleuves qui portent le tribut de leurs eaux dans la mer. L'une couvrit les sièges de beaux tapis de pourpre, & étendit sur le plancher d'autres tapis d'une finesse admirable & d'un travail exquis. L'autre dressa une table d'argent & mit dessus des corbeilles d'or. La troisième versa le vin dans une urne d'argent & prépara les coupes d'or. Et la quatrième apporta de l'eau, alluma du feu & prépara le bain. Quand tout fut prêt, elle

me mit au bain & versa l'eau chau-  
 de sur ma tête & sur mes épaules,  
 jusqu'à ce qu'elle eût dissipé la las-  
 situde qui me restoit de tant de pei-  
 nes & de travaux que j'avois souf-  
 ferts. Après qu'elle m'eut baigné  
 & parfumé d'essences, elle me  
 présenta une tunique d'une extrê-  
 me beauté & un manteau magni-  
 fique, & me remenant dans la  
 salle, elle me plaça sur un beau  
 siège à marchepied, & me pressa  
 de manger. Mais je n'étois guère  
 en état de lui obéir, j'avois bien  
 d'autres pensées, car mon cœur  
 ne me présageoit que des maux.

Quand la Déesse s'aperçut  
 que je ne mangeois point & que  
 je m'abandonnois à la tristesse, el-  
 le s'approcha de moi & me dit :  
 Ulysse, pourquoi vous tenez-  
 vous-là sans manger & sans dire  
 une seule parole, rongant votre  
 cœur ? Craignez - vous quelque

nouvelle embuche ? Cette crain-  
te m'est trop injurieuse ; ne vous  
ai-je pas fait le plus grand & le plus  
inviolable de tous les sermens ?

Grande Déesse , lui répondis-  
je , est-il quelqu'un qui en ma pla-  
ce , pour peu qu'il eût de bonté &  
d'humanité , pût avoir le courage  
de manger & de boire avant que  
ses Compagnons fussent délivrés  
& avant que de les voir lui-même  
de ses propres yeux. Si c'est par  
un sentiment d'amitié que vous  
me pressez de prendre de la nour-  
riture , délivrez donc mes Com-  
pagnons , que j'aye la consolation  
de les voir.

A ces mots elle sort , tenant à  
sa main sa verge enchanteresse.  
Elle ouvre la porte de l'étable , fait  
sortir mes Compagnons , qui a-  
voient la figure de pourceaux , &  
les amena dans la salle. Là elle  
passe & repasse autour d'eux , & les

» frote d'une autre drogue. Aussi-tôt  
 » on voit tomber toutes les foyes  
 » qu'avoit produites la boisson em-  
 » poisonnée dont elle les avoit réga-  
 » lés. Ils reprennent leur première  
 » forme , & paroissent plus jeunes ,  
 » plus beaux & plus grands qu'au-  
 » ravant. Ils me reconnoissent à l'in-  
 » stant & accourent m'embrasser  
 » avec des sours & des larmes de  
 » joie. Tout le Palais en retentit ; la  
 » Déesse elle-même en fut tou-  
 » chée , & s'approchant de moi ,  
 » elle me dit : Divin fils de Laërte ,  
 » Ulyffe si fecond en reffources &  
 » en expédiens , allez promptement  
 » à votre vaisseau , retirez-le à sec  
 » sur le rivage , mettez dans les  
 » grottes voisines tout votre butin ,  
 » vos armes & les agrès , & en re-  
 » venant amenez-moi tous vos au-  
 » tres Compagnons. J'obéis fans  
 » perdre tems. Arrivé sur le rivage  
 » je trouve mes Compagnons plon-

D'HOMERE. *Liv. X.* 371  
gés dans une douleur très-vive &  
fondant en pleurs. Comme de ten-  
dres genisses qui voyant le soir  
revenir leurs meres du pâturage,  
bondissent autour d'elles, & sans  
que les parcs qui les renferment  
puissent les retenir, elles accou-  
rent au-devant & font retentir de  
leurs meuglemens toute la plai-  
ne; de même mes Compagnons  
me voyant, accourent & s'em-  
pressent autour de moi, & m'envi-  
ronnent avec de grands cris & les  
yeux baignés de larmes. Ils témoi-  
gnent la même joie que s'ils re-  
voyoient leur chere Ithaque, qui  
les a nourris & élevés. Je n'en-  
tends de tous côtés que ces pa-  
roles, Divin Ulysse, nous avons  
autant de joie de votre retour,  
que si nous nous voyions de re-  
tour dans notre patrie. Mais con-  
tez-nous la mort déplorable de  
nos Compagnons.

Qvj.

Je tâchai de leur redonner  
 courage & de mettre fin à leur  
 douleur, Mes amis, leur dis-je,  
 mettons promptement notre vais-  
 seau à sec, retirons notre butin,  
 nos armes & nos agrès dans les  
 grottes voisines, & préparez-vous  
 à me suivre pour voir vos Com-  
 pagnons dans le Palais de Circé  
 merveilleusement bien traités &  
 faisant très-bonne chere; ils ont  
 en abondance tout ce qu'on sau-  
 roit désirer.

Ravis de cette bonne nouvel-  
 le, ils executent mes ordres sans  
 balancer, & se disposent à me sui-  
 vre. Le seul Euryloque tâchoit de  
 les retenir, & leur adressant la pa-  
 role, il leur disoit: Ah, malheur-  
 eux, où allons-nous? pourquoi  
 courez-vous à votre perte? Quoi!  
 aller dans le Palais de Circé, qui  
 nous changera tous en pourceaux,  
 en loups, en lions, pour nous

obliger à garder ses portes? Avez-  
vous oublié les cruautés que le  
Cyclope a exercées sur nos Com-  
pagnons qui suivirent Ulyffe dans  
sa caverne? leur perte ne doit être  
imputée qu'à l'imprudence du  
chef.

Je fus si irrité de cette insolence, que j'allois tirer mon épée pour lui abattre la tête, malgré l'alliance qui l'avoit uni à ma maison, si mes Compagnons ne se fussent tous mis au-devant, & ne m'eussent retenu par leurs prieres. Ulyffe, me dirent-ils, consentez qu'il demeure ici pour garder le vaisseau, & menez-nous sans perdre tems au Palais de la Déesse.

Je m'éloigne en même tems du rivage. Euryloque ne demeurera point dans le vaisseau, il nous suivit; car il craignit les terribles reproches que je lui aurois faits.

» Pendant que j'étois allé cher-  
» cher mes Compagnons , Circé  
» eut grand soin de ceux que j'avois  
» laissés dans son Palais. Elle les fit  
» baigner & parfumer d'essences ,  
» elle leur donna des tuniques &  
» des manteaux magnifiques , & en  
» arrivant nous les trouvâmes à ta-  
» ble. Je ne saurois vous peindre  
» l'entrevue de mes Compagnons.  
» Ils s'embrassent , ils se racontent  
» leurs aventures , & leurs récits  
» sont entrecoupés de sanglots , de  
» larmes & de gemissemens qui  
» font retentir tout le Palais. La  
» Déesse s'approche de moi , & me  
» dit : Généreux Ulyffe , faites ces-  
» ser toutes ces larmes & tous ces  
» sanglots. Je fai tous les maux que  
» vous avez soufferts sur mer , &  
» toutes les cruautés que des hom-  
» mes inhumains & intraitables, ont  
» exercées contre vous sur la terre.  
» Mais presentement ne pensez qu'à

vous réjouir & à faire bonne che-  
 re , jusqu'à ce que vos forces &  
 votre courage soient rétablis , &  
 que vous vous trouviez dans le  
 même état où vous étiez quand  
 vous partîtes d'Ithaque. Le sou-  
 venir de toutes vos misères ne sert  
 qu'à vous abattre encore & à vous  
 affoiblir , & il vous empêche de  
 goûter les plaisirs & la joie qui se  
 présentent.

Ce sage conseil nous persuada.  
 Nous fumes là une année entière  
 à faire grande chere & à nous ré-  
 jouir. Après que les quatre saisons  
 révolues eurent consommé l'an-  
 née , mes Compagnons me firent  
 leur remontrance , & me dirent :  
 Sage Ulyffe , il est tems que vous  
 vous souveniez de votre patrie ,  
 si les Destinées ont résolu de vous  
 y remener heureusement.

Je profitai de cet avis. Nous  
 passâmes encore tout ce jour-là

à table. Mais après que le soleil fut couché & que la nuit eut couvert la terre de ténèbres, mes Compagnons se retirèrent dans leurs appartemens pour se coucher. Et moi me voyant seul près de Circé, je me jette à ses genoux; elle me donne une audience favorable, & je lui dis: Grande Déesse, après les bons traitemens que j'ai reçus de vous, la dernière faveur que je vous demande, c'est de tenir la promesse que vous m'avez faite de me renvoyer chez moi; je ne soupire qu'après ma chere patrie, non plus que mes Compagnons, qui m'affligent continuellement & me percent le cœur par leurs plaintes dès que je ne suis plus près de vous.

La Déesse me répondit: Ulyse, il n'est pas juste que vous demeuriez plus long-tems dans mon Palais malgré vous. Mais avant

que de retourner dans votre patrie, vous avez un autre voyage à faire : il faut que vous descendiez dans le sombre Royaume de Pluton & de la redoutable Proserpine, pour y consulter l'ame de Tiresias le Thebain. C'est un devin qui est privé des yeux du corps, mais en revanche il a les yeux de l'esprit si pénétrants, qu'il lit dans l'avenir le plus sombre. Proserpine lui a accordé ce grand privilège de conserver dans la mort son entendement ; les autres morts ne sont auprès de lui que des ombres & de vains phantômes.

Ces paroles jetterent le désespoir dans mon cœur. Je tombai sur son lit que je baignai de mes larmes. Je ne voulois plus vivre ni voir la lumière du soleil. Après que j'eus bien pleuré, & que je me fus bien tourmenté, je lui dis : Circé, qui est-ce qui me condui-

» ra dans un voyage si difficile ? Il  
» n'y a jamais eu de route ouverte  
» aux vaisseaux pour arriver dans les  
» Enfers.

» Fils de Laëre , me répondit-  
» elle , ne vous mettez pas en pei-  
» ne de conducteur. Dressez seule-  
» ment votre mât, déployez vos voi-  
» les & demeurez en repos ; les  
» seuls souffles de Borée vous con-  
» duiront. Et quand vous aurez tra-  
» versé l'Océan , vous trouverez  
» une plage commode & les bois  
» de Proserpine tout pleins d'arbres  
» stériles , comme de peupliers &  
» de saules. Abordez à cette plage  
» de l'Océan , & allez de-là dans le  
» ténébreux Palais de Pluton , à l'en-  
» droit où l'Aehéron reçoit dans son  
» lit le Puriphlegeton & le Cocy-  
» te, qui est un écoulement des eaux  
» du Styx ; avancez jusqu'à la roche  
» où est le confluent de ces deux  
» fleuves dont la chute fait un grand

bruit. Là, creusez une fosse d'une coudée en quarré. Versez dans cette fosse pour tous les morts trois sortes d'effusions ; la première, de lait & de miel ; la seconde, de vin pur ; & la troisième, d'eau, où vous aurez détrempe de la farine. En faisant les effusions, adressez vos prières à toutes ces ombres, & promettez-leur que dès que vous serez de retour dans votre Palais, vous leur immolerez la plus belle genisse de vos pâturages, qui aura toujours été stérile ; que vous leur éleverez un bucher où vous jetterez toutes sortes de richesses, & que vous sacrifierez en particulier à Tiréfiass seul un belier tout noir, & qui sera la fleur de votre troupeau. Après que vous aurez achevé vos prières, immolez un belier noir & une brebis noire, en leur tournant la tête vers l'Erebe, & en

» détournant vos regards du côté  
» de l'Océan. Les Ames d'une infi-  
» nité de défunts se rendront en  
» cet endroit. Alors pressez vos  
» Compagnons de prendre ces vic-  
» times que vous aurez égorgées ,  
» de les dépouiller , de les bruler  
» & d'adresser leurs vœux aux Dieux  
» infernaux , au puissant Pluton & à  
» la sévère Proserpine. Et vous , l'é-  
» pée à la main , tenez-vous là , é-  
» cartez les Ombres & empêchez  
» qu'elles n'approchent de ce sang  
» avant que vous ayez entendu la  
» voix de Tirésias. Ce devin ne  
» manquera pas de se rendre bien-  
» tôt près de vous , il vous ensei-  
» gnera le chemin que vous devez  
» tenir , & la manière dont vous  
» devez vous conduire pour retour-  
» ner heureusement chez vous.

» Elle me parla ainsi. En même  
» tems l'aurore parut sur son trône  
» d'or. La Déesse m'habilla elle-

même & me donna des habits magnifiques. Elle eut soin aussi de se parer; elle prit un grand manteau de toile d'argent d'une finesse admirable & d'un travail exquis, mit une belle ceinture d'or & couvrit sa tête d'un voile fait par les Graces.

Je ne fus pas plutôt habillé, que j'allai par tout le Palais éveiller mes Compagnons pour les presser de partir. Mes amis, leur disois-je, ne goutez pas plus longtemps les douceurs du sommeil, partons sans differer, la Déesse nous en donne la permission. Ils reçurent cette bonne nouvelle avec joie & se préparèrent au départ. Cependant je ne fus pas assez heureux pour les ramener tous. Il y avoit parmi eux un jeune homme nommé Elpenor, qui n'étoit ni d'une valeur distinguée à la guerre, ni homme de beaucoup

de sens, & qui ayant pris trop de  
vin la veille, étoit monté au haut  
de la maison pour chercher le frais  
& s'étoit endormi. Le matin re-  
veillé en sursaut par le bruit & par  
le tumulte que faisoient ses Com-  
pagnons, qui se préparoient au  
départ, il se leva, & comme il  
étoit encore à demi endormi, au  
lieu de prendre le chemin de l'es-  
calier, il marcha tout droit devant  
lui, tomba du toit en bas & se  
rompit le cou; son ame alla avant  
nous dans les Enfers. Quand tous  
mes gens furent assemblés, je  
leur dis : Vous pensez peut-être  
partir pour retourner dans votre  
chere patrie, mais Circé m'a dé-  
claré que nous avions auparavant  
un autre voyage à faire, & qu'il  
faut que nous descendions dans la  
sombre demeure de Pluton & de  
Proserpine pour consulter l'ombre  
du devin Tiresias.

Ces paroles les pénétrèrent d'une douleur si vive, qu'ils se mirent à crier & à s'arracher les cheveux. Mais ils avoient beau pleurer & gémir, le mal étoit sans remède. Quand nous fûmes sur le rivage, & sur le point de nous embarquer, tous fondant en larmes, la Déesse vint attacher à notre vaisseau deux moutons noirs, un mâle & une femelle, & disparut sans être apperçue; car qui est-ce qui peut voir un Dieu, lorsqu'il veut se cacher & se dérober aux yeux des hommes?





# REMARQUES

SUR

## L'ODYSSÉE D'HOMERE.

---

### LIVRE X.

Page 339. **N**ous arrivâmes heureusement à l'île d'Eolie ] Entre la Sicile & l'Italie , un peu au couchant du détroit , il y a sept îles qu'on appelle *Eoliennes* & *Vulcaniennes*. Homere ne parle que d'une qu'il appelle *Eolie* , quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom. Mais il la nomme ainsi , apparemment du nom de son Roi Eole. C'est sans doute l'île de *Lipara*. Car tout ce qu'Homere dit ici d'Eolie convient à *Lipara* , comme nous le verrons dans la suite. De l'île d'*Ægusa* , Ulyssé pouvoit arriver facilement le jour même à l'île d'Eolie , ou *Lipara* , qui est au-dessus en tirant vers le Promontoire de *Pelore*. Au reste Homere continue toujours de dépayser les lieux où Ulyssé aborde , & quoiqu'ils soient tous véritablement dans les mers d'Italie , il les transporte dans l'Océan. Mais cela n'empêche pas qu'on ne voye toujours qu'il tire de l'Histoire le fond de ses fictions ; l'Histoire est le cannevas de ses fables , & il le trace & le remplit comme il

il lui plaît. C'est pourquoi Polybe rejettoit avec raison le bon mot d'Eratosthene, qui disoit assez plaisamment, *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit cousu le sac où tous les vents étoient enfermés.* Et il vouloit qu'on ne prît nullement pour fables ce qu'il dit d'Eole & des erreurs d'Ulysse, soutenant que le fond en est vrai, mais qu'il y a mêlé les fictions de la Poésie, & c'est-là le sentiment de Strabon, qui dit qu'en se remettant devant les yeux l'histoire ancienne, il faut examiner sur ce pied ce que disent ceux qui soutiennent qu'Ulysse a été porté dans les mers d'Italie & de Sicile, comme Homere le dit, & ceux qui le nient; car ces deux opinions ont chacune leur bon & leur mauvais, & l'on peut avoir raison & se tromper des deux côtés. On a raison si on croit qu'Homere, bien persuadé qu'Ulysse avoit été porté dans tous ces lieux, a pris pour le fond de sa fable ce sujet très-vrai, mais qu'il l'a traité en Poète, c'est-à-dire, qu'il y a ajouté la fiction. Car on trouve des vestiges qu'Ulysse a rodé non seulement sur les côtes d'Italie, mais jusqu'en Espagne. Et on se trompe si on prend pour une histoire circonstanciée tout le tissu de la fiction, comme son Océan, ses Enfers, ses Bœufs du Soleil, ses receptions chez des Déeses, ses Metamorphoses, ce qui est dit des Cyclopes & des Lestrygons, la figure horrible de Scylla, les distances des lieux & autres choses semblables, qui sont des contes prodigieux qu'Homere a manifestement inventés; & ce-

lui qui soutiendrait tous ces points comme autant de vérités historiques, ne mériterait pas plus d'être réfuté que celui qui assureroit qu'Ulyffe est véritablement arrivé à Ithaque, comme Homere le raconte; qu'il a tué les Pourfui vans, & que les peuples d'Ithaque l'ont pourfui ui & attaqué dans sa maison de campagne. L'une & l'autre opinion sont ridicules; il faut tenir le milieu & démêler le fond historique d'avec les ornemens de la fiction. Nous allons voir qu'Homere étoit encore mieux instruit de la vérité, que Polybe & Strabon ne l'ont crû.

*C'est une île flotante*] Le mot *πλωτή* peut signifier ici *qui est dans un lieu accessible & connu*, mais Aristarque l'a expliqué *flotante*, & il prétend qu'Homere lui a donné cette épithete, ou à cause des fréquens tremblemens de terre qui la remuent de sa place, ou par quelqu'autre raison. Car on debite que cette île paroît tantôt à droite, tantôt à gauche. Il y a de l'apparence qu'Homere a feint cela de cette île, sur ce qu'il avoit oui dire qu'il y avoit des îles flotantes comme Delos & comme l'île d'Echemis près de l'Egypte. Comment ce Poëte n'auroit-il pas pû feindre cela d'une île, puisqu'on a feint même des villes ambulantes, comme une certaine ville de Bacchus dans la Libye, qu'on ne trouvoit jamais deux fois dans un même endroit.

*Ceinte toute autour d'une forte muraille d'airain*] Ces quatre mots montrent la pro-

fonde connoissance qu'Homere avoit des lieux dont il parle. Il feint que cette île avoit des murailles d'airain, parce qu'elle étoit pleine de feux souterrains qui de tems-entems fortoient de ses entrailles. Aristote en parlant de Lipara, qui est la plus considérable de ces îles Eoliennes, dit *que la nuit on voit l'île de Lipara éclairée par des feux*, & Strabon y reconnoît des soupiraux de feu. C'est pourquoi on a placé dans les carrieres de cette île les forges de Vulcain & des Cyclopes, & c'est de-là même qu'elle a tiré son nom; car, comme Bochart l'a fait voir, elle a été ainsi nommée du Phenicien *nibaras* ou *nibras*, qui signifie *un flambeau, une torche allumée*, & la raison est que cette île éclairoit la nuit comme un flambeau. Voilà ce qui me persuade que l'île d'Eole est la même que Lipara. Et ce qui suit m'a encore confirmée dans ce sentiment; aussi Virgile à-t-il dit: *Æoliam Liparen.* *Æneid.* liv. 8.

*Ce Roi a douze enfans, six garçons & six filles* ] Je suis persuadée qu'il y a dans Homere des fictions qui n'ont point de sens caché, & qui ne renferment que ce que la lettre presente. Mais je crois aussi qu'il y en a d'autres qui cachent quelque mystere, mais la difficulté est de le développer. On recherche ici le sens de cette allegorie d'Eole, qui a douze enfans. Eustathe dit qu'Eole est l'année qui a douze enfans, qui sont les douze mois, &c. mais cette idée ne me paroît pas fort juste. Je croirois plus naturel de dire que le Poëte ayant feint un Eole Roi

des vents, par la raison que j'expliquerai plus bas, il lui a donné douze enfans, & ces enfans ce sont les douze vents principaux, qui sont toujours dans ces antres dans des festins continuels, parce que les feux & les exhalaisons les entretiennent continuellement & leur servent comme de nourriture. Les freres se marient avec les sœurs, parce que les vents se mêlent, &c.

Page 340. *Pendant le jour le Palais parfumé de parfums délicieux, retentit de cris de joie, on y entend un bruit harmonieux* ] J'ai déjà rapporté quelques raisons qui m'ont fait croire qu'ici l'île d'Eolie est l'île de Lipara : en voici une nouvelle qui m'a confirmée dans ce sentiment & qui me paroît décisive. C'est ce qu'Homere dit, que le Palais d'Eole retentit tout le jour de cris de joie, &c. Ce Poëte n'ignoroit pas ce qu'on disoit des merveilles de cette île. Dans une des sept îles d'Eole, appelée Lipara, dit Aristote dans le livre des Merveilles, on raconte qu'il y a un tombeau dont on dit des choses prodigieuses, &c. on assure qu'on y entend un bruit de tambours & de cymbales avec des cris éclatans, &c. Il est aisé de voir que cela est fondé sur le bruit que faisoit ce feu enfermé dans les cavernes de cette île, & par-là Homere fait allusion à l'ancien nom de l'île qui étoit appelée *Meligounis*, avant que d'avoir le nom de *Lipara*, comme Callimaque nous l'apprend dans l'Hymne à Diane : *Elle alla chercher les Cyclopes, & elle les trouva dans l'île de Lipara (c'est la nom qu'elle a presen-*

vement, mais alors elle étoit appelée Meligounis) ils travailloient à un gros bloc de fer rouge dont ils étoient pressés de faire un abreuvoir pour les chevaux de Neptune. Or, comme Bochart l'a fait voir, c'est ce bruit qui lui fit donner ce nom, car elle fut appelée Meligounis, du mot Phenicien Meloginin ou Menaggenin, qui signifie l'île de ceux qui jouent des instrumens. Tout ce qu'Homere dit donc ici n'est pas absolument de son invention; il est fondé sur les Traditions anciennes, dont il étoit parfaitement instruit.

*Je satisfis sa curiosité* ] Homere fait bien voir ici qu'il avoit beaucoup de matiere pour amuser son Lecteur, mais il ne s'attache qu'à ce qui regarde Ulyffe.

*Il me donna un outre fait de la peau d'un des plus grands bœufs, où il enferma les souffles impetueux des vents, car le fils de Saturne l'en a fait le dispensateur* ] Ni Polybe ni Strabon ne veulent qu'on prenne pour fable tout ce qui est dit ici d'Eole; mais ils veulent qu'on soit persuadé qu'Homere a pris un fait historique qu'il a embelli par une ingenieuse fiction. Le fait historique est que le Roi de ces îles étoit un homme d'esprit très-sage & très-avisé, qui par la longue experience qu'il avoit faite, connoissoit les vents qui devoient regner, & il en jugeoit par le cours de la fumée qui sortoit de son île, ou même par le bruit que faisoient les feux & les vents dans ses caver-

nes souterraines. On peut voir Strabon, liv. 6. Servius rapporte de Varron : *Varro autem dicit hunc insularum Regem fuisse, ex quarum nebulis & fumo Vulcania insula prædicens futura flabra ventorum, ab imperitiis visus est ventos sua potestate retinere.* Mais ce que ces Historiens n'ont pas sù, & que Bochart a découvert, c'est que le nom d'Eole, Homere l'avoit appris des Pheniciens, qui disoient *aol* pour *tourbillon*, *tempête*, *orage*, d'où les Grecs ont fait le mot *αιολ*, *tempête*. Ces Pheniciens voyant le Prince de ces îles si habile à prédire les vents l'appellerent le *Roi Aolin*, c'est-à-dire, le *Roi des vents & des tempêtes*, & de-là Homere a formé le nom propre de ce Roi & l'a appelé *Eole*. Voilà le vrai ; ce qu'Homere ajoute de cet outre, &c. c'est la fable pour repaître les Pheaciens avides de contes & de contes prodigieux. Ces contes ont donné lieu dans la suite à des peuples du Nord de débiter qu'ils vendoient les vents.

Page 341. *Il laissa seulement en liberté le Zephyre* ] C'est le vent du couchant, & c'étoit le seul bon vent pour aller de l'île de Lipara à Ithaque.

*Nous voguâmes heureusement pendant neuf jours entiers* ] Voici encore la fable. De l'île de Lipara on pouvoit arriver en très peu de tems à Ithaque, mais pour embellir son conte & faire croire que ces îles Eoliennes étoient fort loin dans l'Océan, il dit qu'il vogua heureusement pendant neuf jours.

*Et nous voyions les feux allumés sur le rivage*] Il parle ici des feux que les habitans d'Ithaque tenoient allumés nuit & jour, pour marquer aux vaisseaux le lieu le plus sûr pour la descente. Sans cela comme l'île étoit toute environnée de rochers, tous les vaisseaux auroient été exposés à se briser contre le rivage.

Page 342. *Dans la pensée que cet outre que j'avois dans mon vaisseau étoit rempli d'or & d'argent*] Rien ne ressemble moins à un outre plein d'or qu'un outre rempli de vent. Mais le cordon d'argent qui lioit cet outre, les trompa, & l'avarice ne raisonne point, elle a plutôt agi que pensé. D'ailleurs Eole lui-même avoit attaché cet outre au vaisseau, de maniere qu'ils ne pouvoient le fouper sans le délier. Voilà pour la Fable. Mais comme le but d'Homere est de donner dans toutes ses fictions des préceptes utiles, il est bon de développer celui qui est enfermé dans cet outre de vents que les Compagnons d'Ulyffe délièrent par leur folie; car l'allegorie physique, que j'ai expliquée, n'empêche pas qu'il n'y ait une allegorie morale. Les vents donc enfermés dans cet outre marquent, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Poëme Epique, les mysteres du gouvernement que les Princes tiennent secrets. Ce cordon d'argent qui les lie, c'est l'autorité respectable & legitime qui les scelle, & qui défend de les fonder. Les tempêtes qu'ils excitent quand on les a follement déliés, ce sont les mal-

heurs qui arrivent à ceux qui sottement veulent les penetrer & y prendre part; car, comme Salomon l'a dit dans ses Proverbes, 25. 27. *Sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum, sic qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloria.* Comme celui qui mange trop de miel en est incommodé, de-même celui qui veut sonder la majesté, est opprimé par sa gloire. Les sages sujets laissent les vents enfermés dans leur outre, & se servent de celui que le Prince a voulu lâcher, & qui est le seul qui leur soit propre.

Page 343. *Je déliberai en moi-même si je ne me jetterois point dans la mer* ] Il ne faut pas inferer de ce passage qu'Homere a crû qu'il étoit permis de se tuer soi-même pour éviter un plus grand malheur. On voit bien qu'Ulysse parle ici de ce que lui inspiroit le désespoir, qui combattoit contre la raison, & que la raison demeura victorieuse. En effet, la raison veut que l'homme n'attente jamais sur lui-même, & elle dit qu'il n'y a pas une marque plus certaine de petitesse de courage que de se laisser vaincre au désespoir. On peut voir ce que j'ai dit sur cela dans la Préface.

*Et me couvrant la tête de mon manteau* ] C'étoit la coûtume dans tous les grands malheurs, on se couvroit la tête de son manteau, comme pour dire qu'on n'attendoit plus aucun secours des hommes, & qu'on n'attendoit plus rien que de Dieu.

Page 344. *Nous nous arrêtons à la porte & nous nous asséons sur le seuil* ] Comme des supplians & des pauvres, qui par respect n'osent entrer & s'approcher.

Page 345. *Va, me dit-il, fui promptement de cette île, le plus méchant de tous les mortels* ] Eole fait ce jugement d'Ulyffe, parce qu'ayant en sa disposition tous les vents, les Dieux lui avoient rendu ce present, non seulement inutile, mais funeste. Ces barbares jugeoient ordinairement des hommes par les biens ou par les maux qui leur arrivoient. C'est ainsi qu'à Malte une vipere s'étant attachée à la main de saint Paul, les barbares se mirent à dire entr'eux : *Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisqu'après qu'il s'est sauvé de la mer, la justice divine le poursuit encore & ne veut pas le laisser vivre.* Act. 28. 3.

*Il ne m'est pas permis de recevoir ni d'assister un homme que les Dieux immortels ont déclaré leur ennemi* ] On peut demander ici comment Ulyffe ose dire des raisons si fortes devant le Roi des Pheaciens ; ne doit-il pas craindre que l'exemple d'Eole ne jette quelque scrupule dans l'esprit de ce Prince, & ne l'oblige à lui refuser le secours dont il a besoin ? Non, il n'a plus cela à craindre ; la colere des Dieux est satisfaite par tout ce qu'il a souffert ; & puisqu'il est échappé seul & qu'il est abordé chez les Pheaciens, c'est une marque sûre que les Dieux sont apaisés, & qu'on peut le secourir sans leur déplaire.

Page 346. *Cependant nous fîmes route six jours entiers, & le septième nous arrivâmes à la hauteur de la ville de Lamus, de la spacieuse Lestrygonie* ] Il ne falloit pas sept jours pour arriver de l'île d'Eole à la ville de Lamus, qui étoit l'ancienne *Formies*, sur la côte de la Campanie, mais Homere continue dans sa Geographie fabuleuse, & il augmente l'éloignement pour rendre ses aventures plus merveilleuses & plus terribles. Tous les Historiens conviennent que la ville de Lamus est *Formies*, & que *Formies* étoit l'ancienne habitation des *Lestrygons*. Ciceron à Atticus, livre 2. 13. *Si verò in hanc πλέπλου veneris Λαστρυγονίω, Formias dico.* Pline liv. 3. chap. 5. *Oppidum Formiæ, Hormiæ antè dictum, ut existimavere, antiqua Læstrygonum sedes.* Mais comment peut-on placer sur les côtes de la Campanie les *Lestrygons*, qu'on fait avoir été voisins des Cyclopes, & avoir habité la Sicile près des *Leontins*? C'est ce qu'il faut expliquer en peu de mots. Il est certain que les *Lestrygons* dans leur première origine ont habité la Sicile sur le fleuve *Terias*. Plin. liv. 3. chap. 8. *Flumina, Symathus, Terias, intus Læstrygonii campi, oppidum Leontini.* Cela est si vrai, que le nom de *Lestrygon* & celui de *Leontin* ne sont que le même nom; car, comme *Bochart* l'a démontré, *Læstrygon* est un nom Phenicien, *Lais tircam, Lyon qui devore*, & ce nom a été rendu en Latin par celui de *Leontin*, qui signifie la même chose, & qui marque les mœurs ferores & leonines de ces peuples barbares. Il y a donc de l'apparence que

comme les Pheaciens avoient quitté la Sicile pour aller à Corcyre , les Lestrygons , ou une partie des Lestrygons , la quitterent de même & allèrent s'établir sur les côtes de la Campanie. On ne peut pas douter que Lamus , qui bâtit Formies , ne fût un Lestrygon , son nom même le témoigne ; car *Lamus* signifie *devorateur* , étant tiré du Phénicien *Laham* ou *Lahama* , qui signifie *devorer*. Et de-là même a été tiré le nom de cette fameuse Reine de Libye appelée *Lamia* , parce qu'elle fendoit le ventre des femmes grosses pour devorer leurs enfans. Horace en parle dans son Art poétique.

*De la spacieuse Lestrygonie*] *Τηλέπυλος* peut signifier trois choses , *grande* , *vaste* , ou *fort éloignée* , ou *qui a des portes fort hautes & fort larges*. Le premier sens me paroît le plus naturel & le plus vrai.

*Qui abonde en toutes sortes de troupeaux , car le berger qui ramene son troupeau de moutons le soir* ] Ce passage a paru fort difficile , je ne sai pas pourquoi , ce n'est pas le défaut d'Homere d'être obscur. Je crois que la difficulté vient de ce qu'on a voulu y chercher trop de finesse , & que pour en trouver le véritable sens , il ne faut que s'attacher aux termes ; car dès que l'on a trouvé ce que les termes presentent naturellement , on peut s'assurer qu'on a trouvé ce que le Poëte a voulu dire. Nous avons vû que quand il a parlé de la terre des Cyclopes , il a dit qu'il n'y avoit que des moutons & des chevres.

Ici pour caractériser le terroir de Lestrygonie, il fait voir qu'il consistoit en pâturages, & qu'il nourrissoit non seulement des troupeaux de moutons, mais aussi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne se menoient paître que la nuit, à cause des mouches qui sont très-incommodes en ce pays-là; au-lieu que les moutons paissoient le jour, parce qu'ils sont garentis par leur laine. Homere décrit cela poëtiquement, & il dit que le bergerramenant son troupeau de moutons le soir, avertit le pasteur de bœufs, qu'il est tems de sortir pour les mener au pâturage, & qu'ainsi ce dernier sort quand l'autre rentre. Jusques-là nous ne pouvons pas douter que ce ne soit-là le véritable sens de ce passage. Voyons si la suite sera plus difficile.

*Là un berger qui pourroit se passer de dormir la nuit, gagneroit double salaire ]* Ce qu'il vient de dire attire naturellement cette réflexion économique; quand le berger rentre le soir, celui qui doit mener paître les bœufs sort & les garde la nuit; ainsi un berger qui pourroit se passer de dormir, gagneroit double salaire. Et pour faire voir que le pays lui donneroit cette commodité, il ajoute, *car les chemins du jour & de la nuit sont voisins*. Il n'y a personne qui ne voie que ce vers est la raison du précédent, comme le fait assez voir la particule *car*, qui marque toujours la raison, la cause. Ce berger pourroit gagner double salaire, car les chemins du jour & de la nuit sont voisins. Homere appela

le ici chemins du jour & de la nuit les pâturages où l'on menoit les moutons le jour, & ceux où l'on menoit les bœufs la nuit, & il dit qu'ils sont voisins, pour dire qu'ils sont proche, & que par consequent un berger suffiroit pour le jour & pour la nuit: Car si les pâturages du jour & ceux de la nuit étoient éloignés, il ne seroit pas possible que le même berger menât le jour les moutons & la nuit les bœufs. Cela est sensible. On a pourtant voulu chercher ici un mystere Astronomique & expliquer ce vers de la brieveté des nuits. Comme si Homere avoit voulu marquer l'élevation du Pole, & par l'élevation, la situation du lieu. *Les chemins du jour & de la nuit sont voisins, c'est-à-dire, disent-ils, la nuit est fort courte & le jour fort long.* Cratès a été le premier Auteur de cette belle explication. Mais c'est faire grand tort à Homere de lui imputer une vûe si fausse & une chose de si mauvais sens. Qu'est-ce que cette brieveté de nuits feroit au berger? en devoit-il être moins de tems aux pâturages? & le jour & la nuit, *νυκτήμερον*, n'auroit-il pas ses vingt quatre heures également? Cratès a beau dire que les Lestrygons sont sous la queue du Dragon où il n'y a presque point de nuit l'été, c'est pourquoi Aratus a dit,

*Μίσηνται δ'ὄσιές τε καὶ ἀνατελαὶ ἀλλήλοισι*

*Le couchant & le levant se mêlent & se confondent.* Et Scaliger a beau appliquer à cela le vers de Manille,

*Vixque ortus, occasus erit.*

Tout cela ne peut s'accorder ni avec la raison ni avec la Geographie. Il ne peut s'accorder avec la Geographie, parce que, comme Bochart l'a remarqué, il est faux que la ville de Lamus soit sous la queue du Dragon; si elle y avoit été, il auroit fallu à Ulyffe, non pas sept jours, mais plus de sept mois pour aller des îles Foliennes à cette ville, & pour revenir de cette ville à l'île de Circé, c'est-à-dire, à Circeï. Et il ne peut s'accorder avec la raison, parce qu'Homere rendroit par-là une raison très-peu sensée, & qui ne seroit nullement une raison, comme je l'ai déjà dit. C'est donc une imagination qui n'a nul fondement, & il ne faut pas chercher d'autre sens à ce passage que celui que je lui ai donné, & qui est le même que celui que Didyme avoit embrassé, *αἱ νυκτερινὰ καὶ ἡμετερινὰ νομαὶ ἐγγύς εἰσι τῆς πόλεως.*  
*Les pâturages du jour & ceux de la nuit sont près de la ville.*

Page 347. *Pour entrer dans le port qui est fort célèbre*] C'est le port même qui avoit fait donner le nom à la ville; car, comme Strabon l'a remarqué, la ville de Formies avoit été appelée *Hormies*, à cause de la commodité de son port. *Φορμείαι, ὀρμείαι λ' ἐξέμενον πρότερον διὰ τὸ εὐὸρμον.* Liv. 4.

*Mais moi je n'y entrai point*] Ce qui venoit de lui arriver chez les Cyclopes l'avoit rendu plus prudent. Mais pourquoi souffre-t-il que ses Compagnons y entrent, & que ne se contente-t-il d'envoyer un seul vais-

seau ? Apparemment ils étoient entrés avant qu'il eût pû donner un ordre contraire.

*D'où je ne découvris aucuns travaux de laboureurs* ] Il ne vit aucunes terres cultivées, ce n'étoit que des pâturages; les Lestrygons, non plus que les Cyclopes, ne s'amusoient pas à labourer & à semer, ils ne faisoient que des nourritures de troupeaux: & c'est pourquoi Bochart a eu raison de croire que leur pays avoit été appelé le pays des *Auronces* & des *Aufones*, des mots Hebreux *averot* & *vroth*, dont le premier signifie des *parcs de brebis*, & l'autre des *étables à bœufs*.

Page 348. *Et c'étoit la fille du même Antiphate Roi des Lestrygons* ] Comment Ulyffe peut-il être informé de toutes ces particularités, puisque ceux qu'il avoit envoyés reconnoître le pays, périrent, que tous les vaisseaux furent écrasés dans le port, & qu'il n'y eut que son vaisseau seul qui se sauva? On répond que ce fut ou Circé ou Calypso qui l'instruisirent de toute cette aventure, car il paroît qu'elles étoient très bien informées de tout ce qui lui étoit arrivé.

*Elle leur montra le Palais du Roi son pere* ] Les Cyclopes n'avoient point de Roi, chacun regnoit dans sa famille, & voici un Roi qui regne sur les Lestrygons, race des Cyclopes; & la raison de cette différence est que les Cyclopes n'avoient point changé de demeure, au lieu que les Lestry-

gons ayant quitté la Sicile pour aller s'établir sur les côtes de la Campanie, à Formies, ils se firent un Roi & obéirent à celui qui les conduisoit.

Page 349. *Les Lestrygons enfilant ces malheureux comme des poissons* ] C'est le véritable sens de ce vers, *ἰχθῆς ὡς ἄς πεισσοῖς*. Ulysse ne pouvoit donner une plus grande idée de la taille gigantesque & de la force de ces Lestrygons, qu'en disant qu'avec les instrumens dont ils étoient armés, ils enfiloient ses Compagnons, & les ayant enfilés, ils les emportoient sur leurs épaules, comme une broche de harangs. Il faut se souvenir qu'Ulysse parle ici aux Pheaciens, c'est-à-dire, à des gens très-crédules & amoureux de fables & de contes les plus remplis du merveilleux le plus incroyable.

Page 350. *Et nous arrivâmes à l'île d'Ææa, qui étoit la demeure de la Déesse Circé.* ] De la ville de Lamus, qui est Formies, Ulysse arriva le jour même à l'île d'Ææa, c'est-à-dire à Circeï, qui est une montagne fort voisine de Formies; il l'appelle une île, parce que, comme dit Strabon, la mer & les marais, qui l'entourent, en font une presque île. Là étoit la ville de Circé, & il y avoit un autel consacré à Mercure. Homère lui donne le nom d'Ææa, parce qu'il transporte ici tout ce qui est dit d'Ææa dans la Colchide, comme je l'expliquerai plus au

*Elle étoit sœur du severe Æetes* ] Strabon remarque fort bien qu'Homere connoissant ce qu'on a dit de Colchos, & la navigation de Jason à la ville d'Æxa, & de toutes les fables de Medée & de Circé, de leurs enchantemens & de la conformité de leurs mœurs, les a fait de la même famille, quoiqu'elles fussent fort éloignées, & que l'une habitât à l'extrémité du PontEuxin, & l'autre sur les côtes de l'Italie, & il les a placées l'une & l'autre au milieu de l'Océan. Il sçavoit bien que ceux à qui Ulyffe parloit ne découvroient pas ce mensonge.

Page 351. *Mais après avoir bien pensé, je trouvai qu'il étoit plus à propos* ] Cela est fort bien menagé pour la vraisemblance de la fable qu'il va débiter, dit Eustathe; l'envoi de ses Compagnons donne lieu au breuvage de Circé & à tous ses sortileges, au lieu que si Ulyffe fût allé d'abord, tout cela ne pouvoit plus trouver place.

Pag. 353. *Et le chargeai sur mon cou, ma tête passée entre ses deux jambes* ] C'est ce que signifie *καταφάσσει φέρον*, portant sur les deux épaules: car pour le porter ainsi il falloit que la tête d'Ulyffe fût passée entre les jambes de l'animal. Cette maniere de le porter lui laissoit une main libre pour s'appuyer sur sa pique, ce qui le soulageoit & le faisoit marcher plus aisément.

Page 354. *Nous voici dans une terre entièrement inconnue, car nous ne savons en quelle partie du monde nous sommes par rapport au Septentrion, &c.* ] C'est à mon avis le véritable sens de ce passage, car Ulysse ne veut pas dire qu'il ne fait pas où est le Nord de l'île, où est le Midi, où est le Couchant, où est le Levant; il lui étoit facile de s'orienter, puisqu'il avoit vû le coucher & le lever du Soleil; mais il veut faire entendre que la disposition du Ciel est si changée, qu'il est impossible de connoître à quelle élévation du Pole ils sont, & si cette île est plus ou moins Orientale que les terres qu'ils connoissent. Les Astres ne sont plus les mêmes, car cette disposition change à mesure qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne du Pole. Homère parle ainsi pour rendre plus croyable ce déplacement qu'il fait des lieux où Ulysse a abordé, & pour mieux persuader qu'ils sont au milieu de l'Océan. J'ai suivi Strabon, qui écrit, liv. 10. qu'Homère a parlé ici des quatre points du monde, & que ζόφος l'obscurité, est pour le Septentrion, & ήώς l'aurore, pour le Midi, ou la plage Méridionale, ή τῆ ήλιου περιόδος, & nous en avons vû déjà un exemple. On pourroit croire aussi qu'Ulysse ne parle dans ces trois vers que de deux côtés du monde, du Couchant & du Levant, ζόφος l'obscurité, pour le Couchant, & ήώς l'Aurore, pour le Levant, & que le reste, ni où le Soleil passe sous la terre, ni où il en sort, n'est que l'explication de ces deux termes. Et qu'il veut dire simplement qu'il ne fait à quelle exposition il est par

rapport aux autres terres, sur-tout par rapport à Ithaque. En effet, cette ignorance a commencé à paroître quand il est parti de Formies, car au lieu de prendre à gauche au Levant, comme il falloit pour aller à Ithaque, il a pris à droit au Couchant, & est arrivé à l'île de Circé, qui est au Couchant de Formies. De sorte qu'il a raison de dire qu'il ne fait plus où il est.

*Et je doute qu'il y en ait un bon, car étant monté*] Il auroit meilleure espérance si l'île étoit déserte; mais ayant connu qu'elle étoit habitée, c'est ce qui fait son desespoir, à cause de tout ce qu'il vient d'éprouver des Lestrygons & des Cyclopes.

Page 355. *Et à quoi servent les cris & les larmes dans l'affliction!*] Le vers Grec veut dire mot à mot, *mais en criant & en pleurant on ne trouve point d'issuë, de remède à ses affaires.* C'est ce qui fonde ce qui suit, *mais moi les ayant tous passés en revüe, &c.* Ulysse ne s'amuse pas à pleurer, il agit, il cherche.

*Je jettai en même tems deux sorts dans un casque pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte*] Les tragiques aventures qui leur étoient arrivées chez les Cyclopes & chez les Lestrygons les avoient tellement effrayés, qu'Ulysse n'étoit pas assuré d'être obéi, s'il avoit voulu les envoyer de son autorité. Voilà pourquoi il a recours au sort.

Page 356. *A la tête de ses vingt-deux Compagnons* ] Ulyffe avoit cinquante hommes sur chacun de ses vaisseaux. Il en avoit perdu six par chaque vaisseau, il en avoit donc encore quarante-quatre sur le sien, vingt-deux pour chacune de ces deux bandes.

*Et environné de bois* ] C'est ainsi que j'explique le texte, *περικείμενον ἰνὶ ξύλλῳ*, dans un lieu couvert, & non pas comme Hesy-chius, dans un lieu élevé. Car comment peut-il être dans un lieu élevé, & dans une vallée? On peut l'expliquer aussi, dans un lieu reculé.

*Des loups & des lions qu'elle avoit apprivoisés par ses funestes drogues* ] Circé est ici l'emblème de la volupté, & Homere veut faire voir que la volupté dompte les animaux les plus féroces. Peut-être même que par ces lions & ces loups apprivoisés qui gardent la porte du Palais de Circé, le Poète représente les ministres de ces maisons de débauche qui paroissent doux & polis, & qui dans le fond sont plus féroces & plus dangereux que les lions mêmes. Au reste cette aventure d'Ulyffe avec Circé n'est pas une pure fiction, elle a un fondement véritable. Circé étoit une fameuse courtisane qui retint Ulyffe chez elle assez long-tems. Ses mœurs corrompues n'empêcherent pas la posterité de lui accorder les honneurs divins. Du tems de Cicéron elle étoit encore adorée par les habitans de Circei.

Page 357. *Le brave Polites, qui étoit le plus prudent de la troupe* ] C'est-à-dire, le plus prudent de ceux qui étoient commandés ; car Euryloque, qui les commandoit, fut plus prudent que lui, puisqu'il n'entra point.

Page 358. *Et leur sert un breuvage composé de fromage, de farine & de miel détrempés dans du vin de Pramne* ] Jusques-là il n'y a rien d'extraordinaire dans ce breuvage. C'étoit la boisson ordinaire que l'on servoit aux personnes de distinction, & sur-tout à ceux qui avoient beaucoup fatigué. Nous avons vû dans l'onzième Livre de l'Iliade, tom. 3. pag. 96. que la belle Hécamede en servit un pareil à Machaon, qu'on avoit ramené blessé du combat, excepté que le miel n'y étoit pas mêlé, mais elle l'avoit servi à part dans un bassin. Circé ajoute à cette boisson des drogues enchantées, & il est aisé d'imaginer ce qu'Homere a entendu par-là.

*Elle leur donna sur la tête un coup de sa verge* ] Car la verge étoit l'instrument nécessaire pour tous les enchantemens, & pour toutes les opérations miraculeuses, & on ne peut pas douter que les Payens n'ayent tiré toutes ces idées de l'histoire de Moïse.

*Enfin tout le corps de véritables porceaux, mais leur esprit étoit encore entier comme auparavant* ] C'est-à-dire, qu'ils étoient vautrés dans l'ordure comme de vé-

ritables pourceaux, qu'ils avoient abandonné leur corps à la débauche; mais que leur esprit n'étoit pas absolument changé. Cependant il est certain que l'esprit ne demeure pas entier à ceux qui s'abandonnent au vice.

*La Déesse remplit leur auge de gland & de gouffes, dont les pourceaux ont accoutumé de se nourrir* ] Voilà le sort malheureux de ceux qui vivent dans la débauche, leur nourriture n'est plus que la nourriture des pourceaux. Au reste je ne sçai si l'on ne seroit pas bien fondé à croire que c'est ce passage d'Homere, je veux dire cette fiction si ingénieuse, que le vice metamorphose les hommes en bêtes brutes, qui a donné lieu à la fameuse Metempsychose; ou, si cette Metempsychose est plus ancienne qu'Homere, car on prétend qu'avant lui elle avoit été imaginée par les Egyptiens, je ne sai si l'on peut s'empêcher de croire que c'est de ces peuples qu'Homere l'a tirée. Quoi qu'il en soit, cette fable favorise tout à fait le sentiment de ceux qui ont soutenu que la Metempsychose n'est qu'une figure, & en même tems elle a tout ce qu'il faut pour passer pour une vérité simple dans l'esprit des peuples crédules & superstitieux.

Page 359. *Nous avons parcouru ces bois selon vos ordres, nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé* ] Euryloque est si pénétré de douleur, qu'il ne parle pas de suite, son discours n'est point

continu, il est coupé *per incisa*, comme disent les Rheteurs : & Longin a rapporté ce passage dans le chap. 16. pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au discours que d'en ôter les liaisons. *En effet*, dit-il, *un discours que rien ne lie & n'embarrasse marche & coule de soi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vite que la pensée même de l'Orateur.* Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, dit *Xenophon*, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble. *Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse*: nous avons parcouru ces bois selon vos ordres; nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé, &c. Car ces périodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même tems & le force de parler. C'est ainsi qu'Homere sçait ôter où il faut les liaisons du discours. Eustathe a bien connu en quoi consiste la beauté de ce passage: *Les Anciens*, dit-il, *ont loué le nombre & l'harmonie de ces deux vers, mais il y a une autre beauté c'est le retranchement de liaisons.* Καλόν ἐστι τούτοις καὶ ἡ ἀσύνδετος εἰσβολή.

Page 360. *Mais lui se jettant à mes genoux*] Ce caractère d'Euryloque est le caractère d'un homme sage, qui ayant vû ce qui étoit arrivé à ses Compagnons, se défie de lui-même, & croit que le plus sûr est de fuir le danger; dans ces occasions c'est être brave que d'être poltron. Mais ce qu'il y a

encore de bien remarquable en cet endroit, c'est qu'Homere se sert de ce caractère sage-ment timide, pour relever celui d'Ulysse qui est sagement audacieux. Car plus Euryloque fait le danger affreux & difficile à éviter, plus on voit éclater l'intrepidité d'Ulysse, qui se confiant en sa sagesse & dans le secours des Dieux, veut tenter l'aventure pour délivrer ses Compagnons.

*Fuyons sans perdre un moment* ] C'est ce que doit dire courageusement tout homme que l'idée de la volupté commence à attaquer.

Page 361. *Et d'éviter ce funeste jour* ] J'ai voulu conserver cette expression qui est précieuse & d'un grand sens. Il n'y a point de jour plus funeste que celui où l'on succombe à la volupté.

*Demeurez donc ici, Euryloque, à faire bonne chere* ] Cette réponse est pleine d'amertume. Comme Ulysse n'a pas vû ce qu'Euryloque a vû, il croit que c'est par lâcheté qu'il refuse de le suivre. Et voilà comme on juge souvent très mal des actions des hommes, parce qu'on n'en connoît pas les motifs.

*Mercuré vint à ma rencontre sous la forme d'un jeune homme* ] Homere a crû avec raison que sa fiction auroit manqué de vraisemblance, s'il avoit fait qu'Ulysse se tirât de-là par ses seules forces; & il a voulu enseigner qu'en

SUR L'ODYSSÉE. Livre X. 409  
qu'en toutes rencontres , & sur-tout dans  
celle-ci , les hommes ne peuvent tirer leur  
force que du secours des Dieux.

*Comme des pourceaux* ] Par ce seul mot  
*comme* , Homere fait voir que cette meta-  
morphose est une allegorie ; les Compagnons  
d'Ulysse ne sont pas changés effectivement  
en pourceaux , ils ne sont pourceaux que  
par la vie qu'ils mement.

Page 363. *Elle vous offrira sa couche , &  
gardez-vous bien de la refuser* ] Voilà un  
malheureux conseil pour un Dieu. Mais il ne  
faut pas juger de ces tems-là par les nôtres ,  
où l'Evangile a porté par-tout sa lumiere ,  
& fait voir la nécessité indispensable de la  
pureté. Dans ces tems-là ces commerces ,  
qui sont aujourd'hui si odieux , étoient non  
seulement soufferts parmi les Payens , mais  
encore permis , & même loués. Il n'y avoit  
que l'adultere qui fût un crime défendu par  
les loix , & quelquefois puni de mort. Nous  
avons vû aussi dans le dernier Livre de l'Ili-  
ade que Thetis même conseille à son fils de  
se livrer à l'amour pour se consoler de la  
mort de Patrocle. On peut voir là ma Re-  
marque tom. 4. pag. 516. Cette Remarque  
auroit bien dû empêcher l'impertinence d'un  
malheureux Critique , qui m'a accusée d'a-  
voir introduit le vice dans les maisons , en  
y introduisant une Traduction Françoisse  
d'Homere. Mais , dira-t-on ici , Ulysse con-  
sentant à la passion de Circé ne fait que ce  
qu'ont fait ses Compagnons. Où est donc

la différence , & où est l'utilité du préservatif ? Les Compagnons d'Ulyffe se sont livrés à cette volupté pour assouvir leur passion brutale ; ils sont possédés par Circé , & ils croupissent dans cette ordure ; mais Ulyffe fortifié par ce préservatif , ne se livre qu'avec quelque sorte de sagesse pour délivrer ses Compagnons , & pour obtenir les secours qui lui sont nécessaires ; il possède Circé & n'en est point possédé ; il ne boit pas en insensé comme ses Compagnons ; il ne cherche point à assouvir une passion brutale , il a un but qui excuse sa complaisance , & qui , selon ces tems de tenebres , la rend même glorieuse pour lui.

*Afin que quand elle vous tiendra desarmé, elle ne vous rende pas lâche & effeminé ]*  
Après qu'il aura quitté ses armes , il faut que la raison & l'instruction lui en servent , & qu'elles l'empêchent de succomber à l'attrait de la volupté.

*Ce Dieu m'ayant parlé ainsi , me presente cet antidote qu'il arrache de terre , &c. ]* Le sens caché sous cette allegorie n'est pas difficile à penetrer , & Eustathe l'a expliqué à merveilles. Mercure est la raison , ou même le Dieu des Sciences , & la plante qu'il donne pour préservatif & dont la racine est noire & la fleur blanche & douce , c'est l'instruction , la sagesse ; sa racine est noire , parce que les principes de l'instruction sont désagréables & amers , comme Platon dit fort bien en quelque endroit : *Les commence-*

*mens de l'instruction sont toujours accompagnés de douleur & de tristesse.* Sa fleur est blanche & douce, parce que les fruits de l'instruction sont doux, agréables & nourriffans. Mercure donne cette plante, parce que l'instruction ne peut venir que de Dieu. Mercure ne porte pas avec lui cette plante, mais il la prend dans le lieu même où il est, pour marquer que par-tout où Dieu se trouve, on peut trouver l'instruction & la sagesse, pourvû qu'il veuille nous enseigner, & que nous soyons disposés à l'écouter & à lui obéir.

*Les Dieux l'appellent Moly* ] On prétend que *Moly* est un mot Egyptien, & qu'il y a une véritable plante qui porte ce nom en Egypte, & qu'elle est bonne contre les enchantemens. Pour moi je crois qu'il en est du *Moly* comme du *Nepenthes* dont il a été parlé sur le quatrième Livre.

*Il est difficile aux mortels de l'arracher* ] Car l'homme par ses seules forces ne peut parvenir à la sagesse, il faut qu'il la reçoive de Dieu, sans lui tous ses efforts sont inutiles : c'est ce que Platon a fort bien fait voir. *Si Dieu le veut*, dit Socrate à Theages, *vous ferez de grands progrès dans l'étude de la sagesse, mais s'il ne le veut pas, vous travaillerez en vain.*

Page 364. *Je pris la coupe de ses mains & je bus* ] Ulyffe boit la coupe, mais il ne la boit pas en fou & en étourdi comme les

compagnons, il la boit après s'être muni du contrepoison dont il avoit besoin, & qui le met en état de résister à tous les charmes de son ennemie. C'est ce qu'Horace avoit bien compris, lorsqu'il écrit à Lollius dans sa 11. Epît. du liv. 1,

*Sirenum voces & Circa pocula nosti,  
Quæ si cum Sociis, stultus, cupidusque  
bibisset,  
Sub domina meretrice fuisset turpis &  
excors,  
Vixisset canis immundus, aut amica lu-  
to sus.*

On peut voir les Remarques de M. Dacier.

Page 367. *Ce serment fait tout du long sans aucune ambiguïté* ] C'est ce que signifie ce vers,

*Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὄμοσέν τε πλείυτησέν τε τὸν ὄρκον.*

Mot-à-mot, *mais après qu'elle eut juré & achevé son serment.* Celui qui exigeoit le serment, le dictoit lui-même, & il n'oublioit rien pour le rendre très-précis, très-exprès & sans aucune équivoque. C'est ce que les Latins appelloient *conceptis verbis jurare*, & *jurare in verba alicujus*. Horace, *in verba jurabas mea*.

*L'autre dressa une table d'argent* ] Il y a dans le Grec *étendit*. Ce qui fait conjecturer

que c'étoient des tables qui se plioient & se déplioient comme nous en voyons aujourd'hui.

Page 368. *Elle me plaça sur un beau siège à marchepied* ] Après ce vers il y en a cinq que j'ai retranchés, parce qu'ils sont d'ailleurs, & répétés mal à propos. Nous avons déjà vû une des quatre Nymphes mettre la table, Homere n'a donc garde de faire venir une autre esclave apporter de l'eau & mettre la table. On voit bien que cela ne peut subsister, cela ôte même une grande beauté à ce passage, Homere ne s'amuse pas ici à rapporter ce qu'on avoit servi à ce repas.

*Car mon cœur ne me présageoit que des maux* ] Voilà la sagesse & la prudence d'Ulysse, après tout ce que Circé fait pour lui plaire & pour le bien traiter, après le serment qu'elle lui a fait, il est encore triste, & son cœur ne lui présage que des maux, un homme sage ne se croit jamais en sûreté dans une maison comme celle de Circé. Et d'ailleurs ce pressentiment, qui causoit sa tristesse, n'étoit que trop fondé; car le commerce qu'Ulysse eut avec cette courtisane fut très-malheureux pour lui, puisqu'il en eut un fils nommé Telegonus, qui le tua sans le connoître.

Page 370. *Et paroissent plus jeunes, plus beaux & plus grands qu'auparavant* ] Homere marque bien ici le changement admi-

rable qui se fait dans ceux qui quittent le vice pour embrasser la vertu. La joie de se voir délivrés des maux qui accompagnent toujours les vicieux , & en possession des biens que la vertu prodigue à ceux qui la suivent , les rajeunit & les fait paroître tout autres. Cette Remarque est tirée d'Eustathe , & elle m'a paru digne de lui.

Page 371. *Comme de tendres genisses* ] Cette comparaison tirée de ce qu'il y a de plus doux dans la vie rustique , fait ici un très-bon effet , & fait passer agréablement d'un ton triste à un ton plus gai.

Page 373. *Avez-vous oublié les cruautés* ] Le Grec dit , *comme a fait le Cyclope*. Et comme le Cyclope n'a rien fait de semblable , les Anciens ont fort bien remarqué qu'Homere fait parler ici Euryloque d'une maniere embarrassée & sans suite , pour mieux marquer le desordre où jette la frayeur. *C'est*, dit fort bien Eustathe , *l'imitation d'un caractère entierement troublé , que de représenter Euryloque parlant avec si peu de raison & de suite*. Mais je n'ai pas jugé à propos de laisser ce desordre dans ma Traduction , on me l'auroit attribué , & d'ailleurs ce désordre ne réussit pas en notre langue.

*Leur perte ne doit être imputée qu'à l'imprudence du chef* ] Autant que le premier refus qu'Euryloque a fait de suivre Ulysse a été sage , autant ce second est insolent &

SUR L'ODYSSÉE. Livre X. 415  
insensé, après le rapport que lui a fait son  
General du bon état où il a laissé ses Com-  
pagnons. Homere a voulu montrer qu'il y  
avoit de l'humeur & de l'aigreur dans la sa-  
gesse d'Euryloque ; & quand cela est, il n'est  
guère possible de garder de milieu.

*Malgré l'alliance qui l'avoit uni à ma  
maison ]* Car il étoit beau-frere d'Ulysse ,  
ayant épousé sa sœur Ctimené.

Page 377. *Il faut que vous descendiez dans  
le sombre Royaume de Pluton ]* Pourquoi  
faut-il qu'Ulysse descende dans les Enfers  
pour aller consulter l'ame de Tiresias ? Circé ,  
qui étoit une Déesse , ne pouvoit-elle pas  
lui découvrir tout ce qui le regardoit ? Voi-  
ci sur cela une remarque d'Eustathe qui me  
paroît très-sensée. Circé déclare à Ulysse la  
nécessité de ce voyage , afin qu'apprenant  
de la bouche même de Tiresias *que la mort  
lui doit venir de la mer* , il soit disposé par-  
là à s'arrêter dans son île à son retour de ce  
Royaume sombre , & à ne pas s'exposer à la  
mort dont il se verra menacé ; ou s'il ne  
veut pas demeurer avec elle , qu'il refuse  
d'ajouter foi aux promesses de Calypso ,  
qui lui promettra l'immortalité. Et elle ne  
lui découvre pas elle-même les maux qui  
l'attendent , parce qu'elle voit bien qu'il  
ne la croira pas , & qu'il soupçonnera tou-  
jours que c'est l'amour qu'elle a pour lui  
qui la porte à lui prophetiser ces malheurs  
pour le retenir. Et cela est assez vraisembla-  
ble. Car qu'est-ce que l'amour & la jalousie

ne peuvent pas inspirer ? Dans le Livre suivant je tâcherai de développer sur quoi est fondée cette fiction de la descente d'Ulysse aux Enfers pour consulter l'ame du Prophete. Cette fiction fait ici un très-bel effet , en donnant à Homere une occasion très-naturelle d'embellir son Poëme de beaucoup de fables & d'histoires très-capables d'instruire & d'amuser ses Lecteurs.

*Mais en revanche il a les yeux de l'esprit si penetrans ]* Nous avons vû dans le xxiii. Livre de l'Iliade , tome 4. page 344. qu'Achille sur ce que l'ame de Patrocle lui apparoît , s'écrie : *Grands Dieux , il est donc vrai que les Ames subsistent encore dans les Enfers après la mort , mais elles ne sont plus que l'image des corps qu'elles ont animés , & elles sont séparées de leur entendement.* Et la Remarque que j'ai faite sur ce passage, doit servir à éclaircir ce qu'Homere dit ici de l'Ame de Tiresias :

..... Τὸ δὲ πνεῦμα ἐπεπιδέειται.

*Elle conserve son esprit , son entendement entier.* Selon la doctrine des Egyptiens , qu'Homere suit , l'Ame est composée d'un corps subtil & lumineux , & de ce qu'on appelle l'entendement , l'esprit. Le corps subtil est la partie materielle de l'Ame , & l'entendement ou l'esprit , πνεῦμα , est la partie spirituelle. Après la mort , c'est-à-dire , après la séparation du corps terrestre & de l'Ame , il se fait une autre séparation des deux par-

ties de cette Ame. Le corps subtil, qui est *Pidole*, l'image du corps terrestre, s'en va dans les Enfers, & l'entendement, l'esprit qui est la partie spirituelle, va dans le ciel. On voit par-là que les Ames de tous les hommes dans les Enfers sont séparées de leur entendement, de leur esprit, c'est-à-dire, de la partie spirituelle, comme Achille le dit fort bien. Mais l'ame de Tiresias a eu ce privilege, qu'elle n'a point souffert cette séparation; elle a conservé son entendement, son esprit, & voilà pourquoi elle a tant d'avantage sur les autres Ames, qui ne sont auprès d'elle que de véritables ombres, de vains phantômes, c'est-à-dire, des idoles, des images. du corps terrestre & mortel.

Page 378. *Et quand vous aurez traversé l'Océan, vous trouverez une plage commode* ] De l'île de Circé, ou de Circei, Ulysse arrive le même jour au lieu où Homere a placé la descente des Enfers, & l'endroit par où l'on évoquoit les Ames des morts, c'est pourquoi il est aisé de voir qu'il parle d'un lieu qui est entre Bayes & Cumes près du lac Averne; car, comme dit fort bien Strabon, *les Anciens ont placé la Necromantie d'Homere près de l'Averne*. La description qu'Homere en fait, convient avec les Relations des Géographes. C'est-là qu'on a placé l'Acheron, le Puriphlegeton, le Cocyte, le Styx. On peut voir Strabon, liv. 5. Mais comme Homere a transporté l'île de Circé dans l'Océan, il ne faut pas s'étonner qu'il continué cette Géographie fabuleuse.

Page 379. *La plus belle genisse de vos pâturages, & qui aura toujours été sterile* ] Car il ne falloit offrir aux morts aucun animal fecond.

..... *Sterilem tibi, Proserpina vaccam.*  
Virgile.

*Un bucher où vous jetterez toutes sortes de richesses* ] Non seulement du miel, des fleurs, mais de riches étofes, des armes, comme c'étoit la coûtume.

Page 381. *Il y avoit parmi eux un jeune homme nommé Elpenor, qui n'étoit ni d'une valeur distinguée à la guerre, &c.* ] Ces sortes de particularités ne sont pas inutiles, elles donnent à la narration un air de vérité, comme si c'étoit une histoire, car les Historiens caractérisent souvent ainsi ceux dont ils parlent.

Page 382. *Tomba du toit en bas & il se rompit le cou* ] On alloit sur les toits des maisons, ils étoient tous en terrasse.

Page 383. *Et à s'arracher les cheveux* ] C'est la coutume de beaucoup de Nations, & sur-tout des Orientaux, dans les douleurs vives de s'arracher les cheveux. Nous avons vû dans le x. Liv. de l'Iliade, qu'Agamemnon s'arrachoit les cheveux. C'est ainsi qu'Esdras dit : *Cúmque audissem sermonem istum, scidi pallium meum & tunicam, &*

SUR L'ODYSSE'E. Livre X. 419  
*evelli capillos capitis mei & barba, & sedi  
mœrens. i. Eisd. 9. 13.*

*Deux moutons noirs, un mâle & une fe-  
melle ] Car ils étoient nécessairees, puisqu'il  
en falloit verser le sang pour les Ames.*



---

---

## Argument du Livre XI.

**U** Lyſſe raconte aux Pheaciens le voyage qu'il fit aux Enfers par l'ordre de Circé ; les diſcours que lui tint Tireſias , pour lui enſeigner les moyens de ſe ſauver & de ſauver ſes compagnons ; les heros & les heroïnes qu'il y vit ; la conuerſation qu'il eut avec ſa mere , & avec beaucoup de ceux qui auoient été avec lui à la guerre de Troye , & les peines que les méchants ſouffrent dans un endroit ſéparé.



# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE XI.

**Q**UAND nous fûmes donc ca  
 arrivés à notre navire, nous ca  
 le mettons à l'eau, nous dressons ca  
 le mâc, nous déployons les voi- ca  
 les, & après avoir embarqué les ca  
 victimes, dont nous avons be- ca  
 soïn, nous quittâmes le rivage, ca  
 accablés de tristesse & baignés de ca  
 pleurs. La Déesse nous envoya ca  
 un vent favorable qui enfla nos ca  
 voiles, & qui secondé par l'effort ca  
 de nos rameurs & par l'adresse de ca  
 notre Pilote, nous faisoit voguer ca  
 heureusement. Nous courûmes ca

ainsi tout le jour jusqu'au coucher  
du soleil, & lorsque la nuit ré-  
pandit ses tenebres sur la terre,  
notre vaisseau arriva à l'extrémité  
de l'Océan. C'est-là qu'habitent  
les Cimmeriens toujours couverts  
de nuages & enveloppés d'une  
profonde obscurité. Le soleil ne  
les éclaire jamais de ses rayons,  
ni lorsqu'il monte dans le ciel &  
qu'il fait disparoître les astres, ni  
lorsque se précipitant du ciel dans  
l'onde, il laisse à ces astres toute  
leur clarté ; une éternelle nuit é-  
tend ses sombres voiles sur ces  
malheureux. Nous mêmes-là notre  
vaisseau à sec, nous débarquâmes  
nos victimes, & nous courûmes  
le long du rivage, jusqu'à ce que  
nous eussions trouvé l'endroit que  
Circé nous avoit marqué. Dès  
que nous y fûmes arrivés, Peri-  
mede & Euryloque se saisirent des  
victimes, & moi tirant mon épée,

je creusai une fosse d'une coudée <sup>ce</sup>  
en carré, où nous fîmes à tous les <sup>ce</sup>  
morts les effusions qui nous é- <sup>ce</sup>  
toient ordonnées ; la première de <sup>ce</sup>  
lait & de miel , la seconde de vin <sup>ce</sup>  
pur , & la troisième d'eau , où <sup>ce</sup>  
nous avons détrempe de la fari- <sup>ce</sup>  
ne. J'adressai-là mes vœux à ces <sup>ce</sup>  
ombres , & je leur promis que <sup>ce</sup>  
dès que je serois à Ithaque , je <sup>ce</sup>  
leur immolerois une genisse ste- <sup>ce</sup>  
rile , la plus belle de mes pâtura- <sup>ce</sup>  
ges , que je serois consumer à leur <sup>ce</sup>  
honneur un bucher rempli de tou- <sup>ce</sup>  
tes sortes de richesses , & que je <sup>ce</sup>  
sacrifierois en particulier à Tire- <sup>ce</sup>  
sias seul , un belier tout noir qui <sup>ce</sup>  
seroit la fleur de mes troupeaux. <sup>ce</sup>

Après que j'eûs adressé à ces <sup>ce</sup>  
morts mes vœux & mes prieres, je <sup>ce</sup>  
pris les victimes & je les égorgeai <sup>ce</sup>  
sur la fosse. Le sang coule à gros <sup>ce</sup>  
bouillons ; les ombres viennent <sup>ce</sup>  
de tous côtés du fond de l'Erebe. <sup>ce</sup>

On voit pêle-mêle de jeunes fem-  
 mes , de jeunes hommes , des  
 vieillards dessechés par de longs  
 travaux , de jeunes filles déce-  
 dées à la fleur de leur âge , des  
 guerriers couverts de larges blef-  
 fures , victimes du Dieu Mars ,  
 & dont les armes étoient encore  
 teintes de sang. Ils se pressent tous  
 autour de la fosse avec des cris ai-  
 gus ; une frayeur pâle me faisit.  
 Je commande à mes Compag-  
 nons de dépouiller les victimes  
 que j'avois égorgées , de les brû-  
 ler , & d'adresser leurs prieres aux  
 Dieux infernaux , au puissant Plu-  
 ton & à la severe Proserpine. Et  
 moi l'épée à la main j'écarte ces  
 ombres , & j'empêche qu'elles  
 n'approchent du sang , avant que  
 j'aye entendu la voix de Tiresias.  
 La premiere ombre qui se pre-  
 senta à moi , ce fut celle d'Elpe-  
 nor , qui n'avoit pas encore été

D'HOMERE. *Liv. XI. 425*  
enterré. Nous avons laissé son  
corps dans le Palais de Circé sans  
lui rendre les devoirs de la sepul-  
ture , parce que nous avons d'au-  
tres affaires & que le tems pressoit.  
Quand je le vis , il me fit pitié ;  
je ne pus retenir mes larmes , &  
lui adressant le premier la parole ,  
je lui dis : Elpenor , comment  
êtes-vous venu dans ce tenebreux  
sejour ? Quoique vous soyez à  
pied vous m'avez devancé , moi  
qui suis venu sur mon vaisseau ,  
& à qui la mer & les vents ont été  
favorables.

Fils de Laërte , me répondit-il  
en soupirant , c'est mon mauvais  
genie & le vin que j'ai bû avec  
excès qui m'ont mis dans l'état où  
vous me voyez. J'étois couché  
tout au haut du Palais de Circé ;  
à mon reveil je ne me suis pas sou-  
venu de descendre par l'escalier ,  
j'ai été tout droit devant moi , je

» suis tombé du toit en bas , & je  
» me suis rompu le cou , & main-  
» tenant mon ombre est descendue  
» dans ces tristes lieux. Je vous con-  
» jure donc par tout ce que vous  
» avez de plus cher , par votre fem-  
» me , par votre pere , qui vous a é-  
» levé avec tant de soin & de ten-  
» dresse , par votre fils Telemaque,  
» ce fils unique , que vous avez  
» laissé encore enfant dans votre Pa-  
» lais , souvenez-vous de moi dès  
» que vous serez arrivé à l'isle de  
» Circé , car je sai qu'en vous en re-  
» tournant du Palais de Pluton vous  
» aborderez encore à cette isle. N'en  
» partez point , je vous prie , sans  
» m'avoir rendu les derniers de-  
» voirs , de peur que je n'attire sur  
» votre tête la colere des Dieux.  
» Brûlez mon corps sur un bucher  
» avec toutes mes armes , & éle-  
» vez-moi un tombeau sur le bord  
» de la mer , afin que ceux qui pas-

feront sur cette rive , apprennent  
mon malheureux fort. N'oubliez  
pas de mettre sur mon tombeau  
ma rame pour marquer ma pro-  
fession & le service que je vous  
ai rendu pendant ma vie.

Je l'assurai que j'exécuterois de  
point en point tout ce qu'il desi-  
roit. Pendant que nous nous entre-  
tenions ainsi tristement , j'avois  
toujours l'épée nue pour écarter  
ces ombres & pour les empêcher  
de boire de ce sang , dont elles  
sont fort avides. Tout d'un coup  
je vis arriver l'ombre de ma mere  
Anticlée , fille du magnanime Au-  
tolycus , que j'avois laissé pleine  
de vie à mon départ pour Troye.  
Je m'attendris en la voyant & je  
fondis en larmes. Mais quelque  
douleur que je ressentisse en mon  
cœur , & quelque touché que je  
fusse de sa peine, je ne la laissai pas  
approcher de ce sang avant l'arri-

» vée de Tiresias. Enfin je vis arriver  
» l'ame de ce devin. Il avoit à la main  
» son sceptre ; il me reconnut & me  
» parla le premier : Généreux Ulyf-  
» se , me dit-il , pourquoi avez-vous  
» quitté la lumiere du soleil pour ve-  
» nir voir des morts , & cette triste  
» demeure ? Vous êtes bien malheu-  
» reux ! Mais éloignez-vous un peu  
» de cette fosse & détournez cette é-  
» pée , afin que je boive de ce sang  
» & que je vous annonce ce que  
» vous voulez savoir de moi. Je m'é-  
» loigne donc de la fosse & je re-  
» mets mon épée dans le fourreau.  
» L'ombre s'approche , boit de ce  
» sang & me prononce ses oracles.  
» Ulysse , vous cherchez les  
» moyens de retourner heureuse-  
» ment dans votre patrie , mais un  
» Dieu vous rendra ce retour diffi-  
» cile & laborieux ; car je ne pense  
» pas que Neptune renonce au res-  
» sentiment qu'il a conçu contre

vous, de ce que vous avez privé<sup>es</sup>  
de la lumiere son cher fils Poly-<sup>es</sup>  
pheme. Cependant malgré toute<sup>es</sup>  
sa colere, vous ne laisserez pas d'y<sup>es</sup>  
arriver après bien des travaux &<sup>es</sup>  
des peines, si vous pouvez vous<sup>es</sup>  
retenir & retenir vos Compa-<sup>es</sup>  
gnons lorsque vous serez arrivé<sup>es</sup>  
dans l'isle de Trinacrie, & que<sup>es</sup>  
vous verrez devant vous les bœufs<sup>es</sup>  
& les moutons consacrés au So-<sup>es</sup>  
leil, qui voit tout & qui entend<sup>es</sup>  
tout. Si vous avez la force de ne<sup>es</sup>  
pas toucher à ses troupeaux dans<sup>es</sup>  
la vue de ménager votre retour, <sup>es</sup>  
vous pourrez esperer qu'après a-<sup>es</sup>  
voir beaucoup souffert vous arri-<sup>es</sup>  
verez à Ithaque. Mais si vous y<sup>es</sup>  
touchez, je vous prédis que vous<sup>es</sup>  
pérez, vous, votre vaisseau &<sup>es</sup>  
vos Compagnons. Que si par une<sup>es</sup>  
faveur particulière des Dieux<sup>es</sup>  
vous échappez de ce grand dan-<sup>es</sup>  
ger, vous ne retournerez chez<sup>es</sup>

» vous de longues années & qu'a-  
» près avoir perdu tout votre mon-  
» de. Vous y arriverez feul & fur un  
» navire étranger. Vous trouverez  
» dans votre Palais de grands désor-  
» dres , des Princes infolens qui  
» poursuivent votre femme , & qui  
» lui font de grands présens. Vous  
» punirez leur insolence. Mais après  
» que vous les aurez mis à mort ou  
» par la ruse ou par la force , pre-  
» nez une rame , mettez - vous en  
» chemin , & marchez jusqu'à ce  
» que vous arriviez chez des peu-  
» ples qui n'ont aucune connoissan-  
» ce de la mer , qui n'affaisonnent  
» point leurs mets de sel , & qui  
» n'ont ni vaisseaux ni rames. Et afin  
» que vous ne puissiez les mécon-  
» noître , je vais vous donner un si-  
» gne qui ne vous trompera point :  
» Quand vous rencontrerez sur vo-  
» tre chemin un passant qui vous di-  
» ra que vous portez un van sur vo-

tre-épaule , alors fans vous enqué-  
 rir davantage , plantez à terre vo-  
 tre rame , offrez en sacrifice à  
 Neptune un mouton , un taureau  
 & un verrat , & retournez dans  
 votre Palais où vous offrirez des  
 hecatombes parfaites à tous les  
 Dieux qui habitent l'Olympe , fans  
 en oublier un seul. Après cela , du  
 fein de la mer sortira le trait fatal  
 qui vous donnera la mort & qui  
 vous fera descendre dans le tom-  
 beau à la fin d'une vieilleffe exem-  
 pte de toutes sortes d'infirmités ,  
 & vous laisserez vos peuples heu-  
 reux. Voilà tout ce que j'ai à vous  
 prédire.

Quand il eut cessé de parler , je  
 lui répondis : Tiresias , je veux  
 croire que les Dieux ont pronon-  
 cé ces arrêts contre moi. Mais ex-  
 pliquez-moi , je vous prie , ce que  
 je vais vous demander. Je vois-là  
 l'ombre de ma mere , elle se tient

» près de la fosse dans un profond  
» silence sans daigner ni regarder  
» son fils ni lui parler , comment  
» pourrois-je faire pour l'obliger à  
» me reconnoître ?

» Vous me demandez-là une cho-  
» se qu'il n'est pas difficile de vous  
» éclaircir. Sachez donc qu'il n'y a  
» que les ombres auxquelles vous  
» permettez d'approcher de cette  
» fosse & d'en boire le sang , qui  
» puissent vous reconnoître & vous  
» prédire l'avenir , & que celles à  
» qui vous le refuserez s'en retour-  
» neront sans vous parler.

» Quand l'ombre de Tiresias m'eut  
» ainsi parlé & rendu ses oracles ,  
» elle se retira dans le Palais de Plu-  
» ton. Mais moi je demeurai là de  
» pied ferme jusqu'à ce que ma me-  
» re se fût rapprochée & qu'elle eût  
» bû de ce sang. Dès le moment elle  
» me reconnut , & faisant de gran-  
» des lamentations , elle me parla  
» en

en ces termes : Mon fils , comment êtes-vous venu tout en vie dans ce séjour de ténèbres ? Il est difficile aux vivans de voir l'empire des Morts , car ils sont séparés par de grands fleuves & par une grande étendue d'eaux , sur-tout par l'Océan , qu'il n'est pas aisé de traverser. Est-ce qu'à votre retour de Troye vous avez perdu votre route , & qu'après avoir été long-tems égaré vous avez été porté dans ces tristes lieux avec vos Compagnons , & avant que d'être retourné à Ithaque & d'avoir revû, votre femme & votre fils ?

Ma mere , repartis-je , la nécessité de consulter l'ombre de Tirésias m'a fait entreprendre ce terrible voyage. Je n'ai pû encore approcher de la Grece ni regagner ma patrie ; mais accablé de maux , j'erre de plage en plage depuis que j'ai suivi Agamemnon pour

» faire la guerre aux Troyens. Mais  
» apprenez - moi , je vous prie ,  
» de quelle maniere la destinée vous  
» a fait tomber dans les liens de la  
» mort. Est-ce une longue maladie ,  
» ou seroit-ce Diane qui avec ses  
» douces flèches auroit terminé vos  
» jours ? Dites-moi des nouvelles de  
» mon pere & de mon fils ; regnent-  
» ils encore dans mes Etats ? ou  
» quelqu'un s'en est-il mis en posses-  
» sion , & n'attend-on plus mon re-  
» tour ? Apprenez-moi aussi ce que  
» pense ma femme & la conduite  
» qu'elle tient. Est-elle toujours près  
» de son fils ? & a-t-elle soin de sa  
» maison ? ou quelqu'un des plus  
» grands Princes de la Grece l'a-t-il  
» épousée ?

» Ma mere me répondit sans ba-  
» lancer : Votre femme demeure  
» enfermée dans votre Palais avec  
» un courage & une sagesse qu'on  
» ne peut assez admirer ; elle passe

les jours & les nuits dans les larmes ; personne ne s'est mis en possession de vos Etats ; Telemaque jouit en paix de tous vos biens, & va aux festins publics que les Princes & ceux à qui Dieu a confié sa justice & ses loix, doivent honorer de leur présence, car tout le peuple l'invite avec un grand empressement. Votre pere demeure à sa maison de campagne & ne va jamais à la ville. Là son lit n'est point de beaux tapis, de riches étoffes, de magnifiques couvertures ; mais pendant l'hyver il couche à terre près de son foyer au milieu de ses domestiques, & n'est vêtu que de méchans habits. Et l'été & l'automne il couche au milieu de sa vigne sur un lit de feuilles, toujours livré à ses ennuis, qu'entretient & qu'augmente de plus en plus la douleur de votre absence qui le fait encore

plus vieillir que les années. C'est  
cette même douleur qui m'a précipitée dans le tombeau : ni Diane  
n'a abrégé mes jours par ses douces flèches , ni aucune maladie  
n'est venue me consumer par ses langueurs , mais c'est le regret de  
ne vous plus voir , c'est la douleur de vous croire exposé tous les  
jours à de nouveaux périls , c'est le tendre souvenir de toutes vos  
rares qualités qui m'ont ôté la vie.

A ces mots je voulus embrasser  
cette chere ombre ; trois fois je me  
jettai sur elle , & trois fois elle se  
déroba à mes embrassemens , semblable à une vapeur ou à un son-  
ge : ce qui redoubla ma douleur.  
Ma mere , m'écriai-je , pourquoi  
vous refusez-vous au désir extrême  
que j'ai de vous embrasser ?  
pourquoi ne voulez-vous pas que  
joints tous deux par nos tendres  
embrassemens , nous mêlions en-

semble nos larmes , & que nous  
 nous rassions de regrets & de  
 deuil ? La cruelle Proserpine au  
 lieu de cette chere ombre ne m'au-  
 roit-elle présenté qu'un vain phan-  
 tôme , afin que privé de cette con-  
 solation je trouve dans mes mal-  
 heurs encore plus d'amertume ?

Je lui exprimais ainsi mes re-  
 grets. Elle me répondit : Helas ,  
 mon fils , le plus malheureux de  
 tous les hommes , la fille de Jupi-  
 ter , la sévère Proserpine , ne vous  
 a point trompé , mais telle est la  
 condition des mortels quand ils  
 sont sortis de la vie , leurs nerfs ne  
 soutiennent plus ni chairs ni os ,  
 tout ce qui ne compose que le  
 corps matériel , est la pâture des  
 flammes dès que l'esprit l'a quitté ;  
 & l'ame , ce corps délié & subtil ,  
 s'envole de son côté comme un  
 songe. Mais retournez - vous - en  
 promptement à la lumière , & re-

» tenez bien tout ce que je vous ai  
 » appris, afin que vous puissiez le  
 » redire à votre chere Penelope.

» Pendant que nous nous entre-  
 » tenions ainsi, je vois arriver les  
 » femmes & les filles des plus  
 » grands capitaines, que Proserpi-  
 » ne laissoit passer. Elles s'assem-  
 » bloient en foule autour de la fosse  
 » pour boire du sang, mais moi qui  
 » cherchois les moyens de les en-  
 » tretenir chacune en particulier,  
 » je pris le parti de tirer mon épée  
 » & de les empêcher de boire tou-  
 » tes ensemble. Elles approcherent  
 » donc de suite l'une après l'au-  
 » tre, & chacune m'apprenoit sa  
 » naissance. Ainsi j'eus le tems de  
 » les entretenir toutes & de savoir  
 » leurs aventures.

» La premiere qui se présenta, ce  
 » fut Tyro, issue d'un sang très no-  
 » ble, car elle me dit qu'elle étoit  
 » fille du grand Salmonée, & elle

fut femme de Crethée fils d'Eolus. <sup>ce</sup>  
Autrefois devenue amoureuse du <sup>ce</sup>  
divin fleuve Enipée, le plus beau <sup>ce</sup>  
de tous les fleuves qui arrosent les <sup>ce</sup>  
campagnes, elle alloit souvent se <sup>ce</sup>  
promener sur ses charmantes ri- <sup>ce</sup>  
ves. Neptune prenant la figure de <sup>ce</sup>  
ce fleuve, profita de l'erreur de <sup>ce</sup>  
cette belle Nymphe à l'embou- <sup>ce</sup>  
chure du fleuve, dont les eaux s'é- <sup>ce</sup>  
levant comme une montagne & <sup>ce</sup>  
se courbant comme en voute, en- <sup>ce</sup>  
vironnerent & couvrirent ces <sup>ce</sup>  
deux amans. Il eut d'elle les der- <sup>ce</sup>  
nieres faveurs, après lui avoir inf- <sup>ce</sup>  
piré un doux sommeil qui l'empê- <sup>ce</sup>  
cha de le reconnoître. Après que <sup>ce</sup>  
ce Dieu se fut rassasié d'amour, il <sup>ce</sup>  
lui prit la main, & lui parla en ces <sup>ce</sup>  
termes : Belle Nymphe, réjouif- <sup>ce</sup>  
sez-vous de l'honneur que vous <sup>ce</sup>  
venez de recevoir. Dès que l'an- <sup>ce</sup>  
née sera révolue, vous mettrez au <sup>ce</sup>  
monde deux beaux enfans, car la <sup>ce</sup>

» couche des Immortels est tou-  
 » jours féconde. Ayez soin de les  
 » nourrir & de les élever. Retour-  
 » nez dans le Palais de votre pere ,  
 » ne me nommez à personne , & sa-  
 » chez que je suis Neptune qui ai  
 » le pouvoir d'ébranler la terre jus-  
 » qu'à ses fondemens. En finissant  
 » ces mots il se plonge dans la mer.

» Tyro accoucha de deux enfans  
 » de Pelias & de Nelée , qui tous  
 » deux furent ministres du grand Ju-  
 » piter. Car Pelias regna à Jolcos  
 » où il fut riche en troupeaux , &  
 » Nelée fut Roi de Pylos sur le fleu-  
 » ve Amathus. Tyro eut de son ma-  
 » ri Crethée ses autres enfans Æson,  
 » Pheres & Amythaon qui se plai-  
 » soit à dresser des chevaux.

» Après Tyro , je vis approcher  
 » la fille d'Asopus , Antiope , qui se  
 » vançoit d'avoir dormi entre les  
 » bras de Jupiter. Il est vrai qu'elle  
 » eut deux fils , Zethus & Am-

phion, qui les premiers jetterent  
 les fondemens de la ville de The-  
 bes, & qui éleverent ses murail-  
 les & ses tours, car quelque forts  
 & vaillans qu'ils fussent, ils ne  
 pouvoient habiter sûrement une si  
 grande ville sans ses tours qui la  
 défendoient.

Je vis ensuite Alcmene femme  
 d'Amphitryon, qui des embrasse-  
 mens de Jupiter eut le fort, le pa-  
 tient, le courageux Hercule.

Après elle venoit Megare, fille  
 du superbe Creon. Elle fut femme  
 du laborieux fils d'Amphitryon,  
 du grand Hercule.

Je vis aussi la belle Epicaste me-  
 re d'Oedipe, qui par son impru-  
 dence commit un très grand for-  
 fait, en épousant son fils, son pro-  
 pre fils, qui venoit de tuer son pe-  
 re. Les Dieux découvrirent cet in-  
 ceste aux yeux des hommes. Ce  
 malheureux accablé de douleurs,

» regna sur les superbes descendans  
 » de Cadmus, selon les funestes dé-  
 » crets des Immortels, dans cette  
 » même Thebes pleine de malédic-  
 » tion. La Reine, qui étoit en mê-  
 » me tems sa mere & sa femme, se  
 » précipita dans les Enfers, car  
 » vaincue par son désespoir, elle at-  
 » tacha au haut de sa chambre un  
 » fatal cordon, qui fut l'instrument  
 » de sa mort; & en mourant elle  
 » laissa à son fils, devenu son mari,  
 » un fond inépuisable de malheurs,  
 » que les Furies, qu'elle avoit invo-  
 » quées, ne manquerent pas de  
 » remplir.

» Après Epicaste j'apperçûs Chlo-  
 » ris, la plus jeune des filles d'Am-  
 » phion fils d'Iafus, qui regna dans  
 » Orchomene des Minyens; Nelée  
 » l'époufa à cause de sa parfaite beau-  
 » té, après lui avoir fait une infinité  
 » de presens très-magnifiques. Elle  
 » regna avec lui à Pylos & lui don-

D'HOMERE. *Liv. XI.* 443  
na trois fils, Nestor, Chromius & ce  
le fier Periclymene, & une fille ce  
nommée Pero, qui par sa beauté ce  
& par sa sagesse fut la merveille de ce  
son tems. Tous les Princes voisins ce  
la recherchoient en mariage, mais ce  
Nelée ne voulut la promettre qu'à ce  
celui qui lui ameneroit de Phyla- ce  
cé les bœufs d'Iphiclus. C'étoit ce  
une entreprise très-difficile & très- ce  
perilleuse; il n'y eut qu'un De- ce  
vin, nommé Melampus, qui eut ce  
l'audace de l'entreprendre. Les ce  
arrêts des Dieux, les bergers qui ce  
gardoient ces bœufs, & les liens ce  
où il fut retenu, l'empêcherent de ce  
l'exécuter. Mais après que les ce  
jours & les mois en s'écoulant eu- ce  
rent achevé l'année, Iphiclus dé- ce  
livra Melampus son prisonnier, ce  
pour le récompenser de ce qu'il ce  
lui avoit expliqué les anciens ora- ce  
cles. Ainsi s'accomplirent les dé- ce  
crets de Jupiter.

» Chloris étoit suivie de Leda,  
» qui fut femme de Tyndare dont  
» elle eut deux fils qui furent très-  
» vaillans , Castor grand dompteur  
» de chevaux , & Pollux invincible  
» dans les combats du Ceste. Ils  
» sont les seuls qui retrouvent la vie  
» dans le sein même de la mort. Car  
» dans le séjour des ténèbres ils ont  
» reçu de Jupiter ce grand privilège,  
» qu'ils vivent & meurent tour  
» à tour , & reçoivent des honneurs  
» égaux à ceux des Dieux mêmes.

» Après Leda je vis Iphimédée  
» femme d'Aloëus , qui se vantoit  
» d'avoir été aimée de Neptune. Elle  
» eut deux fils , dont la vie fut fort  
» courte , le divin Otus & le célèbre  
» Ephialtes , les deux plus grands &  
» les plus beaux hommes que la terre  
» ait jamais nourris , car ils étoient  
» d'une taille prodigieuse & d'une  
» beauté si grande , qu'elle ne cé-  
» doit qu'à la beauté d'Orion. A l'â-

ge de neuf ans ils avoient neuf cou-  
 dées de grosseur & trente-six de  
 hauteur. Ils menaçoient les Im-  
 mortels qu'ils porteroient la guerre  
 jusques dans les cieux ; & pour cet  
 effet ils entreprirent d'entasser le  
 mont Ossa sur le mont Olympe, &  
 de porter le Pelion sur l'Ossa afin  
 de pouvoir escalader les cieux. Et  
 ils l'auroient exécuté sans doute ,  
 s'ils étoient parvenus à l'âge par-  
 fait , mais le fils de Jupiter & de  
 Latone les précipita tous deux  
 dans les Enfers ayant que le poil  
 follet eût ombragé leurs joues &  
 que leur menton eût fleuri.

Je vis ensuite Phedre , Procris ,  
 & la belle Ariadne fille de l'impla-  
 cable Minos , que Thesée enleva  
 autrefois de Crete, & qu'il voulut  
 mener dans la sacrée ville d'Athe-  
 nes ; mais il ne put l'y conduire ,  
 car la chaste Diane la retint dans  
 l'isle de Dia sur le témoignage que  
 Bacchus rendit contre elle.

» Après Ariadne je vis Mæra ,  
 » Clymene & l'odieuse Eriphyle ,  
 » qui préfera un colier d'or à la vie  
 » de son mari. Mais je ne puis vous  
 » nommer toutes les femmes & tou-  
 » tes les filles des grands personna-  
 » ges qui passèrent devant moi , car  
 » la nuit seroit plutôt finie , & les  
 » astres , qui se levent , m'avertissent  
 » qu'il est tems de se coucher , ou  
 » ici dans votre Palais , ou dans le  
 » vaisseau que vous m'avez fait é-  
 » quiper. Je me repose sur la bonté  
 » des Dieux & sur vos soins de ce  
 » qui est nécessaire pour mon voya-  
 » ge.

Ainsi parla Ulysse , & tous les  
 Princes demeurèrent dans un pro-  
 fond silence , enchantés par le  
 plaisir extrême que leur avoit fait  
 son recit. La Reine Areté le rom-

» pit la première , & dit : Princes ,  
 » comment trouvez-vous cet étran-  
 » ger , & que dites-vous de sa bon-

ne mine , de la noblesse de sa ce  
 taille & de son bon esprit ? C'est ce  
 mon hôte , & chacun de vous est ce  
 riche & puissant , c'est pourquoi ce  
 ne vous pressez pas de le ren- ce  
 voyer , & par cette diligence ce  
 n'estropiez point les présens que ce  
 vous lui devez dans la nécessité ce  
 où il se trouve. Vous avez dans ce  
 vos maisons des biens infinis que ce  
 vous tenez de la bonté des Dieux , ce  
 quel meilleur usage en pourriez- ce  
 vous faire ! ce

Le heros Echenée , qui étoit  
 le plus âgé des Pheaciens , prit la  
 parole après la Reine , & dit : Mes ce  
 amis , la vertu & la générosité de ce  
 la Reine doivent nous avoir pré- ce  
 parés à ce qu'elle vient de nous ce  
 dire ; elle nous a fort bien remon- ce  
 tré notre devoir : obéissez : & ce  
 qu'Alcinoüs ordonne ce que nous ce  
 avons à faire , & qu'il nous donne ce  
 lui-même l'exemple. ce

Alcinoüs répondit : Tout ce  
 que la Reine vient d'ordonner se-  
 ra executé , si Dieu me conserve  
 la vie & le sceptre. Que notre hô-  
 te , quelque pressé qu'il soit de par-  
 tir , ait la patience d'attendre seu-  
 lement jusqu'à demain , afin que  
 tous les présens qu'on lui destine  
 soient prêts. Mes sujets prépare-  
 ront de leur côté ce qui est néces-  
 saire pour son départ , & moi j'y  
 travaillerai du mien tout le pre-  
 mier , car je veux bien leur don-  
 ner l'exemple , puisque je tiens ici  
 le premier rang.

Ulysse touché de ces honnête-  
 tés , répondit : Alcinoüs , que vos  
 grandes qualités distinguent au-  
 tant que votre thrône , si vous  
 vouliez que je demeurasse ici une  
 année entière pour vous donner  
 le tems de préparer tout ce qui est  
 nécessaire pour mon départ , &  
 de me faire des présens magnifi-

ques & dignes de vous, j'y consentirois de tout mon cœur. Car il me seroit bien plus avantageux d'arriver dans ma patrie avec des marques si glorieuses. J'en serois plus honoré & mieux reçu de ceux qui me verroient de retour dans Ithaque.

Alcinoüs répondit : Ulysse, à vous voir on ne sauroit vous soupçonner d'être un imposteur ni un fourbe, comme il y en a grand nombre qui courent le monde, & qui pour venir à leurs fins composent des fables que l'on ne sauroit démentir. Pour vous il est vrai que vos paroles ont tout l'air de ces contes ingénieusement inventés, mais vous avez un esprit trop solide pour vouloir tromper. Vous nous avez exposé, comme le meilleur chantre l'auroit pû faire, l'histoire de tous les Grecs & celle de vos malheurs. Mais dites-moi, je

vous prie, fans me rien cacher, si  
vous avez vû dans les Enfers quel-  
qu'un de ces grands hommes, de  
ces heros qui ont été avec vous  
au siège de Troye, & qui sont  
morts dans cette expédition. Les  
nuits sont longues, & il n'est pas  
encore tems de se coucher; con-  
tez-moi ces aventures merveil-  
leuses. Pour moi j'attendrois avec  
plaisir l'aurore en vous écoutant,  
si vous aviez la force de me ra-  
conter tout ce que vous avez souf-  
fert dans ce voyage.

Grand Roi, reprit Ulyffe, il  
est vrai que les nuits sont longues,  
& que j'aurai tout le tems de vous  
conter encore plusieurs histoires,  
& de dormir. Si vous avez si gran-  
de envie de m'entendre, je ne  
vous refuserai pas cette satisfac-  
tion, & je vous raconterai des a-  
vantures plus pitoyables encore  
arrivées à mes illustres amis, qui

après avoir échappé à tous les pé-  
 rils de la guerre sous les remparts  
 d'Ilion , ont trouvé la mort dans  
 leur Palais par la perfidie même  
 de leur propre femme.

Après que la chaste Proserpine  
 eut fait retirer les ombres de toutes  
 les femmes dont je viens de vous  
 parler , je vis arriver l'ame d'Aga-  
 memnon toute éplorée , & envi-  
 ronnée des ames de tous ceux qui  
 avoient été tués avec lui dans le  
 Palais d'Egiste. Il n'eut pas plutô-  
 t bû du sang dans la fosse, qu'il me re-  
 connut , & se mit à jeter des cris  
 perçans , à fondre en larmes , &  
 à étendre ses mains vers moi pour  
 m'embrasser ; mais cette ombre  
 étoit destituée de nerfs , & n'avoit  
 plus ni vertu ni force. A cette vûe  
 je fus saisi de compassion , & les  
 larmes aux yeux je lui dis : Fils  
 d'Atrée , le plus grand des Rois ,  
 comment la Parque cruelle vous

a-t-elle fait éprouver son pouvoir?  
 Neptune vous a-t-il fait périr avec  
 votre flotte , en excitant contre  
 vous ses flots & en déchaînant ses  
 vents & ses tempêtes ? Ou des é-  
 trangers vous ont-ils fait mordre  
 la poussière , en courant sur vous  
 lorsque vous emmeniez leurs  
 troupeaux : ou enfin , avez-vous  
 été tué devant quelque ville , que  
 vous eussiez attaquée pour la pil-  
 ler & pour emmener ses femmes  
 captives ?

Fils de Laërte , me répondit le  
 Roi , ni le Dieu Neptune ne m'a  
 fait périr , en excitant contre moi  
 ses flots & en déchaînant ses tem-  
 pêtes , ni je n'ai succombé sous  
 l'effort des étrangers qui ayent  
 voulu repousser mes violences ;  
 ma mort est l'ouvrage du traître  
 Egisthe & de ma pernicieuse fem-  
 me , qui par le plus noir des at-  
 tentats m'ont assassiné à un festin

Comme on affomme un taureau à sa crèche. Voilà quelle a été ma fin malheureuse. Tous mes Compagnons ont été égorgés autour de moi comme on égorge des moutons dans la maison d'un homme puissant & riche pour un festin de noces , pour quelque grand repas , ou pour quelque grande débauche. Vous avez bien vû mourir des hommes qui ont été tués à vos yeux , soit en combat singulier , soit dans la sanglante mêlée , mais cette vûe n'a rien qui approche de l'horrible spectacle de nous voir massacrés autour de l'urne sacrée & de la table où nous étions assis , & de voir le plancher inondé de sang. Dans le moment même qu'on m'assassinoit , j'entendis la voix plaintive de la fille de Priam , de Cassandre , que la perfide Clytemnestre tuoit pour me faire mourir plus

» cruellement. A ses cris , quoique  
» je fusse déjà à terre & expirant , je  
» fis des efforts pour porter la main  
» à mon épée , mais cette impuden-  
» te me l'avoit ôtée. Après ma mort  
» elle n'approcha point de moi  
» pour me rendre les derniers de-  
» voirs , en me fermant les yeux &  
» la bouche. Non , il n'y a rien de  
» plus pernicieux ni de plus impu-  
» dent qu'une femme capable de se  
» mettre en tête des actions aussi  
» abominables que le forfait que  
» Clytemnestre a commis en assas-  
» sinant son mari , & un mari avec  
» qui elle avoit passé sa première  
» jeunesse. Dans le tems que je pen-  
» sois que mon retour feroit la joie  
» de mes enfans & de ma famille ,  
» cette malheureuse instruite aux  
» crimes , s'est couverte d'une éter-  
» nelle infamie qui rejaillira sur tou-  
» tes les femmes qui naîtront après  
» elle , même sur les plus vertueu-

ses & sur celles qui aimeront le  
plus tendrement leurs maris.

O Dieux ! m'écriai-je , le puis-  
sant Jupiter , aux yeux duquel rien  
n'est caché , a donc bien haï la  
race d'Atrée , puisqu'il lui a fait  
tant de maux , & toujours par des  
femmes ? A combien de heros He-  
lene par un seul crime n'a-t-elle  
pas causé la mort ? & voilà Cly-  
temnestre qui vous prépare un  
piége mortel pendant votre ab-  
sence.

Mon exemple , reprit prompte-  
ment Agamemnon , doit vous ap-  
prendre à n'avoir pas pour votre  
femme trop de complaisance , &  
à ne pas lui faire part de tous vos  
secrets. Il y a des choses que vous  
pouvez lui communiquer , mais il  
y en a d'autres qu'il faut lui tenir  
cachées. Quand je dis vous , je  
parle à tous les hommes. Car  
pour vous , vous n'avez rien à

» craindre de semblable de la fille  
 » d'Icarius. Votre Penelope est un  
 » modèle de prudence & de sagesse.  
 » Quand nous partîmes pour  
 » Troye nous la laissâmes très-jeune  
 » dans votre Palais , son fils étoit  
 » encore à la mammelle , & présentement  
 » il doit être en âge d'homme.  
 » Qu'il est heureux ! son pere  
 » aura la consolation de le revoir ,  
 » & il aura le plaisir d'embrasser son  
 » pere , qu'il n'a pas encore connu.  
 » Ma pernicieuse femme n'a pas  
 » permis que j'aye eu la satisfaction  
 » de voir de mes yeux mon cher  
 » Oreste , elle m'a assassiné auparavant.  
 » Et sur cela j'ai un avis à vous  
 » donner , gravez-le bien dans votre  
 » esprit , c'est que vous ne souffriez  
 » pas que votre vaisseau entre  
 » en plein jour dans le port d'Ithaque ,  
 » tâchez d'y entrer sans être  
 » connu , car en un mot il ne faut  
 » plus se fier aux femmes. Mais dites-

tes-moi une chose , & dites-la-  
 moi fans déguisement , avez-  
 vous appris quelque nouvelle de  
 mon fils ? Est-il en vie ? s'est-il  
 retiré à Orchomene , ou à Pylos  
 chez Nestor , ou à Sparte chez  
 mon frere Menelas ? Car mon  
 cher Oreste n'est pas mort , nous  
 ne l'avons pas vû dans ce Royau-  
 me sombre.

Fils d'Atrée , lui répondis-je ,  
 pourquoi me faites-vous ces ques-  
 tions ? Je ne sai si votre fils est  
 mort ou s'il est en vie , & il est  
 inutile de parler de ce qu'on ne  
 fait pas.

Pendant cette conversation plei-  
 ne de tristesse & de larmes , je  
 vois arriver l'ame d'Achille , cel-  
 le de Patrocle , celle d'Antiloque  
 & celle d'Ajax , qui étoit le plus  
 beau & le mieux fait des Grecs  
 après le fils de Pelée. L'ame d'A-  
 chille me reconnut , & m'adres-

» fant la parole avec de grandes la-  
» mentations , elle me dit : Divin fils  
» de Laërte , Ulyffe si fécond en res-  
» sources & en expédiens, quelle en-  
» treprise plus hardie que toutes cel-  
» les que vous avez jamais faites, ve-  
» nez-vous d'executer? Comment a-  
» vez-vous eu l'audace de descendre  
» dans ce Palais de Pluton, dans cet-  
» te demeure des morts qui sont pri-  
» vés d'entendement, & qui ne sont  
» plus que les vaines ombres des  
» hommes fortis de la vie?

» Achille fils de Pelée & le plus  
» vaillant des Grecs , lui répondis-  
» je , ce qui m'a porté à ce voya-  
» ge , c'est le pressant besoin de  
» consulter Tiresias , pour voir s'il  
» ne pourra pas m'enseigner les  
» moyens de retourner dans ma pa-  
» trie , car je n'ai pû encore appro-  
» cher de la Grece ni de ma chere  
» Ithaque , mais je suis toujours ac-  
» cablé de malheurs. Pour vous , il

n'y a jamais eu & il n'y aura jamais  
 d'homme si heureux; car pendant  
 votre vie nous vous avons tous  
 honoré comme un Dieu, & après  
 votre trépas vous regnez sur tou-  
 tes ces ombres. C'est pourquoi,  
 Achille, ne vous plaignez point  
 tant d'être mort.

Et vous, généreux Ulyffe, re-  
 partit Achille, ne me parlez point  
 de la mort. Je préférerois d'être  
 dans le monde le jardinier d'un  
 fermier, qui ne gagneroit sa vie  
 qu'à la sueur de son front, à re-  
 gner ici sur toutes les ombres.  
 Mais dites-moi, je vous prie, des  
 nouvelles de mon fils. Suit-il mes  
 exemples? se distingue-t-il à la  
 guerre, & promet-il d'être le pre-  
 mier des heros? Apprenez-moi  
 aussi si vous savez quelque chose  
 de mon pere. Ses sujets lui ren-  
 dent-ils toujours les mêmes hon-  
 neurs? ou le méprisent-ils à cau-

20 se de son grand âge ? Car ne jouif-  
 20 fant plus de la lumiere du jour ,  
 20 je ne puis le secourir. Si j'étois tel  
 20 que vous m'avez vû autrefois, lorf-  
 20 que volant au secours des Grecs  
 20 je fis mordre la pouffiere à un peu-  
 20 ple de vaillans hommes, & que je  
 20 parusse un moment dans le Palais  
 20 de mon pere, je ferois bientôt fen-  
 20 tir la force de mon bras à tous ces  
 20 rebelles qui veulent le maîtriser ,  
 20 & qui refusent de lui rendre les  
 20 respects qu'ils lui doivent.

20 Je n'ai appris aucunes nouvelles  
 20 du sage Pelée , lui répondis-je ;  
 20 mais pour ce qui est de votre fils  
 20 Neoptoleme, je vous dirai la pure  
 20 vérité, puisque vous me l'ordon-  
 20 nez, car ce fut moi qui le menai  
 20 de l'isle de Scyros à Troye sur  
 20 mon vaisseau. Toutes les fois que  
 20 nous tenions conseil sous les rem-  
 20 parts de cette superbe ville il par-  
 20 loit toujours le premier, & ap-

puyoit fort bien son avis fans s'é-  
carter en vains discours. Il n'y a-  
voit que le divin Nestor & moi  
qui dans l'art de parler rempor-  
tions sur lui l'avantage. Mais lors-  
que nous donnions des combats ,  
ne croyez pas qu'il se tint au mi-  
lieu des bataillons ou des esca-  
drons , il devançoit toujours les  
troupes & voloit le premier à l'en-  
nemi , ne cédant la gloire du cou-  
rage à aucun de nos heros. Il a tué  
de sa main une infinité de vaillans  
hommes dans la sanglante mêlée.  
Je ne saurois vous nommer ici  
tous ceux qui sont tombés sous ses  
coups ; je vous dirai seulement  
que c'est à lui que nous devons la  
défaite du heros Eurypyle , & de  
ses troupes qui se firent toutes tuer  
autour de son corps. Ces belli-  
queuses bandes de Cetéens é-  
toient venues à cette guerre , atti-  
rées par des présens & par l'es-

» perance d'épouser des femmes  
» Troyennes ; leur général devoit  
» être gendre de Priam. Je n'ai ja-  
» mais vû un si beau Prince ; il n'y  
» avoit que Memnon qui fût plus  
» beau que lui. Mais l'occasion où  
» votre fils signala le plus son cou-  
» rage , ce fut lorsque nous nous  
» enfermâmes dans le cheval de  
» bois avec l'élite des généraux de  
» l'armée. C'étoit moi qui condui-  
» sois cette entreprise , & qui de-  
» vois retenir les Grecs dans cette  
» embuscade , & leur donner l'or-  
» dre quand il seroit tems d'en for-  
» tir. Là vous auriez vû les plus  
» braves capitaines essuyer en se-  
» cret leurs larmes & trembler de  
» frayeur , au lieu que je ne vis ja-  
» mais votre fils changer de visage  
» ni s'essuyer les yeux. Au contrai-  
» re plein d'une noble impatience il  
» me pressoit de donner le signal ,  
» toujours une main sur son épée ,

& l'autre sur sa pique, & se pré-  
 parant à faire un grand carnage  
 des Troyens. Quand nous eûmes  
 faccagé la ville, il se retira sain &  
 fauf, & emporta dans ses vaisseaux  
 fa part du butin & un prix hono-  
 rable dont on récompensa fa va-  
 leur. Il ne fut blessé ni par l'épée,  
 ni par les traits, comme cela ar-  
 rive d'ordinaire dans la mêlée où  
 Mars exerce toutes ses fureurs.

A ces mots l'ame d'Achille  
 pleine de joie du témoignage que  
 j'avois rendu à la valeur de son  
 fils, s'en retourna à grands pas dans  
 la prairie d'Asphodele. Les autres  
 ames s'arrêterent près de moi  
 plongées dans une profonde tristef-  
 se, & elles me racontotent leurs  
 peines & leurs douleurs. Mais l'a-  
 me d'Ajax fils de Telamon se te-  
 noit un peu à l'écart, toujours pos-  
 sedée par la fureur où l'avoit jetté  
 la victoire que je remportai sur

» lui , lorsqu'on m'adjudgea les armes  
 » d'Achille , ce fut la Déesse sa me-  
 » re , Thetis elle-même , qui pro-  
 » posa ce prix , & ce furent les  
 » Troyens & Minerve qui me l'ad-  
 » jugerent. Eh , plût aux Dieux que  
 » je ne l'eusse pas remporté ! la terre  
 » ne couvriroit pas aujourd'hui un  
 » si grand personnage , qui en bon-  
 » ne mine & en exploits de guerre  
 » étoit le premier des Grecs après  
 » le vaillant Achille. Lui adressant  
 » donc le premier la parole avec le  
 » plus de douceur qu'il me fut possi-  
 » ble pour tâcher de l'appaiser : Fils  
 » de Telamon , lui dis - je , ne vou-  
 » lez - vous point même après la  
 » mort oublier la colere que vous  
 » avez conçue contre moi à cause  
 » de ces malheureuses armes que  
 » les Dieux ont rendu si fatales aux  
 » Grecs ? Car vous , qui étiez leur  
 » plus fort rempart , vous êtes mort  
 » à cause d'elles. Nous sommes tous

aussi affligés de votre perte que de celle du grand Achille. Il n'y a personne de nous qui soit cause de ce malheur ; c'est Jupiter seul qui a pris en haine toute l'armée des Grecs, & qui pour la punir plus visiblement, a terminé votre vie. Mais approchez, grand Prince, afin que vous entendiez ce que j'ai à vous dire ; surmontez votre colere & domptez votre fierté.

Mes paroles ne purent le fléchir, il ne daigna pas me répondre, & il s'en alla retrouver les autres ombres dans le fond de l'Erebe. Si je l'avois suivi, quelque irrité qu'il fût contre moi, il n'auroit pû refuser de me parler, ou de m'entendre, mais je voulus voir les autres ombres, & ma curiosité l'emporta.

Là je vis l'illustre fils de Jupiter, Minos, assis sur son trône, le sceptre à la main, & rendant la

» justice aux Morts. Toutes les om-  
 » bres comparoissoient devant son  
 » tribunal pour être jugées : les  
 » unes étoient assises & les autres  
 » debout.

» Un peu plus loin j'appercus le  
 » grand Orion qui poursuivoit dans  
 » cette vaste prairie les bêtes qu'il  
 » avoit tuées sur les montagnes. Il  
 » avoit une massue toute d'airain.

» Au de-là je vis Tityus, ce fils  
 » de la Terre, tout étendu, & qui  
 » de son vaste corps couvroit neuf  
 » arpens. Deux vautours attachés  
 » incessamment à cette ombre, lui  
 » déchirent le foye sans qu'il puisse  
 » les chasser, car il avoit eu l'insolence de vouloir violer Latone  
 » femme de Jupiter, comme elle  
 » traversoit les délicieuses campa-  
 » gnes de Panope pour aller à Py-  
 » tho.

» Après de Tityus je vis le cé-  
 » lébre Tantale en proye à des dou-

leurs qu'on ne sauroit exprimer ;  
 consumé par une soif brûlante , il  
 étoit au milieu d'un étang , dont  
 l'eau plus claire que le crystal  
 montoit jusqu'à son menton sans  
 qu'il pût en prendre une goutte  
 pour se désaltérer ; car toutes les  
 fois qu'il se baissoit pour en boi-  
 re , l'eau dispa-roissoit tout autour  
 de lui , & il ne voyoit à ses pieds  
 qu'un sable aride qu'un Dieu en-  
 nemi desséchoit. Ce n'étoit-là que  
 la moitié de son supplice ; égale-  
 ment dévoré par la faim , il étoit  
 environné de beaux arbres , d'où  
 pendoient sur sa tête des fruits dé-  
 licieux , des poires , des grenades ,  
 des oranges , des figues , des oli-  
 ves. Mais toutes les fois que ce  
 malheureux levoit les bras pour  
 en cueillir , un vent jaloux les  
 élevoit jusqu'aux nues.

Le tourment de Sisyphé ne me  
 parut pas moins terrible ; il avoit

dans ses mains un gros rocher  
 qu'il tâchoit de pousser sur le  
 sommet d'une montagne en grim-  
 pant avec les pieds & avec les  
 mains ; mais lorsqu'après des ef-  
 forts infinis il étoit presque parve-  
 nu jusqu'à la cime , & qu'il alloit  
 placer son rocher , une force ma-  
 jeure le repouffoit , & cette énor-  
 me pierre retomboit en roulant  
 jusques dans la plaine. Ce malheu-  
 reux la reprenoit sur l'heure & re-  
 commençoit son travail ; des tor-  
 rens de sueur couloient de tous ses  
 membres , & sa tête élevoit des  
 tourbillons de poussiere en pouf-  
 fant son rocher contre le mont.

Après Sisyphé j'apperçûs le  
 grand Hercule , c'est-à-dire son  
 image , car pour lui , il est avec les  
 Dieux immortels , & assiste à leurs  
 festins , & il a pour femme la  
 charmante Hébé fille de Jupiter  
 & de Junon. Autour de cette om-

bre on entendoit des cris aigus de  
morts qui fuyoient devant elle  
comme des oiseaux devant le  
chasseur. Il ressembloit parfaite-  
ment à une nuit obscure. Son arc  
toujours tendu & la flèche ap-  
puyée sur la corde , il jettoit de  
terribles regards , comme prêt à  
tirer ; son estomac étoit couvert  
d'un large baudrier d'or , horrible  
à voir , car il est tout rempli d'ou-  
vrages admirables pour le travail ,  
mais effroyables à la vûe ; on y  
voyoit des ours , des sangliers ,  
des lions , des combats , des ba-  
tailles , des défaites , des meur-  
tres. Que l'ouvrier qui l'a fait n'en  
puisse jamais faire de semblable ,  
qu'il ne puisse jamais employer si  
malheureusement son art.

Cette ombre n'eut pas plutôt  
jetté les yeux sur moi , qu'elle me  
reconnut , & qu'en poussant de  
profonds soupirs , elle me parla en

» justice aux Morts. Toutes les om-  
 » bres comparoissoient devant son  
 » tribunal pour être jugées : les  
 » unes étoient assises & les autres  
 » debout.

» Un peu plus loin j'aperçus le  
 » grand Orion qui poursuivoit dans  
 » cette vaste prairie les bêtes qu'il  
 » avoit tuées sur les montagnes. Il  
 » avoit une massue toute d'airain.

» Au de-là je vis Tityus, ce fils  
 » de la Terre, tout étendu, & qui  
 » de son vaste corps couvroit neuf  
 » arpens. Deux vautours attachés  
 » incessamment à cette ombre, lui  
 » déchirent le foye sans qu'il puisse  
 » les chasser, car il avoit eu l'insolence de vouloir violer Latone  
 » femme de Jupiter, comme elle  
 » traversoit les délicieuses campa-  
 » gnes de Panope pour aller à Py-  
 » tho.

» Auprès de Tityus je vis le cé-  
 » lébre Tantale en proie à des dou-

leurs qu'on ne sauroit exprimer ;  
 consumé par une soif brûlante , il  
 étoit au milieu d'un étang , dont  
 l'eau plus claire que le crystal  
 montoit jusqu'à son menton sans  
 qu'il pût en prendre une goutte  
 pour se désaltérer ; car toutes les  
 fois qu'il se baissoit pour en boi-  
 re , l'eau disparoissoit tout autour  
 de lui , & il ne voyoit à ses pieds  
 qu'un sable aride qu'un Dieu en-  
 nemi desséchoit. Ce n'étoit-là que  
 la moitié de son supplice ; égale-  
 ment dévoré par la faim , il étoit  
 environné de beaux arbres , d'où  
 pendoient sur sa tête des fruits dé-  
 licieux , des poires , des grenades ,  
 des oranges , des figues , des oli-  
 ves. Mais toutes les fois que ce  
 malheureux levoit les bras pour  
 en cueillir , un vent jaloux les  
 élevoit jusqu'aux nues.

Le tourment de Sisyphé ne me  
 parut pas moins terrible ; il avoit

» dans ses mains un gros rocher  
 » qu'il tâchoit de pousser sur le  
 » sommet d'une montagne en grim-  
 » pant avec les pieds & avec les  
 » mains ; mais lorsqu'après des ef-  
 » forts infinis il étoit presque parve-  
 » nu jusqu'à la cime , & qu'il alloit  
 » placer son rocher , une force ma-  
 » jeure le repouffoit , & cette énor-  
 » me pierre retomboit en roulant  
 » jusques dans la plaine. Ce malheu-  
 » reux la reprenoit sur l'heure & re-  
 » commençoit son travail ; des tor-  
 » rens de sueur couloient de tous ses  
 » membres , & sa tête élevoit des  
 » tourbillons de poussiere en pouf-  
 » fant son rocher contre le mont.

» Après Sisyphé j'apperçûs le  
 » grand Hercule , c'est-à-dire son  
 » image , car pour lui , il est avec les  
 » Dieux immortels , & assiste à leurs  
 » festins , & il a pour femme la  
 » charmante Hébé fille de Jupiter  
 » & de Junon. Autour de cette om-

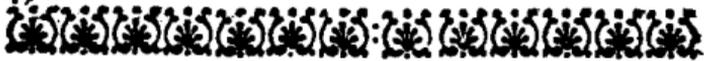
bre on entendoit des cris aigus de  
morts qui fuyoient devant elle  
comme des oiseaux devant le  
chasseur. Il ressembloit parfaite-  
ment à une nuit obscure. Son arc  
toujours tendu & la flèche ap-  
puyée sur la corde, il jettoit de  
terribles regards, comme prêt à  
tirer; son estomac étoit couvert  
d'un large baudrier d'or, horrible  
à voir, car il est tout rempli d'ou-  
vrages admirables pour le travail,  
mais effroyables à la vûe; on y  
voyoit des ours, des sangliers,  
des lions, des combats, des ba-  
tailles, des défaites, des meur-  
tres. Que l'ouvrier qui l'a fait n'en  
puisse jamais faire de semblable,  
qu'il ne puisse jamais employer si  
malheureusement son art.

Cette ombre n'eut pas plutôt  
jetté les yeux sur moi, qu'elle me  
reconnut, & qu'en poussant de  
profonds soupirs, elle me parla en

ces termes : Ah , malheureux  
 Ulyffe , es-tu auffi perfécuté par  
 le même Deftin qui m'a pourfui-  
 vi pendant ma vie ? J'étois fils du  
 grand Jupiter , mais ma naiffance  
 n'a pas empêché que je n'aye paf-  
 fé mes jours dans des peines &  
 des traverses continuelles. J'ai é-  
 té fousmis à un homme fort infé-  
 rieur à moi , qui m'a ordonné des  
 travaux très-difficiles. En dernier  
 lieu il me commanda de descen-  
 dre dans cet empire des Morts &  
 d'emmener le chien qui en gardoit  
 l'entrée , car il penfoit que c'étoit  
 un labour au deffus de mes for-  
 ces & que je ne pourrois jamais  
 executer. J'en vins pourtant à  
 bout , j'emmenai ce monstre , car  
 Mercure & Minerve me condui-  
 foient.

Après avoir ainfi parlé , il s'en-  
 fonça dans le ténébreux féjour fans  
 attendre ma réponfe. Je demeurai

là de pied ferme pour voir s'il ne  
viendrait point encore quelque  
ombre importante, quelque autre  
des heros de ce tems-là. Et peut-  
être que j'aurois eu la satisfaction  
de voir ces grands personnages si  
dignes de ma curiosité, Pirithoüs  
& Thesée, ces illustres descen-  
dans des Dieux; mais des legions  
de Morts s'assemblerent autour de  
moi avec des cris perçans. La  
frayeur me saisit, & j'eus peur que  
la severe Proserpine n'envoyât du  
fond de l'Erebe la terrible tête de  
la Gorgone pour l'exposer à mes  
yeux. C'est pourquoi regagnant  
promptement mon vaisseau, j'or-  
donnai à mes Compagnons de  
s'embarquer & de délier les ca-  
bles. Ils obéissent, & s'étant assis  
sus les bancs, ils fendent aussi-tôt  
les flots de l'Océan à force de ra-  
mes, & un vent favorable vint  
bien-tôt les soulager.



R E M A R Q U E S  
S U R  
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

---

L I V R E X I.

C E Livre est appellé *Nekusurgéia* & *Nekúa*, la *Necromantie*, parce qu'Ulysse descend dans les Enfers pour y consulter l'Ame d'un mort. Et avant que de passer plus avant, il est nécessaire d'expliquer le fondement de cette fiction. L'opinion de l'immortalité de l'Ame est très ancienne, & c'est sur cette opinion qu'est fondée la plus ancienne de toutes les sortes de Divination, je veux dire, celle qui se faisoit par l'évocation des morts. Nous en voyons un exemple bien remarquable dans l'Ecriture sainte cent ou six vingts ans avant Homere. Saül se sert d'une Pythonisse pour évoquer Samuel, qui forcé par la vertu des charmes magiques, comparoit & annonça Saül ce qui va lui arriver. 1. Rois 28. Je ne me mêlerai point de décider ici si c'étoit véritablement l'Ame de Samuel, ou si c'étoit l'esprit de mensonge qui avoit pris la figure de ce Prophete. L'une & l'autre opinion ont des défenseurs respectables; je dirai seulement

que je panche plus du côté de ceux qui croient que c'étoit une imposture du Démon. Quoi qu'il en soit, on voit par-là que cette Divination, *Νεκεία*, est fort ancienne, & qu'Homere ne l'a pas inventée. Elle étoit née long-tems avant lui dans la Chaldée, & elle se répandit dans tout l'Orient, où elle se conserva long-tems. Dans une Tragédie d'Eschyle, intitulée *les Perses*, l'ame de Darius, pere de Xerxès, est évoquée de même que celle de Samuel; & vient déclarer à la Reine Atossa tous les malheurs qui la menacent. Voilà le fondement de cette fiction. Elle est bâtie sur une pratique constante & véritable, mais Homere l'a ajustée à sa maniere avec tous les ornemens que la Poësie fait emprunter de la fable.

Page 421. *Jusqu'au coucher du Soleil, & lorsque la nuit répandit ses ténèbres sur la terre* ] Il n'y a peut-être pas dans Homere un plus beau vers, ni un vers plus harmonieux que celui-ci :

*Δύσει τ' ἥλιος, σκιάωντ' τι πάντων ἀγχιῶ.*

Mot à mot : *le Soleil se coucha, & tous les chemins furent obscurcis par les ombres de la nuit.* Cependant c'est ce beau vers que l'Auteur du Parallele défigure par cette Traduction très-ridicule : *Le Soleil se coucha, & on ne vit plus goutte dans les ruës. Dans les ruës !* reprend le Chevalier : & le Président, encore plus sot que le Chevalier, répond, *C'est une maniere poëtique d'exprimer la venue de la nuit.*

*Notre vaisseau arriva à l'extrémité de l'Océan* ] Homere appelle ici l'extrémité de l'Océan, le bout de la mer Occidentale où le Soleil se couche ; & ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est qu'Homere avoit appris dans ses voyages qu'Ulysse avoit été porté jusques aux côtes Occidentales de l'Espagne ; car, comme dit Strabon, on trouve jusqu'à l'extrémité de l'Espagne des vestiges des Erreurs d'Ulysse.

*C'est-là qu'habitent les Cimmeriens, toujours couverts de nuages* ] Ulysse part le matin de Circeï, & arrive le soir sur les côtes des Cimmeriens. Il faut donc chercher quels peuples ce sont que les Cimmeriens, & où il les place. Strabon, pour faire voir qu'Homere tire toutes ses fictions d'un fondement vrai, ne fait pas difficulté de s'appuyer sur cet exemple. Ce Poëte, dit-il, a connu les Cimmeriens du Bosphore, qui habitent vers le Septentrion dans un lieu toujours couvert d'épais nuages. Et il ne pouvoit les ignorer, car c'est vers le tems de la naissance de ce Poëte, ou peu d'années auparavant, que ces Cimmeriens firent des courses jusques dans l'Ionie. Ce Poëte connoissant donc non seulement le nom de ces peuples, mais aussi leur climat, les a transportés sur les côtes de la Campagne, & il les y a transportés avec toutes les ténèbres dont ils sont envelopés, comme nous verrons dans le Livre suivant, qu'il a transporté à Circeï la ville d'Ææa de la Colchide avec toutes ses propriétés. Il a bien vû que ces ténèbres & cette obscurité des Cim-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XI. 475  
meriens convenoient à un lieu où il plaçoit  
la descente des Enfers. Ces Cimmeriens au  
reste, si l'on en croit les Pheniciens, avoient  
eu leur nom de ces ténèbres mêmes, car ils  
avoient été ainsi appelés du mot *cimvir*, qui,  
selon Bochart, signifie la *noirceur des téné-*  
*bres.*

Page 423. *J'adressai-là mes vœux à ces ombres* ] Il leur adresse ses vœux avant qu'elles viennent & qu'elles puissent l'entendre, à moins qu'on ne veuille inferer de ce passage qu'Homere a crû que les Ames des morts entendent sans être présentes & quoiqu'éloignées. Mais je ne trouve ailleurs aucun fondement de cette opinion.

*Les ombres viennent de tous côtés du fond de l'Erebe* ] Eustathe nous avertit que les anciens Critiques ont rejeté les six vers qui suivent celui-ci. Parce, disoient-ils, qu'il n'est pas encore tems que ces Ames viennent, & que d'ailleurs il n'est pas possible que les blessures paroissent sur les Ames. Mais cette critique me paroît très-fausse. Pourquoi n'est-il pas tems que ces Ames viennent ? Homere ne dit-il pas que *les ombres des morts viennent de tous côtés du fond de l'Erebe* ? & ne reçoivent-ils pas ce vers ? Les six qui le suivent n'en sont que l'explication. Quant aux blessures, il est bien vrai qu'elles ne peuvent paroître sur la partie spirituelle de l'Ame, aussi n'est ce pas de celle-là dont Homere parle, puisque les Morts ne l'avoient plus ; il parle du corps

subtil de l'Ame, & tout ce qui avoit blessé le corps terrestre, avoit aussi blessé le corps subtil, & y avoit laissé sa marque. Voilà pourquoi il est dit que dans les songes on voit les Ames dans le même état où sont les corps, & voilà aussi d'où vient la différence qu'Ulysse remarque dans ces ombres. Ce qui me paroît le plus surprenant ici, c'est ce qu'Ulysse ajoute, que ces Ames avoient encore leurs armes, & que *ces armes étoient encore teintes de sang*. Comment ces ames, ces ombres, qui n'étoient que le corps subtil de l'ame, pouvoient-elles conserver leurs armes ? Je croi que c'est un point nouveau qu'Ulysse ajoute ici à la Théologie reçue, & qu'il l'ajoute, parce qu'il parle aux Pheaciens, peuple peu instruit. Cependant cette opinion s'est si bien établie, que Virgile s'y est conformé, & n'a pas dédaigné de la suivre.

Page 424. *Ce fut celle d'Elpenor, qui n'avoit pas encore été enterré* ] Et qui par conséquent n'avoit pas encore été reçue dans les Enfers. Elle erroit à l'entrée ; c'est pourquoi elle vient la première & par un autre chemin que les autres.

Page 425. *Quoique vous soyez à pied, vous m'avez devancé* ] Ulysse, quoiqu'attendri en voyant l'ame d'Elpenor, mêle pourtant la plaisanterie à ses larmes. Le caractère d'Elpenor ne demandoit pas un plus grand sérieux. Ulysse plaisante donc sur sa diligence. Et Eustathe dit fort bien que le

Lecteur épanoui rira de cette idée d'une Ame à pied qui descend plus vite aux Enfers qu'un homme vivant qui va par mer & qui a eu les vents favorables. Mais cette plaisanterie ne laisse pas d'avoir un très-bon sens, quand on vient à l'examiner. En effet, c'est une chose très-merveilleuse qu'une Ame se trouve dans les Enfers dès le moment qu'elle a quitté le corps. Qui est-ce qui expliquera comment se fait ce vol si rapide ? C'est dans ce moment qu'on peut dire de l'Ame ce que les Pheaciens disoient de leurs vaisseaux, *qu'elle va aussi vite que la pensée.*

Page 426. *Car je sai qu'en vous en retournant du Palais de Pluton* ] C'étoit un point de la Theologie payenne, qu'après la mort les Ames étoient plus éclairées que pendant la vie.

Page 427. *N'oubliez pas de mettre sur mon tombeau ma rame* ] Selon la coutume très-ancienne de mettre sur le tombeau les instrumens qui marquoient la profession du mort.

Page 429. *Dans l'île de Trinacrie* ] La Sicile étoit appelée *Trinacrie*, à cause de ses trois promontoires *Pachine*, *Pelore* & *Lilybée*.

*Que si par une faveur particuliere des Dieux vous échapez à ce danger* ] Autant que ce qu'Ulysse a dit de la colere de Neptune pouvoit allarmer les Pheaciens, en

leur faisant craindre de déplaire à ce Dieu s'ils favorisoient Ulyffe , autant ce qu'il dit ici doit les rassurer , en leur faisant envisager qu'en le renvoyant sur un de leurs vaisseaux , ils ne feront que servir à l'accomplissement des Destinées , & être l'instrument de la faveur des Dieux.

Page 430. *Et qui lui font de grands présents* ] Ils ne s'aviserent que tard de la vouloir gagner par leur liberalité , comme nous le verrons dans le x v i i i. Livre.

*Ou par la ruse ou par la force* ] Il pouvoit n'employer que la ruse , mais comme ce moyen seul n'est pas assez noble pour un grand guerrier , après la ruse il aura recours à la force comme à un moyen plus héroïque & plus digne de lui.

*Prenez une rame , mettez-vous en chemin* ] Voici un plaisant pelerinage que Tiresias fait faire à Ulyffe , en lui ordonnant de prendre une rame sur ses épaules , & d'aller faire reconnoître Neptune dans des lieux où il n'étoit point connu , car c'est ainsi que le Scholiaste l'a expliqué.

*Qui n'assaisonnent point leurs mets de sel* ] Il semble qu'Homere ait voulu caractériser par-là les peuples qui ne connoissent pas la mer & qu'ils ait crû qu'ils ne se servoient pas de sel , & de-là on peut conjecturer que ce Poete ne connoissoit que le sel de la mer.

Quand vous rencontrerez sur votre chemin ] Homere fait bien garder ici à Tiresias le caractère des oracles , qui désignoient toujours par quelques circonstances les lieux où devoient s'accomplir les choses qu'ils prédisoient.

Qui vous dira que vous portez un van sur votre épaule ] Car de prendre une rame pour un van , c'est une marque sûre d'un peuple qui ne connoît pas la mer , mais bien l'agriculture , car le van est un instrument dont on se sert pour séparer la paille & les ordures du bon grain ; mais il falloit que de ce tems-là le van fût tout autrement qu'il n'est aujourd'hui ; c'étoit comme une espedede pelle , & c'est ainsi qu'étoit le van des Hebreux. C'est pourquoi saint Jean-Baptiste dit de notre Seigneur , *Qu'il a le van à la main , & qu'il nettoiera son aire.* Matth. 3. 12. Luc. 3. 17. Et ce qui confirme cette conjecture , c'est qu'après Homere on a appelé ἀηρολογίον , van , cochlear , κάλιον , la cuillère dont on se sert à remuer la bouillie , parce qu'elle est faite comme une espede de pelle. Sophocle la nomme ἀηρόβρωθον.

Ὡμοίως ἀηρόβρωθον ὄργανον φέρων.

En faisant allusion à ce passage d'Homere.

Page 431. Offrez en sacrifice à Neptune un mouton , un taureau & un ver rat ] Un mouton, pour marquer la douceur de la mer quand elle est tranquille ; le taureau , pour marquer sa fureur & ses mugissemens quand

elle est irritée, & le verrat, pour marquer sa fécondité, *ὄρε τὸ ὑγροῦ ζήμιον*, dit Eustathe. Ces sacrifices de trois victimes de différente espece étoient appellés *τριτῶά*.

*Du sein de la mer sortira le trait fatal qui vous donnera la mort* ] Voilà un oracle dont il étoit impossible à Ulysse de pénétrer le sens, & qui marque bien que l'avenir étoit présent aux yeux du Prophete. En effet Ulysse fut tué par son propre fils Telegonus, qu'il eut de Circé. Car ce fils ayant été envoyé par sa mere pour se faire connoître à son pere, il fut poussé par la tempête sur les côtes d'Ithaque, il descendit dans l'île dont il ignoroit le nom, & fit quelque dégât. Ulysse & Telemaque accoururent, il y eut là un combat où Telegonus tua son pere sans le connoître, & il le tua d'un javelot dont le fer étoit de l'os d'un poisson appelé *Turtur marina*, de sorte que voilà bien clairement l'accomplissement de l'oracle. Qui est-ce qui l'auroit deviné ? Dictys conte cette histoire un peu autrement. On peut voir là les Remarques. Je ne parle pas ici de l'équivoque qui est dans le texte *ἐξ αἰλός* : car il peut être séparé en deux mots, *ἐξ αἰλός*, *du sein de la mer*; & il peut n'être qu'un mot, *ἔξαιλος*, qui signifie tout le contraire, *hors de la mer*. Je ne croi point du tout qu'Homere ait pensé à cette équivoque, qui ne me paroît pas digne de lui. L'obscurité de l'oracle est assez grande, il ne faut pas chercher à l'augmenter par l'équivoque du terme.

Et

*Et vous laisserez vos peuples heureux ]  
Quelle promesse pour un bon Roi !*

Page 432. *Sachez donc qu'il n'y a que les ombres auxquelles vous permettez d'approcher de cette fosse ]* Mais ne vient-on pas de voir le contraire ? Elpenor a reconnu Ulysse sans avoir bû de ce sang. Tiresias l'a reconnu de même avant que d'en avoir bû. Cela est tout différent. Elpenor n'étoit pas encore enterré , ainsi son ame étoit encore entière. Elle conservoit son entendement. Et pour Tiresias , Homere nous a avertis que son ombre conservoit aussi son entendement. Voilà pourquoi ils avoient toute leur connoissance.

Page 433. *Sur-tout par l'Océan, qu'il n'est pas aisé de traverser ]* Homere fait voir ici bien clairement , comme l'a remarqué Eustathe , que cette descente aux Enfers se fait au bout de l'Océan ; car il est naturel de penser que le seul endroit pour y descendre , c'est celui par lequel le soleil & les autres astres y descendent eux-mêmes , lorsqu'ils regagnent le dessous de la terre & qu'ils se plongent dans la nuit. Par-là Homere veut confirmer sa Geographie fabuleuse , & faire croire que les lieux dont il parle , & qui sont véritablement dans la mer mediterrannée , sont au milieu de l'Océan.

Page 434. *Votre femme demeure enfermée dans votre Palais ]* Ulysse a fait à sa mere trois questions principales ; & sa mere

lui répond en commençant par la dernière , qui étoit peut-être celle qui tenoit le plus au cœur à son fils. Quel éloge pour Penelope !

Page 435. *Et va aux festins publics , que les Princes & ceux à qui Dieu a confié sa justice & ses loix , doivent honorer de leur présence* ] C'étoit une coûtume ancienne ; les peuples dans tous les festins publics invitoient toujours les Rois & les principaux magistrats. Et les Rois & les magistrats honoroient ces repas de leur présence. Cela entretenoit l'union des peuples avec leurs chefs , & faisoit que les Rois regardoient leurs sujets comme leurs enfans , & que les sujets regardoient les Rois comme leurs peres. Les Rois & les magistrats étoient-là comme les Dieux , & jouissoient du plaisir de se voir regardés comme les auteurs du bonheur & de la joie des peuples par la sagesse de leur gouvernement.

*Il couche au milieu de sa vigne sur un lit de feuilles , toujours livré à ses ennuis* ] C'est de cet endroit d'Homere , & de deux autres que je marquerai dans la suite , que paroît avoir été tiré le caractere admirable de l'*Heautontimorumenos* de Terence , de ce pere qui se punit lui-même de l'absence de son fils , qui se prive de toutes les douceurs de la vie , & qui se rend malheureux pour égalier en quelque sorte la misere de ce fils. Ce n'est donc pas sans raison qu'Aristote a dit qu'Homere avoit fourni des idées & des caracteres de toutes les sortes de Poësie.

*Qui le fait encore plus vieillir que les années* ] Car rien ne fait tant vieillir que la douleur, & sur-tout la douleur causée par le regret, *desiderium*, des personnes cheres qu'on a perdues. Penelope dit fort bien dans le XIX. Liv.

Αἴψα γὰρ ἐν κενότῃ βροτῶν κενταυροόκισσι.

*Les mortels vieillissent très-promptement dans la douleur. Ce qui a fait dire à quelqu'un : οἱ ποθυῶντες ἐν ἅματι κενταυροόκισσι. Ceux qui désirent vieillissent dans un seul jour. Non seulement ils vieillissent, mais ils meurent, comme Anticléa va nous le faire voir.*

Page 437. *Leurs nerfs ne soutiennent plus ni chairs ni os* ] C'est pour dire qu'ils ne conservent plus ni nerfs, ni chairs, ni os. Les nerfs sont les liens & comme le ciment de tout cet assemblage.

*Tout ce qui ne compose que ce corps matériel est la pâture des flammes, dès que l'esprit l'a quitté, & l'Ame* ] Voici les trois parties de l'homme bien expliquées. Le corps matériel & terrestre, qui est réduit en cendres sur le bucher ; l'esprit, *δωμῶς & φρένας*, c'est-à-dire, la partie spirituelle de l'ame, qui retourne au ciel, lieu de son origine ; & l'ame, c'est-à-dire, le corps délié & subtil dont l'esprit est revêtu. C'est cette dernière partie qui descend dans les Enfers, & qui est appelée *idole & image*, comme je l'ai déjà expliqué.

Page 438. *Ainsi j'eus le tems de les questionner toutes* ] Homere ne se contente pas de faire passer en revue des femmes & des filles, il y fait passer aussi des heros, & toujours avec une variété admirable. Quel trésor d'histoires & de fables ce Poète n'a-t-il pas jetté dans son Poème par cette invention de la descente d'Ulysse dans les Enfers ! combien de différens caracteres ! Quelle abondance d'idées capables de fournir chacune un Poème parfait, & quel riche supplément au Poème de l'Iliade ! Virgile en avoit bien connu la beauté, puisqu'il l'a imité dans son Eneïde. Et si Virgile a sù intéresser les Romains par les grandes choses qu'il dit de leur Empire, Homere a aussi intéressé la Grece, en parlant des histoires des principales familles, de la plupart desquelles il restoit encore alors des descendants.

*Qu'elle étoit fille du sage Salmonée* ] Cette épithete, qu'Homere donne à Salmonée, prouve que ce qu'on a dit de ce Prince, qu'il étoit un impie, qui s'égaloit à Jupiter, qui imitoit ses tonnerres & qui en fut foudroyé, est une fable inventée après lui.

Page 439. *Autrefois étant devenue amoureuse du divin fleuve Enipée* ] Les Anciens ne sont pas d'accord sur le fleuve dont Homere parle ici ; les uns veulent que ce soit du fleuve Enipée dans la Thessalie, lequel descendant du mont Othrys, reçoit l'Apidanus dans son sein. Apollodore & Properce

SUR L'ODYSSÉE. Livre XI. 485  
après lui , ont été de ce sentiment. Les autres prétendent que c'est du fleuve Enipée qui est en Elide , & qui coulant d'une source qui est près de la ville de Salmoné , se jette dans l'Alphée. Je suis persuadée qu'Homere parle de ce dernier. La ville de Salmoné & le voisinage de la mer semblent appuyer ce sentiment.

*Neptune prenant la figure de ce fleuve. ]*  
Comme les jeunes personnes alloient souvent se baigner dans les fleuves , cela donnoit lieu de leur faire mille fâcheuses supercherries , dont elles se consoloient , dans l'opinion que c'étoit le Dieu du fleuve qui les avoit aimées.

Page 440. *Qui tous deux furent ministres du grand Jupiter ]* Le Grec dit : les serviteurs de Jupiter , *Διόσκουροι Διός* , Homere appelle les Rois les *serviteurs de Jupiter* , comme Dieu lui-même appelle Moïse son *serviteur* , *Δεράπων μὲν Μωυσῆς*.

*Car Pelias regna à Folcos ]* Dans la Magnesie , qui faisoit partie de la Thessalie sur le golphe Pelasgique. C'est de-là que partirent les Argonautes , Pelias ayant envoyé son neveu Jason à la Colchide pour la conquête de la toison.

*Je vis approcher la fille d'Asopus ]* Asopus étoit un fleuve de la Beotie au dessous de Thebes.

*Zethus & Amphion*, qui les premiers jetterent les fondemens de la ville de Thebes ] On peut conjecturer sûrement de ce passage, que la fable de Thebes bâtie par Amphion au son de sa lyre, n'a été faite qu'après Homere; si ce Poëte l'avoit connue, il n'auroit pas manqué d'en orner son Poëme.

Page 441. *Car quelque forts & vaillans qu'ils fussent, ils ne pouvoient habiter sûrement une si grande ville sans ses tours* ] Plus une ville est grande, plus il faut qu'elle soit forte. Zethus & Amphion, qui bâtirent Thebes, furent obligés de la fortifier, parce qu'ils avoient des ennemis redoutables, & sur-tout les Phlegiens.

*Je vis ensuite Alcmene, femme d'Amphyryon* ] Voici deux femmes de suite dont Homere ne dit qu'un mot, quoiqu'il ne manquât pas de matiere. Mais en cela il faut louer la sagesse du Poëte, qui a crû ne devoir rien ajoûter à l'éloge qu'il leur donne, en disant que l'une fut mere & l'autre femme d'Hercule.

*Je vis aussi la belle Epicaste mere d'Oedipe* ] Il appelle *Epicaste* celle que ceux qui sont venus après lui, ont appelée *Jocaste*.

*Qui commit un très-grand forfait, en épousant son fils, son propre fils, qui venoit de tuer son pere* ] Homere, pour mieux peindre l'horreur de cette action, insiste sur le mot *épousa*, car après l'avoir dit de la

mere, il le dit du fils. J'ai crû que je conserverois toute cette horreur, en insistant sur le mot *fils*, *son fils*, *son propre fils*. Sophocle a fait sur ce sujet une Tragedie, qui est peut-être la plus parfaite piece qui ait jamais été mise sur le Theatre.

*Ce malheureux Prince accablé de douleur regna sur les superbes descendans de Cadmus*] Tout ce qu'on a donc ajouté à l'histoire d'Oedipe, qu'il se creva les yeux, qu'il fut chassé; que conduit par sa fille Antigone, il arriva à Athenes dans le temple des Furies, & qu'il mourut au milieu d'une violente tempête, qui le fit descendre dans les Enfers; tout cela a été inventé après Homere par les Poëtes tragiques. Car Homere nous dit ici qu'Oedipe après ses malheurs continua à regner à Thebes.

Page 442. *D'Amphion fils d'Iafus*] Pour le distinguer de l'autre Amphion dont il vient de parler, qui étoit frere de Zethus, & fils de Jupiter & d'Antiope. Apollodore a confondu ces deux Amphions.

*Qui regna dans Orchomene des Minyens*] C'étoit une ville très-considérable & très-riche, entre la Beotie & la Phocide sur le fleuve Cephise. Et elle est appelée ville des *Minyens*, parce que les Minyens, ancien peuple, y avoient regné. Une colonie de ces Minyens alla à Jolcos. C'est pourquoi les Argonautes furent appelés *Minyens*.

*Et lui donna trois fils ] Apollodore en compte onze. Homere ne nomme que les trois plus considerables.*

Page 443. *Et le fier Periclymene ] Homere l'appelle fier , parce que Neptune lui avoit donné le pouvoir de se changer en toutes sortes de formes , & que cela le rendoit d'une fierté insupportable. Neptune ne laissa pas de le tuer malgré ce beau present.*

*Qu'à celui qui lui ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus ] Ce n'étoit pas par un esprit d'injustice & de rapine que Nelée vouloit qu'on lui amenât les bœufs d'Iphiclus. C'étoit pour recouvrer le bien de sa femme Tyro , qu'Iphiclus , fils de Dejonée oncle de Tyro , retenoit injustement. Phylacé étoit une ville de la Thessalie. Ceci est conté plus au long dans le xv. Liv.*

*C'étoit une entreprise très-difficile & très-périlleuse ] Car outre que ces bœufs étoient indomptables , ils étoient gardés par des chiens dont personne n'osoit approcher.*

*Il n'y eut que le Devin Melampus ] Il étoit fils d'Amythaon fils de Crethée & de Tyro , ainsi Melampus étoit obligé de faire restituer à sa grande-mere le bien que son cousin germain Iphiclus lui retenoit injustement. Melampus travailloit en même tems pour son frere Bias qui devoit épouser Pero.*

*Les arrêts des Dieux ] Car il étoit dans*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XI. 489  
les Destinées que celui qui entreprendroit  
d'enlever ces bœufs, seroit pris, & gardé  
un an entier dans une étroite prison ; qu'a-  
près l'année finie il seroit délivré, & emme-  
neroit sa proie. Cette histoire est racontée  
au long par Apollodore, liv. 1.

*Pour le récompenser de ce qu'il lui avoit  
expliqué les anciens oracles ]* Car il lui avoit  
expliqué ce que les anciennes prophéties  
avoient annoncé qu'il n'auroit des enfans  
que par le secours d'un Devin, qui instruit  
par un vautour, lui en donneroit le moyen.  
*Voyez Apollodore.*

*Page 444. Dont elle eut deux fils ]* Ceux  
qui sont venus après Homère ont dit qu'elle  
n'eut de Tyndare qu'un fils, qui étoit Castor,  
& que de Jupiter elle eut Pollux.

*Je vis Iphimédée femme d'Aloëus ]* Cet  
Aloëus étoit fils de Canacé & de Neptune,  
& il épousa Iphimédée fille de son frere  
Triops.

*Dont la vie fut fort courte, ]* Comme l'est  
ordinairement la vie de ceux qui font la  
guerre aux Dieux.

*Al'âge de neuf ans ils avoient neuf cou-  
dées de grosseur & trente-six de hauteur )*  
Homère dit :

Ἐννέωποι γὰρ τοὶ γὰ καὶ ἐννεαπῆχες ἦσαν

Ἐῦρος, ἀτὰρ μῆκός γα γαίανθ' ἐννεόρροιοι.

Mot à mot : *Car à l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de grosseur , & neuf orgyes ou brasses de hauteur.* Et sur cette mesure j'ai suivi le sentiment de Didyme , qui marque que le corps bien proportionné , est celui dont la grosseur est la quatrième partie de la hauteur. Il a donc compté que l'orgye contenoit quatre coudées. Eustathe dit pourtant qu'elle n'en contenoit que trois : *Les Anciens* , dit-il , *louent la mesure exacte de cette proportion , car ils disent que le corps est bien proportionné , & qu'il y a une juste symmetrie lorsque sa grosseur est la troisième partie de sa hauteur.* Ainsi ; à son compte , ces Geans croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur & de trois coudées en hauteur.

Page 445. *Ils menaçoient les Immortels qu'ils porteroient la guerre jusques dans les sieux , & pour cet effet ils entreprirent* ] Eustathe nous apprend qu'il y a eu des Critiques , qui traitant cette entreprise de puerile à cause de son impossibilité , marquoient ces vers comme des vers qui devoient être rejettés. Voilà des Critiques bien prudens & bien sages de regler les idées des Poètes sur la possibilité. Mais est-il possible qu'il y ait eû des Critiques qui n'ayent pas senti la grandeur & la beauté de cette image ? Longin n'en a pas jugé comme eux dans son chap. 6. où il traite des *sources du grand* , il rapporte ces mêmes vers d'Homere pour prouver que le grand se trouve souvent sans le pathétique , & que souvent il se rencontre quanti-

té de choses grandes & sublimes, où il n'entre point du tout de passion. *Et tel est*, ajoute-t-il, *ce que dit Homere avec tant de hardiesse, en parlant des Aloïdes* : Ils menaçoient les Immortels, &c. *Ce qui suit est encore plus fort* : Et ils l'auroient exécuté sans doute. En effet il n'y a rien de plus grand & de plus beau.

*Et pour cet effet ils entreprirent d'entasser le mont Ossa sur le mont Olympe & de porter ensuite le Pelion sur l'Ossa* ] Strabon nous fait remarquer ici la grande sagesse d'Homere dans cette idée. Ces Geans entreprirent de mettre l'Ossa sur l'Olympe & le Pelion sur l'Ossa, parce que de ces trois montagnes, qui sont dans la Macedoine, l'Olympe est la plus grande des trois, l'Ossa plus grande que le Pelion, & le Pelion la plus petite; ainsi la plus grande est la base, comme la raison le veut; sur cette base on doit mettre la plus grande ensuite, & la plus petite doit être sur les deux comme la pyramide. Voilà donc pour ce qui regarde la grandeur. Il y a encore une autre sagesse d'Homere dans ce qui regarde la suite. L'Olympe est la premiere montagne en descendant vers le midi, l'Ossa la seconde, & le Pelion la troisième. Ainsi le mont Ossa doit être sur l'Olympe comme le plus voisin, & le mont Pelion ne peut être mis que sur l'Ossa. Virgile a pris tout le contrepied, & sans avoir aucun égard pour la grandeur, il a suivi seulement l'ordre, parce qu'en remontant du midi au Nord de la Macedoine

le Pelion est le premier, l'Offa le second, & l'Olympe le troisième; ainsi il a mis le Pelion pour la base, sur le Pelion l'Offa, & sur l'Offa l'Olympe. Mais l'ordre d'Homere est le meilleur, parce qu'il est le plus raisonnable.

*Et qu'il vouloit mener dans la sacrée ville d'Athenes, mais il ne put l'y conduire* ] Homere justifie ici Thesée de l'infidélité qu'on lui a reprochée d'avoir quitté Ariadne, après les obligations essentielles qu'il lui avoit. Selon ce Poëte, Thesée n'est ni ingrat ni infidele, il vouloit la conduire à Athenes pour vivre toujours avec elle; mais Diane offensée de ce qu'elle avoit profané son temple, la retint dans cette île où elle mourut.

*Dans l'île de Dia* ] Entre l'île de Crete & l'île de Thera.

Page 446. *Je vis Mæra, Clymene* ] Mæra, fille de Proëtus & d'Antée, ayant fait vœu de garder une perpetuelle virginité, elle viola son vœu, & fut punie par Diane, qui la fit mourir. Clymene fille de Minyas & mere d'Iphiclus.

*Et l'odieuse Eriphyle, qui préfera un collier d'or à la vie de son mari* ] Eriphyle fille de Talaius & de Lysimaché, qui fut mariée à Amphiaraüs, & qui gagnée par un collier d'or que lui donna Polynice, obligea son mari d'aller à la guerre de Thebes, quoiqu'elle sût bien qu'il y devoit mourir. Voilà

pourquoi il lui donne cette épithete d'odieuse. Homere ne manque jamais de caracteriser ainsi les vertus ou les vices des personnes dont il parle. Eriphyle fut tué par son fils Alcmæon.

*Ou dans le vaisseau que vous m'avez fait équiper ] Comme nous l'avons vû dans le VIII. Liv*

Page 447. *C'est mon hôte, & chacun de vous est riche & puissant ]* Voila deux raisons dont la Reine Areté se sert pour porter ces Princes à faire à Ulysse, qu'elle voit réduit à la dernière necessité, des presens qui répondent & à leurs richesses & à la dignité de celle qui l'a pris sous sa protection.

*Et par cette diligence n'estropiez pas les presens que vous lui devez dans la necessité où il se trouve ]* C'est le véritable sens de ce passage. La Reine prévient ici une pensée que l'avarice pouvoit dicter à ces Princes, qui étoit de renvoyer promptement Ulysse, & de prendre pour prétexte l'envie de lui faire plaisir, & de satisfaire plutôt son impatience, lorsqu'en effet ils ne chercheroient qu'une raison plausible de ne pas lui faire de plus riches presens, que le tems trop court ne permettroit pas de lui préparer; elle leur défend cette précipitation fausement obligeante & véritablement intéressée. Cela renferme un sentiment très-fin.

*Et qu'il ne donne lui-même l'exemple ]*

Cela est admirablement bien dit. C'est au Roi d'ordonner, mais c'est aussi à lui à donner l'exemple. C'est ce qui fonde la réponse genereuse d'Alcinous.

Page 448. *Si vous vouliez que je demeurasse ici une année entiere pour vous donner le tems de préparer* ] Il semble d'abord que cette réponse d'Ulysse est trop intéressée, mais ce n'est nullement l'intérêt qui le fait parler, c'est l'envie de répondre aux honnêtetés d'Alcinous & des autres Princes; c'est pourquoi il leur fait entendre que quelque impatience qu'il ait de partir, il demeureroit-là un an pour leur faire plaisir, en leur donnant le tems de lui faire des presens dignes d'eux. Car comme c'étoit une gloire pour les Princes de s'être acquittés honorablement des devoirs de l'hospitalité, c'étoit une politesse à leurs hôtes de leur donner pour cela tout le tems nécessaire. Et pour les mieux assurer qu'il le feroit de tout son cœur, il leur fait voir l'avantage qui lui en reviendroit à lui-même, c'est qu'il en seroit plus estimé & plus honoré chez lui quand on le verroit revenir comblé de presens si riches.

Page 449. *J'en serois plus honoré & mieux reçu* ] Il ne considere pas ces presens à cause de leur richesse, mais à cause de l'idée avantageuse qu'ils donnent de celui qui les a reçus. Ils lui attirent l'estime, le respect & l'amitié de tout le monde. Et c'est de ces

SUR L'ODYSSE'E. Livre XI. 495  
presens qu'on peut dire avec raison ce qu'He-  
siode dit des richesses :

..... Πλούτων δὲ ἀρετὴ καὶ κῦδος ἰσηδέϊ.

*Les richesses sont suivies de l'honneur & de  
la vertu. Comme Didyme l'a remarqué.*

*Qui pour venir à leurs fins , bâtissent des  
fables que l'on ne sauroit démentir ] Ce pas-  
sage fait voir que l'art des fables est fort an-  
cien ; les hommes y sont portés naturelle-  
ment , & leur intérêt ajoûte souvent beau-  
coup à cette pente naturelle.*

*Pour vous il est vrai que vos paroles ont  
tout l'air de ces contes ingenieusement inven-  
tés , mais vous avez un esprit trop solide pour  
vouloir tromper ] C'est à mon avis le verita-  
ble sens de ce vers ,*

Σοὶ δὲ ἐνὶ μῦθῳ μορφὴ ἐπίων , ἐνὶ δὲ φρένες ἰσθλαί.

Par *μορφὴ ἐπίων* , *forma verborum* , il entend  
le tour ingenieux de sa composition , qui en  
effet a tout l'air du tissu d'une fable , mais  
cela est corrigé par *φρένες ἰσθλαί* , par un bon  
esprit , car cette solidité d'esprit , qui éclat-  
te par-tout , fait croire qu'il ne trompe point  
& qu'il ne dit rien que de vrai ; car un esprit  
solide ne ment point & ne trompe point. Ce  
passage est très-ingenieux. Homere fait don-  
ner à ses contes par Alcinoüs le plus grand  
de tous les éloges. Ils ont tout l'agrément  
de la fable , *Σοὶ μορφὴ ἐπίων* ; mais en même

tems ils ont toute la vérité & toute la solidité de l'histoire, *φρένες ισθλαί*. Et par-là ils sont bien au-dessus de toutes les fables communes & vulgaires qui ne sont faites que pour tromper, comme la plupart de celles que nous voyons aujourd'hui. Et voilà ce qui fait le véritable caractère des Poèmes d'Homere. Ils ont tout le merveilleux de la fable & tout l'utile de la vérité. C'est ce qu'Aristote a si bien connu & si admirablement démêlé. On peut voir le 25. chap. de sa Poétique, & les Remarques de M. Dacier, à qui j'ai l'obligation de celle-ci.

*Vous nous avez exposé comme le meilleur chantre l'auroit pu faire, l'histoire* ] Voilà la suite & l'effet de ce qu'il vient de dire; ce merveilleux de la narration, qui ressemble au tissu d'une fable, & cette vérité, cette solidité d'esprit qui paroissent par-tout, font que ces contes ressemblent aux chants de ces chantres, qui étant divinement inspirés, ne disent que de grandes vérités, parce qu'ils parlent d'après la vérité même. Avec quelle noblesse Homere relève ici l'art des grands Poètes!

Page 450. *Les nuits sont longues* ] Homere fait entendre ici qu'on étoit alors en Automne. Il ne faut pas pousser cela plus loin, car il n'y a que peu de jours qu'Ulyse est arrivé chez les Pheaciens, & on a vû que la Princesse Nausicaa & ses femmes se baignoient encore dans la riviere.

Pour moi j'attendrois avec plaisir l'aurore ] Qui est-ce qui ne l'attendroit pas ?

Page 451. *Par la perfidie même de leur propre femme* ] Comme il n'y a qu'Agamemnon qui ait trouvé la mort dans son Palais par la perfidie de sa femme, & que le Poète parle au pluriel, on a voulu expliquer ce passage autrement, & par γυναῖκες, *par cette femme*, entendre ou Helene ou Cassandre, mais tout cela est forcé. Homere en parlant au pluriel porte d'abord sa vue sur ce qu'il y a de plus tragique, & c'est la premiere histoire qu'il va conter.

Page 452. *Lorsque vous emmeniez leurs troupeaux* ] C'est ce que signifie le mot ἀειλαϊνόμδρον. Hesyclus l'a fort bien expliqué, ἀειλαϊνόμδρον, ἀειλαϊνόμδρον, μεταφόρως ἀπὸ τῶν γηπέδων. Le mot ἀειλαϊνόμδρον signifie *emmenant*, par une metaphore tirée des campagnes où l'on fait le dégât.

*Ou enfin, avez-vous été tué devant quelque ville, que vous eussiez attaquée pour la piller & pour emmener ses femmes* ] Car un Prince qui revenoit victorieux avec sa flote, pouvoit bien profiter de cette occasion & faire des descentes dans quelque pays ennemi, pour emmener des troupeaux & pour piller quelque ville sans défense, & en emmener les femmes & les enfans, comme c'étoit alors la coûtume.

Page 453. *Comme on assomme un taureau à*

sa creche ] J'ai assez parlé de cette comparaison dans les Remarques sur le IV. Livre. Mais comme je me suis imposé la loi de suivre pied à pied l'Auteur du Parallele pour faire voir le ridicule de ses critiques, & de relever celles dont M. Despreaux n'a point parlé, je rapporterai ici la maniere dont il rend ce passage pour le rendre impertinent : *Agamemnon dit à Ulysse qu'il fut assommé comme un bœuf par Egesthe, & que ceux qui l'accompagnoient furent tués comme des cochons qu'un homme riche fait tuer pour une noce ou pour une fête, ou pour un festin où chacun apporte son plat. A quoi le Chevalier ajoute : Je veux bien que les gens d'Agamemnon soient tués comme des cochons, quoique la comparaison ne soit pas fort noble, mais qu'importe pourquoi ces cochons sont tués ?* Tout se trouve là, une Traduction plate & basse, & une très-ignorante critique. Le mot Grec *αἶς* n'étoit point ignoble, & l'usage continuel qu'on faisoit de cet animal pour les sacrifices, l'avoit maintenu en honneur, & il est encore relevé ici par cette épithete harmonieuse *ἀγχιόδοντος*. Homere ne pouvoit pas deviner l'idée basse que nous aurions en notre langue des mots *pourceaux* & *cochons*, c'est pourquoi il a fallu les changer dans la Traduction pour s'accommoder à cette délicatesse de notre siecle. Du reste, l'idée est très-belle & très-juste, & la circonstance qu'Homere ajoute n'est nullement inutile, puisqu'elle sert à marquer le grand nombre de ceux qui furent tués avec Agamemnon.

*Soit en combat singulier* ] Car il arrivoit souvent que l'on choisissoit deux combatans pour se battre en duel pour les deux partis ; souvent même dans les batailles il arrivoit de ces combats singuliers. Nous avons vû des exemples de l'une & de l'autre espece dans l'Iliade. Il ne faut pas se servir de ce passage pour établir l'ancienneté de ces duels que nous avons vûs de nos jours , qu'une fureur diabolique a inspirés , & que la piété du feu Roi a abolis. Les Grecs ni les Romains n'en ont jamais connu l'usage.

Page 454. *A ses cris , quoique je fusse déjà à terre & expirant , je fis des efforts.* ] Homere conserve ici le caractere d'Agamemnon , qui étoit un homme fort enclin à l'amour. Les cris de la personne qu'il aimoit , font plus sur lui que le soin de sa propre vie.

*Instruite aux crimes* ] Elle y avoit été instruite par l'adultere , grand artisan de crimes.

*Qui rejaillira sur toutes les femmes qui naîtront après elle , même sur les plus vertueuses* ] De quelles noires couleurs Homere fait peindre le crime ! Y a-t-il rien de plus horrible & qui doive faire plus d'impression sur l'esprit d'une personne qui va commettre un crime , que de penser que par cette action elle va se deshonorer éternellement , & deshonorer toutes celles de son sexe qui naîtront dans tous les siècles & qui le mériteront le moins ?

Page 455. *Et toujours par des femmes* ] Il ne s'explique pas davantage, Agamemnon l'entendoit bien ; il veut parler d'Aërope femme d'Atrée , qui ayant été corrompue par Thyeste , plongea toute cette famille dans les plus épouvantables de tous les malheurs.

*A n'avoir pas pour votre femme trop de complaisance , & à ne pas lui faire part de tous vos secrets* ] Je ne dis pas que ce conseil ne soit fort sage ; mais on peut répondre à Agamemnon que ce ne sont pas les complaisances qu'il a eues pour sa femme qui l'ont perdue , & qui l'ont rendu capable de commettre le plus grand des forfaits. Agamemnon parle en homme irrité , qui voudroit que tous les hommes punissent leurs femmes du crime que la sienne a commis. Mais je voudrois bien savoir ce que pensoit la Reine Areté de ce discours d'Agamemnon , car il semble autant fait pour son mari que pour Ulysse. Au reste Ulysse profitera si bien de ces avis d'Agamemnon , qu'il entrera inconnu à Ithaque , & qu'il ne se découvrira à sa femme qu'après avoir achevé son entreprise , & s'être vû dans une entiere sûreté.

Page 456. *Qu'il est heureux ! son pere aura la consolation de le revoir , & il aura le plaisir d'embrasser son pere* ] Il n'y a rien de plus tendre & de plus touchant que ce sentiment que fournit à Agamemnon son propre malheur , en comparant son sort à celui d'Ulysse , & celui de Telemaque à celui d'Orreste.

*Car en un mot il ne faut plus se fier aux femmes ]* Il vient de lui dire qu'il ne doit rien craindre de si tragique de Penelope, cependant il ne laisse pas de lui conseiller d'arriver inconnu, & de ne pas se fier à elle; car dans ces sortes d'occasions une femme sans aucun mauvais motif peut par imprudence laisser échapper quelque mot capable de nuire & de faire échouer le dessein le mieux concerté.

Page 457. *S'est il retiré à Orchomene ou à Pylos chez Nestor, ou à Sparte chez Menelas? ]* Agamemnon nomme ici les trois retraites qu'un homme peut avoir. Chez ses parens, *est-il allé à Sparte chez Menelas? Chez ses amis, s'est-il retiré à Pylos chez Nestor? Enfin dans quelque ville forte, qui soit un asyle inviolable, & telle étoit la ville d'Orchomene dans la Beotie à cause de ses grandes richesses. Agamemnon ne savoit pas que son fils l'avoit vengé, qu'il avoit tué Egisthe & Clytemnestre, & qu'il étoit paisible possesseur de ses Etats.*

*Je vois arriver l'ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque & celle d'Ajax ]* Avec quel art & quel naturel Homere fait ranimer l'attention & la curiosité de ses Lecteurs.

Page 459. *Je préférerois d'être dans le monde le jardinier d'un fermier, qui ne gagneroit sa vie qu'à la sueur de son front, à regner ici sur toutes les ombres ]* Voici un

des passages que Platon a condamnés dans le 3. liv. de sa République, & qu'il trouve très-dangereux pour les mœurs. Il ne peut souffrir que le Poète fasse dire à Achille qu'il préféreroit la misere & la servitude à la mort, car ce sentiment ne peut que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, & les disposer à tout souffrir pour l'éviter. Cela est fort bon dans la morale; mais la Poésie a d'autres regles qui la menent au même but. Elle met avec succès dans la bouche d'un heros comme Achille une sentence tirée du sentiment commun, & pourtant contraire à l'exacte morale, quand cette sentence est directement opposée à ses sentimens qui sont connus. Il ne faut pas craindre qu'Achille persuade à quelqu'un qu'il faut préférer la servitude à la mort, lui qui a mieux aimé mourir que de ne pas venger Patrocle. Il ne nous persuadera pas plus ici qu'il nous a persuadés dans le ix. Livre de l'Iliade, quand il a dit que *la vie est d'un prix infini que rien n'égale; que tous les tresors du monde ne peuvent lui être comparés, & qu'il préfere une longue vie à une gloire immortelle, &c.* Ces paroles démenties & par les sentimens & par les actions de celui qui parle, font au contraire un très-bon effet.

*Apprenez-moi aussi si vous savez quelque chose de mon pere*] Voilà le caractère d'Achille conservé tel qu'Homere le presente dans l'Iliade, car nous avons vû que ce heros étoit un très-bon fils, & plein de tendresse pour son pere.

Page 460. Car ce fut moi qui le menai de l'île de Scyros à Troye ] Ulyffe dit ceci , parce qu'Achille n'avoit pas vû Neoptoleme au siege ; il n'y arriva qu'après sa mort.

*Et appuyoit fort bien son avis sans s'écarter en vains discours ]* Voilà un grand précepte pour l'éloquence en general , & surtout pour celle qui convient quand on parle dans les assemblées où il s'agit de délibérer.

Page 461. Il n'y avoit alors que Nestor & moi qui dans l'art de parler remportions sur lui l'avantage ] C'est ainsi qu'Ulyffe doit parler , en comparant Nestor & lui à un jeune homme comme Neoptoleme.

*Ces belliqueuses bandes de Cetéens étoient venues à cette guerre , attirées par des présens & par l'esperance d'épouser des femmes Troyennes ]* Il y a mot-à-mot dans le Grec , Ses compagnons Cetéens se firent tuer autour de lui pour des présens de femmes. Et c'est ce qu'il faut expliquer. Voici d'abord ce que Strabon a pensé de ce passage dans son XI II. Liv. Homere nous propose plutôt ici un énigme , qu'il ne nous expose un point d'histoire clair & net. Car nous ne savons , ni quels peuples ce sont que ces Cetéens , ni ce qu'il faut entendre par ces présens de femmes , & les Grammairiens en nous débitant leurs fables , nous débitent leurs imaginations bien plus qu'ils ne tranchent la difficulté. Après cela n'y aura-t-il point de la temerité

à moi d'entreprendre d'expliquer ce qu'un si savant homme a trouvé trop difficile. Cependant je ne puis m'empêcher de l'essayer. Il y a donc ici deux difficultés : La première c'est de savoir qui sont ces *Cetéens* ; & l'autre , ce qu'il faut entendre par *ces présens de femmes*. Commençons par la première. Il est certain que le Royaume de Telephus , pere d'Eurypyle , étoit dans la Mysie Asiatique , dans la Teutranie près du fleuve Caique : Strabon en convient , & il dit que c'est le sentiment d'Homere. Il convient encore que dans le Caique va se décharger un gros torrent qui est comme un fleuve , & qui est appelé Cetée , Κήτιος. Je ne vois donc pas pourquoi ces peuples , qui étoient aux environs du Caique & de ce gros torrent , ne pouvoient pas avoir été appelés *Cetéens*, du nom de ce torrent ; c'est même le sentiment d'Hesychius , Κήτιος , γένος Μυσῶν ἀπὸ τῆς Ἰσχυρίωντος ποταμοῦ Κήτιος. *Les Cetéens sont des peuples de Mysie , ainsi appelés du fleuve Cetée qui passe dans leur pays.* Il y a peu de noms de peuples dont l'origine soit mieux marquée & plus certaine. Venons à l'autre difficulté qui est sur *ces présens de femmes*. Je suis persuadée que la fable nous donne le moyen de l'éclaircir. Elle nous dit que Priam , pour obliger Astyoche sa sœur à envoyer à son secours son fils Eurypyle , lui fit de magnifiques présens , & lui envoya entr'autres choses une vigne d'or que Jupiter avoit donnée autrefois à Tros. Par ces présens de femmes on peut donc entendre ces présens envoyés à Astyoche , & qui furent

la cause de la perte d'Eurypyle & de ses troupes. Priam ne se contenta pas de cela, il promet de donner à Eurypyle sa fille Cassandre, & Eurypyle, dans l'esperance d'épouser cette Princesse, marcha à Troye avec ses troupes. Voilà donc ces présens de femmes qui l'attirerent. C'est ainsi que ce Poète a mêlé l'amour dans l'Iliade, quand il a dit d'Othryonée qu'il étoit venu de Thrace à ce siege, poussé par la gloire & par l'amour, car il demandoit en mariage cette même Cassandre, Liv. XIII. tom. 3. page 248. Et quand il dit ici *par des présens de femmes*, il peut avoir embrassé les deux histoires dont je viens de parler, c'est-à-dire, les présens faits à Astyoché mere d'Eurypyle, & le beau présent promis à Eurypyle même. Dictys les a embrassées toutes deux. *Inter quæ nuncius Priamo supervenit Eurypylum Telephi ex Moësia adventare, quem Rex multis antea illectum præmiis, ad postremum oblatione desponsæ Cassandræ confirmaverat.* Lib. 4. pag. 95. Je l'ai suivi, & je me flatte qu'on ne trouvera plus ici d'énigme.

Page 462. *Là vous auriez vu les plus braves capitaines essuyer en secret leurs larmes & trembler de frayeur* ] Il y a des occasions où les plus braves peuvent trembler. Et je ne doute pas que dans celle-ci il n'y eût bien des momens où les plus résolus auroient bien voulu n'être pas enfermés dans cette machine.

Page 463. *Dans la prairie d'Asphodele* ] J'ai conservé ce mot, parce que c'étoit le nom de la prairie, à cause d'une plante fleurie dont elle étoit pleine.

*Par la fureur où l'avoit jetté la victoire que je remportai sur lui lorsqu'on m'adjugea les armes d'Achille* ] Quel devoit être l'étonnement des Pheaciens de voir un inconnu parler ainsi de ses grandes aventures ! & quelqu'un pourroit-il être surpris de la grande attention qu'ils lui donnoient ?

Page 464. *Ce fut la Déesse sa mere, Thetis elle-même, qui proposa ce prix* ] Pourquoi ne pas garder les armes d'Achille pour son fils ? Ces armes divines ne devoient pas être possédées par un jeune homme qui n'avoit encore rien fait, il étoit même trop jeune, & elles ne lui auroient peut-être pas convenu. Et d'ailleurs Thetis vouloit honorer la memoire de son fils, en faisant disputer ces armes par les deux plus grands heros de l'armée.

*Et ce furent les Troyens & Minerve* ] Comment les Troyens furent-ils juges de ce différent ? Agamemnon & les autres Généraux trouvant ce jugement très-difficile, & ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir favorisé l'un de ces heros, firent venir des prisonniers Troyens qu'ils avoient à l'armée, leur demanderent duquel des deux ils avoient reçu le plus de mal ; ils répondirent que c'étoit d'Ulysse, & sur cela ils lui ad-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XI. 567  
jugerent le prix. Il ajoute que ce fut aussi  
Minerve, car on ne peut pas douter que  
cette Déesse ne préfère toujours la prudence  
à la force. Quel éloge cela ne fait-il point  
d'Ulysse, & quel respect cela ne devoit-il  
pas lui attirer de la part des Pheaciens ?

*Eh, plutôt aux Dieux que je ne l'eusse pas  
remporté !* ] Ce sentiment est grand & digne  
d'Ulysse. Il voudroit avoir été vaincu, afin  
qu'Ajax ne fût pas mort.

*Fils de Telamon, lui dis-je,* Il n'y a rien  
de plus poli ni de plus flateur pour Ajax que  
ce discours, cependant il n'en est point  
touché, & il ne daigne pas seulement répon-  
dre. Homere a parfaitement connu ce qu'il  
faut donner à ces ames atroces. Il n'y a que  
le silence qui leur convienne. Qu'auroit-il  
dit ?

Page 465. *Et qui, pour la punir plus visi-  
blement, a terminé votre vie* ] Quelle gran-  
deur dans ce seul trait. Toute l'armée des  
Grecs punie & affoiblie par la mort d'un seul  
homme ! Qui est-ce qui fait ainsi louer ?

Page 466. *Les unes étoient assises & les au-  
tres debout* ] Celles qui étoient debout,  
c'étoient celles qui plaidoient pour accuser  
ou pour défendre ; & celles qui étoient assi-  
ses, c'étoit celles pour lesquelles ou contre  
lesquelles on plaidoit, & qui alloient être  
jugées.

*Qui poursuivoit dans cette vaste prairie les bêtes qu'il avoit tuées ]* Cela est heureusement imaginé, pour faire entendre, selon la Théologie payenne, que les hommes portent dans l'autre vie les mêmes passions qui les ont agités dans celle-ci.

*Au de-là je vis Tityus, ce fils de la Terre ]* Ce Tityus est l'image de ceux qui sont dévorés par les passions, & sur-tout par l'amour, dont les Anciens plaçoient le siege dans le foie. *Le véritable Tityus, dit Lucrece, liv. 3. est celui dont le cœur est déchiré par l'amour, qui est dévoré par de cuisantes inquietudes, ou tourmenté par d'autres cuisans soucis.*

*Comme elle traversoit les délicieuses campagnes de Panope pour aller à Pytho ]* Panope est dans la Phocide au-dessous du Parnasse près de Delphes. Strabon écrit qu'Apollon allant d'Athenes à Delphes, passa à Panope, où il tua Tityus qui y regnoit, & qui étoit un homme violent & injuste. Cependant nous avons vû dans le VII. Liv. de l'Odyssée, que les Pheaciens conduisirent autrefois Rhadamanthe en Eubée, où il étoit allé voir Tityus qui étoit né dans cette île ; & Strabon nous assure que de son tems encore l'on y montrait un antre appelé *Elara*, du nom de la mere de ce Geant, & une chapelle où l'on tendoit à ce monstre une espèce de culte. Ces deux traditions qui paroissent si contraires, peuvent aisément se concilier. Jupiter étant devenu amoureux d'Elara fille d'Or-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XI. 509  
chomene , qui regnoit dans la ville de ce  
nom , peu éloignée de Panope , eut d'elle ce  
Tityus ; mais pour dérober à Junon la con-  
noissance de cette intrigue , il alla cacher  
cet enfant sous la terre dans l'Eubée , & l'en  
retira ensuite. Voilà pourquoi on dit qu'il  
étoit fils de la terre. Cet enfant devenu grand,  
retourna enfin dans le pays de sa mere , qui  
étoit sa veritable patrie , & où il fut tué par  
Apollon. Les Eubéens pour faire honneur à  
leur île d'avoir été comme son berceau ,  
montoient l'autre où il avoit été caché , &  
une chapelle où on lui rendoit quelques hon-  
neurs comme à un fils de Jupiter ; car les  
peuples profitent de tout pour honorer leur  
pays. Voilà pourtant un plaisant saint que  
Tityus.

*Je vis le célèbre Tantale ]* C'est la vérita-  
ble image des avarés qui meurent de faim &  
de soif au milieu de la plus grande abondan-  
ce. Horace a bien employé cette image dans  
la sat. 1. du livre 1.

*Page 467. Le tourment de Sisyphe ne me  
parut pas moins terrible ]* Sisyphe est l'em-  
blême des ambitieux. Homere ne nous fait  
voir qu'un criminel puni pour chaque vice ,  
mais par-là il nous fait envisager le supplice  
de tous ceux qui ont vécu dans le même dé-  
reglement.

*Page 468. Une force majeure le repoussoit ]*  
On peut entendre aussi que la propre force  
de ce rocher le repoussoit , car il anime ce

rocher, c'est pourquoy il ajoute, & cette pierre impudente retomboit en roulant, &c. Je n'ai osé hasarder la même épithete, & j'ai craint les oreilles trop délicates & peu accoutumées à ces figures hardies, dont l'audace fait la beauté.

*C'est-à-dire, son image, car pour lui* ] Voici une confirmation bien claire de ce que j'ai déjà dit plus d'une fois sur ce partage de l'ame après la mort. L'ombre d'Hercule qui est dans les enfers, c'est l'image de son corps *ειδωλον*; c'est-à-dire, le corps délié & subtil dont son ame étoit revêtue. Et lui, c'est l'entendement, l'ame spirituelle qui étoit revêtue de ce corps subtil. Cette Theologie a été allez expliquée.

*Et il a pour femme la charmante Hebé, fille de Jupiter & de Junon* ] Cette fable qui donne à Hercule, après sa mort, Hebé pour femme, me paroît heureusement inventée, pour faire entendre qu'une perpétuelle jeunesse, c'est-à-dire, une réputation qui ne vieillit jamais, est la récompense des heros, qui, comme Hercule, ont fait servir leur valeur & leur force au soulagement des hommes.

Page 469. *Des cris aigus de morts qui fuyoient devant elle* ] Ceux qu'il avoit domptés & punis en cette vie, ou qui pour se dérober à sa vengeance, s'étoient cachés dans des cavernes, le craignoient & le fuyoient encore après la mort.

*Son estomac étoit couvert d'un large baudrier d'or* ] Dans le XIV. Livre de l'Iliade, Homere nous a donné la ceinture de Venus admirablement bien travaillée & chargée d'ouvrages très-exquis. Voici le pendant d'oreille, s'il m'est permis de parler ainsi, c'est le baudrier d'Hercule chargé aussi d'ouvrages admirables, mais qui sont aussi terribles que les autres sont gracieux, & c'est cette opposition qui en fait toute la beauté. Comme ce Poëte a mis sur cette ceinture de Venus tous les artifices dont elle se sert pour surprendre les hommes & pour les perdre, il a mis sur le baudrier d'Hercule tout ce que des héros comme lui font pour les secourir & pour les sauver. Ils domptent les monstres, ils s'exposent aux plus grands dangers. Quelle grandeur & quelle finesse dans ce contraste!

*On y voyoit des ours, des sangliers, des lions, des combats* ] Il y a bien de l'esprit & du goût à avoir mis sur ce baudrier toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

*Que l'ouvrier qui l'a fait n'en puisse jamais faire de semblable* ] Cet endroit d'Homere ne m'a pas paru difficile : cependant il faut bien que les Anciens y aient trouvé de la difficulté, puisqu'ils en ont donné deux explications très-différentes. Les uns l'ont expliqué ainsi : *Celui qui l'a fait n'en avoit jamais fait de semblable, & il n'en fera jamais de pareil, car il a employé à celui-là toute sa*

*vie. Ouvrier : Il y a épuisé toute la force de son art. Et les autres : Que celui qui l'a fait, qui en a imaginé le dessein, n'en fasse jamais de semblable.* La première explication fait une très-grande violence au texte, & d'ailleurs elle ne dit pas grand chose, & ne fait que l'éloge de l'ouvrier. J'ai donc suivi la dernière ; car outre qu'elle s'ajuste mieux avec les paroles d'Homere & qu'elle est plus naturelle, elle renferme un sentiment très-passionné, & très-digne d'un homme sage & vertueux comme Ulyse ; car bien loin que ce soit une imprécation contre l'ouvrier, comme l'ont crû les Auteurs de la dernière explication, au rapport même d'Eustathe, *ἔτεροι δὲ* ; dit-il, *τὸ λέγειν ὡς ἀπὸ δεινῶν καὶ χημῶν*, les autres prenant ce discours pour une sorte d'imprécation, c'est au contraire un souhait qui renferme une sorte de benediction, & c'est ce qu'il faut faire entendre. Ulyse vient de dire que ce baudrier étoit effroyable à voir, & il paroît qu'il en a eu peur ; remarquons en passant quel éloge c'est pour Hercule que cette peur d'Ulyse ; car si un heros comme lui, qui a détruit la superbe Troie, qui a affronté tant de périls avec tant de fermeté, & qui a eû le courage de descendre aux Enfers, est effrayé de l'image seule des monstres qu'Hercule a domptés, quel heros n'étoit point Hercule d'avoir attaqué ces monstres mêmes & de les avoir défaits ? Que produit cette peur d'Ulyse ? Un sentiment plein d'humanité : il s'écrie, *Que celui qui a fait ce baudrier n'en fasse jamais de semblable.* Que jamais

l'Histoire ne lui fournisse le sujet d'un pareil dessein. C'est-à-dire, qu'il souhaite qu'il n'y ait plus de Géans à vaincre, plus de monstres à dompter, qu'il n'y ait plus de combats, de batailles, de meurtres, & qu'on voye regner par toute la terre, la piété, la justice & la paix. Faisons le même souhait. Que le grand Prince à qui les loix & les vœux des peuples viennent de confier la Régence de l'État, nous fasse jouir long-tems de cet avantage, & que le jeune Roi instruit par ses grands exemples, ait l'heureuse ambition de n'être grand que par la paix.

Page 470. *Es-tu aussi persécuté par le même Destin qui m'a poursuivi pendant ma vie*] Il y a dans le Grec : *Traines-tu aussi avec toi un mauvais destin comme celui que j'ai apporté en venant au monde ?* Et cette expression est remarquable.

*J'étois fils du grand Jupiter, mais ma naissance n'a pas empêché que je n'aye passé mes jours*] Homere donne ici une instruction indirecte, qui me paroît d'une grande beauté & d'une grande utilité. Hercule étoit fils de Jupiter, & il n'a pas laissé d'être assujetti à des traverses infinies. Toute sa vie n'a été qu'un tissu de peines & de travaux. Les hommes ordinaires qui ont dans la vie quelques malheurs, oseroient-ils se plaindre ?

*J'ai été soumis à un homme fort inférieur à moi*] Un fils de Jupiter peut donc être sou-

mis aux nommes. Grande vérité & en même tems grande leçon. M. Dacier m'a fourni sur cela une réflexion d'Epique que je trouve divine : *Hercule , exercé par Eurysthée , ne se disoit point malheureux , & exécutoit tout ce que ce tyran lui ordonnoit de plus penible , & toi exercé par un Dieu qui est ton pere , tu cries , tu te plains , & tu te trouves malheureux !*

*En dernier lieu il me commanda de descendre dans cet empire des morts ]* Puisqu'Hercule étoit déjà descendu dans les Enfers , Homere n'a donc rien fait d'extraordinaire ni d'incroyable en y faisant descendre Ulyffe. C'est ainsi que ce Poëte fonde la vraisemblance de sa fable. Cela est fort adroit.

Page 471. *Et peut-être que j'aurois eu la satisfaction de voir ces grands personnages ]* Homere fait encore voir ici qu'il n'auroit pas manqué de matiere pour continuer cet épisode s'il avoit voulu , mais il se contente de faire voir cette grande richesse sans s'y amuser.

*N'envoyât du fond de l'Erebe ; la terrible tête de la Gorgone , pour l'exposer à mes yeux ]* Cela est plaisant , comme si l'ombre même de la Gorgone avoit pû faire dans les Enfers ce que la Gorgone elle-même faisoit dans cette vie , qui étoit de rendre immobiles & de convertir en pierres ceux qui la re-

gardoient. Mais toute cette idée n'est que pour dire poétiquement qu'il eut peur que ce sujet si agréable ne l'amusât trop long-tems, & ne lui fit oublier son retour.

*La terrible tête de la Gorgone* ] Athenée dans son liv. 5. nous rapporte un passage d'Alexandre de Myndes du II. de son histoire des Animaux, qui nous découvre l'origine de cette fable de la Gorgone. Cet Historien dit que dans la Libye il naissoit un animal, que les Nomades s'appellent *Gorgone*, qui ressembloit à une brebis sauvage ou à un veau, & dont l'haleine étoit si empoisonnée, qu'elle tuoit sur le champ tous ceux qui l'approchoient. Une espèce de crinière lui tomboit du front sur les yeux & si pesante, qu'elle avoit bien de la peine à la secouer & à l'écarter pour voir. Mais quand elle l'avoit écartée, elle tuoit sur l'heure tous ceux qui la regardoient. Il ajoute que quelques soldats de Marius en firent une triste expérience dans la guerre contre Jugurtha, car ayant rencontré une de ces Gorgones, & lui ayant couru sus pour la tuer, elle écarta sa crinière, & les prévint par ses regards. Après ces premiers, d'autres eurent le même sort; enfin quelques cavaliers Nomades ayant fait une enceinte, la tuèrent de loin à coups de flèches. Sur ce fondement il n'a pas été difficile à la Poésie de bâtir cette fable de la Gorgone.

*Les jets du grand* ... bonne  
à l'Océan le nom de *jeu*. ... on peut voir  
sur cela Strabon au commencement de son  
premier livre.

*Fin du Tome second.*

